

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPEENNES

TOME XVI — 1978. N° 2 (Avril — Juin)

Culture et économie byzantines

Réalités roumaines et reflets étrangers

Problèmes de l'historiographie contemporaine

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef* : ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint* : EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D.M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à : ILEXIM Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136 — 137, télex 11226, 70116 București, str. 13 Decembrie, n° 3, România, ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 30 par an

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 Bucarest, sectorul 1, str. I.C. FRIMU, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.

Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei, n° 125, téléphone 50 76 80, 71021 București—România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI

1978

Avril — Juin N° 2

SOMMAIRE

Culture et économie byzantines

- II. MIHĂESCU, La littérature byzantine, source de connaissance du latin vulgaire 195
GIOVANNA PETTI BALBI (Genova), Caffa e Pera a metà del Trecento 217
OCTAVIAN ILIESCU, A la recherche de Kilia byzantine 229
ARSHIPIPA (University of Minnesota), Gli Italo-Albanesi e la tradizione greco-bizantina 239

Réalités roumaines et reflets étrangers

- MARIA HOLBAN, Truth and Fiction in Captain John Smith's Adventures in Transylvania and Valachia in the Year 1602 253
[NICOLAE VĂTĂMANU], Contribution à l'étude de la vie et de l'œuvre de Giovanni Mascellim médecin et secrétaire princier 269
CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La guerre d'Indépendance de la Roumanie (1877—1878) vue par la presse grecque de Bucarest 289

Problèmes de l'historiographie contemporaine

- VIRGIL CÂNDEA, Sources byzantines et orientales concernant les Roumains 297
ELIZA CAMPUS, The Problems of the 1930's in Contemporary Historiography 321
CONSTANTIN IORDAN-SIMA, En marge d'un livre sur la diplomatie française dans l'Europe centrale et orientale au cours des années 1933—1938 337

Discussions. Documents

- Dimitrie Daniel Philippide et la dénomination *România* (*Vasile Arvinte*); Problèmes de la vie culturelle des peuples balkaniques à la fin du XVIII^e siècle — début du XIX^e. Discussions récentes (*Anca Irina Ionescu*); Recherches ethno-linguistiques en Dobroudja au XIX^e siècle (*Zamfira Mihail*) 355

Chronique

RADU MANOLESCU, Le colloque international d'histoire maritime et d'histoire des villes (Varna 7—10 mai 1977)	375
PAUL CERNOVODEANU, The Romanian-American Historical Conference of Madison, Wisconsin (U.S.A.)	376
AMELIA PAVEL, « Les Balkans, zone de paix et d'amitié »	378

Comptes rendus

Rumanian Studies, vol. III (<i>Sergiu Columbeanu</i>); Südosteuropa und Südosteuropa-Forschung (<i>Klaus Steinke—Birkenau BRD</i>); Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano (<i>Dan Simonescu</i>); NICOLAE IORDACHE, La Petite-Entente et l'Europe (<i>Nicolae Dascălu</i>)	381
Notices bibliographiques	393
Livres reçus	405

LA LITTÉRATURE BYZANTINE, SOURCE DE CONNAISSANCE DU LATIN VULGAIRE

I

H. MIHĂESCU

1. La survivance de la langue latine dans la littérature byzantine et en néo-grec n'a pas été étudiée méthodiquement et exhaustivement, de manière à fournir un apport vraiment important à la connaissance du latin dans le sud-est de l'Europe. Les recherches partielles entreprises jusqu'à présent ont porté le plus souvent sur les problèmes du lexique et n'ont pas appliqué dans une mesure suffisante la méthode comparative, susceptible de mieux montrer les rapports qui existent entre ces éléments et le latin vulgaire ou les langues romanes. Byzance a hérité la culture romaine, l'a prise sous sa protection, l'a enrichie pendant des siècles et l'a transmise autour d'elle à une étape critique de l'histoire de l'humanité, de sorte qu'il faut s'attendre à trouver dans cet héritage maints éléments supplémentaires propres à enrichir nos connaissances sur le latin commun de l'Empire romain, dont ont procédé les langues romanes. Nous ferons une distinction dans cette étude entre les éléments hérités directement du latin et les emprunts faits aux langues romanes après le XI^e siècle, au temps des croisades et plus tard, notamment d'Italie, de Gaule et du nord-est de l'Espagne.* Cette délimitation, faite habituellement selon des critères aussi bien de forme que de fond, n'est pas toujours facile, ainsi qu'il ressort de l'ouvrage partiel de D. C. Hesseling¹. Une aide précieuse à cet égard nous est fournie par le *Dictionnaire de la langue grecque populaire du moyen âge* de M. Emmanouil Kriaras².

Les principales sources sont les inscriptions, les manuscrits sur papyrus, les textes littéraires, les actes et documents officiels ou particuliers, les ouvrages lexicographiques, les éléments latins du néo-grec et des langues romanes. Toutes ces données doivent faire l'objet d'études comparatives, afin d'être confrontées, complétées et utilisées en fonction de l'espace et du temps. Il convient d'accorder une attention particulière à la chronologie, à celle notamment des six premiers siècles de notre ère,

* Abréviations : AslPh = Archiv für slavische Philologie ; BZ = Byzantinsche Zeitschrift ; CIL = Corpus Inscriptum Latinarum ; PG = Patrologia Graeca ; PL = Patrologia Latina ; REW = Romanisches Etymologisches Wörterbuch ; SAW = Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften. Historisch-philologische Abteilung ; WSt = Wiener Studien ; ZVS = Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.

¹ *Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes*, « Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeling Letterkunde », V, 2, 1903, 38 p., cf. BZ, XII, 1903, 654—655.

² *Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδης γραμματικῆς. 1100—1669*, I—V, Thessaloniki, 1969—1978.

lorsque la plupart des éléments latins ont pénétré dans la langue grecque. Ces emprunts pouvaient être d'origine soit savante, soit populaire. De toute façon, ils reflètent assez fidèlement le stade de la langue latine au moment où ils ont eu lieu. Nos connaissances du latin peuvent servir ainsi de critère de datation lorsque la date à laquelle tel ou tel emprunt a été fait n'est pas connue. D'autre part, dans un grand nombre de cas, la forme prise par ceux-ci en grec nous permet de déceler des aspects grammaticaux ou lexicaux mal connus de la langue latine, tant littéraire que parlée.

2. Les premières recherches sur les éléments latins du grec sont dues aux lexicographes. Dès 1601, Nicolas Rigault enregistrait dans son Dictionnaire de terminologie militaire byzantine un certain nombre de termes de provenance latine ou barbare, inconnus jusqu'alors en Occident³. Un progrès décisif fut réalisé ensuite par le célèbre lexicographe français Du Cange, dans son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis* (Lyon, 1688)⁴. Par la suite, E. A. Sophocles a considérablement amplifié la base établie par Du Cange, surtout en ce qui concerne la littérature antérieure au XI^e siècle⁵. D'autre part, la publication méthodique des inscriptions grecques, qui comprenaient de nombreux éléments latins — analysés par l'épigraphiste W. Dittenberger en 1872⁶ — ouvrait des perspectives nouvelles. Vingt ans plus tard, un auteur du nom de Microyannis (probablement un pseudonyme de Jean Psichari) faisait dans la revue athénienne 'Εστία⁷ une timide tentative d'information, plutôt dans des buts de vulgarisation. Dans le volume de Psichari publié à Paris en 1892⁸ on a inclus l'étude de L. Lafoscade intitulée *Influence du latin sur le grec*, qui comprend les chapitres suivants : contacts militaires, contacts officiels, la contagion du latin de Constantin à Justinien et causes de la résistance du grec ; mais cette étude représentait plutôt un historique des rapports latino-grecs qu'une analyse de matériaux concrets⁹. Dans ce même volume de Jean Psichari a paru également une contribution de C. C. Triandaphylides, *Le lexique des mots latins dans Théophile et les Nouvelles de Justinien* ; l'auteur étant juriste, et non pas linguiste, il s'occupe spécialement du contenu juridique des emprunts¹⁰.

Des précisions d'ordre linguistique ont été fournies surtout par les inscriptions, ainsi que le montre l'ouvrage de Th. Eckinger¹¹, et par les traces laissées dans le néo-grec, phénomène, étudié par Gustav Meyer¹². Notons encore une tentative peu réussie, faite par Gustav Körting en

³ Nicolai Rigaltii *Glossarium Τακτικὸν μὲξοβαρβαρον. De verborum significatione, quae ad novellas imperatorum qui in Oriente post Justinianum regnaverunt de re militari constitutiones pertinent*, Paris, 1601.

⁴ Réimprimé à Breslau en 1888—1891 et à Paris en 1943.

⁵ *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (from B.C. 146 to A.D. 1100)*, Boston, 1870. Réimprimé à Cambridge (Mass.) en 1887 et à New York en 1964.

⁶ *Römische Namen in griechischen Inschriften*, « Hermes », VI, 1872, 129—155, 281—343.

⁷ Tome II, 1891, 49—52, 65—68.

⁸ *Etudes de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec*, Paris, 1892 (Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, 92).

⁹ P. 83—158.

¹⁰ P. 159—254.

¹¹ *Die Orthographie lateinischer Wörter in griechischen Inschriften*, München, 1892.

¹² *Die lateinischen Lehnwörter im Neugriechischen*, SAW, CXXXII (1895), 84 pages.

1896¹³, d'esquisser les rapports entre le néo-grec et les langues romanes : il était difficile à cette étape des recherches d'avoir une vision juste à ce sujet. Des découvertes et des matériaux nouveaux dans le domaine des éléments latins de la littérature byzantine ont été fournis surtout par Paul Kretschmer¹⁴ et par Karl Dieterich¹⁵. Une liste importante de mots latins rencontrés dans les manuscrits grecs sur papyrus d'Égypte, utile aussi par ses indications d'ordre chronologique, a été offerte par C. Wessely¹⁶. La terminologie juridique et religieuse d'origine latine dans l'administration d'État depuis l'époque classique jusqu'à Justinien, puisée dans les textes et les inscriptions, a été présentée méthodiquement par D. Magie dans son ouvrage¹⁷, si utile en ce qui concerne l'ancienneté et l'histoire des institutions de l'Empire byzantin. Les ouvrages de M. A. Triandaphylidis¹⁸ et de St. V. Psaltis¹⁹, quoique incomplets, sont bien faits et utiles.

3. Un progrès visible a été réalisé après la Première Guerre mondiale par la participation d'une série d'érudits de valeur dans des domaines variés de la recherche : épigraphie, papyrologie, philologie classique et byzantine, linguistique romane et slave, histoire des institutions et de la culture. La papyrologie, surtout, a fourni des précisions au sujet de la morphologie du latin dans l'ouvrage de Ch. Döttling²⁰. Le lexique des manuscrits sur papyrus a commencé à être enregistré méthodiquement dans le Dictionnaire de Friedrich Preisig et Emil Kiessling, instrument de travail indispensable pour l'étude des éléments latins du grec ancien et médiéval²¹. Des compléments utiles à cet ouvrage ont été apportés par B. Meinersmann²², Ad. Wilhelm²³, A. Cameron²⁴ et R. Cave-naille²⁵. Ce dernier fait une observation très juste : « Bien loin de voir

¹³ *Neugriechisch und Romanisch. Ein Beitrag zur Sprachvergleichung*, Berlin, 1896. Ouvrage critiqué par O. Deussen dans la revue « Romania », XXVI (1897), 284—290 et par K. Dieterich, ZVS, XXXVII, 1914, 422, n. 1 : « allerdings ein ganz oberflächliches Buch ».

¹⁴ *Lateinische und romanische Lehnwörter im Neugriechischen*, BZ, VII, 1898, 398—405

¹⁵ *Zu den lateinisch-romanischen Lehnwörtern im Neugriechischen*, BZ, X, 1901, 587—596, XI, 1902, 500—504 ; *Neugriechisches und Romanisches*, ZVS, XXXVII (1904), 407—423, XXXIX (1906), 81—136 ; *Römer, Romäer, Romanen*, « Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur », XIX, 1907, 482—499.

¹⁶ *Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrus-urkunden*, WSt, XXIV, 1902, 99—151, XXV, 1903, 40—77.

¹⁷ *De Romanorum iuris publici sacrique vocabulis sollempnibus in graecum sermonem conversis*, Leipzig, 1905.

¹⁸ *Studien zu den Lehnwörtern der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Münchener Dissertation, Marburg i.H., 1909, 77 pages ; *Die Lehnwörter der Mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Strassburg, 1909, cf. BZ, XIX (1910), 185—188, K. Dieterich.

¹⁹ *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Göttingen, 1913 (Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik hg. von Paul Kretschmer und Jakob Wackernagel, 2).

²⁰ *Die Flexionsformen lateinischer Nomina in den griechischen Papyri und Inschriften*, Basel, 1920.

²¹ *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden mit Einschluss der griechischen Inschriften, Aufschriften, Ostraka, Mumien-schilder usw. aus Ägypten*, vol. I—IV, Berlin-Marburg, 1925—1978.

²² *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig, 1927.

²³ *Lateinische Wörter in griechischen Inschriften*, WSt, XLVI, 1928, 227—232.

²⁴ *Latin Words in the Greek Inscriptions of Asia Minor*, « American Journal of Philology », LI, 1931, 232—262.

²⁵ *Influencă latină sur le vocabulaire grec d'Égypte*. « Chronique d'Égypte », XXXVI, 1951, n° 52, p. 391—404 ; *Quelques aspects de l'apport linguistique du grec au latin d'Égypte*, « Aegyptus », XXXII, 1952, 192—203.

dans les emprunts latins une sorte de déhellénisation du grec d'Égypte, il faut considérer que, grâce aux emprunts latins, le grec est resté une langue de communication vraiment universelle, mieux adaptée encore à sa fonction de langue administrative de l'Empire d'Orient »²⁶.

Des résultats remarquables ont été obtenus par l'application de la méthode interdisciplinaire, faisant appel aux connaissances de philologie byzantine, de linguistique romane et slave, d'albanologie, de toponymie, de géographie linguistique et d'histoire de la culture. Petar Skok a analysé un grand nombre de faits et a ouvert des perspectives nouvelles²⁷. Gerhard Rohlfs a étudié en détail les îlots linguistiques grecs de l'Italie méridionale et a indiqué avec précision le rôle des éléments latins²⁸. Henrik Zilliacus a essayé d'élaborer une synthèse des emprunts latins du grec; il n'a atteint son but que partiellement, vu les proportions du domaine abordé, mais il a obtenu des succès indiscutables en ce qui concerne l'hagiographie²⁹. Pour l'étude des éléments latins du Nouveau Testament, de la littérature patristique et du grec populaire, les ouvrages lexicographiques de W. Bauer³⁰, de G. W. H. Lampe³¹ et de Nicolas Andriotis³² sont fort utiles. Le lexique d'origine latine des manuscrits sur papyrus égyptiens a fait l'objet d'une présentation et d'une discussion d'ensemble de la part de Giovanni Nencioni³³ et de Sergio Daris³⁴. Enfin, les éléments d'origine latine du néo-grec ont été analysés en comparaison avec le latin danubien par J. Şiadbei, qui est parvenu aux conclusions suivantes: « Le latin oriental a eu deux aires d'innovations: l'une méridionale, qui se rapproche de l'idiome de l'Italie du Sud, l'autre septentrionale, danubienne; des échanges se sont produits entre ces deux aires; les deux aires du latin oriental étaient en outre circonscrites par des différences de vocabulaire qui indiquent non seulement une circulation différente des mots, mais encore des informations différentes »³⁵. On ne dispose pas jusqu'à ce jour d'une monographie exhaustive montrant la pénétration progressive des éléments latins, leur place et leur rôle dans le cadre de la langue grecque,

²⁶ « Aegyptus », XXXII, 1952, p. 203.

²⁷ *Ortsnamenstudien zu De administrando imperio des Kaisers Constantin Porphyrogenetos*, « Zeitschrift für Ortsnamenforschung », IV, 1928, 213—214; *Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*. « Byzantion », VI, 1931, 371—378; *De l'importance des listes toponymiques de Procope pour la connaissance de la latinité balkanique*. *Remarques préliminaires*, « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, 47—58.

²⁸ *Griechen und Romanen in Unteritalien*, Genève, 1924; *Scavi linguistici nella Magna Grecia*, Halle-Roma, 1933; *Neue Beiträge zur Kenntnis der unteritalienischen Gräzität*, München, 1962.

²⁹ *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich*, Helsinki, 1935 (Amsterdam, 1965); *Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie. Ein Beitrag zur Geschichte der klassizistischen Bestrebungen im X. Jahrhundert*, BZ, XXXVII, 1957, 302—341.

³⁰ *Griechisch-deutsches Wörterbuch in den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, 5. Aufl., Berlin, 1958.

³¹ *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford, 1961.

³² *Ἑτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς*, 2^e éd., Thessaloniki, 1967; *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*, Wien, 1974 (Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung, 22).

³³ *La lingua latina nell'antico Egitto*, dans le volume *Egitto moderno e antico*, Milano, 1911, 303—329.

³⁴ *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barcelona, 1971 (Papyrologica Castroctaviana. Studi et textus, 3).

³⁵ *Contribuții la studiul latinei orientale. Asupra elementului latin în neogreacă*. « Studii și cercetări lingvistice », XI, 1961, 495—513.

leurs sphères de circulation, leurs valeurs stylistiques, leur diffusion géographique, leurs rapports avec les langues romanes et leurs survivances dans le néo-grec.

4. Pour mieux faire comprendre les choses, nous exposerons succinctement les rapports extérieurs entre les deux grandes langues de culture : la grecque et la latine. A partir du II^e siècle av.n.è. elles se sont développées dans le cadre de la même unité politique, en concurrence ou en se complétant mutuellement. Des écrivains grecs importants, comme Polybe (200—120), Denys d'Halicarnasse (env. 80—8), Strabon (64 av.n.è.—23 de n.è.), Appien (100—160), Plutarque (120—200), Dion Cassius (150—230), ont vécu longtemps à Rome et ont appris le latin. Le prestige de cette langue était indiscuté : sous le règne de Constantin le Grand (306—337), toute l'épigraphie officielle des provinces était latine. Après le transfert de la capitale à Constantinople, en 313, la concurrence du grec a commencé peu à peu à s'accroître dans les provinces orientales³⁶. Après 397, les sentences judiciaires pouvaient être prononcées à volonté en latin ou en grec³⁷. A partir de 439, les testaments rédigés en grec étaient valables³⁸. Lors de la cérémonie d'intronisation de l'empereur Léon le Jeune, en 474, la population de Constantinople l'acclama en grec, l'armée en latin³⁹. Jusqu'au règne d'Héraclius (610—641), le texte des monnaies était en latin, mais à partir de ce règne c'est le grec qui a triomphé définitivement. Le titre des empereurs s'est maintenu dans sa forme latine jusqu'en 629, lorsqu'il fut remplacé par le terme de βασιλεύς⁴⁰. Le Traité de stratégie de Maurice, rédigé vers 630, prévoyait que les articles du règlement soient rédigés en grec, mais que les commandes militaires ne soient données qu'en latin : *acia in acia, ad ambas partes largia, ad latus stringe, ambula, clina dextra, clina senestra, mandata captate, move, muta locum, ordinem sercate, sta, torna, non vos turbatis* etc.⁴¹

L'influence latine, qui a commencé à s'exercer au III^e siècle av.n.è., a connu un grand succès au II^e siècle de n.è., lorsque l'Empire romain est parvenu à l'extension maximum de son histoire. Puis, ce processus a marqué un certain déclin au III^e siècle, après quoi il a repris vertigineusement, pour atteindre son apogée au VI^e siècle⁴². Dans le texte grec du Nouveau Testament on rencontre les mots suivants d'origine latine : δηνάριον, κολωνία, κουστωδία, μεμβράνα, πραιτώριον, ῥέδα et σικάριος. Plutarque enregistre les phonétismes suivants puisés dans la langue parée : Δέντλος (*Dentulus*), καλάνδαι (*calendae*), Κάτλος (*Catulus*), μάνιπλα (*manipula*), Ὀρτήσιος (*Hortensius*).

³⁶ W. Kubitschek, *Der Rückgang des Lateinischen im Orient*, WSt, XXIV, 1902, 577—588.

³⁷ Cod. Inst., VII, 45, 12 : *Judices tam Latina quam Graeca lingua sententias proferre possunt.*

³⁸ Cod. Inst., V, 28, 8 ; VI, 23, 21 ; VII, 2, 14.

³⁹ Constantini Porphyrogeniti *De ceremoniis*, ed. J. J. Reisk, Bonn, 1829, t. I, 91 : *καὶ Ἐκράζον, ὁ μὲν δῆμος Ἑλληνιστὶ ... οἱ στρατιῶται Ῥωμαιστὶ.*

⁴⁰ L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-romischen Osten. Mit besonderer Berücksichtigung der Sprache. Bis auf die Zeit Hadrians*, Leipzig, 1906 ; *Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians*, « Philologus », Supplement X, 1907, 675—718 ; Zilliaceus, *op. cit.*, p. 28—30, 33—37, 72—75, 128, 168.

⁴¹ Mauricii *Strategicon* edidit, dacoromanice vertit, prolegomenis instruxit H. Mihăescu, Bucarest, 1970 ; H. Mihăescu, *Les termes de commandement latins dans le Strategicon de Maurice*. « Revue romaine de linguistique », XIV, 1969, 261—272.

⁴² F. Visceidi, *I pestilli latini nel greco antico e bizantino*, Padova, 1941, p. 57.

5. Dans le Nord de la péninsule Balkanique on parlait latin ; dans le Sud, grec. En s'appuyant sur la diffusion des inscriptions, C. Jireček a établi la frontière approximative entre les deux langues comme suit : elle partait de la côte de l'Adriatique près de la ville de *Lissus* (Lesh, Alessio), se dirigeait vers l'est le long de la frontière entre les provinces de Dalmatie et de Macédoine, de Mésie et de Thrace, pour atteindre le Pont Euxin à proximité de la ville d'*Odessus* (Varna)⁴³. Cette ligne frontière a été modifiée en partie par Alexandru Philippide, dans le sens que le territoire nord-ouest de la Thrace était bilingue⁴⁴. Petar Skok a déplacé la ligne de démarcation plus au sud : selon lui, elle partait de la côte dalmate à proximité d'*Apollonia* (Pojan, Fieri), remontait la vallée du *Scampinus* (Shkumbi) et arrivait à la rive septentrionale du lac Ohrid : la moitié nord de l'Albanie actuelle faisait ainsi partie de la sphère d'influence latine⁴⁵. Ce problème de la délimitation des deux zones linguistiques est toutefois assez compliqué, par le fait qu'il existe des îlots de langue latine depuis Philippes jusqu'à Corinthe et Patras et que sur les inscriptions grecques il apparaît un grand nombre de noms romains⁴⁶. Carl Patsch a proposé en 1932 que l'on dresse un répertoire des inscriptions latines et que l'on en montre la diffusion à l'aide de cartes géographiques⁴⁷. Ce répertoire, nous l'avons dressé et il faut reconnaître qu'il montre plus clairement la position de la langue latine par rapport au grec dans le Sud-Est de l'Europe⁴⁸. La limite entre les deux domaines d'inscriptions ne saurait d'ailleurs être considérée comme une frontière linguistique ou ethnique, mais comme une ligne idéale de séparation de deux cultures (la grecque et la romaine), montrant jusqu'où arrivaient leurs influences respectives ; entre les deux langues il existait une bande de terrain où l'on parlait l'illyrien et le thrace, de sorte que le grec et le latin ne se trouvaient pas en contact direct. C'est sans doute ce qui explique le nombre réduit d'emprunts faits au grec par le latin danubien, qui est à la base du roumain.

Dans l'Empire d'Orient, le latin était la langue de l'administration, et surtout de la justice et de l'armée, tandis que le grec était la langue de culture⁴⁹. Le fait que les nouvelles lois (*novellae*) promulguées sous le règne de Justinien (527—565) étaient rédigées en latin pour les provinces

⁴³ AslPh, XV, 1893, p. 98 ; *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Wien, 1901, t. I, p. 13 ; *Geschichte der Serben*, Wien, 1911, t. I, p. 38.

⁴⁴ *Originea românilor*, Iași, 1925, t. I, p. 70—72.

⁴⁵ « Byzantion », VI, 1931, 371 ; « Zeitschrift für romanische Philologie », LIV, 1931, 79.

⁴⁶ B. Gerov, *La romanisation entre le Danube et les Balkans*, « Annuaire de l'Université de Sofia », XLVIII, 1951—1952, 326—331 ; B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, Berlin, 1960, t. I, p. 83 ; V. Beševliev, *Untersuchungen über des Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970, 92—121.

⁴⁷ *Die Verbreitung des Römer- und Romanentums in Mazedonien*, SAW, CCIV, 1932, 160

⁴⁸ *La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe* « Revue des études sud-est européennes », IX, 1971, 497—510, 659—676 ; X, 1972, 83—93 ; XI, 1973, 97—113, 227—240, 423—441, 689—710 ; XII, 1974, 17—32.

⁴⁹ G. Dagron, *Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'Etat*, « Revue historique », année 93, 241, 1969, 23—56.

danubiennes et l'Afrique, mais en grec pour le reste de l'empire atteste la prépondérance de cette dernière langue⁵⁰.

6. Passons maintenant à l'étude des éléments latins du grec ancien et byzantin, en commençant par le problème de l'accent. Les éléments empruntés au latin se sont intégrés au système de la langue grecque et ont suivi ses voies de développement. Jusqu'au IV^e siècle à peu près, l'accent des mots — en grec et en latin — dépendait de la quantité de voyelles et ne précédait jamais les trois dernières syllabes : en grec, l'accent principal portait sur l'une de celles-ci (ἀγαθός, σημείον, ἄνθρωπος), en fonction de la quantité de la dernière syllabe ; en latin, il tombait généralement sur la pénultième (si elle était longue, par exemple *carina*), ou il se déplaçait sur l'antépénultième (si la pénultième était courte, par exemple *manica*). Lorsqu'un mot latin pénétrait dans la langue grecque il s'adaptait au système de cette langue et modifiait parfois la position de l'accent, par exemple : vulgaire *acia* (roumain *aciă*) — ἀκία, *Augustus* — Αὐγουστος, *familia* — φαμίλια, *paganus* — παγανός, *praefectus* — πραιφεκτος. À partir du IV^e siècle environ, la quantité des voyelles a cessé d'être déterminante pour la position de l'accent ; c'est pourquoi, au cours des siècles suivants, les emprunts faits au latin par voie orale ont conservé en général l'accent original : *fossatum* — φοσσάτον, *mandatum* — μανδάτον, *manica* — μάνικα, etc. La position de l'accent peut ainsi servir, jusqu'à un certain point, de critère pour déterminer l'ancienneté des emprunts, constituant un élément positif dans l'interprétation des différentes graphies de la tradition manuscrite, et apporte une aide à l'étude de la stratigraphie lexicale⁵¹.

Il existe pourtant des cas où les copistes font preuve, d'inconséquence. Prenons, par exemple, le mot ἀδέστρατον (pl. ἀδέστρατα), terme militaire que les soldats prononçaient très probablement ἀδεστράτον (ἀδεστράτα), comme en latin. Ce terme apparaît dans le *Strategicon* de Maurice, dans le *Chronicon Paschale* (rédigés l'un et l'autre vers 630) et dans les ouvrages de stratégie de l'empereur Léon VI le Philosophe (écrits au début du X^e siècle), mais n'existe pas en néo-grec. Les dictionnaires de Du Cange et de E. A. Sophocles expliquent l'étymologie du mot par l'expression latine *ad dextram*. Le verbe *addextrare*, absent dans les sources antiques, est attesté tardivement, après l'an 1000, avec le sens de « conduire à pied un cavalier par la bride, tenir la bride d'un cavalier en marchant à sa droite »⁵². Le participe *dextratus* ne se rencontre que rarement et est parfois confondu avec *destratus* (de *desternere*). Les dérivés de *dexter* étaient en général peu nombreux et plus sporadiques encore étaient les formes du parfait (*destravi*) et du participe (*destratus*) du verbe *desternere*. Ce fait impose une analyse plus détaillée des rares attestations dont on dispose, afin d'obtenir un point de départ pour la compréhension du terme technique de la littérature byzantine.

⁵⁰ L. Wagner, *Die Quellen des römischen Rechts*, Wien, 1953, p. 660 : « Wenn so der Lateingebrauch bei Novellen einer Motivierung bedürftig scheint, zeigt schon diese Tatsache, daß die alte römische Staatssprache die Ausnahme im byzantinischen Reiche trotz aller Romantik Justinians geworden ist ».

⁵¹ M. G. Bartoli, *Romania e 'Ρωμανία* dans *Scritti varii di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*, Torino, 1912, p. 981—999.

⁵² J. F. Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden, 1954—1966, p. 17.

7. *Dexter* avait les sens suivants : 1) « droit » (opposé à *sinister*) ; 2) « qui vient du côté droit, favorable, de bon augure » ; 3) « celui qui sait se servir de sa main droite, habile, capable ». Ses dérivés étaient : *dextella*, *dexteritas*, *dextralis* (*securis*), *dextrale*, *dextraliolum*, *dextrorsum*, *dextratus*, *dextrator* et *dextratio*⁵³. Pour le premier sens, *dexter* se trouvait en concurrence avec *directus* (cf. roum. *drept*, it. *diritto*, fr. *droit*) et a été supplanté par celui-ci dans la langue parlée, tout en se maintenant par-ci par-là, avec certaines significations, dans les langues romane⁵⁴. *Dare dextram* ou *dextras* signifiait « donner la main, conclure un accord, un contrat » et le mot roumain *zestre* « dot » est facile à expliquer par l'intermédiaire du pluriel *dextrae*. Le verbe roumain *a înzestra* « doter » pourrait nous inciter à reconstituer un hypothétique verbe latin *indextrare*, mais pas nécessairement, car *a înzestra* a très bien pu se former dans le cadre de la langue roumaine à partir du substantif *zestre*. Chez le poète Claudien (24,7 ; 25, 128), on lit les vers : *dextram complexa viri dextramque puellae tradit et . . . sancit conubia*. Le pluriel *dextrae* avait aussi le sens de « auxilia, copiae » : *accipe devotas externa in proelia dextras* (Lucaïn, 3,311), *videt pugnaeque avidas accedere dextras* (Silius, 12,351), *proque omnibus armis dextrisque recentibus* (Silius, 16,18). Le participe passé *dextratus* se rencontre dans les écrits d'arpentage : *ager dextratus* (274,4), *pars dextrata* (291,7), *in dextrato agro* (290,18)⁵⁵. Le dérivé *dextrator* « qui rebrousse chemin ou s'enfuit à droite, habile » apparaît une seule fois, en tant que terme militaire, dans le discours tenu par l'empereur Hadrien devant les troupes de Cumbaesis (Afrique) : *Difficile est cohortales equites etiam per se placere, difficilius post alarem exercitationem non displicere : alia statia campi, alius iaculantium numerus, frequens dextrator, Cantabricus densus, equorum forma, annorum cultus, pro stipendio modo*⁵⁶. Le participe *dextratus* dans le sens de « droit, habile » est attesté dans une imprécation magique écrite en grec à l'intention d'un cavalier et de son cheval nommé Aureus :

Ὀλυμπιονίχην Ἀὔρεον
[το]ῦ πρασείνου δεσφράτου⁵⁷.

Terme technique à l'origine, employé dans le langage des militaires et des courses de chars, le mot *dextratus* a acquis avec le temps le sens figuré de « rapide, agile, vif », ainsi qu'il ressort d'une inscription découverte à Tomis (Constanta) : *D. M. Ulpiae Aureliae Valeriae virgini dextrate annis III, mensibus VIII, d. XVII, filiae Aureli Herculani v.e. ducenari*...⁵⁸. Voici comment Theodor Mommsen commentait ce terme « *Puella dicitur virgo dextrata appellatione autem non reperta ; significatur fortasse locum eam in processione sollemni tenuisse honoratiorem dextrorsum* ». Cette explication n'est guère convaincante, car on ne com-

⁵³ *Thesaurus linguae Latinae*, VI, 1, 916–937.

⁵⁴ W. Meyer-Lübke, *REW*, nos 2618, 2619 et 2620.

⁵⁵ *Gromatici veteres* ex recensione Caroli Lachmanni, t. I, Berlin, 1848.

⁵⁶ *Oratio Hadriani ad exercitum*, *CIL*, VIII, 18042, fragment 1, 6–7.

⁵⁷ *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt*... collegit Aug. Audollent, Paris, 1901, n° 161, 63–64.

⁵⁸ *CIL*, III, 6155.

prend pas pourquoi on aurait accordé à une enfant de trois ans cet honneur insigne. En échange, le sens de « rapide, agile, vif, alerte » est approprié à une enfant qui laisse après sa mort des regrets bien naturels.

8. *Dextratus* se confondait facilement avec *destratus* (de *desternere*). *Adsternere* a donné en roumain *așterne*; *desternere*, le verbe *deșterne*. A côté de *sternere* il existait un intensif en -a- dans des composés comme *consternare* et *externare*, et pour expliquer l'origine de certains dérivés romans il faut partir de formes latines telles que *prostrare-prostratum* et *substrare-substratum*⁵⁹. Il existait aussi un verbe *stro*, *strare*, *stravi*, *stratum*, attesté dans l'œuvre d'Isidore de Séville (*Orig.*, XIX, 2615). La présence de verbes intensifs comme *adstrare* et *destrare* dans le latin parlé paraît donc probable, même en l'absence d'attestations dans ce sens. Pour le verbe *destrare* nous n'avons que deux exemples, avec la signification « enlever le fardeau d'un cheval, décharger » : *destratis equis* (Végèce, *Mil.*, 3, 10), *destravit camelos* (Vulgate, *Gen.*, 23,33)⁶⁰.

C'est le moment de nous demander : lequel des deux participes latins — *dextratum* ou *destratum* — a-t-il donné le mot grec ἀδέστρατον ou ἀδεστράτον? Ce terme militaire apparaît à côté de τοῦλδον ou τοῦλδος, mais il ressort du contexte qu'il n'avait pas un sens identique : τὰ δὲ ἀδέστρατα καὶ τὸν τοῦλδον ὄπιθεν ἀπ' ὀλίγου τῆς παρατάξεως ποιεῖ (Maur., XI, 1 et 264,19; Léon, *Problem.*, XI, 11). Par τοῦλδον ou τοῦλδος on entendait « objets, animaux ou esclaves qui accompagnaient les militaires combattants ». Le mot était probablement d'origine latine (de *toltus*, *tultius*, *tuldus*, participe passé de *fero*, c'est-à-dire « objets pris à l'ennemi ») et apparaît fréquemment dans les ouvrages de stratégie. En échange, ἀδέστρατα ou ἀδεστράτα désignait les armes, l'équipement et les vivres qui étaient à la disposition des soldats. Comme sens, le mot correspond plutôt à un hypothétique **addextrata* « choses que l'on a à sa portée, tenues de la main droite ». Bien que non attestée jusqu'à ce jour, l'existence de ce mot semble hors de doute; elle est confirmée par de nombreux composés en *ad-* du bas latin, hérités en bonne partie par les langues romanes : *adaquare* (roum. *adăρα*, it. *adacquare*), **adfrontare* (it. *affrontare*, fr. *affronter*), **adfundare* (roum. *afunda*, it. *affondare*), *adlactare* (roum. *alăπτα*, it. *allattare*), *adparare* (roum. *apăρα*, it. *apparare*), *adpropiare* (roum. *apropia*, fr. *approcher*), **adripare* (calabr. *arripare*, fr. *arriver*), **attitiare* (roum. *ațita*, it. *attizzare*), etc.⁶¹ Comme nous l'avons déjà mentionné, les formes de participe empruntées tardivement ont conservé leur accent : *armatus* — ἀρμάτος, *fossatum* — φοσσάτον, *zavatus* — ζαβάτος. Cette circonstance nous fait supposer que le terme, enregistré par les manuscrits du X^e siècle et par les auteurs modernes avec l'accent sur l'antépénultième (ἀδέστρατα) était en fait prononcé par les militaires avec l'accent sur la pénultième (ἀδεστράτα).

9. Cette supposition est confirmée par la situation du terme *applicium* (pl. *applicia*), qui dans certains manuscrits grecs est rendu par la variante ἀπληκτον et dans d'autres par les variantes ἀπληκτον ou ἀπλικτον. Le verbe *plicare* « plier » a donné en roumain *pleca* « partir » (cf. fr. « plier

⁵⁹ W. Meyer-Lübke, *REW*, 6789, 8395.

⁶⁰ A. Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout (Belgique), 1954, p. 262.

⁶¹ F. Thomas, *Le préverbe latin ad-*, Paris, 1938.

bagages ») ; c'était sans aucun doute, à l'origine, un terme militaire signifiant « plier les tentes et partir ». Le composé *applicare* signifiait « arriver quelque part, s'arrêter, s'établir ». *Applicata* ou *applicata* (sc. *castra*) signifiait le camp militaire. Le mot *applicatum* (enregistré avec astérisque par W. Meyer-Lübke) s'est conservé dans certains dialectes italiens (nap. *akkíte* « tas, réserves, provisions » ; hirpin *akkítte* « mobilier »⁶²). Le byzantin ἀπλίκτον a survécu dans certains parlers grecs de l'Italie méridionale : *aplíkto* « demeure basse à une seule pièce » (dans le dialecte ancien de la région de Bari) et *akkito* « rizaro » (dans le dialecte de la zone de Gargano — prov. de Foggia)⁶³. Ces survivances montrent que la position de l'accent dans le grec byzantin était ἀπλίκτον, et non pas ἀπληκτον, ἄπλικτον. Du reste, Gy. Moravcsik, dans son édition de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète (*De administrando imperio*) écrit ἀπλίκτα (44, 128) et ἀπλίκτον (45, 86), alors que A. Pertusi, dans son édition du *De thematibus* du même auteur, enregistre ἄπληκτα. Les copistes des manuscrits de Maurice, eux, ne procèdent pas de façon conséquente et accentuent tantôt ἄπληκτα, tantôt ἀπληκτα.

On relève les mêmes fluctuations en matière d'accent dans les emprunts grecs provenant du mot latin *centunculus*, diminutif de *cento* « couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble ». Le latin *centunculus* (ou *centunclus*), qui est attesté à partir de Tite Live, apparaît dans l'édit de Dioclétien (7, 52 et 53) sous la forme *centumclum*. Dans une version grecque de ce document épigraphique, découvert à l'état fragmentaire à Argos, l'éditeur Jean Bingen a lu κέντουκλον ; mais dans l'inscription, qui est écrite en majuscules, l'accent n'est pas noté, de sorte que la transcription de Bingen n'est pas probante⁶⁴. Dans l'ouvrage *De materia medica* de Pedanius Dioscorides, on lit : οἱ Ῥωμαῖοι κεντούμκλουμ (III, 117)⁶⁵. En latin, l'accent portait certainement sur la pénultième et s'est conservé dans ses dérivés romans : it. *centocchio*, abruz. *centucece*, bolzan. *zaintuc*⁶⁶. En revanche, dans les sources grecques de basse époque, l'accent est mis tantôt sur l'antépénultième (κέντουκλα, Maurice, I 2, p. 52, 24, ms. A ; Const. Porphyr. *De cerem.*, 460, 3 ; κέντωκλα, Suidas, s.v.), tantôt sur la pénultième (κενδούκλα, Léon, *Probl.*, p. 104 ; κεντούκλον, autres ouvrages). Dans la littérature populaire byzantine, on rencontre les variantes κέντουκλον, κεντούκλα et κεντήκλα⁶⁷. Cette diversité est signe de diglossie, conséquence de la discordance entre la tradition classique et le langage parlé. En ce qui concerne les emprunts qui se sont maintenus jusque dans le néo-grec, ceux-ci offrent un critère sûr pour déterminer la position de l'accent dans les textes et les inscriptions de l'époque byzantine. Pour les autres, on ne peut qu'essayer d'établir approximativement la date de leur

⁶² REW, 549.

⁶³ G. Rohlf, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Tübingen, 1964, p. 44.

⁶⁴ Fragment argien de l'Édit de Maximien, « Bulletin de correspondance hellénique », LXXVII, 1953, 647—659

⁶⁵ L'édition de Max Wellmann, Berlin, 1906—1913.

⁶⁶ C. Salvioni, *Postille italiane e latine al vocabulario romano*, « Revue de dialectologie romane », V, 1913, 183.

⁶⁷ M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter...*, p. 72, 75 et 121.

pénétration dans la langue grecque. Les copistes n'étaient pas fixés lorsqu'il s'agissait de termes rares ou inconnus : dans ces cas ils se guidaient généralement sur les principes qu'ils avaient appris à l'école ; en échange, ils notaient avec exactitude la position de l'accent dans les mots usuels du temps.

10. Depuis la conquête de la Grèce par les Romains jusqu'au règne de Justinien, plus de sept siècles se sont écoulés. Au cours de ce long intervalle, le vocalisme de la langue latine n'a cessé d'évoluer. Il faut donc s'attendre à ce que certains de ces changements se retrouvent dans les emprunts faits au latin par la langue grecque. Ces emprunts étaient de provenance soit savante, soit populaire. Les changements les plus importants ont été : la transformation de *i* en *é* et celle de *û* en *ó*, qui se dessine vers le III^e siècle pour se généraliser peu à peu par la suite. La langue latine qui a servi de base à la langue roumaine n'a connu que le premier de ces phénomènes.

Dans les emprunts latins, la voyelle *a* est généralement restée stable : *arca* — ἀρχα, *cappa* — κάππα, *tabula* — τάβλα, *fossatum* — φοσσάτον.

La voyelle *e*, notée par η, a eu tendance à se fermer et s'est confondue finalement avec le *i* : *catena* — κατήνα, *esca* — ἤσκα, *regem* — ῥῆγας. On constate qu'elle apparaissait transformée en *i* même dans les inscriptions latines, par exemple *ecclesia*, phonétisme conservé en albanais (*kishë*).

La voyelle *é* s'est bien maintenue et n'apparaît jamais diphtonguée en *ie* : *cella* — κέλλα, *lacerta* — λακέρτα. Le phonétisme *carcar* pour *carcer* « enclous », présent dans les inscriptions et les textes populaires, se rencontre aussi dans les sources byzantines : κάρκαρος ὄρυγμα κατάγειον βαθύ (Sophronios, 638, chez Photios, *Bibl.*, 381 b, 34); κάρκαροι ... δεσμοί; κάρκαρα' ... ἔνιοι τὰς μάνρας (Lexique d'Hesychios).

La voyelle *i* a bien résisté : *cortina* — κορτίνα, *milia* — μίλιον, *strigla* — στρίγλα. En échange, *i* a connu deux phases : l'une plus ancienne, où *i* = *i* (*crista* — κρίστα, *maxilla* — μαξίλλα, *vigla* — βίγλα), et une phase plus récente où *i* = *é* (*circus* — κέρκος, *impetus* — ἔμπετος, *virga* — βέργα). La seconde série d'exemples mérite un examen attentif. Au II^e siècle, Plutarque rendait *circus* par κίρκος⁶⁸, cependant qu'au V^e siècle l'une des portes de la Capitale faisant partie du mur de Théodose s'appelait Κερκόπορτα, c'est-à-dire la Porte du Cirque⁶⁹. Le dérivé *circensis* apparaissait au II^e siècle, chez Epictète, sous la forme κίρκήσιος⁷⁰ et dans *Chronicon Paschale* (VII^e siècle) sous la forme κερκέσιον⁷¹. Au VIII^e siècle, Jean Damascène notait par κέρκιος le nom d'un vent violent, *circius*⁷². Le terme militaire ἔμπετος (*impetus*), attesté à peine au VII^e siècle, chez Maurice (274,26 ; 368,29), semble avoir pénétré dans la langue grecque après le III^e siècle. Un autre terme militaire, κέρκετον, que l'on rencontre assez souvent dans les ouvrages de stratégie, renvoie

⁶⁸ *Aem. Paul*, 32. 2.

⁶⁹ R. Janin, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique* Paris, 1950, p. 264.

⁷⁰ *Opera* ed. H. Schenkel, Leipzig. 1894, p. 4, 10, 21.

⁷¹ PG, XCII, 292 B.

⁷² PG, XCVI, 900 D.

au latin *circuitus*⁷³, avec changement d'accent et transformation du *i* en *e*. Le latin *virga* « branche souple et flexible, verge, baguette » apparaît dans la langue grecque après le VI^e siècle sous les formes : βέργα, βεργίον et βεργίζω. La transformation du *i* latin en *é* nous porte à croire que l'emprunt date d'après le III^e siècle.

11. Il a existé un parallélisme dans l'évolution des voyelles *o* et *e*, dans le sens que le *o* avait aussi tendance à se fermer : dans les textes byzantins on rencontre des doublets avec *ω* ou *ου* et dans le néo-grec ce sont les variantes avec *ου* qui ont triomphé. Certains de ces doublets (par exemples *cortis* — *curtis* « cour », *nomen* — *numen* « nom ») se retrouvent dans le latin commun. La variante κόρτης est attestée dans les ouvrages de stratégie et dans les actes d'administration. Le commandant d'état-major qui s'occupait de l'approvisionnement et avait soin que les ordres soient respectés portait le titre de κόμης τῆς κόρτης (ou sous une forme abrégée κομησκόρτης)⁷⁴. Pourtant, à Chypre, en 1435, apparaît aussi la variante κούρτη⁷⁵, qui s'est conservée jusqu'à nos jours en Crète⁷⁶. Le latin *lorum* « courroie, lanière de cuir » apparaît en grec dans les variantes λῶρος et λούρος : celles en -ου-, attestées dans les écrits à caractère populaire, ont survécu partiellement en néo-grec. Dans l'épopée de Digenis Akrites du X^e siècle, un vêtement militaire que l'on portait par-dessus la cote de mailles s'appelait ἐπιλούρικον, cependant que les soldats porteurs de cottes de mailles étaient nommés ἐξωλούρικοι⁷⁷. De *ad nomen* est né le terme militaire ἀδνούμιον, « appel, passage en revue, inspection », avec les dérivés ἀδνουμιάζειν, ἀδνουμεύειν, ἀδνουμιαστής « celui qui enregistre » et ἀδνουμιάτης « soldat ».

La voyelle *ō* apparaît comme *o* (jamais diphtonguée en *ũó*) : *corda* — κόρδα, *coxa* — κόξα.

La voyelle *u* est restée généralement intacte : *tūfa* « aigrette, étendard » — τούφα. Dans le mot *verūtus* « javelot », à en juger par la graphie, elle est devenue *i* : βηρύτται, dans les traités de stratégie postérieurs au VI^e siècle⁷⁸.

En échange, *ū* — de même que *i* — a connu deux phases, à savoir la phase *ū* = *u* (*bullā* — βούλλα, *buttis* — βούττις, *mustum* — μούστος), comme en roumain ; et la phase *ū* = *ó*, comme en Occident *burrichus* — βόρχος, *drungus* — δρόγγος, *putei* — ποτζοι, *urna* — όρνα). Tous ces termes étaient répandus chez les militaires. Le premier signifie « petit cheval » et est attesté au X^e siècle dans l'épopée de Digenis Akrites sous

⁷³ Const. Porph. *Cerem.*, 1 app., p. 474, εις τὸ κέρκετον λαμβάνει φατλία; Incerti auctoris Byzantini saeculi X liber *De re militari*, ed. R. Vári, Leipzig, 1901, p. 10, 9 περί φυλακῶν ἤτοι κερκίτων; p. 10,20 τὰ κέρκιτα γίνωνται.

⁷⁴ Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1945, livre IV, 8, 4 : τῷ ἐξ Ἀρβάνων ὀρωμένῳ κομησκόρτη ... διαγράμματα ὑποθέμενος.

⁷⁵ Leontios Machairas, *Chronique de Chypre*. Texte grec par E. Miller et C. Sathas. Paris, 1882, I, p. 68 : καὶ ἐστάθην εἰς τὴν κούρτην τῆς Ῥώμης ἔμπροσθεν τοῦ Πάπα.

⁷⁶ Φ. Κουκουλέ, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμὸς (*Vie et civilisation byzantine*), Athènes, 1952, t. V, p. 523.

⁷⁷ *Digenis Akrites*, Synoptische Ausgabe der ältesten Versionen von Erich Trapp, Wien, 1971, Z 1171 et E 1212.

⁷⁸ Maur. 314, 22 ; 316, 12 ; 326, 5 ; 344, 5 ; 348, 12 ; Leonis Imperatoris *Tactica* ed. R. Vári, Budapest, 1917–1923, chap. 6, 26.

les formes βόρχος et βρόχος⁷⁹. Le deuxième était fréquent dans la terminologie administrative de l'Empire byzantin, mais en conservant son *u* : δροῦγγος, δρουγγάριος, δρουγγαρκός, δρουγγαρκόμης, δρουγγαρία, δρουγγαράτος, δρουγγιστί. En échange, dans un écrit à caractère populaire comme le poème de *La Chronique de Morée*, rédigé autour de 1330, on trouve le phonétisme δρόγγος⁸⁰, qui dénote un phénomène de diglossie à l'époque et ne doit pas être considéré comme un phénomène isolé. Le phonétisme πότζοι = *putei* est attesté au X^e siècle⁸¹. Enfin, le phonétisme *orna* pour *urna* se rencontre chez Maurice (VII^e siècle), chez Constantin Porphyrogénète (X^e siècle) et dans d'autres sources⁸².

12. La syncope des voyelles *i* et *ũ* se reflète souvent dans la littérature byzantine : *domna* — δόμνα, *domnus* — δόμνος, *vigilia* — βίγλα (avec ses dérivés βιγλεύειν, βιγλίζειν et βιγλάτωρ), *arcla* — ἄρκλα, *baculum* — βάκλον, *stabulum* — στάβλος, *tabula* — τάβλα, *titulus* — τίτλος, etc. De *caldus* « chaud » est né le dérivé *caldarius*, qui a pénétré dans la langue grecque et est attesté au X^e siècle : καλδάριοι « ceux qui chauffent les chambres du palais impérial, les chauffeurs »⁸³. *Cingula* « ceinture » apparaît au X^e siècle sous la forme κίγγλα (κίγγλώνειν « ceindre »)⁸⁴, alors que le roum. *chingă* suppose l'existence de la variante **clinga*. *Fax*, *facis* « torche, flambeau » a donné le diminutif *facula*, entré dans la langue grecque et attesté dans un grand nombre de sources (φάκλα, φακλίον ou φατλίον). Au X^e siècle, il existait « une danse aux flambeaux » (φακλαρέα), qui avait lieu au palais impérial de Constantinople⁸⁵. La syncope de l'*ũ* se rencontre au II^e siècle chez le médecin Galenos : φαῖκλα — *faecula*, diminutif de *faex*, *faecis* « lie du vin ou de l'huile, résidu, tartre »⁸⁶. Le latin *navicula* (pop. *navucula*) « barque » apparaît syncopé dans l'emprunt grec présent dans l'ouvrage de stratégie de Maurice, qui date au début du VII^e siècle (ναῦκλαι)⁸⁷. On rencontre fréquemment dans les traités de stratégie le mot σοῦβλα « petit épieu » (diminutif σουβλίον), qui est un emprunt du latin (*subula*, pop. *subla*, roum. *sulă*). Le phénomène de la syncope de l'*ũ* n'était cependant ni général, ni complet, les variantes syncopées circulant parfois à côté de celles non syncopées. De *lingula* (conservé dans le roum. *lingură*) est née la variante *lingla* qui a pénétré dans la langue grecque et s'est conservée dans les manuscrits sur papyrus postérieurs au V^e siècle (λίγγλα); or, on y rencontre aussi le mot λιγγούριον, ayant à sa base la variante latine *lingula*⁸⁸. De *scapula* « espèce de montant ou de soutien » on a en grec σκαπλάριον « couverture pour la tête »⁸⁹, mais aussi σκαπούλιον

⁷⁹ *Dig. Ak.*, A 3586; Z 1764, 3487

⁸⁰ *The Chronicle of Morea*. Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέας. *A History in poetical verse, relating the establishment of feudalism in Greece by the Franks in the thirteenth Century*, edited by John Schmitt, London, 1904, les versets 1759, 1918, 2993, 3032.

⁸¹ *Const. Porph. Cerem.*, 1 app., p. 463, 2 (éd. de Bonn) διὰ τοὺς πότζους.

⁸² *Maur.*, 318,11; 324,18; 358,10; 362,6; 366,24 ὀρνίβορες = ὀρνιφόροι; *Const. Porph. Cerem.*, 2,78 περὶ τῆς ὄρνας; 2,80 ἡ ὄρνα; *Cedren.*, I, p. 638,23 (éd. de Bonn).

⁸³ *Const. Porph. Cerem.*, II, 52 et 55.

⁸⁴ *Dig. Ak.*, G 1328.

⁸⁵ *Const. Porph. Cerem.*, II, 71.

⁸⁶ Galenos ed. C. G. Kühn, Leipzig, 1825, t. XIII, p. 355 B.

⁸⁷ *Maur.*, 224,17.

⁸⁸ Preisngke-Kiesling, *Wörterbuch*, IV Suppl., p. 162.

⁸⁹ *Ibidem*, p. 251.

ou καπούλιον « manteau »⁹⁰. Dans la langue parlée, c'est la variante syncopée qui a résisté le mieux (ngr. κάπλα)⁹¹. Les débuts de la syncope vocale dans la pénultième atone datent du II^e siècle. Les formes syncopées et non syncopées ont coexisté en fonction du degré de culture et du milieu social du parleur ; la syncope dépendait aussi du *tempo* de la prononciation⁹².

13. Les diphtongues *ūa*, *ūe*, *ūi*, *ūo* tendaient à se transformer en *a*, *e*, *i*, *o*. Parallèlement à cette tendance, on note les transformations *qua* — *ka*, *que* — *ke*, *qui* — *ki*, *quo* — *ko*, qui se sont généralisées au cours des deux premiers siècles de notre ère. Elles ont laissé des traces dans la littérature byzantine : Ἀκεδούκτου — *Aquaeductu* (812)⁹³. La voyelle *a* dans les syllabes atones devenait parfois *o* : *quadrantem* — κοδράντης « espèce de petite monnaie »⁹⁴, *quadrigae* — κοτρίγαι⁹⁵. L'adjectif *quadrus*, *-a*, *-um* « carré » comportait aussi la variante populaire *quodrus*, *-a*, *-um*, conservée en roumain (*codru*), albanais (*kodrë*) et dans la littérature byzantine : κόδριον « boîte carrée pour l'argent »⁹⁶ et κόδρα « quartier urbain »⁹⁷.

Les emprunts savants et ceux populaires diffèrent aussi par la manière de se refléter du suffixe latin *-io*, *-ionis*. Dans les emprunts livresques l'accent porte sur l'antépénultième (κεντουρίωνες — *centuriones*, ὀπτιώνες — *optiones*), c'est-à-dire selon les règles du grec de l'époque classique, tandis que les emprunts populaires respectent la position de l'accent du latin parlé : ἀρμαστατιῶνες — *armistationes*, δηφενσιῶνες — *defensiones*, λεγεῶνες — *legiones*, ὀρδινατιῶνες — *ordinationes*, παπιλιῶνες, — *papiliones*, ῥεπαρατιῶνες — *reparationes*. Cette manière d'accentuer a persisté jusque dans les parlers populaires néo-grecs : ἀμπελιῶνας, βατιῶνας, δαφνιῶνας, καρυδιῶνας, πλατανιῶνας⁹⁸.

En conclusion, on constate que dans le domaine du vocalisme, les éléments latins de la littérature byzantine attestent des liens de plus longue durée avec l'Occident que ceux de la langue roumaine. Ces derniers ont été en général plus conservateurs et n'ont pas connu certains phénomènes qui ont eu lieu en Occident après le III^e siècle.

14. Les emprunts latins du grec moyen et moderne montrent que des divergences semblables ont existé dans le consonantisme. Ainsi, l'occlusive *c* suivie des voyelles palatales *e* et *i* s'est conservée dans la plupart des cas, notamment dans les emprunts d'origine savante, par exemple : *cella* — κέλλα (diminutif κελλίον, roum. *chilie*), *cingula* — κίγγλα, etc.

Il existe néanmoins des exceptions, que l'on relève dans certaines couches sociales à une époque relativement tardive ; on y voit l'occlusive

⁹⁰ Pseudo-Kodinos, *Traité des offices*. Introduction, texte et traduction par Jean Verpeaux, Paris, 1966, p. 49,15 φέρουσα ἐπ' ὤμων σκαπούλιον ; Triandaphyllidis, *Lehnwörter* :..., p. 121.

⁹¹ G. Meyer, *Die lateinischen Lehnwörter*, p. 26.

⁹² I. Şiadbei, *Sur la syncope de la voyelle pénultième atone dans les langues romanes*, « Bulletin linguistique », X, 1942, 67—75.

⁹³ Theophanis *Chronographia* ed. C. De Boor, Leipzig, 1883—1885, p. 500,16.

⁹⁴ *Nov. Test.*, Mc., 12,42 ; Mt., 5,26 ; Lc., 12,59 ; Plut., *Cicéron*, 29,5.

⁹⁵ Ioannis Malalae *Chronographia* ed. L. Dindorf, Bonn, 1831, p. 307, 7 et 11.

⁹⁶ *Kyrrillos von Skytopolts*, hg. von Eduard Schwartz, Leipzig, 1939, p. 69,19.

⁹⁷ *Chronicon Paschale* ed. L. Dindorf, Bonn, 1832, p. 724, 12 ἐκτίσε... τὴν κόδραν καὶ ἐμέρισεν τὴν πόλιν (VII^e siècle) ; P. Skok, *AsiPh*, XXXVII, 1918, 83—92.

⁹⁸ N. Andriotis, *Lexikon*, p. 266, n^o 2633.

latine *c* transformée en affriquée (notée par τζ ou τσ). Dans le *De thematibus* (XI, 7—9) de l'empereur Constantin Porphyrogénète, datant du X^e siècle), on lit l'explication suivante : τὴν δὲ ἀνατομὴν τζαῖσαι καλοῦσιν οἱ Ῥωμαῖοι, "Ὄθεν καὶ Τζαῖσαρ ἐπωνομάσθη διὰ τὴν ἀνατομὴν. Certains manuscrits offrent les leçons τζέσε et Καῖσαρ, au lieu de τζαῖσαι et de Τζαῖσαρ. Les leçons τζαῖσαι et τζέσε doivent être mises en liaison avec la forme de participe *caesa* (de *caedere* « tailler ») ou avec le substantif *caesia* « taille d'arbres ». W. Meyer-Lübke reconstitue et note d'un astérisque les formes latines **caesa* « haie taillée » et **caesare* « tailler les arbres » afin d'expliquer par là certains dérivés des langues romanes occidentales⁹⁹. L'existence de l'affriquée est confirmée également par les reflets dans les langues slaves du mot latin *Caesar* (bg. царь, russe царь)¹⁰⁰. Le nom d'une espèce de vautour que l'on rencontre dans les dialectes néo-grecs de Crète et des îles de la mer Egée, avec les variantes βιτσιλλα, γιτσιλλα, βιτσιλλας et βιτσιλλιὰ dérive d'un latin hypothétique **albicilla*¹⁰¹. L'existence de ce mot en latin est confirmée par la variante **albicellus*, conservée dans le parler italien de Lucques (*arbugello* « olivier blanc »)¹⁰². L'adjectif latin *cibarius* (dérivé de *cibus* « nourriture ») apparaît dans quelques écrits médicaux anonymes de l'époque byzantine, le plus souvent sous forme de pluriel neutre : κιβάρια¹⁰³; cette forme a survécu dans quelques parlers grecs du Péloponnèse par le mot τσιβαρα « son »¹⁰⁴.

Dans tous ces exemples la consonne *c* suivie de *e*, *i* s'est affriquée, phénomène parallèle à celui qui a eu lieu dans le dialecte aroumain. Dans quelle mesure ce changement s'est produit dans le domaine du latin ou du grec, nous l'ignorons. De toute façon, il convient de remarquer que les exemples cités proviennent de sources populaires tardives ou de dialectes et attestent une continuité ininterrompue, ce qui prouve que l'affrication de la consonne *c* suivie *e*, *i* était un fait accompli aux VII^e et VIII^e siècles, lorsque les contacts entre la population romanisée et les Slaves commencent à s'intensifier.

15. Les transformations *t* + *e*, *i* + voyelle > *ts* + voyelle et *d* + *e*, *i* + voyelle > *dz* + voyelle ont eu lieu vers le III^e et le IV^e siècle. On les retrouve dans des emprunts latins du grec byzantin. Ainsi *vitea* « de vigne » (d'où le roum. *viță*) apparaît dans le traité de stratégie de Maurice, du VII^e siècle, dans le mot βέτζα « lien » : θηκάρια ἀπὸ βέτζας ἐλαφρᾶς (54, 29); cf. ngr. βίτζα, βήτζα, βίσσα. Parmi les dérivés de *caput* (roum. *cap*), on connaît bien *capitellum* (roum. *căpețel*) et *capitium* (it. *capezza* « licol »). Or, au X^e siècle, on rencontre chez Constantin Porphyrogénète un dérivé non attesté dans les sources latines : καπιτζάλια (**capitealia*, roum. *căpețeală*) avec le sens de « partie de la bride qui passe par-dessus la tête (frontal) et le museau (muserolle) du cheval et

⁹⁹ REW, 1471, 1473.

¹⁰⁰ Gy. Moravcsik, *Zur Geschichte des Herschertitels « Caesar царь », « Zbornik Radova Vizantiloškog Instituta »* (Beograd), VIII, 1, 1963, 229—236. Conclusion de l'auteur : « Das Wort *μεσαρ* » *μεαρ* ist eine unmittelbare Übernahme aus dem lateinischen *Caesar* ». Les Slaves ont pris le mot de chez la population romanisée du Sud-Est de l'Europe.

¹⁰¹ N. Andriotis, *Lexikon*, 83, n° 292.

¹⁰² REW, 322.

¹⁰³ Anon. Med., 255, 269; Anonym. Ideler, 262,6, apud Sophocles, s.v.

¹⁰⁴ N. Andriotis, *Lexikon*, 315, n° 3290.

à la partie inférieure de laquelle est fixé le mors »¹⁰⁵. D'un hypothétique **mattea* ou **mattia* « sorte de javelot », non attesté isolément, sont nés les dérivés *mattiarivus* « soldat armé de ce javelot » et *mattiarbulus* « sorte d'arme ». Ce dernier apparaît dans les sources byzantines avec l'affrication du *t* : μαρτζοβάρβουλον¹⁰⁶. Il en va de même pour les mots *putei* — πότσοι¹⁰⁷ et *scortea* (roum. *scoarță*) — σκορτζίδια¹⁰⁸. Parallèlement à ce phénomène a eu lieu la transformation de *d* + *e*, *i* + voyelle, attestée dans les variantes φρινζάτον, φρεντζάτον et φρουτζάτον « frondaison, boqueteau »¹⁰⁹ : elles supposent l'existence en latin d'un dérivé de *frondia* « feuille » — **frondiatum*, inconnu dans les sources occidentales.

Le phonétisme πετζιμένα, πετζιμένα (*impedimenta*)¹¹⁰ a probablement été pris du latin danubien, où *d* + *i* est devenu *dz* : *dico* — roum. *zic*, *dies* — roum. *zi*. Le lat. *sappa* et le gr. τζάππα proviennent d'un emprunt commun, mais qui s'est reflété différemment dans les deux langues (illyrien *zapp*-?). Dans les sources byzantines on rencontre τζάπα, τζαπίον et τζαπώνω. Le phonétisme τζερούλια¹¹¹ doit-il être rapporté au fait que dans le latin danubien *s* + *e* est devenu *š* + *e* (*servus* — roum. *șerb*), ou représente-t-il une évolution indépendante dans le cadre de la langue grecque? De même, le latin *securis* apparaît en roumain avec un *e* long (*secure*) et en grec avec un *e* court (τσεκούρις) : faut-il attribuer ces différences à deux phases de la langue latine ou à deux aires géographiques distinctes? Ou bien s'agit-il ici encore d'un phénomène propre à la langue grecque?

16. La syncope de la voyelle *ū* dans des mots tels que *capitulum* — **capitulum* et *vetulus* — **vetulus* a eu pour conséquence la formation du groupe consonantique *tl*. Celui-ci était insolite en latin et a tendu à partir du II^e siècle à se transformer en *cl* : **capitulum* > *capiculum* (it. *capecchio* « étoupe »), **vetulus* > *veclus* (roum. *vechi*, it. *vecchio*), etc. Les groupes *tl*, *cl* ont longtemps coexisté et ils ont laissé des traces dans les littératures byzantine et néo-grecque, par exemple : la variante σίτλα (*sitla* — *situla* « seau ») apparaît aux VI^e, VII^e et X^e siècles¹¹², cependant que la variante σίκλα est attestée au VI^e siècle et en néo-grec, d'où elle est passée dans la langue turque¹¹³. Un fait intéressant, c'est qu'en grec il existait aussi le phénomène contraire, c'est-à-dire la transformation de *cl* en *tl* : *buccula* —

¹⁰⁵ Const. Porph. *Cerem.*, I app., p. 463,6 R καπιτζάλια άπλῆ από τῶν βυρσαρίων.

¹⁰⁶ Maur., 314,22; 318,4; 226,5; 332,4; 340,25, 344,4; Leon. *Tact.*, 7,3 (4), p. 138, 1613.

¹⁰⁷ Const. Porph. *Cerem.*, I app., p. 463, 2 R.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 463, 17 R.

¹⁰⁹ Const. Porph. *Cerem.*, 2,87, p. 175, 4 et 7; *Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoe*, texte établi et traduit par Michel Picard, Paris, 1956, vers 1869, 1870, 1884, 1887, 1896, 1947, 1952, 1988, 2092, 2350 et 2404. Le roman a été écrit entre 1310 et 1340.

¹¹⁰ Const. Porph. *Cerem.*, I app., p. 474, 3 R; *De adm. imp.*, 956, (πετζιμένα); Nicephori *Praecepta militaria* ed. J. Kulakovskij, « Mémoires de l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg », VIII, 1908, p. 5, 26 (X^e siècle).

¹¹¹ *Nicephoris praecepta militaria*, p. 1, 23.

¹¹² Alexander Trallianus ed. Th. Puschmann, Wien, 1879, p. 74; Sergia Constantino-politana, *Olympiads translatio*, 7, « *Analecta Bollandiana* », XVI, 1897, p. 47, 21 σίτλαν ἢ ἐπιχύτην (VII^e siècle); βίος Θεοδώρου, 42, dans Μνημεία ἀγιολογικά νῦν πρώτον ἐκδιδομένα ὑπὸ ἱεροδιακόνου Θεοφίλου Ἰωάννου, Vénise 1884, p. 400 ἀπὸ σίτλας τινός (VII^e siècle); Const. Porph. *Cerem.*, I app., p. 468, 4 R σιτλολέκανα ἀργυρᾶ (X^e siècle).

¹¹³ Theod. Lect., PG, LXXXVI, 224 A σίκλα; Ch. Symeonidis, *Der Vokalismus der griechischen Lehnwörter im Türkischen*, Thessaloniki, 1976, p. 37 ngr. σίκλα, tc. *sikle*, *sigle*, *style*, *sile*.

buccla « mentonnière de casque et tout objet en forme de joue » — βούτλα, βουτλώνω¹¹⁴; *specula* « canal couvert d'un aqueduc » — σπέτλα¹¹⁵; *facula* — *facla* « torche, flambeau » — φατλίον¹¹⁶.

Le groupe *sl* a été renforcé par l'insertion d'une consonne de passage : *assula* — *assla* — **ascla* « petit ais », roum. *aşchie*, dalm. *yasca*, it. mérid. *ascea*, alb. *ashke*, etc.; *pessulum* — **pesslum* — *pesclum* « verrou, pêne », it. dial. *peschio*. Dans cette catégorie entre aussi *Slavus* > *Sclavus*, roum. *şchiau*, alb. *shqa*. Le phonétisme Σκλάβος est attesté dans la littérature byzantine depuis le VI^e siècle¹¹⁷. Mais à côté de lui on relève souvent aussi Σκλαβηνός ou Σκλαβίνος, ainsi que les verbes σκλαβούν ou σκλαβώνειν « asservir ». Outre ces formes cependant apparaissent également les variantes en *il* pour *cl* : Σθλαβησιάνος et σθλαβώνω au X^e siècle, Σθλαβίνος et Στλάβος du XI^e au XIV^e siècle¹¹⁸. Cette situation était héritée du latin et était maintenue en vertu de la fidélité au classicisme et du désir des scribes de copier scrupuleusement les manuscrits d'une plus grande ancienneté. Il est à supposer qu'il existait des différences de prononciation dans la langue parlée, suivant le degré d'instruction et la provenance sociale du parleur. La diglossie avait de vieilles racines et n'a jamais disparu au cours de l'époque byzantine.

17. Le groupe consonantique *-ln-* était rare en latin et avait tendance à disparaître (cf. latin ancien **tolno* > *tollo*). Le peuple prononçait *baneum* pour *balneum*, ainsi qu'il ressort des formes des langues romanes occidentales : it. *bagno*, fr. *bain*, pg. *banho*, etc.¹¹⁹. Le mot est entré en roumain (*baie*) par l'intermédiaire slave (*banja*), mais également d'un original sans *l*, c'est-à-dire *baneum*, pl. *banea*. L'existence d'un dérivé *banearium* est confirmée par le terme grec βανιάριον, présent au X^e siècle dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète¹²⁰. Le participe passé *baneatus* du verbe *baneare* « baigner » a été considéré par O. Densusianu comme base du mot roumain *băiat* « petit enfant »¹²¹.

Dans les groupes consonantiques *nc*, *nd* et *ns* la consonne *n* était faiblement entendue et avait tendance à disparaître dans le langage parlé dès avant notre ère. En effet, dans les inscriptions latines du sud-est de l'Europe on relève les phonétismes *cuntis* = *cunctis*, *defunte* = *defunctae*, *nantus* = *nanctus*, *santus* = *sanctus* (cf. roum. *sînt*, it. *santo*, fr. *saint*, esp. pg. *santo*, etc.). Dans la littérature byzantine, une expression qui

¹¹⁴ E. Kriaras, *Λεξικό*, t. IV, p. 179.

¹¹⁵ *Basilicae* ed. Heimbach, Leipzig, 1833–1850, chap. 54, 6, 6; Φ, Κουκουλέ t. II, 1, p. 212.

¹¹⁶ Preisngke-Kiessling, *Worterbuch*, IV, Suppl., 283 (VIII^e siècle); Const. Porph. *Cerem.*, 349, 15; Theophanes Continuatus, ex recognitione Imm. Bekkeri, Bonn, 1838, p. 172, 19; 254,2; 373,3.

¹¹⁷ Malal., XVIII, p. 490,7; Agathiae *Historiarum libri V* ed. R. Keydell, Berlin, 1967, p. 249, 3; Theophan., 360, 559; Leon. *Tact.*, 18, 102.

¹¹⁸ Teophan. Cont., 474,14; 481,6 Σθλαβησιάνων; Niceph. Bryenn., PG, CXXVII, 145 c Σθλαβίνων; Ioannes Staurakios, dans « Νέος Ἑλληνομνήμων », XV, 1921, p. 199, 18; *Acta et diplomata Graeca medii aevi sacra et profana* ed. F. Miklosich et J. Müller Wien, 1890, t. VI, p. 187 δοῦλοι καὶ Στλάβοι (l'an 1220).

¹¹⁹ A. Ernout — A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1859, p. 65; W. Meyer-Lübke, REW, 916.

¹²⁰ Const. Porph. *Cerem.*, I, 36, p. 142, 22.

¹²¹ "Romania", XXXIII, 1904, p. 273.

revenait souvent dans les ovations en l'honneur de l'empereur était τούβικας = *tu vincas*¹²².

La prononciation *d* du groupe *nd* est reflétée par κοδόμεντον = *condimentum*, attesté au VI^e, au X^e et au XII^e siècle en néo-grec¹²³.

La consonne *n* avant *s* s'est assimilée et a disparu, allongeant ou nasalisant la voyelle précédente, dès le début de notre ère. Le phénomène a survécu dans les langues romanes : *mensa*, roum. *masă*, vejl. *maisa*, sard. *meza*, esp. pg. *mesa*, etc. Il se reflète également dans les emprunts latins de la littérature grecque à partir du II^e siècle : *accipensis* « poisson rare » — ἀκιπήσιος, *castrensis* — καστρήσιος, *infans* « enfant » — ἴμφας, *miliarensis* « une monnaie » — μιλιάρησιον, *Philippensis* — Φιλιππήσιος, etc.¹²⁴. Mais on note aussi des écritures inverses — à savoir *ns* pour *s* — dues à l'attrait du classicisme : *antecessor* — ἀντεκήνωρ, *missorium* — μινσώριον, *processus* — πρόκενος, *successus* — σούκενος. Comment ces mots étaient-ils prononcés dans le langage parlé ? Probablement avec *s* (et non pas *ns*). Il ne serait toutefois pas exclu que la graphie ait dans certains cas influencé la prononciation, en maintenant ainsi le groupe consonantique *ns*.

18. Le groupe *cs* s'est transformé peu à peu en *ss* par assimilation dès le III^e siècle av.n.è. Le phénomène s'est manifesté d'abord isolément, puis s'est généralisé et s'est répandu dans toutes les provinces de l'Empire romain, non sans laisser des traces dans les langues romanes : *coxa*, it. *coscia*, fr. *cuisse* ; *dixit*, roum. *zise*, it. *disse*. Le fait est confirmé également par les emprunts latins du grec : *dextralis (securis)* « outil du charpentier, hache, doloire » — διστράλιον, pl. διστράλια¹²⁵ ; *exceptor* « secrétaire » — ἐσκήπτωρ.

En échange, on ne rencontre pas la voyelle *e* avant *s* + consonne dans des mots comme *sponsa* = *sponsa* — fr. *épouse*, *espritum* = *spiritum* — fr. *esprit*. Le phénomène était fréquent en Occident, mais en Orient il était inconnu : *exceptorium* « récipient, réservoir » — σκεπτούριον (VI^e siècle)¹²⁶ ; *excultor* « gardien » — σκουλάτωρ¹²⁷. Les nombreux composés en *ex-* hérités par le roumain n'ont pas conservé eux non plus le *e-* initial : *exbattere* — *zbate*, *exbelare* — *zbiara*, *excaldare* — *scălda*, *excarminare* — *scărmăna*, *excurtus* — *scurt*, *exponere* — *spune*, *extergere* — *șterge*, etc.

Le groupe *ct* était parfois rendu dans les inscriptions par *tt* ou par *t* : *lattuca* = *lactuca* (301, Dalmatie), *autor* = *auctor* (Afrique et Gaule). De *exauctorare* « exempter, libérer de l'armée, mettre en congé » est née la forme ἐξατωρία « exemption, congé », qui n'est pas attestée dans les sources latines¹²⁸.

¹²² *Chronicon Paschale* ed. L. Dindorf, Bonn, 1832, p. 626, 7–8 (VII^e siècle) ; Theoph Cont., 182,1 ; 249,28 (années 810–814) ; Const. Porph. *Cerem.*, II, 85 (X^e siècle).

¹²³ Greg. Magn., *Dial.* (trad. Zaeh.), 3,1 = PL, 219 A ; *Geoponica* sive Cassiani *De re rustica eclogae* recensuit H. Beekh, Leipzig, 1895, p. 12,1, 2 ; Prodr., IV, 81 (Ph. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1880, t. I) ; N. Andriotis, *Lexicon*, 321, n^o 3368.

¹²⁴ Nov. Test., *Philipp.*, 4,15 ; *Athen.*, 7,44 et 294).

¹²⁵ Const. Porph. *Cerem.*, I 10, p. 66, 11 ; I 26, p. 92,12 ; *Scholta in Homeri Iliad* ed. I. Bekker, Berlin, 1825, p. 23, 856.

¹²⁶ Kyrillos de Skytopolis (éd. Schwartz), p. 187, 7 et 10.

¹²⁷ Maur., 30,10 ; 58, 4, 5 ; 72,15 ; 88,27 ; 180,17.

¹²⁸ Leon., *Tact.*, 20,71.

Dans le groupe *gm*, « *g* est vocalisé en *u* par un relâchement de l'occlusion de cet élément implosif et par une action simultanée des lèvres (anticipation devant *m*) »¹²⁹ : *sagma* — *sauma*, *fragmentum* — *fraumentum*. *Segmentum* a donné d'abord *seumentum*, puis *sementum* « bande taillée, chamarrure » : σημέντον (pl. σημένα) au X^e siècle chez Constantin Porphyrogénète¹³⁰. Le même auteur connaissait aussi le dérivé σημεντέϊον « bandeau de simple pourpre » et l'adjectif σημεντέϊνος¹³¹.

On constate ainsi que, dans le domaine de la phonétique, un grand nombre de phénomènes du latin parlé ont persisté dans la littérature byzantine ; ils confirment et complètent les données fournies par les sources occidentales et méritent d'être pris en considération.

19. Dans le latin vulgaire, le neutre avait tendance à disparaître et à être remplacé par le masculin. Cette tendance apparaît aussi dans les emprunts latins du grec, où l'on rencontre souvent des neutres au lieu des masculins du latin classique : *scamnum* « tabouret, banc » — σκάμνος (III^e siècle)¹³² ; *stabulum* « endroit où l'on s'arrête, étable » — στάβλος (IV^e siècle)¹³³ ; *forum* « place de marché » — φόρος (V^e siècle)¹³⁴ ; *baculum* « bâton, canne » — βάκλος (VI^e siècle)¹³⁵ ; *lardum* « lard » — λάρδος (X^e siècle)¹³⁶ ; *mustum* « vin nouveau, vin doux, moût » — μουστός (X^e siècle)¹³⁷. Ce phénomène avait lieu dans les emprunts populaires et non dans ceux d'origine livresque.

Dans le processus d'adaptation au système de la langue grecque, les éléments d'origine latine subissaient certains changements, particulièrement dans le domaine de la morphologie nominale et verbale. Les substantifs de la IV^e déclinaison latine s'encadraient d'habitude dans la II^e déclinaison grecque, ceux de la V^e déclinaison latine dans la I^e déclinaison grecque. Il a existé aussi un processus inverse, à savoir le suffixe grec *-ισσα* a pénétré dans la langue latine et a survécu en roumain dans des mots comme *imperator* — *împărat* « empereur », *împărăteasă* « impératrice » ; *presbyter* — *preot* « prêtre », *preoteasă* « femme du prêtre », etc. Les termes d'origine latine en *-ισσα* sont extrêmement nombreux : *πατρώνισσα* « la femme du patron » (II^e siècle), *πλουμάρισσα* « la femme du *plumarius* » (IV^e siècle)¹³⁸, *βεστιάρισσα* « la femme du *vestiarius* », *βεστιτώρισσα* « la femme du *vestitor* »¹³⁹, *καισάρισσα* « la femme du César »¹⁴⁰, *κουρατόρισσα* « la femme du *curator* »¹⁴¹, *δομεστίκισσα* « la femme du *domesticus* », etc. Constantin Porphyrogénète énumère à un moment donné les titres suivants : *βεστιτωρίσσας*, *δομεστικίσσας*, *καν-*

¹²⁹ V. Vaananen, *Introduction au latin vulgaire*, 2^e éd., Paris, 1967, p. 68.

¹³⁰ Const. Porph. *Cerem.*, II, p. 589,6 ; idem, *De adm. imp.*, 6,8.

¹³¹ Const. Porph. *Cerem.*, II, 69, p. 85, 1 ; I app., p. 500,18.

¹³² Preisigke-Kießling, *Lexikon*, t. IV Suppl., p. 251.

¹³³ *Ibidem*, p. 253.

¹³⁴ Epiphani., II, 757 (PG, XCI).

¹³⁵ Malal., 186,24.

¹³⁶ Theophan., 230,24.

¹³⁷ Idem, 53,7.

¹³⁸ R. Cavenaille, « Aegyptus », XXII, 1952, 195.

¹³⁹ Viscidi, *op. cit.*, p. 33.

¹⁴⁰ Pseudo-Kodinos, 287,16.

¹⁴¹ Prodrornos, chez Ph. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1880, t. I, p. 96.

διδατίσσας, κομητίσσας, κυαιστωρίσσας, μανδατορίσσας, σιλεντιαρίσσας, σκριβωνίσσας, σπαθαροκανδιδατίσσας, στρατωρίσσας, τουρμαρχίσσας, τριβουνίσσας¹⁴².

Les verbes latins pouvaient entrer dans les catégories aux infinitifs en -άζειν, -εύειν, -ίζειν et -οῦν par exemple : *adnominare* « appeler » — ἀδνουμιάζειν, *caballicare* « chevaucher » — καβαλλικεύειν, *publicare* « publier » — πουβλικίζειν, *pulpitare* « planchéier » — πουλπιτοῦν. La plupart étaient formés d'après le modèle des participes passés, qui étaient plus fréquents en latin et donc plus faciles à retenir : *adimere* — *ademptus* — ἀδεμπτεύειν, *adiudicare* — *adiudicatus* — ἀδιουδικατεύειν, *adire* — *aditus* — ἀδιτεύειν, *adsignare* — *adsignatus* — ἀδσιγνατεύειν, *ambire* — *ambitus* — ἀμβιτεύειν, *deportare* — *deportatus* — δεπορτατεύειν, *deputare* — *deputatus* — δημοτατεύειν, *designare* — *designatus* — δησιγνατεύειν, *dictare* — *dictatus* — δικτατεύειν, *exeriditare* — *exeridatus* — ἐξεριδατεύειν, *excusare* — *excusatus* — ἐξκουσατεύειν (mais aussi ἐξκουσσεύειν), *confirmare* — *confirmatus* — κονφιρματεύειν, *novare* — *novatus* — νοβατεύειν, *petere* — *petitum* — πετιτεύειν, *praeterire* — *praeteritus* — πραιτεριτεύειν, *relegare* — *relegatus* — ρελεγατεύειν, *repetere* — *repetitus* — ρεπετιτεύειν, *repudiare* — *repudiatum* — ρεπουδιατεύειν, *taxare* — *taxatus* — ταξατεύειν, *tradere* — *traditus* — τραδιτεύειν, *transfere* — *translatus* — τρανσλατεύειν¹⁴³. Ces verbes appartenaient à la terminologie juridique et étaient d'origine livresque. Les emprunts populaires s'intégraient à la langue grecque d'une manière plus libre et plus diversifiée.

20. Dans le domaine de la phonétique, l'étude des éléments latins du grec met en lumière comme phénomènes plus importants les suivants : 1. $\bar{e} > i$, $\bar{o} > u$; 2. $\check{i} > e$, $\check{u} > o$; 3. la syncope de \check{i} et de \check{u} atones ; 4. $d + e$, $i + \text{voyelle} > ds$; 5. $t + e$, $i + \text{voyelle} > ts$; 6. $c + e$, i affriqué ; 7. $tl > cl$ et inversement ; 8. $sl > scl$; 9. $ln > n$; 10. $ns > s$; 11. $ct > tt$; 12. $gm > um$. A l'exception de l'affrication de $c + e$, i , attestée dans les sources médiévales ou en néo-grec, donc peu concluante, tous les autres phénomènes mentionnés sont connus aussi par d'autres sources, sur tout le territoire de l'Empire romain. En comparaison de l'aire de la latinité qui est à la base de la langue roumaine, les éléments latins du grec comprennent aussi certains phénomènes tardifs (par exemple $\check{u} > o$), qui n'existent pas dans la langue roumaine. C'est donc qu'il s'agit de phénomènes généraux qui se sont reflétés dans la littérature byzantine jusqu'au moment où le contact avec l'Occident s'est rompu, alors que l'aire de la latinité, qui a été à la base du roumain, est restée circonscrite géographiquement et a ignoré certains phénomènes venus de l'Occident après le IV^e siècle. Mais parler des éléments latins du grec comme appartenant à une aire méridionale de la latinité balkanique, par opposition à l'aire septentrionale qui a servi de base à la langue roumaine, comme le fait I. Şiadbei (voir plus haut, paragraphe 3), est impropre pour plusieurs raisons. D'abord parce que nous n'avons pas affaire à deux unités homogènes et donc quali-

¹⁴² Const. Porph. *Cerem.*, I 9, p. 61, 20—26.

¹⁴³ Theophili Antecessoris *Paraphrasis Graeca Institutionum Caesarearum* ed. W. D. Reitz, t. I—II, Hague, 1751. L'original est de 537.

tativement comparables, mais à deux langues différentes : le latin et le grec. L'aire de la latinité qui a été à la base de la langue roumaine évoluait selon ses lois propres et dans certaines limites géographiques, tandis que les éléments latins du grec, qui y ont pénétré à des époques différentes et dans le cadre d'un vaste espace géographique, s'adaptaient au système de la langue grecque et obéissaient à ses lois. Le roumain nous offre un cas de continuité locale ininterrompue, exactement comme le dalmate ou les parlars romans du Sud-Ouest de l'Istrie. Au contraire, les éléments latins du grec représentent des emprunts de provenance et de date fort différentes, c'est-à-dire des couches lexicales successives, plus d'une fois sans liaison organique entre elles. Dans quelle mesure ces emprunts ont eu des rapports avec l'aire de la latinité qui a été à la base de la langue roumaine, nous tâcherons de le montrer dans la suite de cet exposé, après une analyse détaillée du lexique. De toute façon, ils sont d'une grande utilité pour une connaissance plus approfondie de la latinité sud-est européenne et méritent donc toute l'attention des romanistes.

CAFFA E PERA A METÀ DEL TRECENTO

GIOVANNA PETTI BALBI
(Genova)

Pera e Caffa, poste in posizione strategica all'ingresso del Mar Nero e del Mar d'Azof, furono i due cardini del sistema coloniale o della "Romania" genovese, perchè di fronte ai vari stabilimenti dovuti all'autonomia iniziativa ed all'intraprendenza di cittadini o di gruppi di cittadini, presentano forme permanenti di organizzazione pubblica come colonie della madrepatria, che dedicò loro sempre particolari cure di natura amministrativa e militare. Erano del resto due avanposti, Pera per essere situata nel cuore stesso dell'impero bizantino, Caffa per essere decentrata quasi in posizione di frontiera, maggiormente esposti agli attacchi portati da greci, tartari, turchi o da Venezia, spesso alleata o almeno al fianco di chi cercava di scardinare il sistema coloniale della città rivale¹. Un momento particolarmente cruciale fu vissuto da Pera e da Caffa a metà del Trecento, quando i reiterati assalti dei tartari del Kipciak, l'avanzata dei turchi di Aydin, la successione sul trono di Costantinopoli, i vani tentativi di Clemente VI per organizzare una crociata, la gelosia di Venezia, che cercava di alterare a proprio vantaggio la posizione di predominio conseguita da Genova nella Romania soprattutto dopo l'occupazione di Chio da parte della maona², sconvolsero la zona, ebbero gravi ripercussioni in occidente e sfociarono infine in quella battaglia del Bosforo che già lo Zurita giudicava unica e straordinaria per la moltitudine delle forze schierate e per il numero delle "nazioni" che vi presero parte³.

Due documenti inediti dell'epoca di Giovanni de Murta⁴, sotto il cui breve dogato si colsero i frutti dell'abile politica mediterranea perse-

¹ Per una rapida sintesi si veda R. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologna, 1938. Sulle due colonie in particolare, oltre la bibliografia citata alla note seguenti, si vedano i contributi degli studiosi rumeni ed italiani partecipanti al Colloquio romeno-italiano "I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV" tenuto a Bucarest il 27-28 marzo 1975, Bucarest, 1977 (Ed. Academiei, 1977).

² Sulle vicende di Chio e sulla maona cfr. Ph. Argenti, *The occupation of Chios by the Genoese and their administration of the island (1346-1566)*, Cambridge, 1958; G. Pitarino, *Nella "Romania" genovese tra greci e turchi: l'isola di Chio*, in "Rivista storica italiana", 73, 1961, pp. 69-84; G. Pitarino, *Chio dei Genovesi*, in *A Giuseppe Ermini* ("Studi Medievali", serie 3, X, 1969), Spoleto, 1970, pp. 3-68.

³ Per la battaglia del Bosforo si veda l'ampia bibliografia citata da M. Balard, *À propos de la bataille du Bosphore*, in "Travaux et mémoires du centre d'histoire et de civilisation byzantine", 4, 1970, pp. 431-469; M. Balard, *Escales génoises sur les routes de l'Orient méditerranéen*, in *Les grandes escales*, Recueils de la Société Jean Bodin, 32, 1974, I, pp. 143-264.

⁴ I due documenti sono conservati all'Archivio din Stato di Genova (A.S.G.), notaio Oberto Musso, filza 364, doc. 93 e doc. 143.

guita dal suo predecessore Simone Boccanegra⁵, ci fanno conoscere la situazione delle due colonie a metà del secolo e ci illuminano sui rapporti, non sempre facili, con la madrepatria. Argomento comune è la richiesta di aiuto, soprattutto militare e finanziario, rivolta a Genova per fronteggiare attacchi nemici. Non conosciamo l'esito di queste suppliche, ma non è improbabile che non abbiano sortito alcun effetto immediato, come del resto quelle coeve dei bonifacini o di altri fedeli coloni: infatti le estenuanti lotte con la corona d'Aragona incentrate su Corsica e Sardegna, la rivalità con Venezia, le conseguenze della peste, la difficile situazione interna per la resistenza dei nobili al nuovo regime "popolare" del dogato, le mire di Milano su Genova, ponevano la Repubblica nell'impossibilità di intervenire contemporaneamente su vari fronti⁶ e ne accentuavano la cronica carenza finanziaria, cui si cercava di ovviare con l'abilità diplomatica o con la sempre più frequente imposizione di mutui forzosi tra i cittadini⁷. Di conseguenza fu soprattutto l'elemento locale, gli abitanti di Caffa o di Pera o di altre colonie, che dovettero prendere iniziative e decisioni autonome per fronteggiare eventuali pericoli o sfruttare determinate situazioni; infatti l'intervento diretto della Repubblica nella "Romania" avvenne in un secondo momento, quando cioè i due più potenti nemici, la corona d'Aragona e Venezia, si coalizzarono insieme e, appoggiati anche da Giovanni Cantacuzeno, concentrarono le loro forze a Constantinopoli.



Il documento su Caffa è privo dell'escatocollo e manca così di ogni data topica o cronica⁸. E' quindi necessario esaminarne il contenuto allo scopo di evidenziarne gli elementi utili per la datazione.

Si tratta di una petizione che i *burgenses* e gli abitanti di Caffa rivolgono al doge Giovanni de Murta con l'umiltà e la devozione che le pecore affamate riservano al padrone ed all'ovile, cioè al doge ed al Comune. Caffa ha subito un lungo e terribile assedio da parte di colui "qui toto mundo dominari se credit"; con costui è stata ora conclusa la pace, non certo duratura o sicura "pro Tartarorum parte". E' quindi necessario provvedere alla difesa della colonia "cura sollicita, virili animo" e con una grande sforzo finanziario: il doge e la madrepatria non solo non hanno dato sino ad ora alcun contributo pecuniario, ma hanno chiesto che siano pagati taluni creditori del Comune con somme di danaro riscosse a Caffa.

⁵ Sulla politica dei due dogi cfr. Georgii Stellae *Annales Genuenses*, ed. G. Petti Balbi, R.I.S., 17/2, Bologna, 1975, pp. 131-150. Per la bibliografia sul dogato del Boccanegra in particolare, cfr. G. Balbi, *Boccanegra Simone*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XI, 1968, pp. 37-40.

⁶ Per la rivalità con la corona d'Aragona e per i problemi specifici del momento cfr. G. Meloni, *Genova e l'Aragona all'epoca di Pietro II Cerimonioso*, Padova, I, 1971, II, 1976; G. Petti Balbi, *Genova e Corsica nel Trecento*, Roma, 1976.

⁷ D. Gioffré, *Il debito pubblico genovese. Inventario delle cempere anteriori a San Giorgio o non consolidate nel Banco (sec. XIV-XIX)*, in "Atti della Società Ligure di storia patria", n.s., VI, 1966, p. 11-336; M. Buongiorno, *Il bilancio di uno stato medievale: Genova, 1340-1529*, Genova, 1973.

⁸ A. S. G., *not. Oberto Musso*, filza 361, doc. 93 (doc. I pubblicato in appendice). Il testo è incompleto perchè si conclude senza indicazione topica o cronica. Lo spazio successivo è occupato da scritte di mano diversa e da talune frasette bibliche, non pertinenti al tenore del documento.

Si obietta che tale danaro non è nemmeno sufficiente per pagare i custodi delle porte ed i guardiani notturni e che la sottrazione di questo poco danaro sarebbe esiziale per Caffa, in quanto i tartari non aspettano altro che un allentamento delle difese ed un ulteriore diminuzione del numero dei difensori, già ridotti in pochi dalla "infinita pestilencia", per sferrare un altro attacco. Poichè questi mirano anche al castello di Cembalo, chiedono al doge di pensare ad un abile custode, anche se quello che sta per giungere pare all'altezza della situazione: infatti se Cembalo cadesse in mano tartara, i caffesi perderebbero il controllo del mare e la possibilità di ricevere rifornimenti. Chiedono anche che, poichè la colonia è priva di un pastore da più di due anni, si provveda a nominarne un altro, possibilmente fra Ladislao che da tempo si adopera in favore di Caffa presso la curia pontificia. La supplica si conclude con la fiducia e con la certezza che il doge, cui sta a cuore la salvezza di Caffa, provvederà per il meglio alle richieste.

Il documento è quindi piuttosto articolato e ricco di spunti, non tutti però circostanziati e puntuali per una datazione, almeno alla stato attuale degli studi in questo settore.

Il destinatario della supplica è Giovanni *de Murta*, che fu doge dal dicembre 1344 ai primi giorni del '50: è quindi questo l'ambito entro cui collocare la medesima. Più difficile riesce restringere il campo, facendo ricorso ad altri elementi contenutistici.

Si parla soprattutto della difesa contro i tartari da parte di Caffa, presa d'assalto con tutti i mezzi ed esposta ai loro attacchi, anche se ora gode di un'incerta pace con il loro sovrano: non è difficile identificarlo con Janibeg, l'imperatore del Kipciak, con cui vennero a conflitto, a partire dal '43, genovesi, veneziani e fiorentini. Dopo la rotta della Tana, nello stesso '43 l'imperatore, deciso ad eliminare tutte le colonie degli occidentali da quell'area, marcì contro Caffa cui pose inutilmente l'assedio, perchè nel '44 fu costretto a chiedere pace inviando a Genova propri rappresentanti. Da questa data fino al '50 si succedono due altri attacchi portati da Janibeg contro Caffa, in favore della quale si mosse anche Clemente VI⁹. Ora dal momento che il documento accenna ai terribili effetti della pestilenza, è ovvio pensare che la petizione sia successiva al '46, quando la peste si diffuse proprio tra le truppe del sovrano che dovette così togliere il secondo assedio a Caffa, nonostante avesse cercato di domarne la resistenza persino catapultando i corpi degli appestati all'interno della mura, allo scopo di seminare il contagio tra i difensori e costringerli a capitolare¹⁰. Forse la pace qui ricordata venne stipulata proprio dopo il fallimento di questo assedio: infatti nel giugno '47 si sparse a Venezia la voce che Genova avesse fatto pace con Janibeg, anche se di trattato di pace vero e proprio si ha notizia nel '50, dopo che nel '49 il sovrano era stato costretto

⁹ G. Serra, *Storia dell'antica Liguria e di Genova*, Capolago, 1835, II, pp. 294—296, 319—321; N. Murzakevic, *Storia delle colonie genovesi in Crimea*, Odessa, 1837, trad. it. di M. T. Della casa, in *Miscellanea di storia ligure in memoria di G. Falco*, Genova, 1966, pp., 394—396; G. Heyd, *Storia del commercio del levante nel medio evo*, trad. it., Torino, 1913, pp. 756—767; R. Lopez, cit., pp. 331, 341—344.

¹⁰ Oltre i testi citati alla nota precedente, si veda *Historia de morbo sive de mortalitate que fuit anno MCCCXLVIII compilata per Gabrielem de Mussis*, ed A. Tassoni, in "Giornale Ligustico", XI, 1881, pp. 139—152, in particolare pp. 144—145.

a ritirarsi per la terza volta da Caffa, strenuamente difesa dai coloni : con il trattato questi ottennero per la "nazione" genovese l'esclusività del commercio a Tana e per Caffa il monopolio di tutte le merci provenienti dall'oriente. E' quindi probabile che la petizione alluda all'accordo intervenuto dopo il '46 : infatti nel '49, dopo l'iniziale attacco a Caffa, i genovesi si trasformarono da assediati in assedianti perchè presero l'iniziativa spingendosi con la flotta nel Mar d'Azof e costringendo il sovrano a chiedere pace.

Di estremo interesse, anche se non molto puntuale, è la notizia su Cembalo contenuta nel documento oggetto della nostra attenzione. Si parla infatti del castello già saldamente posseduto dai genovesi in questo periodo, comunque anteriormente al 1350 : ora la letteratura sulle colonie genovesi attribuisce ad un'epoca posteriore l'occupazione dell'odierna Balaclava, che sarebbe stata sottratta con un colpo di mano ai signori greci che la possedevano. La più antica notizia su questa importante colonia sulle coste meridionali della Crimea è comunque quella sulla presenza di un console genovese colà nel 1357¹¹. La nostra supplica dimostra invece che già prima del '50, prima ancora dell'occupazione di Soldaia, i genovesi si erano insediati a Cembalo e ne avevano occupato il castello. Il possesso è ritenuto vitale dai caffesi per il dominio del Mar Nero e per ricevere acqua ed approvvigionamenti, naturalmente via mare : per questo chiedono che sia inviato come custode (si noti come non si parli ancora di podestà o di castellano, forse perchè Cembalo conquistata da poco non è ancora inserita nell'organizzazione amministrativa coloniale) un uomo abile e valoroso in grado di difendere la località dagli attacchi tartari. Ora è notorio che il possesso di Balaclava, posta su di una baia particolarmente pescosa e protetta da una cintura naturale di roccia, fu ritenuto particolarmente importante dai genovesi, anche perchè le varie insenature che la circondavano permettevano di praticare il cabotaggio e offrivano sicuro riparo alle imbarcazioni in caso di tempesta o di attacchi nemici ; ma dalle notizie dei nostri *burgenses* ("ipsi Tartari multum sperant in castro Cim-bali") pare che in questo frangente anche i tartari, che sempre mirarono al possesso delle vaste steppe della Crimea piuttosto che alle coste, si siano resi conto dell'importanza strategica di Cembalo, anche se solo per il fine immediato di aver ragione di Caffa. E' probabile che le loro aspirazioni siano rimaste tali : si spiega così, con una continuità di insediamenti genovesi e con il graduale adeguamento all'organizzazione amministrativa coloniale, la presenza del console genovese a Cembalo nel '57, notizia che può ora essere accolta con maggior fondamento di quanto le sia stato attribuito sino ad ora.

L'ultima richiesta indirizzata al doge ci illumina invece sulla vita religiosa di Caffa : da più di due anni questa "deffecit de pastore" e sollecita quindi l'elezione di un altro vescovo, possibilmente fra Ladislao, che da tempo si adoperava in favore di Caffa presso la curia romana. L'indicazione su fra Ladislao, che potrebbe essere sia un domenicano sia un franeescano data l'indifferenza con cui venivano chiamati alla cattedra

¹¹ Solo lo Heyd (pp. 778--779) e con lui gli studiosi successivi parlano della presenza del console genovese nella località già nel 1357.

di Caffa esponenti dei due ordini¹², è purtroppo troppo vaga per tentare di identificarlo tra i molti frati che brigavano alla curia papale. La richiesta di un nuovo pastore potrebbe essere motivata o dalla morte del vescovo, o dall'abbandono della sede, forse per il pericolo tartaro e per la peste: la seconda ipotesi sembra più probabile, perchè pare che sulla cattedra sia rimasto ininterrottamente dal 1323 al 1357, almeno come titolare, un fra Taddeo, cui il 29 gennaio 1358 Innocenzo VI diede come successore il francescano Corrado *de Pregoantia*¹³. L'abbandono della sede potrebbe aver indotto i coloni a sollecitare la nomina di un vicario o di un facente funzione. E' questa solo un'ipotesi di lavoro che richiederebbe una verifica con lo spoglio sistematico degli archivi vaticani: bisognerebbe infatti supporre che Clemente VI, sempre così ben disposto nei confronti di Caffa¹⁴, abbia accolto parzialmente le richieste dei *burgenses*, nominando come vescovo supplente non il fra Ladislao caldeggiato dai coloni, ma un Simone Fieschi, sostenuto dal doge o imposto da lui stesso, la cui presenza sulla cattedra di Caffa nel '47 è registrata solo in sede genovese¹⁵.

L'argomento, su cui verte principalmente la supplica, è però finanziario ed investe l'organizzazione amministrativa della colonia ed i rapporti con la madrepatria. Senza soffermarmi sull'amministrazione genovese nella "Romania", tema brillantemente affrontato anche in pubblicazioni recenti¹⁶, c'è subito da osservare che ci troviamo in presenza di una peti-

¹² Nelle sedi di Pera e di Caffa venivano generalmente inviati pastori appartenenti agli ordini monastici, senza una precisa preponderanza di questo o di quell'ordine, anche se si sostiene che a Caffa predominavano i domenicani e a Pera i francescani tra i vescovi. Sulla questione cfr. R. Loenertz *La société des frères pègrinants, Etude sur l'Orient dominicain*, Roma, I, 1937. Per i rapporti tra Genova e le diocesi transmarine e le vicende particolari di taluni vescovi del secolo XV, cfr. G. G. Musso, *Il tramonto di Caffa genovese*, in *Miscellanea di storia ligure in memoria di G. Falco* cit., pp. 311-340, in particolare pp. 331-339; V. Polonio, *Crisi e riforma nella chiesa genovese*, in *Miscellanea di studi storici I*, Genova, 1969, pp. 263-363, in particolare pp. 302-310; G. Airaldi, *Studi e documenti su Genova e l'Oltremare*, Genova, 1974, pp. 153-159.

¹³ Non si conosce l'anno della morte di fra Taddeo: Innocenzo VI si limita genericamente a sostenere che "eadem ecclesia post ipsius Thadei obitum pastoris destituta regimini", quando nomina fra Corrado. La morte potrebbe quindi essere avvenuta in data anteriore: pare però che nel 1354, quando Innocenzo VI gli indirizzò una lettera contro i fraticelli, Taddeo fosse ancora vescovo di Caffa. In proposito cfr. A. Vigna, *I vescovi domenicani liguri ovvero in Liguria*, Genova, 1887; A. Vigna, *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria dell'ufficio di San Giorgio*, in "Atti della Società Ligure di storia patria", VII, t. II, parte 2, 1879, pp. 687-690; C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Monasterii, 1913 (ed. an., Padova, 1960), I, p. 154; J. Sbaraglia, *Supplementum... a Waddingo*, Roma, parte II, 1936, p. 114. Da rilevare che l'Eubel ritiene Taddeo un domenicano. La richiesta di un vescovo indirizzata dai *burgenses* a Genova e non direttamente al papa rientra nella consuetudine, perchè generalmente le proposte per il conferimento dei vescovati d'Oltremare partivano da Genova che segnalava elementi ritenuti particolarmente idonei a ricoprire quelle sedi.

¹⁴ Oltre le notizie riferite nella storie delle colonie citate in precedenza si veda *Clement VI: lettres closes, patentes et curiales*, t. I, a cura di E. Déprez-G. Mollat, Parigi, 1960, nn. 847, 1467, 1532-1533; t. II, a cura di E. Déprez-J. Glénisson, Parigi, 1958, n. 2216.

¹⁵ La notizia è riferita dal Vigna (*Codice diplomatico* cit., p. 688) il quale dice di attingerla dai cataloghi dei vescovi liguri, non meglio identificati.

¹⁶ G. Forehieri, *Navi e navigazione a Genova nel Trecento. Il "Liber Gazarie"*, Genova, 1974; G. Astuti, *Le colonie genovesi nel Mar Nero e i loro ordinamenti giuridici*, in *I Genovesi nel Mar Nero* cit., pp. 87-129; M. Buongiorno, *L'amministrazione genovese nella "Romania"*. *Legislazione, magistrature, fisco*, Genova, 1977; V. Polonio, *L'amministrazione della Repubblica genovese fra Tre e Quattrocento*, in "Atti della Società Ligure di storia patria", n.s., XVII, 1977.

zione rivolta direttamente dai *burgenses* e dagli abitanti di Caffa al doge, senza la presenza del console che è il naturale tramite tra la colonia e Genova. Normalmente un ricorso diretto di questo tipo da parte dei coloni è da mettere in relazione con contrasti o divergenze tra l'elemento locale ed il rappresentante della madrepatria¹⁷.

I *burgenses* che vengono citati per nome e che sono i portavoce di tutte le comunità, sono quattro e precisamente Francesco *de Cacaldo*, Domenico de Marini, Simone *de Ponzola* e Mirone Cattaneo: a parte il primo, gli altri tre compaiono negli atti del notaio Nicolò Beltrame che fu scriba della locale curia tra il '43 et il '44¹⁸. Se Simone *de Ponzola* e Mirone Cattaneo sono solo testi nel gennaio e nel luglio 44¹⁹, Domenico de Marini apparre invece come persona che gode di un certo prestigio e di un certo peso economico nella colonia. Nel dicembre '43 viene infatti scelto con Montano de Mari come arbitro in una controversia che oppone due altri *burgenses* per il possesso di un'imbarcazione e nel luglio '44 riceve dagli eredi di Riccardo Castagna 40 sommi d'argento a lui dovuti dal defunto²⁰. Il fatto che i *burgenses* citati per nome siano proprio quattro ci induce a supporre che questi siano i quattro rappresentanti dell'elemento locale che a Caffa potevano essere chiamati a far parte dei 24 *probi viri* i quali costituivano il consiglio maggiore che affiancava il console ed il consiglio minore nell'amministrazione della colonia²¹. E' comunque ovvio che si tratta di persone autorevoli, circondati dalla stima dei *burgenses*, i quali avrebbero potuto inviarli direttamente a Genova come portavoce delle loro richieste.

In ogni caso sia la petizione giunta per iscritto da Caffa o sia stata presentata direttamente al doge dai quattro *burgenses*, testimonia il malcontento locale per il mancato appoggio finanziario offerto da Genova in occasione dell'assedio tartaro o forse per l'acquiscenza del console il quale potrebbe aver condiviso le richieste del doge per far pagare taluni creditori del Comune con certe somme di danaro acquisite a Caffa. Il danaro in questione potrebbe provenire da qualche *exactione*, *devento* o *dacita* riscossi localmente sulle merci o sulle persone; in ogni caso i burgensi vogliono far presente al doge che non solo non è stato concesso loro alcun finanziamento straordinario, ma che addirittura si vuole sottrarre il poco danaro pubblico

¹⁷ M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., p. 237. *Burgenses* erano inizialmente chiamati gli indigeni o gli altri abitanti che risiedevano fuori dalle mura, distinti dai *cives Ianienses* che risiedevano al centro dell'insediamento coloniale. Con il tempo il termine indica semplicemente l'elemento locale o comunque residente nella colonia sprovvisto di cittadinanza genovese.

¹⁸ G. Balbi, *Atti rogati a Caffa da Nicolò Beltrame (1343-1344)*, in G. Balbi - S. Raiteri, *Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, Genova, 1977, pp. 7-184.

¹⁹ *Ibid.*, doc. 10 e doc. 63. Nessuno dei quattro *burgenses* è invece citato tra gli intervenuti ad un'asta tenuta a Caffa nel 1371 (L. Balletto, *Genova-Mediterraneo-Mar Nero (sec. XIII-XV)*, Genova, 1976, pp. 194-267) o nel frammento di un registro della cancelleria di Caffa del 1381-82 (G. Airdi cit., pp. 9-110).

²⁰ G. Balbi, *Atti rogati a Caffa* cit., doc. 9, 71, 72. Sulla vita economica della colonia in questo periodo cfr. G. Pistarino, *Mercanti del Trecento nel Levante genovese*, in "Clio", X, 1974, pp. 33-65.

²¹ G. Astuti cit., pp. 71-73; M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., pp. 71-73.

indispensabile per sostenere la difesa della colonia²². Colpa del console, che presiedeva alla difesa militare, potrebbe essere stata quella di non aver fatto presente a Genova che il danaro riscosso non era nemmeno sufficiente per pagare gli elementi locali assoldati per la custodia delle porte e per la vigilanza notturna²³.

Non ci è dato conoscere l'esito della supplica rivolta dai *burgenses* i quali, con malcelato orgoglio, ricordano i meriti acquisiti con la resistenza ai tartari: forti della legislazione privilegiata accordata alla colonia, dell'intensità dei traffici locali e del monopolio per il commercio con l'oriente, essi erano stati in grado di difendersi da soli contro Janibeg; ora però che il pericolo immediato è scomparso, fanno sentire le loro lamentele e le loro richieste. Pare quasi che presagiscano o siano coscienti che le difficoltà interne ed esterne della Repubblica, unite al permanente dissesto delle finanze pubbliche, non consentiranno di ottenere alcun aiuto finanziario o militare immediato; si limitano perciò a chiedere ampia autonomia nell'amministrazione delle finanze locali, mentre sembrano più fiduciosi nei confronti di Cembalo e della questione religiosa. Il documento testimonia quindi, da un lato, il ruolo di preminenza di Caffa su tutti gli altri insediamenti genovesi dell'impero di Gazaria (ci si preoccupa infatti qui del governo di Cembalo), dall'altro la graduale emancipazione dei *burgenses* dal controllo della Repubblica, soprattutto in materia di difesa militare e di utilizzazione di pubblico danaro, e quindi implicitamente la debolezza intrinseca del sistema coloniale genovese.



Il documento relativo a Pera reca la data, 1349, senza però altra indicazione²⁴; tuttavia il contenuto ci permette di assegnarlo con una certa approssimazione al gennaio, comunque anteriormente al 5 marzo 1349 quando fu conclusa "la guerra di Galata" tra l'imperatore Giovanni Cantacuzeno ed i genovesi di Pera²⁵.

Motivo della riunione tenuta a Genova e testimoniata dal nostro documento, è la richiesta di aiuto rivolta alla Repubblica dai peroti i quali sono in guerra con il Cantacuzeno e si presentano quasi vittime dell'aggressione greca: in realtà erano stati loro che, destreggiandosi abilmente tra l'usurpatore ed i fautori dei Paleologi ed approfittando delle difficoltà economiche e della debolezza militare bizantina, avevano dato corso alle ostilità il 15 agosto 1348. Era stato infatti sufficiente che l'im-

²² Innumerevoli erano le cabelle che Genova, a vario titolo, imponeva in loco sugli abitanti e sulle merci: il gettito fiscale serviva in parte per le spese locali, in parte era di diretta spettanza della madrepatria (M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., pp. 187-213).

²³ Il console doveva mantenere un certo numero di stipendiari e richiedere, in caso di necessità, rinforzi per l'efficiente mantenimento e la salvaguardia delle fortezze (M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., p. 81).

²⁴ A. S. G., *not. Oberlo Musso*, filza 364, doc. 143 (doc. II pubblicato in appendice). Il documento presenta molti spazi bianchi atti a raccogliere i nomi degli intervenuti alla seduta. L'ultima facciata è stata tagliata di netto dopo la parola "manepari". Sul dorso vi sono appunti e frasi non pertinenti al testo, relative a mandati del podestà di Genova e del suo *assessor*.

²⁵ Sulla "guerra di Galata" ampiamente descritta da Giovanni Cantacuzeno e da Niceforo Gregora e documentata negli archivi veneziani cfr. G. Heyd cit., pp. 516-519; F. Thiriet, *La Romane vénitienne au moyen âge*, Parigi, 1959, pp. 166-168; C. Kyrris, *John Cantacuzenus and the Genoese 1321-1348*, in *Miscellanea storica ligure III*, Milano, 1963, pp. 40-44.

peratore avesse diminuito i dazi di dogana praticati a Costantinopoli sulle merci straniere allo scopo di incrementare l'attività del porto, ovviamente a scapito di Pera, perchè i peroti avessero reagito dando fuoco alle case, ai magazzini ed alle imbarcazioni fuori delle mura della capitale. L'obiettivo vero dell'attacco, sferrato durante l'assenza del Cantacuzeno, era però l'occupazione e la fortificazione delle colline sovrastanti Pera che non erano mai state concesse ai genovesi dai precedenti imperatori. L'occupazione di queste alture fu attuata rapidamente per la scarsa resistenza greca; ma non altrettanto successo ebbe l'attacco diretto contro Costantinopoli nell'autunno: i greci, spronati dal Cantacuzeno ed aiutati, pare, anche dai veneziani, difesero accanitamente le mura e le porte e passarono al contrattacco, danneggiando con le bombarde le navi genovesi poste a difesa di Pera, al punto da indurre nell'inverno i peroti a chiedere la pace, soprattutto in considerazione delle ingenti perdite subite. Ma il Cantacuzeno, forte del successo e dell'appoggio veneziano, opponeva un netto rifiuto ad ogni richiesta di pace, anche quando intervennero come mediatori i cavalieri di Rodi.

L'appello al doge Giovanni *de Murta* deve essere stato trasmesso in questo lasso di tempo, perchè nella lettera i peroti sostengono di non essere riusciti a raggiungere un accordo con il Cantacuzeno, il quale è descritto come nemico non solo della "nazione" genovese, ma di tutti i cristiani, perchè si è accordato con i turchi, "perfidi hostes crucis Christi", con l'aiuto dei quali spera di conquistare e di ridurre in suo potere Galata. Effettivamente il Cantacuzeno sin dalla fine del '47 era stato artefice di una mediazione tra l'emiro di Aydin, Umer-beg ed i latini: le trattative per la tregua non erano andate in porto, però, a causa dell'opposizione di Clemente VI. Dopo la morte di Umer-beg erano state riprese con il successore, Hizir, il quale proprio nell'agosto '48 aveva sottoscritto un trattato tra i turchi di Aydin e Venezia, Cipro, gli Ospedalieri, ma non ratificato da parte cristiana. C'era anche stata, sempre nel '48, forse nell'aprile, una richiesta di aiuto rivolta dal Cantacuzeno ad Umer-beg; ma si trattava dell'appello ad una comune azione contro i serbi, caduto poi nel vuoto per la morte dell'emiro ²⁶.

Di conseguenza i peroti alterano abilmente la realtà a loro favore facendo balenare la possibilità dell'intervento turco, forse per indurre la madrepatria ad intervenire più rapidamente presso il Cantacuzeno che, dopo aver assediato per terra la nuova cittadella fortificata, aveva messo insieme una flotta per attaccare anche dal mare Pera. Nel febbraio '49 però la flotta greca venne attaccata e annientata dai peroti, con la conseguenza di indurre le truppe ad abbandonare l'assedio e l'imperatore a sottoscrivere una tregua. Il nostro documento dovrebbe quindi essere anteriore a questa vittoria che pose praticamente termine al conflitto, in cui non intervenne direttamente Genova. Del resto la riunione, cui si fa cenno nel documento in questione, fu solo interlocutoria perchè tutti i presenti, il doge ed i suoi consiglieri, gli ufficiali di Gazaria e di provvi-

²⁶ Oltre le opere citate alla nota precedente cfr. P. Lemerle, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident*, Parigi, 1957.

sione per la Romania ed i rappresentanti dei cittadini²⁷, si limitarono a domandare al doge, ai consiglieri ed agli ufficiali di Gazaria e di Romania la valutazione della richiesta ed ogni decisione concernente sia l'invio di aiuti, sia la ricerca di un accordo. Quest'ultimo accenno è particolarmente significativo perchè sta ad indicare che Genova, pur fermamente decisa a salvaguardare Pera "nobilissimum membrum civitatis Ianuensis", sembra restia ad intervenire militarmente e a prendere posizione, timorosa forse delle conseguenze negative che il conflitto avrebbe avuto, come infatti avvenne, nella relazioni tra Genova, il Cantacuzeno e le altre potenze ostili alla Repubblica.

Forse proprio dopo questa riunione si decise di inviare l'ambasciata che avrebbe dovuto sconfessare l'iniziativa dei peroti, imponendo loro la restituzione del territorio illegalmente occupato ed il pagamento di un'indennità per i danni arrecati; ma l'ambasciata giunse a Costantinopoli quando ormai il conflitto si era deciso in favore dei peroti, che mantennero le contestate alture di Galata, e non potè quindi imporre la volontà della madrepatria, contraria al loro operato²⁸. Del resto spesso le posizioni di Genova e dei coloni divergevano perchè, mentre la Repubblica teneva presente i generali interessi di natura politica ed economica, questi miravano a sfruttare immediatamente a loro vantaggio ogni situazione. Nel caso poi dei peroti, che già in un recente passato avevano svolto una politica autonoma e contraria a quella della madrepatria²⁹, in questo frangente danno prova di scarsa lungimiranza politica perchè, mirando a sfruttare quasi parassitariamente i gangli commerciali e gli approdi più favorevoli dell'impero bizantino³⁰, spingono in Cantacuzeno, inizialmente amico dei genovesi, su posizioni filo veneziane e contribuiscono a mantenere l'impero in quelle condizioni di inferiorità e di dipendenza dai latini che favoriranno l'avanzata turca.

Il nostro documento, anche se non apporta nuovi elementi sulla guerra di Galata, soprattutto perchè mutilo, è comunque di estremo interesse in quanto è una delle poche testimonianze di parte genovese sul conflitto che, ampiamente ricordato nella letteratura bizantina e nella documentazione veneziana, è passato sotto silenzio dai cronisti genovesi. Si tratta, anche in questo caso, di una petizione rivolta dalla colonia alla madrepatria; ma a differenza di quella inoltrata da Caffa, in questa è il podestà, cioè il rappresentante di Genova, che d'accordo con il suo *consilium* e gli *habitatores* prospetta le necessità locali e fa proprie le richieste della comunità. La dizione *consilium* indica in genere il minor consiglio, costituito da sei genovesi, mentre il generico *habitatores* potrebbe alludere

²⁷ I *quindecim sapientes* citati nel documento sono probabilmente i *consilarii quindecim de populo* istituiti dal Boccanegra (G. Stella, *Annales* cit., p. 142). L'*officium provisionis* è l'*officium provisionis Romanie* che rappresenta gli interessi del Levante presso il governo della Repubblica, quasi il pendant dell'ufficio di Gazaria che si occupa della navigazione nel Levante e dell'amministrazione locale (G. Astuti cit., pp. 102—115; M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., pp. 233—241).

²⁸ G. Heyd cit., p. 518.

²⁹ Durante la signoria guelfa su Genova di Giovanni XXII e di Roberto d'Angiò, Pera si era schierata a fianco dei ghibellini fuorusciti ed aveva sbarrato il Bosforo alle navi della madrepatria, che era giunta ad allearsi contro di loro con Ghazi Kelebi signore di Sinope nel 1323 (G. Stella, *Annales* cit., p. 106).

³⁰ R. Lopez cit., p. 347.

all'assemblea plenaria dei residenti nella colonia, indicata nelle fonti come *publicum parlamentum* ³¹.

In ambedue documenti, ed in particolar modo nel secondo, si evidenzia come l'ordinamento interno delle colonie ricalchi, pur con una minore semplicità, l'organizzazione burocratica della Repubblica: a Pera c'è infatti il podestà, il consiglio e la cittadinanza; a Genova il doge, i consiglieri, gli ufficiali preposti alle colonie (di Gazaria e di Romania) ed una rappresentanza dei cittadini che, con il solito sistema delle *ballote* bianche e nere, deliberano in conformità ai *capituli* e alle *regulae comunis*. Si coglie qui anche la peculiarità dell'ordinamento coloniale genovese, cioè la presenza di una forma mista di governo che concede una certa rappresentanza all'elemento locale: questa rappresentanza è minore a Pera, soggetta ad una serie di norme che tengono conto della sua posizione presso la capitale dell'impero bizantino; è più ampia a Caffa, dove i *burgenses* sono rappresentati negli organi collegiali elettivi, forse perchè insediata agli estremi limiti del mondo abitato.

DOCUMENTI

I

Francesco de Cacaldo, Domenico de Marini, Simone de Ponzolla, Mirouc Cattaneo e tutti gli altri *burgenses* ed abitanti di Caffa supplicano il doge Giovanni de Murta di prendersi a cuore la difesa di Caffa, sospendendo la riscossione di talune somme di danaro dovute a determinate persone, nominando un custode idoneo per il castello di Cembalo e designando a nuovo vescovo di Caffa fra Ladislao.

Serenissimo principi et domino, domino Iohani de Murta, Dei gracia duci Ianuensium et populi defensori, Franciscus de Cacaldo, Dominicus de Marinis, Simon de Ponzolla et Mironus Cataneus (1) nec non ceteri burgensse(s) et habitatores in Caffa se ipsos cum humili et devota recommendatione, quia expedit oves ad pastorem recurrere (re) cum famescunt nec aliud est pastor quam qui ad gubernacionem ovium constituitur et ad suum (2) ovile locari, hinc est quod, cum Caffa locus fuerit longevus temporibus expugnatus (3) omni artificio quo terror (4) potest incuti et, dante Deo, ad finem honorabilem pervenerimus (5) cum illo qui toto mundo dominari se credit (6), ex quo sequuta est pax, licet incerta et non secura, ymo potius sediciosa pro Tartarorum parte, nec ad aliud sollicitant in continuo quantum optatum pervenirent, ex quo expedit (7) cura sollicita et virili animo dictum locum cum diligencia custodire, circa cuius custodiam (8) necessaria est expensa maxima et infinita nec deversus principale membrum. quod est magnificentia vestra et comune nostrum, nullum subsidium venerit ad dictam expensam sustinendam, ymo potius (9) transmissae sunt litere per magnificentiam// ducalem (10) ad solvendum certis personis certas quantitates pecunie teranite (11) acquisite in Caffa, qui sibi non sufficiunt solum ad custodiam portarum et guardiarum noturnarum (12) et illam paucitatem pecunie, que erat in communi pro dietis custodiis, accipiatur illi(s) qui (13) asserunt se recuperare debere (14) a comuni, dicimus quod acceptio diete talis pecunie est ad mortale periculum Caffae (15) et qui prohibere possent essent causa (16) rei, quia Tartari oculum non habent nisi dumtaxat quod expense deficiant et locus bellatoribus denudetur, maxime quia sperant de infinita pestilencia mortalitatis, que infinitos (17) bellatores prostravit, et taliter sunt consumpti quod (18) pauci remancant viri. Ac etiam ipsi Tartari multum sperant in castro Cimbali quia, si castrum ipsum haberent (19), possemus dicere anisisse mare et fore obsessos omnium victualium et refrescamentorum; ex quo (20) dictum locum multum oportet habere optimum et sufficientem custodem in dicto castro, licet non videatur quod ille qui venturus (21) est non (22) sit talis qualis sufficit ad (23) tale negocium gubernandum et

³¹ Cfr. nota 21.

custodiendum, quale est negocium castris Cinbali, super quo dignetur (24) ducalis magnificencia providere. Eciam dignetur provideri facere in Romania de pastore ydoneo, videlicet episcopo in Caffa, qui defecit (25) de pastore et defecit iam sunt anni duo //, et maxime si (26) esse posset quod ellectio fieret in fratrem Ladislaum, qui pro Caffa longuevo (27) tempore ad Romanam curiam fatigavit. Super quibus omnibus dignetur magnificencia prelibata de salubri remedio providere quantum indubitanter credimus quod in predictis et aliis circa salutem de Caffa (28) vestra magnificencia providebit.

1 Mironus Cataneus: aggiunto in soprallinea. 2 Segue, depennato: 0 3 Segue, depennato: et 4 Segue, depennato: pos 5 Segue, depennato: p 6 Segue, depennato: d 7 Segue, depennato: curam sollicitam 8 Segue, depennato: fieri op 9 Segue, depennato: aleg 10 Segue, ripetuto: transmise sunt litere 11 teranite; parola d'incerta lettura per la presenza di una macchia 12 Segue, depennato: ex 13 Segue, depennato: se 14 debere: aggiunto in soprallinea. 15 Segue, depennato: quia et essemus causa huius 16 Segue, depennato: huius 17 Segue, depennato: pro 18 Segue, depennato: vis 19 Segue, depennato: videret 20 Segue, depennato: dietus loc 21 venturus: corretto in soprallinea sumissus. 22 Segue, depennato: talis 23 Segue, depennato: tales 24 Segue, depennato: vestra 25 deficit; corretto in soprallinea su 'cessat, depennato 26 Segue, depennato: essem 27 longuevo: così nel ms. per longuevo 28 Segue, depennato: magnifice.

II

... 1349, <Genova.>

Il doge Giovanni de Murta, i suoi quindici consiglieri, gli ufficiali di Gazaria e di provvisione, ed una rappresentanza di cittadini, udite le richieste di aiuto formulate dal podestà di Pera per la difesa della località dagli attacchi dell'imperatore Giovanni Cantacuzeno deliberano di demandare al doge, ai consiglieri e agli ufficiali di Gazaria e di provvisione ogni decisione in merito.

MCCCXXXVIII, die (1)

In nomine Domini, amen. Magnificus et potens dominus Iohannes de Murta, Dei gratia Ianuensis dux populique defensor, in presentia et voluntate suorum quindecim sapientium et in quo consilio interfuit sufficiens et legitimus numerus ipsorum officialium, quorum nomina sunt hec (1), ac ipsi consilarii, in presentia, consensu, auctoritate et voluntate ipsius domini ducis, adsolventes se primo ad lapillos arbos (2) et nigros sive halotolas albas et nigras et in omnibus observata forma capitulorum et regularum communis Ianue, nec non infrascripti officiales officii Gazarie <et> promixionis (3), concorditer et eorum nemine discrepantes et quorum nomina sunt hec (1), attendentes et advertentes quod civitas sive locus Peyre, quod prepotissimum // et nobilissimum membrum civitatis Ianue, est in guerra maxima cum domino imperatore Greecorum Constantinopolitano, cum quo domino imperatore usque nunc potestas Peyre seu mercatores et burgenses existentes in loco predicto ad nullam compositionem, concordiam seu pacta usque nunc potuerunt pervenire, cum ipse dominus imperator opis et iniunius sit et esse appareat omnium Ianuensium et de Ianuensi natione, et nedum Ianuensium, ymo etiam christianorum omnium, cum ipse sit confederatus cum Turcis, perfidis hostibus crucis Christi, cum quibus et eorum potentia conatur in quantum potest subdere (4) et sue potencie sive dominio ducere locum ipsum Peyre, propterque potestas loci predicti, suum consilium (5) et habitatores loci illius ad personam dominum ducem suas literas duxerunt, cum instancia requirentes quod ipse dominus dux et comune Ianue de auxilio celeri providere, aliter de facili propter guerram predictam in periculo magno, quod absit, locus ille Peyre ac omnes habitantes in ea deficiat (6) possent incurrere, ex quibus volentes ipse dominus dux suumque consilium (5) in predictis et circa predicta matura deliberatione procedere, cum vocari fecerunt dictos officiales Gazarie et promixionis (3) nec non // multos et quamplures cives meliores et (1) civitatis Ianue, tam nobiles quam populares, quibus et eorum quibus fuit

exposita necessitas loci predicti et eciam fuit evanua requisicio que per potestatem dicti loci et consiliarios (7) suos requiritur per licteras eorumdem, qui officiales et sapientes convocati in palatio ducali consuluerunt quasi omnes, nemine discrepante, quod provixio in predictis tam in inveniundo pacem quam in alio modo prestandi auxilium loco predicto est et esse debet in arbitrio et deliberacione ipsius domini ducis sui que consilii (8) ac officialium predictorum Gazarie et promissionis (9) et quicquid ordinatum seu stabellitum fuisse per eosdem debetur effectu mancipari (10).

- 1 *Spazio bianco nel ms.*
- 2 *arbos : così nel ms. per albos*
- 3 *promixionis : così nel ms. per provisionis*
- 4 *subidtere : così nel ms. per subdidere*
- 5 *consilium : così nel ms. per consilium*
- 6 *in ea defficili : così nel ms.*
- 7 *consiliarios : così nel ms. per consiliaros*
- 8 *consilii : così nel ms. per consilii*
- 9 *promissionis : così nel ms. per provisionis*
- 10 *Metà del foglio è state tagliato.*

A LA RECHERCHE DE KILIA BYZANTINE*

OCTAVIAN ILIESCU

Le titre de cette note n'est pas du tout original ; il reproduit délibérément — *mutatis mutandis* — celui que G. I. Brătianu avait mis en tête de sa belle monographie, riche d'idées et d'informations, consacrée à l'histoire d'une autre cité danubienne, Vicina¹, qui devait depuis lors connaître une véritable célébrité². En effet, l'analogie en est parfaite ; de même que dans le cas de Vicina, ville morte du moyen âge dont on cherche aujourd'hui encore l'emplacement exact, l'identification de l'ancien établissement de Kilia byzantine n'est pas encore assurée, en dépit de l'existence, à l'heure actuelle, de deux localités désignées sous ce nom : Chilia Veche (Ancienne Chilia), sur la rive droite du bras Chilia (en Roumanie) et Chilia Nouă (Nouvelle Chilia), sur la rive gauche du même bras (en U.R.S.S.). Plus encore, des recherches archéologiques entreprises en 1975 dans les environs de Chilia Veche, en vue de découvrir la cité médiévale du même nom, n'ont abouti à aucun résultat concluant³. La localisation de l'ancienne Kilia byzantine reste par conséquent une question toujours ouverte.

Quelques trouvailles monétaires récentes, faites dans la proximité de Chilia Veche, semblent cependant jeter une lumière nouvelle et nous guider à la découverte de l'ancienne cité byzantine. Elles ont mis au jour un nombre de cinq monnaies byzantines, découvertes séparément dans une zone située sur la rive droite du bras Tătaru, à l'endroit désigné par les gens du pays sous le nom de « Gîrla Tatanir » ; cette zone se trouve à 3—4 km au Sud-Ouest de l'actuelle localité Chilia Veche⁴ (fig. 1). Ces monnaies peuvent être réparties comme suit⁵ :

* Communication présentée à l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes en séance publique, le 9 juin 1977.

¹ G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 9—96.

² La bibliographie des travaux concernant l'histoire et l'identification de cette ville est très riche ; voir la liste, mise à jour, donnée par Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare — Vicina*, dans « Byzantina », 8, 1976, p. 407—447, pl. 47—58 ; y ajouter : Octavian Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIV^e siècle dans les colonies génoises des Bouches du Danube*, dans « RÉSEE », 15, 1977, p. 113.

³ Les recherches ont été entreprises par les collègues Ștefan Olteanu et Lucian Chițescu du Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie ; nous leur adressons, ici encore, nos sincères remerciements pour les informations qu'il nous ont communiquées.

⁴ Information fournie par les collègues Gavrilă Simion, directeur du Musée « Delta Dunării » de Tulcea, et Ernest Oberlander Tîrnoveanu du même Musée, qui nous ont offert la possibilité d'étudier et publier les monnaies en question ; aussi désirons-nous les remercier bien sincèrement ici encore.

⁵ Les types de ces monnaies étant bien connus, nous en donnerons une description très sommaire.

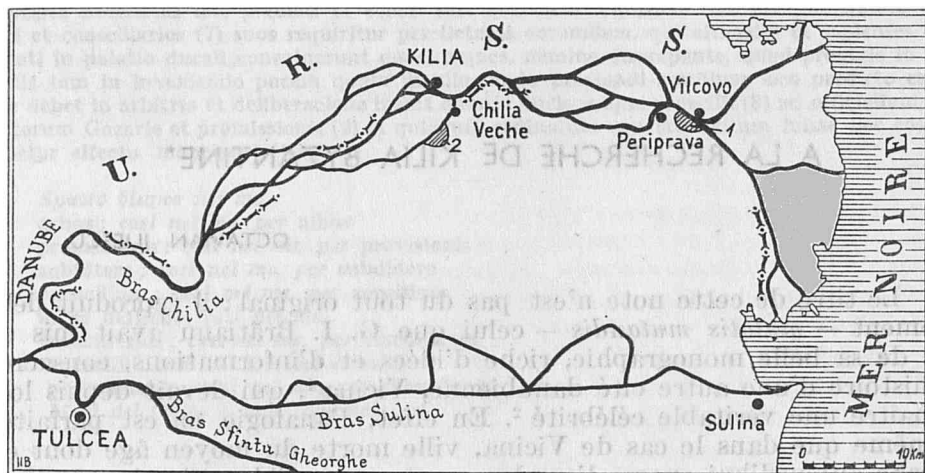


Fig. 1. — Carte partielle du delta du Danube ; zone n° 1, emplacement probable de Licostomo ; zone n° 2, emplacement probable de la cité byzantine de Kilia.

1. Follis anonyme de bronze, émis à Constantinople, classe B, datable du règne de Romain III (1028—1034)⁶ ; AE. 30 mm 9,64 g (fig. 2, 1) ; Morriison⁷, 41/Cp/AE/67 ; Grierson, *DOWC*, III/2⁸, n° B 1 etc., datés c. 1030/35—1042(?).

2. Follis anonyme de bronze, émis à Constantinople, datable du règne de Constantin IX (1042—1055)⁹ ; AE 27 mm 7,74 g (fig. 2, 2) ; Morriison, 41/Cp/AE/109 ; Grierson, *DOWC* III/2, n° D 1, etc., datés c. 1050—c. 1060.

3. Trachy de billon, émis à Constantinople par Jean II Comnène (1118—1143) ; BIL. 30 mm 2,56 g (fig. 3, 3) ; Morriison, type 2 ; Hendy¹⁰, II^e émission, variante B.

4. Trachy de billon, émis à Constantinople par Manuel I^{er} Comnène (1143—1180) ; BIL 31 mm 3,39 g (fig. 3, 4) ; Morriison, type 1, variante a ; Hendy, I^{re} émission, variante A.

5. Trachy de billon, émis à Constantinople par le même empereur ; BIL 29 mm 3,51 g (fig. 3, 5) ; Morriison, type 1, variante b ; Hendy, I^{re} émission, variante B.

⁶ Pour les monnaies byzantines anonymes de bronze, nous avons adopté la classification et la chronologie proposée par Margaret Thompson, *The Athenian Agora 2. Coins from the Roman through the Venetian Period*, Princeton, 1954, p. 109—115.

⁷ Cécile Morriison, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, II, Paris, 1970.

⁸ Philip Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection* edited by Alfred R. Bellinger and Philip Grierson. Vol. III Part II, Washington D. C., 1973.

⁹ V. *supra*, n. 6.

¹⁰ Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261* (Dumbarton Oaks Studies XII), Washington D.C., 1969.

Fig. 2. — Monnaies byzantines découvertes sur l'emplacement probable de la cité de Kilia : 1, follis anonyme daté du règne de Romain III (1028—1034) ; 2, follis anonyme daté du règne de Constantin IX (1042—1055) (grandeur 2 : 1).

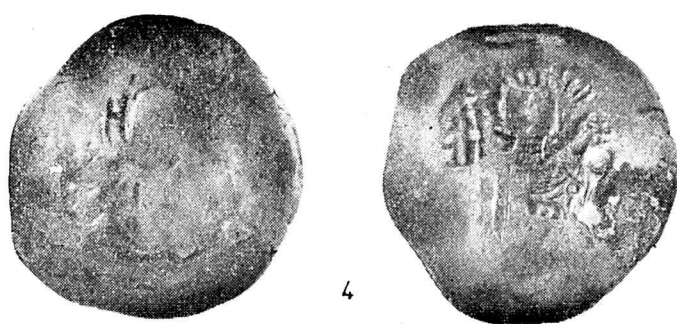
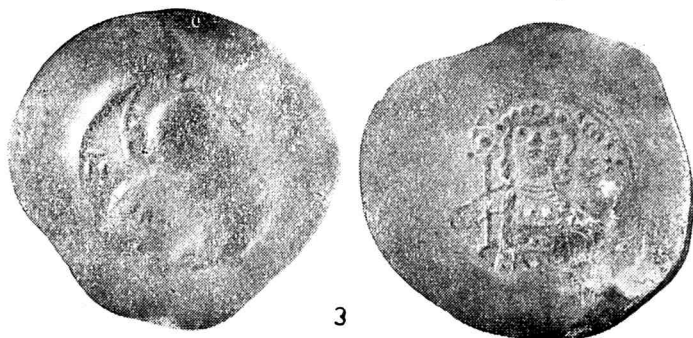


Fig. 3. — Monnaies byzantines découvertes sur l'emplacement probable de la cité de Kilia : 3, trachea de billon de Jean II Comnène (1118—1143) ; 4, 5, trachea de billon de Manuel I^{er} Comnène (1113 — 1180) (grandeur 2 : 1).

Selon les informations recueillies jusqu'à présent, la zone où l'on a trouvé les cinq monnaies byzantines mentionnées plus haut offre de nombreux vestiges archéologiques — surtout des fragments de céramique — datés du moyen âge, sans d'autres précisions¹¹. Pourtant, on n'a pas encore fait des recherches sur place, pas même un simple sondage. De ce fait, l'identification de l'emplacement exact en terrain de Kilia byzantine reste à être vérifiée ultérieurement.

Néanmoins, l'importance de la découverte des cinq monnaies byzantines dans la zone Chilia Veche doit être dès à présent soulignée sans aucune réserve. Ces monnaies s'échelonnent à partir du règne de Romain III (1028—1034) et de Constantin IX (1042—1055), pour continuer par la dernière émission de Jean II Comnène (1118—1143) et finir avec la première émission de Manuel I^{er} Comnène (1143—1180). On y distingue par conséquent deux périodes : milieu du XI^e siècle — marqué par la présence de deux monnaies de bronze — et milieu du XII^e siècle, qui représente la date d'émission des trois dernières pièces, les trachea de billon de Jean II et Manuel I^{er} Comnène. Ces trouvailles, complétées par la découverte dans la même zone des fragments de céramique datés du moyen âge, attestent, au cas où l'on obtiendra la confirmation archéologique adéquate, l'emplacement exact et font remonter aux X^e — XI^e siècles l'existence de Kilia byzantine. Son érection a certainement été une conséquence naturelle de la réinstallation de l'empire byzantin aux Bouches du Danube, à partir du règne de Jean I^{er} Tzimiskès (969—976)¹².

D'autre part, il est notoire que les sources littéraires byzantines des XII^e — XIII^e siècles mentionnant un établissement au nom de Χηλή et interprétées par N. Iorga¹³ comme se rapportant à la cité danubienne Kilia ont été rejetées par N. Bănescu, qui considérait que les sources en question feraient mention en réalité d'une localité Chélé, en Bithynie¹⁴. Il semble pourtant que l'interprétation donnée par Bănescu soit, elle aussi, sujette à discussion ; selon l'opinion de notre collègue Petre Diaconu, on devrait revenir à la thèse proposée par Iorga¹⁵. Quels que soient les résultats des futures recherches dans cette direction, les découvertes monétaires présentées ici même ont le mérite d'éclaircir un problème assez ardu de géographie historique ; en effet, elles contribuent à établir en même temps l'emplacement et l'ancienneté de la cité byzantine de Kilia.

Nous ignorons pour le moment, à défaut de sources, ce qui est arrivé à Kilia après le règne de Manuel I^{er} Comnène et surtout après la IV^e croisade. On doit attendre le début du XIV^e siècle, pour trouver une source littéraire qui fasse mention, cette fois sans aucun doute, de Kilia ; il s'agit de la liste des possessions soumises au patriarcat de Constantinople, rédigée

¹¹ Information fournie par Ernest Oberländer Ținoveanu du Musée de Tulcea.

¹² Voir Ion Barnea, dans la monographie : Ion Barnea, Ștefan Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, București, 1971, p. 71 et suiv.

¹³ Voir N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetățui-Albe* (Etudes historiques sur Chilia et Cetatea Albă), București, 1899 (1900), p. 32—34.

¹⁴ N. Bănescu, *Chilia (Licostemo) und das bithynische Χηλή*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 28, 1928, p. 68—72 ; idem, *Ein Schlusswort über das bithynische Χηλή*, *ibid.*, 32, 1932, p. 334—335.

¹⁵ Il s'agit de recherches en cours, encore inédites.

au temps de l'empereur Andronic II Paléologue, plus exactement, vers 1324¹⁶. Cette source cite, parmi d'autres localités sises en Dobroudja, les topiques suivants : τὰ Κελλία ἤτοι τὸ Λυκοστόμιον¹⁷. L'énumération des deux toponymes, liés par le vocable ἤτοι, traduit d'habitude par *ou, c'est-à dire*¹⁸, pourrait donner lieu à l'interprétation en faveur d'une identité Kilia = Lykostomion, se rapportant donc à une seule localité, désignée sous deux noms différents. En fait, nombre d'auteurs ont depuis longtemps accepté cette hypothèse¹⁹. A notre avis, on pourrait donner à cette énumération un sens complètement différent,

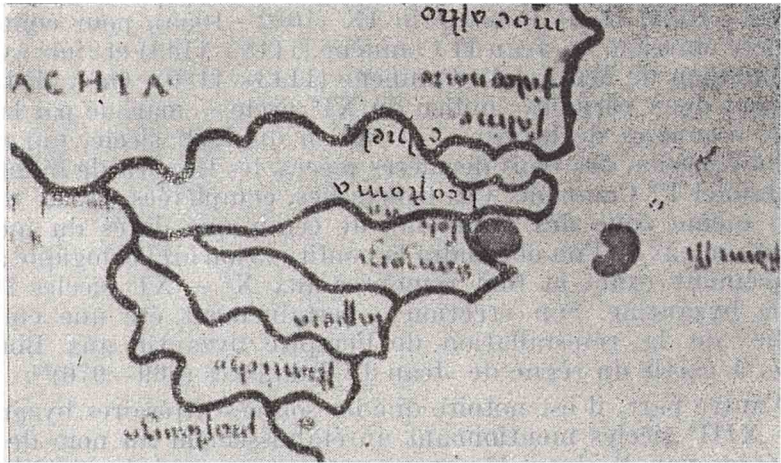


Fig. 4. — Fragment d'une carte nautique de la mer Noire (d'après G. M. Thomas, *Der Periplus des Pontus Euxinus nach munchener Handschriften*, planche).

marquant le doute du rédacteur de la liste en question, en ce qui concerne l'emplacement exact du château patriarcal, à Kilia ou à Lykostomion, localités séparées par une faible distance, ce que d'ailleurs on ne devait pas ignorer à Constantinople. On a même proposé pour ἤτοι un sens copulatif, avec une nuance qui exigeait l'emploi de ce vocable, au lieu de la conjonction habituelle καὶ²⁰. Quelle que soit l'interprétation que l'on

¹⁶ Publiée par Fr. Miklosich et Jos Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, I, Vienne, 1860, p. 95, n° II ; datée circa 1320 dans la collection *Documente privind istoria României* (Documents concernant l'histoire de Roumanie), Veacul XIII, XIV și XV. B Țara Românească (1247-1500), București, 1953, p. 11, doc. n° 5.

¹⁷ Fr. Miklosich et Jos. Müller, *op. cit.*, p. 95.

¹⁸ En ce sens C. Alexandre, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1895 ; A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1903 ; Henry George Liddell and Robert Scott, *A Greek English Lexicon* compiled by Henry Stuart Jones, Oxford, 1961, s.v.

¹⁹ Cf. Octavian Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo* (La localisation de l'ancien Licostomo), « Studii », 25, 1972, p. 437-438 ; tout récemment, Constantin C. Giurescu, *Probleme controversate în istoriografia română* (Questions controversées dans l'historiographie roumaine), Bucuresti, Edit. Albatros, 1977, p. 152, persiste à croire dans l'identité Chilia = Licostomo.

²⁰ Nous avons évoqué cette interprétation à une autre occasion ; v. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 440, en citant Theofan Popa, *La Glavence médiévale et le Ballsh actuel*, « Studia albanica », I, 1964, 2, p. 126.

accorde au sens du vocable ἤτοι dans le contexte cité plus haut, la discussion sur ce sujet est devenue inutile, depuis la publication d'un acte instrumenté en 1361 à Chilia par le notaire génois Antonio di Ponzò et où l'on trouve la précision que Licostomo et Chilia étaient deux localités différentes²¹. Le fait est d'autre part pleinement attesté par quelques documents cartographiques, rédigés aux XV^e — XVI^e siècles²². La localisation de Licostomo à l'actuelle Periprava — à savoir, à 20 km en aval de Chilia Veche — que nous avons proposée dès 1965²³, devait ultérieurement être confirmée, à la suite d'un sondage archéologique entrepris sur place²⁴.

La liste des possessions patriarcales de 1324 nous offre encore un sujet qui demande une discussion plus détaillée : il s'agit du nom même de la cité danubienne, transcrit dans cette source sous la forme τὰ Κελλία, nominatif pluriel neutre du mot Κελλίον²⁵, à son tour diminutif de Κέλλα, dérivé du latin *cella*²⁶. Les dictionnaires d'usage courant nous en donnent les significations suivantes : cellier²⁷, garde-manger, boulangerie, grenier, magasin à blé, cellier à huile²⁸; chambre très petite, cellule habitée par un moine²⁹. En roumain, c'est ce dernier sens qui a prévalu, par un inter-

²¹ Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 441.

²² V. en premier lieu une carte anonyme de la Bibliothèque universitaire de Munich, publiée par Georg Martin Thomas. *Der Periplus des Pontus Euxinus nach münchener Handschriften*. « Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der königlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften ». 10. 1864, avec une planche fac-similaire (v. fig. 4). L'éditeur date la carte manuscrite en question de 1534 (*ibid.*, p. 227) : en réalité, il s'agit à notre avis d'une copie tardive d'une carte nautique rédigée entre 1402 et 1453. La première date peut être déduite de la mention suivante, inscrite quelque part, en Anatolie : « hic Bayezetes a Tamburlano captus et victus est », ce qui constitue une allusion bien claire à la célèbre bataille d'Ankara, à la suite de laquelle le sultan Bajazet I^{er} tomba captif dans les mains de son vainqueur, Timour-Leng alias Tamerlan. D'autre part, on ne trouve sur le carte de Munich aucune mention relative à la conquête de Constantinople par Mahomet II, en 1453, événement dont l'importance majeure pour la navigation en mer Noire n'aurait certainement pu échapper au rédacteur de cette carte, s'il l'avait connu (v. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 448—449, où l'on doit cependant apporter les rectifications suivantes : sur la carte, le nom de Chilia est inscrit sous la forme *Chieli* et non pas *el Chieli*, forme glissée par erreur dans le texte cité).

Un autre document cartographique qui enregistre Chilia et Licostomo, en tant que deux localités distinctes, est représenté par la carte de Giorgio Calapoda, datée de 1552, où l'on trouve *Licostomi* et *el Chielin* (pour Chilia) (Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 449, 451, avec la bibliographie s'y référant).

²³ Dans une communication présentée le 28 décembre 1965 à la II^e session annuelle des musées, sous le titre *Licostomo et les deux Chilia* (en roumain) : cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 435, note.

²⁴ Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 453.

²⁵ Attesté également sous la forme κέλλιον : A. Bailly, *op. cit.*, s.v. : D. Dimitrakos, Μέγα λεξικόν τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης, V. Athènes, 1939, s. v. (et dans le langage populaire κελλί, qui a donné en italien *Chili*).

Chez Chalcocondyle, on trouve Κελλίον, pour Kilia : v. Laonic Chalcocondil. *Expuneris istorice*, in românește de V. Green. București, Ed. Academiei, 1958, p. 324, s.v. Chilia : Laonicus Chalcocondylas. *Historiarum Libri decem* ed. Im. Bekker. Bonn, 1843, p. 506, 10, 22 ; p. 514, 16.

²⁶ Henry George Liddell and Robert Scott, *op. cit.*, s.v.

²⁷ A. Bailly, *op. cit.*, s.v.

²⁸ Significations du mot latin *cella* ; L. Quicherat et A. Daveluy, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1852, s.v.

²⁹ D. Dimitrakos, *op. cit.*, s.v.

médiataire slave³⁰. Sur cette base, on a proposé pour le toponyme Chilia (Kilia) la signification d'établissement monastique³¹. Mais le nom *Κελία* dont on fait mention dans la liste de 1324, à côté de Lykostomion, a plutôt, si l'on tient compte des particularités locales, la signification principale de ce mot, à savoir magasins où l'on dépose des marchandises, entrepôts. Et les actes du notaire génois Antonio di Ponzò citent en effet de tels magasins, qui appartiennent à des négociants locaux³². Vu le fait que Lykostomion des Byzantins était un simple *castrum*, un château-fort situé dans une île, à la bouche du bras Chilia³³, il était nécessaire qu'il existât, dans son voisinage, une station destinée à son approvisionnement et également, à l'abri des navires byzantins, pendant le rude hiver assez commun dans ces parages. C'est à ce but que servait Kilia, située à seulement 20 km en amont de Lykostomion ; port commercial doué de nombreux entrepôts — ce qui explique le pluriel *τὰ Κελία* — et défendu par la flotte de Lykostomion même, dont un protospathaire et archonte est mentionné dès la seconde moitié du IX^e siècle³⁴. Bâtie, elle aussi, dans une île contournée par deux ramifications du bras Chilia³⁵, la cité byzantine du même nom bénéficiait d'un bon nombre de canaux secondaires et de quais³⁶ favorables à l'accostage des navires afin d'y être chargés de marchandises ou abrités par gros temps.

³⁰ Du slave *keliĵa* ; v. *Dictionarul explicativ al limbii române* (Dictionnaire explicatif de la langue roumaine), București. Ed. Academiei. 1975. s. v. *chihe*.

³¹ En ce sens Iorgu Iordan. *Toponimie românească* (Toponymie roumaine). București. Ed. Academiei. 1963. p. 233. s.v. Chilia (où l'on cite, d'après Tiktin, le sens de cellule, habitation d'un moine ou d'une religieuse).

³² Geo Pistarino. *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360-61)* (Istituto di Storia e Paleografia medievale. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino. 12). Gênes. 1971. doc. n^{os} 47-48. p. 81-82 ; n^o 94. p. 171.

³³ Cf. Octavian Iliescu. *op. cit.*, p. 452.

³⁴ Dédicace d'un manuscrit du Lexique de Photius, patriarche de Constantinople (858-867. 877-886), adressée à son ancien élève, Thomas, protospathaire et archonte de Lykostomion ; cette dédicace a été signalée par Mme Hélène Airweiler. *Byzance et la Mer. La marine de guerre. La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII^e-XV^e siècles*. Paris. Presses Universitaires de France. 1966. p. 57 et n. 2 ; p. 89 et n. 1 ; p. 101. Cf. le compte rendu de cet ouvrage, publié par Petre Ș. Năsturel, dans « RÉSE » 1966. 4. p. 649-650.

Ultérieurement, Mme Vasilka Zaimova-Tăpkova a mis en doute la relation proposée entre le titre de Thomas, le protospathaire et l'archonte byzantin, et Lykostomion du delta danubien (*Quelques observations sur la domination byzantine aux Bouches du Danube. — Le sort de Lykostomion et d'autres villes côtières*, dans « Studia Balcanica ». Recherches de géographie historique. Sofia, 1970, p. 82-83). Mme Zaimova-Tăpkova cite d'autres localités homonymes, situées en Thessalie, Epire et Acarnanie, sans toutefois préciser son choix, pour déterminer l'emplacement exact de la flotte byzantine dont Thomas était le protospathaire et archonte.

A notre avis, le titre de Thomas se rapporte en effet à la station navale byzantine des Bouches du Danube. Il faut tenir compte du fait que justement dans cette période — plus précisément en 866-867, sous le règne associé de Michel III et Basile I^{er} — les Byzantins ouvrent de nouveau l'atelier monétaire de Kherson, à l'embouchure du Dniéper. Pour assurer les liaisons entre Constantinople et la ville nord-pontique, ils devaient maintenir une position stratégique ferme dans le delta du Danube, à l'issue du bras Chilia, c'est-à-dire à Lykostomion. Un simple regard jeté sur la carte de la mer Noire suffit, pour étayer cette thèse. V. aussi Octavian Iliescu. *op. cit.*, p. 460.

³⁵ L'un de ces bras était désigné dans les actes du notaire génois Antonio di Ponzò sous le nom de *sumarta sive flumen Chili* ; Geo Pistarino. *op. cit.*, doc. n^{os} 92, 96.

³⁶ *Sporzorie*, au pluriel, dans les mêmes actes ; *ibid.*, doc. n^{os} 8, 17, 18, 20, 22, 55, etc. Pour le sens de ce terme, l'éditeur envoie (Geo Pistarino. *op. cit.*, p. XL, n. 69) à *spasserium*, chez Du Cange. s. v. ; en ce qui nous concerne, nous préférons le sens du mot *spacertum*, Du Cange. s.v.), canal en général, quai.

Mais le sort de Kilia byzantine devait changer au début du XIV^e siècle. Le déclin du pouvoir militaire de l'Empire s'accusa considérablement, à la suite de la politique erronée menée par Andronic II et marquée par la diminution des dépenses nécessaires à l'entretien de la flotte³⁷, d'une part, et à la suite de deux guerres civiles — la première entre Andronic II et Andronic III (1321—1328), la seconde entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène (1341—1352)³⁸. Le résultat ne devait pas tarder d'influencer la vie des stations byzantines situées dans la région des Bouches du Danube : ce fut l'abandon complet des positions militaires et commerciales qui avaient assuré à Byzance, pendant plusieurs siècles, la navigation sur le Danube maritime. C'est dans ces conditions que Vicina d'abord, Chilia et Licostomo ensuite, tombèrent sous l'administration génoise. Le changement d'administration était probablement achevé après 1349, lorsque la flotte de la république ligure cernait ce qui restait encore de la flotte impériale byzantine³⁹. En tout cas, l'administration génoise était déjà installée à Chilia et à Licostomo avant 1358, date à laquelle le roi de Hongrie Louis I^{er} d'Anjou délivrait un privilège aux négociants saxons de Braşov, en leur ouvrant le chemin jusqu'à Brăila⁴⁰. En 1359, les Génois, maîtres de Licostomo, empêchaient leurs rivaux, les Vénitiens, de charger du blé dans la région des Bouches du Danube⁴¹. Et en 1361, on constate l'existence des consuls génois à Vicina et à Chilia⁴², ce qui atteste une administration bien organisée.

La deuxième question importante, concernant l'histoire de la cité danubienne de Chilia, se propose d'établir la date à laquelle ladite cité est entrée sous l'autorité des voïvodes de Valachie. Les hypothèses émises jusqu'à présent dans l'historiographie roumaine ont fixé la date de cet événement sous le règne de Mircea l'Ancien, plus exactement entre 1388—1390⁴³ et 1402—1404⁴⁴. Un document génois, récemment publié, a le mérite de modifier sensiblement cette date. Il s'agit d'un acte notarié instrumenté à Licostomo par le génois Domenico da Carignano, le 14 septembre 1373, et faisant mention, pour l'année précédente, de l'existence

³⁷ Voir Georges Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, trad. française de Jean Gouillard, Paris, Payot, 1956, p. 505 ; Hélène Ahrweiler, *op. cit.*, p. 376—381.

³⁸ Georges Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 520—555.

³⁹ *Ibid.*, p. 550 ; Hélène Ahrweiler, *op. cit.*, p. 385 et les sources citées *ibid.*

⁴⁰ Privilège commercial publié par Franz Zimmermann, Carl Werner, Georg Müller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenburgen* 111, Sibiu, 1897, n° 736, p. 152—153. Au sujet de l'interprétation que l'on doit accorder aux clauses de ce privilège, cf. Maria Holban, *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria angevină (Problema stăpînirii efective a Severinului în legătură cu drumul Brăilei)* (Contributions à l'étude des rapports entre la Valachie et la Hongrie angevine — Le problème de la possession effective de Severin, par rapport à la voie de Brăila), « Studii », 15, 1962, p. 338—344.

⁴¹ G. M. Thomas, *Diplomatatum veneto-levantinum*. II, Venise, 1889, p. 57.

⁴² Geo Pîstarino, *op. cit.*, doc. n° 2, 21, 31, 40, 45.

⁴³ Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 456.

⁴⁴ 1404 : P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* (Mircea l'Ancien), Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1944, p. 298 ; 1402 : *Istoria României*, II, Bucureşti, 1962, p. 378 ; après le 15 août 1403 : Constantin C. Giurescu, *Trguri sau oraşe şi cetăţi moldovene din secolul al X-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea* (Bourgades ou villes et cités moldaves du X^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle), Bucureşti, Ed. Academiei, 1967, p. 212 ; cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 455—456.

d'un consul génois à Licostomo, Pietro Embrono ⁴⁵. Toujours à Licostomo, on signale en 1373, à côté du nouveau consul, Paolo *de Podio*, un gouverneur militaire, *gubernator insulle Licostomi*, dont le nom était Luciano *de Nigro* ⁴⁶. L'existence de deux consuls génois en service, l'un à Chilia, l'autre à Licostomo — donc à une distance de 20 km sur le même bras du Danube — ne nous semble pas possible. Il est plus probable qu'il soit question d'un seul consul, transféré, à partir du moins de 1372, de Chilia à Licostomo. Ce transfèrement du premier magistrat civil d'une colonie génoise a été sans doute dû à l'abandon de Chilia par l'administration génoise, retirée sous la protection de la flotte militaire à Licostomo. Sa place à Chilia avait été obtenue par le voïvode de Valachie, qui avait étendu son pouvoir peu à peu dans la région des Bouches du Danube. L'événement a probablement eu lieu avant le 20 janvier 1368, date du privilège commercial accordé par Vlaïcou, voïvode de Valachie, aux Saxons de Braşov ⁴⁷. A son tour, Licostomo sera détenu par les Génois, comme dernière position italienne aux Bouches du Danube, jusqu'à une date qui pourrait être fixée entre 1392 et 1403. En 1392, on fait mention d'un Génois, qui y exerçait la charge de *scriba litterarum grecarum* ⁴⁸. Plus tard, en 1403, les comptes de Caffa enregistrent le paiement d'une somme de 5 015 hyperpères et 15 carats, pour *castrum Licostomo* ⁴⁹, tandis que les comptes de Péra de la même année mentionnent le nom de Nicolò di Fieschi, ancien consul de Licostomo ⁵⁰. Il est fort probable que le voïvode roumain Mircea l'Ancien ait étendu son autorité de Chilia à Licostomo en 1392—1394, dans le but de renforcer la résistance contre l'avance des forces ottomanes.

Nous n'avons pas l'intention d'examiner ici, plus amplement, les vicissitudes politiques qui se sont manifestées dans la région des Bouches du Danube, au XV^e siècle, lorsque Chilia devient un objectif stratégique international de premier ordre ⁵¹. Pourtant, nous devons rappeler le fait bien connu que l'extension de la souveraineté des pays roumains — la Valachie et la Moldavie — vers leurs limites naturelles, c'est-à-dire le littoral de la mer Noire, a eu comme résultat immédiat la création et ensuite le développement d'un nouvel établissement sur la rive gauche du bras Chilia, devant la cité insulaire du même nom ; il s'agit de l'actuelle Chilia Nouă, de même que plus loin, en aval, s'est développé le second Licostomo, l'actuel Vilcov, devant le château-fort homonyme bâti dans une île.

Pour assurer la défense du Danube maritime et implicitement, de la Moldavie, contre la menace ottomane, Etienne le Grand tenta en 1462 ⁵²

⁴⁵ Silvana Raiteri, dans : Giovanna Balbi, Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)* (Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino. 14). Gênes, 1973, doc. n° 3, p. 200.

⁴⁶ *Ibid.*, doc. n° 2, p. 198 : 4. p. 202 ; 5, p. 203 ; 7, p. 205—206 ; 8, p. 207 ; 9, p. 209 (actes datés tous de l'intervalle 10—20 septembre 1373).

⁴⁷ Franz Zimmermann, Carl Werner, Georg Müller, *op. cit.*, doc. n° 908. p. 306—307.
⁴⁸ N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle I*, Paris, 1899, p. 51.

⁴⁹ *Idem. Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle.* «Revue de l'Orient latin» 4, 1896. p. 84 (ne se trouve pas dans le volume cité dans la note précédente).

⁵⁰ *Idem. Acte și fragmente cu privire la istoria românilor (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains)*, III, Bucureşti, 1897, p. 6.

⁵¹ Cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 444—445 ; Șerban Papacostea, *Killa et la politique orientale de Sigismond de Luxembourg*, «Revue roumaine d'histoire», 15, 1976, p. 421—436.

⁵² Chalcocondyle, *op. cit.*, trad. V. Grecu, p. 284, 16, 18 ; éd. Bonn, p. 506, 19, 22.

et réussit en 1465⁵³ à conquérir l'ancienne cité insulaire de Chilia, détenue auparavant par la Valachie. Quelques années plus tard, en 1479, il bâtit en temps record — du 22 juin au 16 juillet⁵⁴ — sur la rive gauche du bras Chilia, la cité moldave de Chilia Nouă, désignée sous le nom de Bialogrod (Cité Blanche) dans les cartes du XVI^e siècle⁵⁵. Même si l'on admet que le voïvode moldave avait embauché un grand nombre d'ouvriers⁵⁶, il lui aurait été impossible d'achever la construction de la nouvelle cité de Chilia Nouă dans un délai tellement bref, sans avoir à portée les matériaux nécessaires. A notre avis, le voïvode Etienne le Grand a obtenu ces matériaux en faisant démanteler la cité insulaire de Chilia et le château de Licostomo, qui ne pouvaient remplir aucune fonction stratégique pour la Moldavie. Par la suite, en 1484, lorsque la flotte ottomane conquiert Cetatea Albă et Chilia, l'objectif de la région des Bouches du Danube était sans doute cette Chilia Nouă moldave, la cité et la ville bâties sur la rive gauche du bras Chilia⁵⁷. Après la conquête, Bajazet II obligea les habitants de ces contrées à refaire les murs démolis de l'ancien château Licostomo⁵⁸, érigé au milieu du Danube, à l'embouchure du bras Chilia.

A partir de cette date, l'ancienne cité insulaire de Chilia, tour à tour byzantine, génoise, valaque⁵⁹, moldave et ottomane (cette fois en état de ruines) tomba complètement dans l'oubli. En 1768, lorsque le commerçant allemand N. E. Kleemann faisait un voyage dans le delta danubien, il ne rencontra aucun établissement humain sur la rive droite du bras Chilia⁶⁰. Ce ne sera que beaucoup plus tard, vers 1830, selon Iorga⁶¹, ou même après la guerre de Crimée, d'après une autre source⁶², que fera son apparition l'actuelle Chilia Veche. La force de la tradition a déterminé ses habitants de reprendre un nom vieux de plusieurs siècles, en souvenir de l'ancienne Kilia byzantine.

En résumé, on peut formuler les conclusions suivantes :

1. Après la restauration du pouvoir de l'Empire byzantin dans la région des Bouches du Danube⁶³, pendant la seconde moitié du XI^e

⁵³ P. P. Panaitescu. *Legăturile moldo-polone în secolul XV și problema Chiliei* (Les relations moldo-polonaises au XV^e siècle et le problème de Chilia). « Romanoslavica ». 3. 1958. p. 111—112.

⁵⁴ O. Gôrka. *Cronica lui Ștefan cel Mare* (Chronique d'Etienne le Grand). București. 1937. p. 127. 149.

⁵⁵ Voir l'analyse de ces sources cartographiques chez Octavian Iliescu. *op. cit.*, p. 451.

⁵⁶ O. Gôrka. *op. cit.*, p. 127. 149.

⁵⁷ Octavian Iliescu. *op. cit.*, p. 445.

⁵⁸ La chronique vénitienne de Francesco Longo chez N. Iorga. *Acte și fragmente...*, vol. cit., p. 85.

⁵⁹ Sur le transfert de Chilia de la Valachie à la Moldavie et les événements successifs, voir Octavian Iliescu. *op. cit.*, p. 444—445 et Șerban Papacostea. *op. cit.*, p. 421—436.

⁶⁰ Nikolaus Ernest Kleemann. *Reisen von Wien über Belgrad bis Kiltanowa...* Leipzig. 1773. p. 32. en note (l'auteur croit que cette Chilia insulaire s'appelait pendant l'antiquité Lykostomo, ce qui est faux : v. Octavian Iliescu. *op. cit.* et ce qui a été dit plus haut).

⁶¹ N. Iorga. *Cele două Chilii* (Les deux Chilia). « *Buletinul Comisiunii monumentelor istorice* ». 22. 1929. p. 188.

⁶² Gen. C. I. Brătianu. George Ioan Lahovary. Grigore G. Tocilescu. *Marele dicționar geografic al României* (Le grand dictionnaire géographique de la Roumanie). II, București, 1899. p. 368, s. v. Chilia Veche.

⁶³ V. *supra*, notes 12 et 34.

siècle, les Byzantins bâtirent une nouvelle chaîne des tations militaires, à partir de Lykostomion, siège de la flotte impériale, jusqu'à Păcuil lui Soare⁶⁴. Non loin de Lykostomion, dans une île formée par le bras Chilia, ils érigèrent Kilia — τὰ Κελλία de la liste patriarcale de 1324—qui devait servir comme base d'approvisionnement fortifiée, avec des entrepôts et quais pour charger et abriter les navires de commerce et de guerre.

2. Cette base fortifiée était probablement emplacedée à environ 3—4 km au sud-ouest de l'actuelle Chilia Veche, sur la rive droite du bras Tătaru, là où ont été signalées les découvertes de monnaies byzantines des XI° — XII° siècles.

3. A la suite du déclin de la flotte impériale byzantine et de l'abandon des anciennes positions dans le delta danubien, Kilia et Lykostomion, de même que Vicina auparavant, passent sous l'administration génoise, entre 1349 et 1358. En 1361, les actes du notaire Antonio di Ponzò révèlent l'existence de deux consuls génois, l'un à Vicina, l'autre à Chilia.

4. Un peu plus tard, les cités danubiennes passent des mains des consuls génois sous l'autorité des princes roumains de Valachie : Vicina et Chilia probablement avant 1368, certainement avant 1372 ; Licostomo entre 1392 et 1403, probablement en 1392—1394.

5. Dès la fin du XIV° siècle, un nouvel établissement humain commence à se développer en face de Chilia, sur la rive gauche du bras homonyme ; Chilia moldave, l'actuelle Chilia Nouă.

6. Après une longue série de vicissitudes, l'ancienne Chilia insulaire sera conquise en 1465 par Etienne le Grand, qui entreprit de la démanteler en 1479, de même que Licostomo, pour construire, avec les matériaux résultés, la cité moldave de Chilia Nouă.

7. En 1484, la flotte ottomane de Bajazet II assiégea et conquiert cette cité moldave Chilia Nouă, l'ancienne ayant perdu entre temps son existence.

8. Paradoxalement, l'actuelle Chilia Veche est de beaucoup plus récente que Chilia Nouă de la rive gauche du bras Chilia. C'est la tradition locale, très puissante, qui a fait revivre, par l'adoption de ce nom au XIX° siècle, le souvenir de l'ancienne Chilia, fondée par les Byzantins au X° siècle.

Il nous sera permis de mettre ici fin à ces considérations dédiées à une question de géographie historique si ardue ; désormais, il revient à l'archéologie d'en vérifier le bien fondé, par des fouilles organisées, faites sur place.

⁶⁴ Sur la cité byzantine de Păcuil lui Soare, voir Petre Diaconu et D. Vilceanu, *Păcuil lui Soare. I. Cetatea bizantină*, București, Ed. Academiei, 1972.

GLI ITALO-ALBANESI E LA TRADIZIONE GRECO-BIZANTINA

ARSHI PIPA

(University of Minnesota)

La letteratura greca non è nata nel continente greco, ma nelle colonie greche dell'Asia Minore. Parimenti, la letteratura albanese ha visto la luce non nella madre patria, ma nelle colonie albanesi dell'Italia meridionale, quando l'Albania era sotto l'occupazione turca. Il destino della nazione albanese sta tutto nella sopravvivenza della lingua albanese durante quasi due mila anni di dominio straniero. Gli Albanesi furono uno degli ultimi popoli d'Europa ad acquistare l'indipendenza. La religione, che essi hanno cambiato tante volte per vantaggi politici, non è una caratteristica albanese. Quel che il contraddistingue invece è il loro attaccamento alla lingua. Questo è vero non solo per gli Albanesi della madre patria, ma anche per quelli della diaspora. Si può dire che la nazionalità albanese è fondata su un senso di valori etnicolinguistici. Il nome stesso con cui gli Albanesi chiamano se stessi, *shqipëtar*, viene da *shqip*, che significa "chiaro" "intelligibile", cosicché "fol shqip" "parla albanese" vuol dire "parla nella nostra lingua"¹.

La tradizione culturale italo-albanese comincia con i discendenti dei greco-albanesi che emigrarono dall'Epiro e dal Peloponneso nell'Italia meridionale nella seconda metà del quattrocento e nella prima del cinquecento. Non è per puro caso che la maggioranza di questi emigrati si stabilirono in quelle parti dell'Italia meridionale, specialmente nella Basilicata e nella Calabria, che costituivano l'Italia bizantina nel medioevo, una zona che *grosso modo* coincide con l'antica Magna Graecia. Una parte considerevole degli Italo-Albanesi sono tuttora seguaci del rito greco, mentre la letteratura italo-albanese è fatta in parte preponderante da opere di scrittori arbëresh bizantini, molti dei quali erano ecclesiastici. E si può quindi descrivere questa letteratura come l'ultima incarnazione dello spirito ellenico in Italia *sub specie albanensi*.

Il fenomeno è tipicamente interculturale: l'Italia costituisce la base geo-economica e la cornice politica; la Grecia fornisce la forma della religione, e l'Albania la lingua e l'*ethos*. Si dovrebbe quindi parlare di una tradizione greco-italo-albanese; italo-albanese può essere chiamata la tradizione dell'elemento cattolico, ma con certe riserve, considerando che gli antenati di questo elemento furono ortodossi in gran parte. E sebbene i cattolici italo-albanesi abbiano contribuito alla letteratura arbëresh, bisogna dire che questa è dominata dallo spirito bizantino. Ciò non sorprende

¹ V. Eric Hamp, *Albania* in „Current Trends in Linguistics“ IX (1972), nota p. 1626–7. Il derivativo *shqipëtar* "capire" si trova presso gli Albanesi dell'Ucraina (tre villaggi situati a una diecina di chilometri dal Mare Azof e una quarantina di chilometri da Melitopol).

se si pensa che gli istituti culturali che hanno tenuto in vita la cultura italo-albanese sono tutti di stampo bizantino: il Monastero Basiliano di Mezzojuso fondato nel 1609; il Collegio Corsini di San Benedetto Ullano fondato nel 1733; e il Seminario italo-greco di Palermo, l'anno dopo. Scopo precipuo di questi istituti era la formazione di quadri ecclesiastici per la conservazione del rito greco in Italia. Ma siccome questi quadri erano quasi esclusivamente albanesi, essi coltivarono la lingua albanese insieme alla liturgia greca, iniziando così una tradizione letteraria e culturale che dura tuttora.

Le colonie albanesi d'Italia risalgono a un tempo anteriore allo stabilirsi nelle Puglie dei commilitoni di Scanderbeg, in seguito alla sua spedizione per venire in aiuto al re di Napoli, Ferdinando di Aragona suo signore, cui si erano ribellati i signori locali. In quei templi gli albanesi erano tutti cristiani, ortodossi quelli dell'Albania centrale e meridionale, cattolici in parte quelli dell'Albania settentrionale. La resistenza contro il turco fu incoraggiata e in parte finanziata dal Regno di Napoli e dallo Stato Pontificio, i quali erano direttamente minacciati dall'invasione turca². Dopo la morte di Scanderbeg, quando l'Albania fu occupata dai Turchi, molti Albanesi presero la via dell'esilio. Altri emigrarono dall'Epiro e dalla Morea quasi allo stesso tempo. La diversità di lingua e costumi, e soprattutto quella di religione, fecero sì che gli immigranti si tenessero appartati dagli indigeni, sposandosi fra di loro, e così conservando le tradizioni ancestrali. E sebbene, con il tempo, essi partecipassero sempre di più alla politica italiana, la terra d'adozione rimase a lungo per loro "la terra straniera" (*dheru i huaj*). A questo straniamento contribuiva fortemente la loro condizione sociale di soldati decaduti a servi. Non che essi stessero economicamente peggio degli indigeni, oppressi dal sistema feudale. Ma permaneva in loro, antichi pastori trasformati in soldati, l'istinto guerriero e la riluttanza per i lavori agricoli. Avevano abbandonato il loro paese per non sottomettersi ai nuovi padroni, e dovevano ora piegare il collo al giogo dei baroni. Si capisce quindi perchè questi coloni si mostrassero restii all'ordine vigente e molti di loro diventassero banditi, specialmente in Calabria dove il banditismo era una istituzione antica. E anche più tardi, come ad esempio in Capitanata, molti esercitarono la pirateria e il contrabbando³. Avversi tanto al governo centrale, quanto a quello dei signori locali, essi dovettero anche resistere alle mene dei vescovi cattolici per convertirli, qualche volta ricorrendo alla violenza per non lasciarsi sopraffare.

Gli Albanesi cominciarono ad immigrare in Italia dalla madre patria prima che dall'Epiro e dalla Morea⁴, paesi che essi avevano colonizzato

² I Turchi saccheggiarono Otranto, massacrandone la popolazione, in 1481.

³ Un economista dell'ottocento, Marchese Palmieri, chiama Chieuti e gli altri villaggi albanesi vicini "infami nidi di ladroni e di contrabandieri" (in *La ricchezza delle nazioni*, cap. IX, citato da A. Masci, *Sull'origine, i costumi e lo stato attuale degli Albanesi nel Regno di Napoli* (Napoli, 1847), nota pp. 76-77).

⁴ Rifugiati albanesi a Ragusa e Venezia sono menzionati in documenti storici a cominciare dal 1338, dopo la prima invasione turca dell'Albania (M. Šufflay, *Srbi i Arbanasi*, Belgrado, 1925, p. 80). Cittadini di Durazzo immigrarono nelle Puglie nel 1393 (M. Šufflay, *Städte und Bürger Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters* in „Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse“, 63 (1924), 1, p. 43). Esuli albanesi a Recanati appaiono nel 1437, a Venezia nel 1844 (*ibid.*, p. 80).

durante l'espansione albanese avvenuta dopo la disintegrazione dell'impero serbo di Stefano Dušan. Secondo il Mugnos, Giovanni Matranga, di una famiglia originaria della Musachia, offrì i suoi servizi al re Martino della Sicilia, che lo ricompensò con il feudo di Morgana presso Calascibetta. Il Mugnos, che consacra un breve capitolo del suo *Teatro genealogico* alla famiglia Matranga, dice che nel 1391 Giovanni sposò una nobildonna siciliana dalla quale ebbe due figli, uno dei quali, Giacomo, acquistò il feudo di Mantica⁵. Poiché re Martino regnò dal 1399 al 1409 — il Mugnos, si sa, non è storico accurato — possiamo dire che la prima documentata immigrazione albanese in Italia è degli inizi del quattrocento.

Conosciamo non molto di più di un altro capitano, probabilmente epirota anche lui, Demetrio Reres, che sopresse nel 1448, con i suoi figli Giorgio e Basilio, una rivolta calabrese fomentata dagli Angiò contro Alfonso di Aragona. Il re nominò Demetrio governatore della provincia di Reggio, mentre Giorgio ebbe l'incarico di pattugliare la Sicilia in vista di una possibile invasione francese⁶. Probabilmente furono i soldati di Giorgio Reres coloro che, dopo aver brevemente soggiornato in varie località⁷, si stabilirono a Bisir presso Mazzara. Di là si trasferirono a Contessa Entellina, come attestano gli storici italiani⁸ mentre la famiglia Reres si stabilì a Mezzojuso, abbandonata colonia araba (Menzel Jussuf, "Castello di Giuseppe").

Gli Albanesi occupavano un terzo del Peloponneso quando questo fu conquistato dai Turchi nel 1460. In seguito, molti Greci e Greco-Albanesi abbandonarono il paese, stabilendosi in Italia e in Sicilia⁹. Le capitolazioni di Contessa Entellina, del 1521, parlano di "Greci venuti dall'isola Andros". Questi erano Albanesi, a giudicare dai loro nomi: Lopis, Petta, Lala, Curbi, Musacchi, ecc.¹⁰. Palazzo Adriano, che ha le più antiche capitolazioni, del 1482, sembra essere stata popolata da Albanesi del Peloponneso¹¹.

La maggior parte degli esuli albanesi dopo la morte di Scanderbeg immigrò nelle Puglie e nel Molise. Il Libro Rosso della Città di Lecce menziona che gli Albanesi residenti in quella città furono, nel 1463, privati

⁵ *Teatro genealogico delle famiglie nobili titolate feudatarie del fidelissimo Regno di Sicilia, viventi e estinte*, II (Palermo, 1655), pp. 201-3.

⁶ Questo si apprende da un diploma regio del 1 settembre 1448 in cui Demetrio Reres è detto apparentato ai Castrìota. Il documento sembra spurio. Il transunto del diploma (nessuno ha mai visto l'originale) è del 24 settembre 1665, fatto a Palermo dal notaio Diego Barretta. Proprio in quegli anni infuriava la lite fra il Monastero Basiliano di Mezzojuso e la Santa Sede che l'aveva messo agli ordini di un Generale Basiliano italiano. Gli esecutori del testamento di Andrea Reres, il fondatore del monastero, protestarono in corte; ma il verdetto (1688) sancì l'azione del Papato.

⁷ Secondo il Rodotà, alcuni abitarono per qualche tempo a Taormina, dove esitava un "quartiere degli Albanesi" (*Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia*, III, Roma, 1763, p. 103).

⁸ Fazzello, *De rebus siculis*, Dec. I, Lib. X, p. 2333. Pirri, *Sicilia sacra*, II, p. 843.

⁹ Thalločzy, *Illyrisch-Albanische Forschungen* ("Die Albanische Diaspora"), I, München-Leipzig, 1916, p. 336, riporta una emigrazione da Costantinopoli sotto il comando di Alessio Comite. Questi greci si stabilirono nel 1449 a Firmo, dove il Comite esercitò diritti feudali.

¹⁰ G. Schirò, *Canti tradizionali e altri saggi delle colonie albanesi di Sicilia*, Napoli, 1923, p. X111.

¹¹ G. La Mantia, *I capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia*, Palermo, 1904, p. X111.

dei loro privilegi in seguito a delitti da loro perpetrati¹². Questi Albanesi dovevano essere soldati di Scanderbeg che rimasero in Italia dopo la spedizione del 1461 in aiuto al re Ferdinando. Dopo la morte dell'eroe nazionale, presi dal panico davanti all'invasione imminente, molti Albanesi, specialmente dei principi seguiti dai loro soldati, attraversarono l'Adriatico e approdarono in Molise (le capitolazioni di Santa Croce in Magliano sono del 1470). Le colonie sulla riva destra del Crati (S. Sofia, S. Demetrio, Macchia, S. Cosmo, S. Giorgio e Vaccarizzo) sono dello stesso periodo (1467—71)¹³. Seguono le colonie della Terra di Otranto. Croia cadde nel 1477, Scutari l'anno dopo. Un'altra ondata d'immigrazione portò alla fondazione dei villaggi sugli Appennini calabresi. Dello stesso tempo sembrano essere i villaggi, fondati o popolati, sul Pollino e quelli della Basilicata. Nel 1488 insorse Chimara, sotto la guida di Giovanni Castriota, figlio di Scanderbeg; in seguito molti chimarioti abbandonarono il paese, alcuni dei quali, secondo una altra tradizione, fondarono Piana degli Albanesi.

Gli esuli albanesi del periodo di Scanderbeg erano per lo più pastori guerrieri. Ora la ragione principale per cui il governo napoletano aveva concesso loro asilo era quello di usarli come agricoltori. A causa di terremoti e di epidemie che avevano rovinato e desolato le terre dei baroni, questi non trovavano facilmente mano d'opera per coltivarle, e quindi erano interessati a ricevere i fuggiaschi come coloni. Questi invece preferivano far uso delle spade anzi che delle vanghe. Tajani narra di un assalto da parte di Albanesi a gente che portava provviste al monasterio del santo calabrese Francesco da Paola (fra 1446 e 1448)¹⁴. Il Mugnos menziona (senza riportarne la data) l'eccidio di Giacomo d'India, sovrintendente dell'Arcivescovo di Monreale, da gente di Piana che "non conoscevano i gioghi de' Siciliani"¹⁵. Gli Albanesi della Sila greca sono citati in un documento del 1492 per aver commesso ladrocinii e tagliato alberi fruttiferi nella regione di Acri¹⁶. In seguito a una richiesta fatta dal un collegio di baroni a Napoli (3 giugno 1506), un decreto regio vieta agli Albanesi di dimorare in borghi senza mura e di portare armi¹⁷. Un decreto del viceré del 1564 prevede la pena di cinque anni di galera per albanesi che portano armi e vanno su cavalli sellati con freni e sproni¹⁸.

Da questi e altri esempi si può dedurre che gli esuli albanesi non furono buoni sudditi del regno. Ma s'intende che, alla lunga, dovettero cedere e sottomettersi all'autorità feudale e governativa, firmare le capitolazioni, subire la stessa condizione di servaggio degli indigeni che essi, nel loro orgoglio di gente nata libera, avevano dapprima disprezzati.

Questa era la situazione prima dell'arrivo dei Coronei.

Nel 1500, Corone, porto veneziano nel Peloponneso occidentale, cadde in mano ai Turchi i quali avevano frattanto occupato la maggior

¹² P. Coeo, *Casali albanesi nel Tarentino*. Grottaferrata, 1921, p. 20. Uno di questi privilegi era quello di portare armi, di cui si abusò, a giudicare dalla decisione delle autorità.

¹³ Le capitolazioni di S. Demetrio sono del 1471. I nomi dei firmatari: Malacasa, Brescia, Lopez, fanno pensare a una provenienza epirota.

¹⁴ *Le istorie albanesi*, III, Salerno, 1886, p. 6.

¹⁵ *Teatro genealogico*, II, p. 204.

¹⁶ F. Capalbo, *Di alcune colonie albanesi della Calabria Citra*, Napoli, 1919, pp. 8—9.

¹⁷ *Le istorie albanesi* III, p. 19.

¹⁸ Capalbo, *Di alcune colonie*, p. 8.

parte della penisola balcanica. Nel 1532, la flotta imperiale conquistò Corone, con la partecipazione attiva degli abitanti. Ma il governatore spagnolo, Girolamo Mendoza, non poté tenere la città a lungo. Prima di abbandonarla, ottenne dall'imperatore che i notabili Coronei fossero trasferiti in Calabria e nelle Puglie (lo stesso fece Venezia per i suoi stradioti, Greco-Albanesi in maggior parte, trasferendoli in altri possedimenti veneziani dell'Adriatico). Gli storici parlano di un convoglio di duecento navi che trasportarono i Coronei nell'Italia meridionale. La cifra sembra esagerata; ma non c'è dubbio che questa ondata d'immigrazione fu comparabile in volume a quella che seguì la morte di Scanderbeg. Una lettera del 8 aprile 1553 di Carlo V al vicere, Marchese di Villafranca, ordina di provvedere i "caballeros" coronei con terre nelle Puglie e in Calabria, esonerandoli da tutte le tasse e concedendo loro pensioni annue di settanta ducati¹⁹.

Carlo V fu generoso con gli esuli coronei perché essi provvedevano la sua armata imperiale di eccellenti ufficiali e soldati²⁰. Alcuni di loro furono ammessi a far parte della guardia regia, e finirono così per adottare le consuetudini della classe regnante. Ma non tutti i cosiddetti Coronei erano di Corone, molti provenivano da altri porti della Morea, quali Modone, Patrasso e altre città. E non tutti erano Albanesi. L'arrivo dei Coronei modificò la composizione socio-culturale degli esuli.

I vecchi esuli erano stati quasi tutti poveri. Alcuni dei loro capitani (i Ducagini, gli Arianiti, i Musachi) si stabilirono a Napoli o a Roma, assimilandosi presto alla nobiltà locale, mentre quelli che vollero seguire i loro soldati finirono per impoverirsi e non distinguersene. Questi coloni provenivano in maggior parte dalle terre del Castriota e dei suoi alleati, i Ducagini, i Gropa, i Musachi, una zona dove le distinzioni religiose erano fluide ma in cui predominava l'influenza bizantina. L'influenza latina era circoscritta alla zona costale, da Durazzo ad Antivari, con alcune infiltrazioni nel retroterra. Bisognerebbe aggiungere che, durante gli Angioini, la penetrazione latina crebbe in Albania, intaccando il sostrato bizantino-slavo, ma non modificandolo in profondità. Un'Albania del Nord tutta cattolica è un mito; com'è un altro mito la pretesa cattolicità dell'eroe nazionale, il quale, da albanese tipico, si è continuamente barcamenato fra due, per non dire tre, fedi diverse. La maggior parte del suo principato era popolata da ortodossi, anche se l'ortodossia di questi non andava più in là della conformità liturgica e dell'attinenza ad alcune formule dogmatiche. Si può asserire quasi con certezza che, per i primi esuli, non ci fu un vero e proprio problema religioso, essendo essi abbastanza ortodossi per resistere a tentativi di conversione, ma non abbastanza colti per fare della loro diversità confessionale, come ne fecero i Coronei, un problema politico.

¹⁹ Il testo spagnolo della lettera si trova in Masci, *Sull'origine*, nota p. 74.

²⁰ Alcuni dei più celebri capitani, nel periodo 1500-30, furono albanesi: Costantino Ariamte, cognato di Scanderbeg; Ferrante Castriota, nipote di Scanderbeg. Giovio parla di "Musacchio vecchio e valoroso combattente" (Lib. 29, citato da Masci, *Sull'origine*, p. 76). Nicola Masi (Masci) di Napoli di Romania organizzò le squadre dei cappellotti (menzionati in *I promessi sposi*, cap. 29); Mercurio Bua è l'eroe di un poema epico di Tzanes Coronaios, "Bua Andragathemata". Nella seconda metà del cinquecento, Giorgio Basta e Nicola Basta furono famosi generali imperiali. Il primo è anche teorico della guerra di cavalleria leggera: *Maestro di campo generale* (Venezia, 1606); *Governo di cavalleria leggera* (Francoforte, 1612).

Nei documenti pervenuteci, o finora pubblicati, non si trova niente che confermi l'ipotesi che la Chiesa cattolica cercò di convertire i primi esuli. I tempi erano tali che essa, sotto la minaccia turca, aveva tutto l'interesse a non approfondire la spaccatura esistente con la Chiesa bizantina; il pericolo principale era l'islamismo, non l'eresia orientale. Quasi tutti i papi del periodo in questione, Leone X (1513—22), Paolo III (1534—50), Giulio III (1550—55), furono amichevoli verso la Chiesa bizantina²¹. In 1521, Leone X emise una enciclica per moderare lo zelo dei missionari cattolici nei loro tentativi di convertire le popolazioni greche sotto il dominio veneziano. Nel 1529 Vienna fu assediata dai Turchi. Nel 1536, Paolo III, con un'altra enciclica, ordinò i prelati cattolici di rispettare i sentimenti religiosi dei Coronei, lasciandoli perfino celebrare le funzioni religiose secondo il rito greco nelle chiese cattoliche. Questa enciclica è indizio che i Coronei, appena arrivati — guidati da un loro vescovo, secondo il Korolevskij²² — si misero all'opera per organizzare la comunità ortodossa in Italia. La chiesa bizantina si era, a lungo andare, quasi dissolta, e del rigoglioso movimento basiliano del periodo prenormanico, non restavano che alcuni monasteri agonizzanti. Furono i Coronei che eressero, nel 1547, San Nicola dei Greci in Palermo²³. In 1553, il Metropolita di Corone, Pafnuzio, visitò i villaggi albanesi bizantini della Terra di Otranto e vi ordinò preti, senza che la Santa Sede protestasse²⁴.

La questione del rito, che impronta tutta la storia degli Italo-Albanesi bizantini, è quindi un apporto coroneo. Consci dell'importanza storica della liturgia greca, e approfittando del momento politico favorevole, i Coronei diventarono ben presto i campioni del rito greco, scontrandosi così con i prelati cattolici. Essendo d'origine albanese per lo più, essi naturalmente fecero leva sul sentimento etnico e soprattutto sulla diversità di lingua. Si foggì così sin dall'inizio quell'alleanza, quel connubio, fra liturgia greca e lingua albanese destinata a sopravvivere, e che ebbe il suo monumento nella letteratura romantica arbëreshë. In questo senso il ruolo dei Coronei non si può sottovalutare. Assumendo coraggiosamente la direzione della comunità ortodossa albanese in Italia, i Coronei seppero costituirla in una forza sociale e politica d'indubbia identità, con cui si dovevano fare i conti. A. Masci riporta un fatto significativo²⁵. Secondo un documento ufficiale riferentesi al censimento del 1569, trenta villaggi della Calabria Citra non pagavano la tassa di undici carlini per casa che pagavano gli altri sessantotto villaggi e borghi albanesi. Siccome i Coronei erano stati esentati dalle tasse da Carlo V nel 1534, privilegio che venne ribadito da Filippo II nel 1620 e da Filippo IV nel 1672. Il Masci conclude a ragione che questi trenta villaggi dovevano essere considerati come feudi coronei. In altre parole, i nobili Coronei erano riusciti, in meno di una generazione, ad imporre la loro egemonia sui contadini albanesi della Calabria Citra, la maggior parte dei quali discendevano dai vecchi esuli. Il loro

²¹ G. Gatti & C. Korolevskij, *I riti e le chiese orientali* (Genova, 1942), p. 505.

²² *Ibid.* p. 503.

²³ Fu costruito da un albanese, Andrea Scarmiglia, e da un Coroneo, Matteo Manzo, secondo gli archivi parrocchiali di quella chiesa (M. Sciambra, *Indagini storiche sulla comunità greco-albanese di Palermo*. Grottaferrata, 1963, p. 17).

²⁴ Coco, *Casali albanesi*, p. 28.

²⁵ *Sull'origine*, nota p. 73.

dominio si spiega con la loro superiorità economica e culturale. I Coronei non vennero in Italia, come quelli della vecchia immigrazione, con solo una spada per tutto ornamento, ma portarono oggetti preziosi²⁶. I loro capi furono esonerati dalle tasse ed ebbero in seguito altri privilegi, alcuni di loro pervenendo ad alte cariche. Il giudizio del Tajani sulla divisione di classe che ne seguì è giusto: "Queste distinzioni servirono di base a ricostituire in Italia l'aristocrazia albanese; dappoiché i Coronei aderendo al potere si sono compiaciuti dei loro titoli, creando un dualismo con la generalità dei connazionali, i quali avendo più sofferto eransi partiti alla ventura senza protezione, privi di aiuti, quando non avevano più lena di combattere, né più speme di salvare il paese dalla totale caduta"²⁷.

Questi aristocratici imposero alla comunità bizantina arbëresh il loro sistema di giudizi e di valori, e controllarono a lungo la vita politica e culturale della comunità. Furono loro a fondare chiese e istituzioni culturali destinate ad istruire i futuri dirigenti, ecclesiastici e laici²⁸, furono loro a coltivare un senso di orgoglio etnico, come se gli Albanesi fossero una razza superiore agli indigeni; furono loro che cominciarono a scrivere la lingua e a raccogliere il folklore secondo criteri selettivi che si confacevano ai loro interessi di casta. E se non tutti i rappresentanti del culto e della cultura arbëresh furono coronei, l'egemonia che essi esercitarono sin dall'inizio si trasmise in forma di gusto aristocratico e teocratico, diventando a lungo andare costume. Questo spirito aristocratico-teocratico che permea la letteratura arbëresh si trova anche nella sua matrice folklorica. Il folklore italo-albanese è un tipico caso di *gesunkenes Kulturgut*.

I Coronei si stabilirono in varie parti del continente: in Calabria soprattutto (S. Demetrio sembra aver ricevuto l'epiteto di Corone dopo che vi fu trasportato la sede del Colleggio Corsini), in Basilicata, dove si aggiunsero alla popolazione esistente; in Molise. Alcuni passarono in Sicilia.

A questo punto conviene fare la distinzione fra Italo-Albanesi continentali e insulari. Si può dire che l'elemento etnico-linguistico preva nei primi, l'elemento liturgico-confessionale negli ultimi. Le prime colonie che persero la lingua furono quelle della Sicilia: Bronte, Biancavilla, S. Michele di Ganzaria, S. Angelo Muxaro. Seguirono Mezzojuso e Palazzo Adriano. L'albanese sta scomparendo in Contessa Entellina; e le due sole vere località albanofone della Sicilia sono oggi Piana e S. Cristina Gela. D'altro canto, le colonie siciliane hanno conservato il rito meglio: ci sono molte località cattoliche albanofone nel continente, ma solo una in Sicilia, S. Cristina. Il fatto poi che molti villaggi cattolici continentali continuino a parlare albanese dimostra chiaramente che l'etnicità è più forte della religiosità nei continentali.

Ragioni storiche si possono addurre per spiegare la gamma diversa della composizione culturale fra continentali e insulari. Il primo istituto

²⁶ *Rapsodie* III, 25 di G. de Rada parla di un Signor Andrea che conduce un convoglio di tre navi dirette verso l'occidente (proveniente quindi della Grecia). *Milosao* 15 parla di una immaginaria immigrazione in Calabria di ricchi idrioti.

²⁷ *Le istorie albanesi*, III, p. 48.

²⁸ Coronei o nobili in genere sono: i principali poeti e scrittori: Bidera, De Rada, Dara, Schirò; i fondatori di istituti: Reres, S. Rodotà, Guzzetta; gli eruditi e studiosi: P. Rodotà, Avati, Baffa, Masci, Crispi, Dorsa, Jenò, Bellusci, Basta, Marchianò.

religioso bizantino, il Monastero Basiliano di Mezzojuso, sorse nel 1609 per opera di Andrea Reres, della nota famiglia di cui si è parlato sopra. I monaci all'inizio furono quasi tutti ellenici (alcuni fatti venire da Candia). I prelati cattolici reagirono a questa intrusione, e ne seguì una lotta accanita. La passione con cui i monaci, assistiti dai siculo-albanesi in genere, resistettero al controllo latino, imposto loro dalla Santa Sede, fa pensare alla presenza fra i Siculo-Albanesi di un forte contingente ellenico. E benchè i monaci basiliani si distinguessero in seguito per il loro zelo missionario in servizio della Santa Sede, è significativo che, mentre i Calabro-Albanesi ebbero la loro richiesta per avere un loro vescovo approvata dalla Santa Sede nel 1733, questo diritto non fu riconosciuto ai Siculo-Albanesi che con un ritardo di mezzo secolo, nel 1784. Non molti anni dopo, il vescovo Nicola Chetta fu esonerato dalle sue funzioni a causa delle sue troppo calorose simpatie per la Chiesa Orientale. Un altro eminente sacerdote siculo-albanese, Demetrio Camarda, non fu ben visto per varie ragioni, avendo rigettato fra l'altro l'uso dell'alfabeto latino per quello greco nelle sue opere albanologiche. E perfino il moderato mons. Crispi termina le sue *Memorie storiche* con una poesia che è un inno allo spirito greco che rinvigorisce la Sicilia per mezzo delle colonie albanesi:

Un'altra volta
qui s'ode il nome di colonie greche.
Dei celesti la lingua in questo suolo
nella bella Trinacria il suon ripigli. . .

La letteratura italo-albanese comincia con un breve catechismo del 1592, opera di un giovane sacerdote di Piana, Luca Matranga, che vi prefisse una ottava modellata sullo strambotto. Nicola Figlia, di Mezzojuso, scrisse un altro catechismo, "Il Cristiano albanese", che si trova in un codice del 1737. Questo codice contiene anche alcune poesie religiose, imitazioni di inni sacri da parte del Figlia e di un altro siculo-albanese, Nicola Brancato, di Piana, i quali si succedettero come arcipreti di Chieuti, villaggio albanofono allora bizantino in provincia di Foggia. Altri ecclesiastici e laici siculo-albanesi (G. Barcia, G. Barbaci, F. Parrino, N. Chetta, G. Dara senior) composero poesie didattiche d'ispirazione religiosa e inni sacri in stile popolare. Giuseppe Schirò le raccolse nel volume *Canti sacri delle colonie albanesi di Sicilia* (1907), aggiungendovi alcune composizioni sue.

Il Manoscritto di Chieuti contiene inoltre diciotto poesie popolari di origine moreota, la più vecchia raccolta del genere. Michele Marchianò che scopre il codice, le pubblicò a parte in un volume, *Canti popolari albanesi delle Colonie d'Italia* (1908). I canti sono stati, se non tutti raccolti, almeno trascritti, dal Figlia. Il testo sembra ritoccato, vi s'incontrano interi versi aggiunti. Canto 4°, un canto d'amore, finisce con questa preghiera:

Inzot, ndihna Shën Mëri-vo,
ndihna Arbërit fanmiri,
te ku ndodhenë e dergjenë,
se lan pak té mlierit-o!
Edhe sot për shumë mot!

Signore e Santa Vergine, aiutateci!
Aiutate gli Albanesi alla ventura,
lì dove si trovano e languono,
ché sono pochi, i poveri!
Cento di questi giorni!

La preghiera sacerdotale per la minoranza albanese minacciata di estinzione in terra straniera è seguita dalla formola rituale “edhe sot për shumë mot” pronunciata in feste anche non religiose. La stessa formola conclude Canto 12°, e, in forma leggermente modificata, anche i canti 5° e 17°, tutti canti di nozze. Un altro canto di nozze, il 14°, termina con la preghiera “Inzot, ndihmo, Shën Mëri-vo”, già incontrata in Canto 4°. L’inserimento di formole di preghiera e di saluti in questi canti popolari fa pensare che essi erano usati dai preti siculo-albanesi come parte del rituale di nozze. Non meno di dieci di tali canti tradizionali sono canti di nozze, compreso la ballata di “Costantino il giovane”, che si usa cantare tuttora nelle feste nuziali. Il resto della raccolta consta di canti epici che celebrano vari eroi albanesi in guerra contro i Turchi, o elegie che lamentano la loro morte. L’ultimo canto è una variante di un canto raccolto a Shestan, un villaggio situato nella catena montagnosa che rinchiuso il Lago di Scutari: un giovanotto, Vlastare, scopre che la ragazza da lui rapita, Shega, è sua sorella.

Il titolo di questa raccolta, “Kënkëza të tjera të pleqrijsë”, “Altri canti tradizionali”, suggerisce che dall’insieme dei canti popolari il Figliane scelse alcuni, tralasciandone altri. Quelli che egli scelse e trascrisse nel codice, accanto al catechismo e i canti sacri, erano canti nuziali già in uso nel rituale di nozze degli arbëresh bizantini come anche canti epici di provenienza moreota. Tali canti, che servivano a consolidare la tradizione bizantina, figurano in compagnia di canti sacri che sono imitazioni di quelli cattolici in uso. Siamo di fronte a una operazione tipica di politica religiosa, a una soluzione di compromesso intesa a salvare la liturgia greca attraverso concessioni, piuttosto formali, al dogma cattolico.

La tradizione culturale calabro-albanese si muove in un ambito più libero da preoccupazioni dogmatiche. Non c’è, ad esempio, un corpo dottrinale di canti sacri come quelli del Codice di Chienti, e che Marchianò pubblicò in un volume a parte, *Poesie sacre albanesi* (1808). L’equivalente di questo, *Gjella e Shë Mërisë Virgjër* (La vita della Vergine) di Giulio Variboba (1762), è una raccolta di poesie religiose originali in gran parte e di tutt’altro stampo: lo spirito è latinizzante, il tono popolare, e spesso scherzoso, a volte perfino licenzioso, tanto che il Variboba è stato paragonato al prete calabrese dissoluto Domenico Piro (alias Donnu Pantu)²⁹. Le poesie del Variboba s’ispirano al folklore religioso. Ecco qui un passo in cui assistiamo alla conversazione, di gusto popolano, fra la Vergine e l’arcangelo Gabriele³⁰:

“U jam e virgjër.

Si një e virgjër mund ject ëmm’?
Këjo mbashat neng është urat,
Per një te virgjër eë meë se nëmm’.”

Engjelji foli: “Jo, se Zotiin
Tek vete hiin neng’e dënon;
Virgjinitaten e puritaten
Tek meë e gjëen, inëe e ngjaron.

“Vergine io sono.

Qual vergiu mai puot’essere madre?
Novella tale benedizione
non è; per vergine è più che outa.”

L’Angel rispose: “No, che il Signore
U’va e penetra non reca offesa.
Verginitade e puritade
U’più le trova più schiette rende.

²⁹ V. Straticò, *Manuale di letteratura albanese* (Hoepli, Milano, 1896), nota p. 211.

³⁰ Traduzione di Alfonso Chingò, manoscritto del 1887 (nella Biblioteca Regia di Copenhagen: Albansk Samling, IV, 4).

Si passqirën tek dielli hiin,
 Ai nëng'e nxiin, e driteson.
 Mos kijë pahuur, mos kije timuur :
 Vet Shipirti Shëjt vjen e të mbjon."

"Puru çl lujlen të me salvonj."
 Tha këjo zonj, "u jam kutiend.
 Si ai ti deet, si ai ta theet,
 Sempre jam prõntu edhe njëmend."

Mira lo specchio. Se il sol s'imbatte
 E' non l'offusca, ma lo rischiara.
 Non trepidare, non spaventarti,
 Lo Spirito Santo sol ti feconda!"

"Purch'Egli il fiore salvo mi tegna"
 Ella rispose, "son pur contenta.
 Come egli intende, come egli impone.
 Son sempre pronta, anche all'istante."

Il caso Variboba illustra bene la situazione religiosa presso gli Italo-Albanesi continentali durante la seconda metà del settecento. Erano i tempi quando in Francia si pubblicava l'Enciclopedia (*La Religieuse* del Diderot, del 1760, è quasi contemporanea di *Gjella*). Le idee illuministiche circolavano a Napoli, nell'insegnamento del Genovesi e del Filangieri, nelle dottrine economiche del Galiani. Queste idee dovevano aver raggiunto anche il Collegio Corsini, dove insegnavano allora tanto il Variboba, quanto Francesco Avati, che fu il primo a raccogliere canti popolari, e insegno poi il greco all'Università di Urbino. Stefano Rodotà, il fondatore del Collegio, e Samuele Rodotà, primo vescovo dei calabro-albanesi, erano stati dei moderati che, per mantenere il rito greco nella comunità albanese, erano dovuti venire a patti con la Chiesa cattolica. Tanto loro quanto Giorgio Guzzetta, che fondò il Seminario italo-greco di Palermo nel 1734, erano ben consci, dopo il fallito esperimento per l'autonomia da parte dei Basiliani di Mezzojuso, che l'avvenire del rito greco in Italia non poteva essere assicurato se non infeudando al Papato la Chiesa bizantina albanese. Questa politica aveva portato i suoi frutti. Ma verso la metà del secolo XVIII, una nuova corrente cominciava a delinearasi fra il clero bizantino, che era per l'epurazione del rito greco da influenze latine e per l'emancipazione fattuale della Chiesa albanese. Moderati e radicali si unirono per sconfiggere la tendenza latineggiante rappresentata dal Variboba³¹; la Santa Sede dovette cedere. Frattanto le idee massoniche cominciavano a farsi strada in mezzo al clero bizantino³², cui presto fecero seguito le idee giacobine. Il trasferimento del Collegio Corsini da San Benedetto Ullano a S. Demetrio (1791), segna la fine dell'egemonia dei moderati nella Chiesa albanese e l'inizio dell'egemonia dei radicali. Mons. Bugliari, il nuovo vescovo e presidente del Collegio, era imparentato a Pasquale Baffi e Angelo Masci, che rappresentavano la punta progressista degli intellettuali arbëresh del tempo. Il martirio di mons. Bugliari, massacrato da reazionari nel 1806, consolidò la corrente radicale, che fu dominante durante il vescovato di Domenico Bellusci (1806-33), il quale fu allo stesso tempo presidente del Collegio di S. Adriano. In questo collegio, di cui mons. Bellusci fece un centro culturale di primo ordine nel Regno, ebbe il suo focolare e fucina il giacobinismo calabro-albanese. Studenti di questi collegio furono: Girolamo de Rada; il suo amico Angelo Basile, sacerdote progressista e autore di una tragedia; Vincenzo Straticò, il

³¹ V. "Risposta critica ed apologetica [...]" manoscritto dell'ultimo ottocento, opera di Michele Bellusci (pubblicata da G. Ferrari in „Bollettino della Badia Greca din Grottaferrata", 1964, pp. 44-48). Vasa P. & E. L. Tamburi [P. Tamburi & E. Lupinacci], "Documenti su Giulio Variboba nell'Archivio di Propaganda Fide" in „Shëjzat" (1959), 11 - 12 pp. 387-402; (1960), 1-2, pp. 45-50; 5-6, pp. 171-82; 7-8, pp. 249-61.

³² G. Cingari, *Giacobini e sanfedisti in Calabria nel 1799* (D'Anna, Messina, 1975) p. 87.

poeta socialista; Giuseppe Serembe, il poeta *bohème*; Vincenzo Dorsa, benemerito studioso di tradizioni popolari; Domenico Mauro, il principale rappresentante del romanticismo calabrese, secondo il de Sanctis, uno dei capi della rivoluzione calabrese del '48, e uno dei Mille; Agesilao Milano che attentò alla vita di Ferdinando II nel 1856; Attanasio Dramis, amico del Milano, che fu nel 1867 segretario del Comitato Esecutivo del gruppo anarchico di Bakunin³³. Oreste Dito, storico di questo periodo ed ex-studente del Collegio di S. Adriano, lo descrisse nei termini seguenti:

Quel Collegio splende nella notte della tirannide come il faro luminoso della libertà, a cui s'educarono baldi e numerosi giovani coll'entusiasmo d'una idea, che essi trovavano decantata nelle opere de'grandi scrittori greci, e ch'essi sentivano ripetere dalle labbra dei loro maestri. Istituzione eminentemente popolare, il Collegio fu il centro settario della Calabria. Ivi si concepirono, ivi si organizzarono i moti del '44 e del '48, ivi si seppe rendere popolare l'idea della rivoluzione in tutti gli Albanesi, che come una: sola persona presero parte ai nostri rivolgimenti³⁴.

La tradizione culturale dei calabro-albanesi, che si fornì nell'ambito del loro collegio italo-greco, ha perciò un carattere più laico e più democratico, comparato alla tradizione culturale dei Siculo-Albanesi. Inaugurata da „latineggianti” eruditi quali i fratelli Rodotà (Pompilio Rodotà, bibliotecario alla Vaticana, pubblicò un'opera in tre volumi sulla storia del rito bizantino che rimane fondamentale in materia) e portata avanti in lingua albanese dall'eccentrico Variboba, quella tradizione fu continuata da laici aperti alle nuove idee, massoniche o illuministiche. Pasquale Baffa, bibliotecario del re e uno dei più valenti ellenisti del tempo, il quale pagò con la vita la sua partecipazione alla rivoluzione napoletana del 1799, era amico del Salfi e illuminato di Weishaupt. Suo nipote e discepolo, Angelo Masci, pubblicò nel 1792, quando cioè la Rivoluzione francese era in pieno sviluppo, un saggio erudito, *Esame politico legale dei diritti e delle prerogative de' Baroni*, che è una requisitoria contro i privilegi feudali e un invito alle riforme sociali. Un altro calabro-albanese, Cesare Marini, che fu insegnante di greco al Liceo di Cosenza prima di diventare avvocato celebre e uomo politico a Napoli, scrisse una *Memoria su' riti delle nozze presso gli Albanesi* (1831) e un trattato giuridico-filosofico, *Giambattista Vico al cospetto del secolo XIX* (1852). De Rada presenta se stesso, nel proemio del *Milosao*, come erede della poesia greca classica; e Serembe ha un sonetto per una insurrezione greca capeggiata da un Coroneo³⁵.

A partire dall'occupazione francese dell'Italia meridionale e dal regno di Murat, il sentimento di straniamento degli Italo-Albanesi si può considerare finito, benchè la nostalgia per la patria perduta continui ad ispirare i romantici ritardatari. I Calabro-Albanesi sono cospicui nei

³³ A. Lucarelli, "Attanasio Dramis. Nuovo contributo alla storia del Risorgimento e del socialismo italiano" in „Archivio storico per la Calabria e la Lucania” XIX (1950), pp. 133-48

³⁴ *La Rivoluzione calabrese del 1848* (Catanzaro, 1895), citato in Straticò, *Manuale di lett. albanese*, pp. 276-77.

³⁵ *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia*, I-III, Roma, 1758/1760/1763

registri della polizia borbonica durante la prima decade dell'ottocento, come giacobini e „patrioti”, carbonari e banditi³⁶. Da allora in poi i Calabro-Albanesi saranno fra i promotori di ogni insurrezione. De Rada racconta nella sua *Autobiologia* (libro I) la sua partecipazione all'insurrezione fallita del maggio 1837. L'insurrezione cosentina del marzo '44 finita in massacro fu opera precipua dei Calabro-Albanesi. Lo stesso si può dire della rivoluzione calabrese del '48. L'iniziativa rivoluzionaria si sposta verso i Siculo-Albanesi nella seconda metà del secolo. Francesco Crispi organizza la rivolta generale in Sicilia. E Rosolino Pilo riaccende gli animi delusi, dopo la sconfitta di Carini, con l'aiuto dei Pianioti capeggiati da Pietro Piediscalzi³⁷. Il Piediscalzi, che aveva partecipato all'insurrezione palermitana del '48 insieme al padre, cadde il 21 maggio, nell'assalto presso Monreale. Ma furono ancora le squadre albanesi quelle che salvarono le truppe garibaldine, ritiratesi a Piana, dall'assedio dell'armata regia, nella decisiva svolta della guerra³⁸. Ma la pagina più bella i Pianioti dovevano scriverla durante il movimento dei Fasci Siciliani, quando diedero all'Italia, sotto la guida di Nicola Barbato, l'esempio di come una massa di contadini, sfruttati ed oppressi, possa educarsi politicamente in un momento d'impeto rivoluzionario. „I contadini”, dice Barbato, „ora alzavano il capo, acquistavano coscienza di essere uomini [. . .] non chiedevano più l'elemosina, ma sapevano che ciò che chiedevano era loro diritto”³⁹.

Non tutti gli storici, e più difficilmente quelli nazionalisti, sono pronti a concedere agli Italo-Albanesi — come fa, ad esempio, il Treveleyan quando chiama Piana „il focolare della libertà nella Sicilia occidentale”⁴⁰ — il vanto di aver promosso la causa dell'emancipazione sociale, versando generosamente il sangue per l'Italia. Ma tutti gli storici concordano nel riconoscere a loro il merito di aver risuscitato la moribonda liturgia greca, insufflando nuova vita a una forma di religione condannata⁴¹. Ergendosi a campioni della liturgia greca, gli Albanesi poterono giocare un ruolo culturale superiore alla loro forza numerica e alle loro magre risorse. Grazie ad una determinazione rara nella storia, e secondata da una diplomazia astuta, essi riuscirono a farsi prima ascoltare, poi accettare, e finalmente rispettare dalla Chiesa cattolica. E anche quando, dopo la rivoluzione partenopea del 1799, la questione del rito cominciò a rifluire, lasciando passare in primo piano le rivendicazioni politiche e

³⁶ Il numero dei „patrioti”, antiborbonici in maggior parti carbonari, raggiunge, nel 1808, i quattro mila, seconda Angela Valente (*Gioacchino Murat e l'Italia meridionale*, Einaudi, Torino, 1941, nota p. 212). Scrive G. Cingari: „Più serio fu il moto nei paesi 'albanesi' di Mongrassano, S. Martino, Cerzeto, Torano, Cavallerizzo e S. Giacomo. Tutti questi non solo resistettero al passaggio delle truppe realiste dopo la caduta di Cosenza in mano alle avanguardie del Ruffo, ma ripresero subito la loro azione, ripiantando l'albero della libertà [. . .] Il moto repubblicano fu sostenuto dal basso popolo. Ancora dopo molti mesi dal ristabilimento del governo borbonico, Cerzeto e i paesi circostanti erano battuti da una schiera di rei di Stato, capeggiati dal prete albanese D. Ercole Majerà e da un suo nipote” (*Giacobini e sanfedisti*, p. 128—29).

³⁷ G. M. Treveleyan, *Garibaldi and the Thousand* (Longmans, London, 1918), pp. 158—59.

³⁸ *Ibid.*, pp. 278—82.

³⁹ Citato da S. F. Romano, *Storia dei Fasci Siciliani* (Laterza, Bari, 1959), p. 109.

⁴⁰ Treveleyan, *Garibaldi*, p. 158.

⁴¹ V. ad esempio, B. Spano, *La grecità bizantina e i suoi riflessi geografici nell'Italia meridionale e insulare* (Istituto Geografico dell'Università di Pisa, 1965), p. 125.

sociali, la tradizione greco-bizantina non sparì del tutto, e continuò allora, come continua tuttora, sebbene su scala ridotta, a un livello che è insieme religioso e folclorico.

Si può dire in conclusione che la greicità è stata più cospicua presso i continentali, la bizantinità presso gli insulari. Fattori geografici (la Calabria quasi coincide con la Magna Grecia), etnici (i continentali albanofoni discendono per lo più da esuli dalla madre patria), confessionali (essi sono cattolici in gran parte), e finalmente culturali (Napoli, verso cui gravitavano, è stato a lungo, per ragioni dinastiche, in contatto con la cultura francese) hanno fatto sì che i continentali fossero più eclettici, meno intrasigenti, nel coltivare la loro bizantinità (così, De Rada, figlio di un prete bizantino, e per niente latineggiante, sposa tuttavia una cattolica italo-albanese). I Siculo-Albanesi, d'altro canto, sono rimasti più ligi alla tradizione bizantina, per loro il rito è stato altrettanto importante quanto la lingua, ed hanno lottato per esso con una passione che spesso raggiungeva il fanatismo⁴². L'isolamento e la dispersione delle colonie Siculo-Albanesi hanno favorito uno spirito di campanilismo. L'altro fattore importante è stato già menzionato quando si è detto che i siculo-albanesi sono per lo più di origine greco-albanese.

⁴² Un documento curioso in questo senso è un volumetto anonimo, *Dialogo popolare tra un prete e un operaio sulle questioni greco-latine di Palazzo Adriano* (Palermo, 1899). L'autore, quasi di certo cattolico, mette a nudo le mene egemoniche del clero bizantino locale, riportando fatti che sono tanto crudi e così poco scrupolosi da sembrare esagerati. Ma bisognerebbe aggiungere che nemmeno il più colto rappresentante dei Siculo-Albanesi, mons. Crispi, è immune da quel vizio, come si può vedere dalla lettura delle sue *Memorie storiche* (1853), dove veri atti ingiuriosi perpetrati dai bizantini ai cattolici di Palazzo Adriano sono descritti come scherzi innocui.

TRUTH AND FICTION IN CAPTAIN JOHN SMITH'S ADVENTURES IN TRANSYLVANIA AND VALACHIA IN THE YEAR 1602¹

MARIA HOLBAN

It is difficult to reach the standard of unalloyed fiction that greets the reader of Captain John Smith's *True Travels*². The story of his adventures in the old, as well as the new world has turned him into a hero and a legend. Trying to get at the truth is little short of desecration, even though the adventures of central and southeastern Europe do not necessarily interfere with the romance of Virginia. But questioning them means questioning the truth of the *True Travels* as a whole and the veracity of the glorious captain himself. His achievements in the wars against the Turks in Hungary with their sequel in Transylvania and Valachia

¹ The present paper was drawn up for the British-Romanian Symposium which took place at Căciulași near Bucharest in 1975.

A critical analysis of the alleged adventures of John Smith in Transylvania and Valachia has been attempted by us in the 4-th volume of our series of reports of foreign travellers about our country. (*Călători străini despre țările noastre*, IV, 1972 pp. 513–541). Our object had been then to test the historical truth of the facts and circumstances related by the author of the *Travels* himself in reference to our country. Our present aim is to discuss the arguments brought forth by the staunchest champions of J. S. namely Mrs. Laura Polanyi Striker and Mr. Philip Barbour, rallying to his rescue after the shattering criticism of L. Kropf in regard to this hero's adventures in Transylvania and Valachia. We are much indebted to the author of *The Three Worlds of Captain Smith*, who kindly parted on our behalf with some of the printed material which had not been available to us formerly, to wit his own *Fact and Fiction* . . . Mrs Striker's *Reappraisal* and Dr. Pichler's paper on the Styrian sources explored by him in connection with the problem of the valiant captain's truthfulness.

² J. S. 's adventures in Eastern Europe have been published twice in two different versions. The first appeared in Samuel Purchas's well-known series *Hakluytus Posthumus or Purchas, His Pilgrimes*, vol. VIII, under the title: *The travels and adventures of Captain John Smith in divers parts of the world, begun about the year 1596. His travels thorow France, Italy and on the seacoasts of Europe, Africa and Asia. His entertainment and exploits in the Emperour's warres against the Turke, his subtle stratagemes, valorous combats, applause, advancement, honour.* This "Discourse" was passed off in the introductory chapter as an excerpt from "a book intituled *The Warres of Transylvania, Wallachia and Moldavia, written by Francisco Ferneza a learned Italian secretarie to Sigismundus Bathor the Princee*". On the following page (326) the editor clearly stresses this point: Extracts of Captain Smith's Transylvanian Acts out of Francisco Ferneza his Storie. The second version which appeared in London in 1630, after the death of Samuel Purchas, was printed by J. S. himself as *The true travels, adventures and observations of Captain J. S. in Europe, Asia, Africa and America from Anno Domini 1593 to 1623*. A marginal note mentions again Francisco Ferneza, but gives a different wording to the title of his supposed work, replacing *Transylvania* by *Hungary* and asserting that Ferneza's text had been *Translated by Master Purchas*, a statement that could not well be contradicted by that worthy editor, dead now for full four years. This second version (*The True Travels*.) is a blow up of *The Travels*, with many enlargements and additions of new and fabulous adventures.

did not start any debate, till the "Communication"³ of the Hungarian contributor to the "American Historical Review", L. Lewis Kropf branded him as an impostor. The believers in John Smith found it very hard to accept this too sweeping criticism", assuming it to be solely responsible for the discredited cast upon their hero. So the first move would be to disprove the disprove, in other words, to strike back. There appeared accordingly an article in "The Virginia Magazine of History and Biography" entitled: *The Hungarian historian Lewis L. Kropf on Captain John Smith's True Travels, a Reappraisal*⁴. Its aim was rather to dispute and to confute some of the arguments, than to consider dispassionately the problem in itself. Bradford Smith had published previously a biography of the captain. (1953). In 1962 he published together with Mrs. Laura Polanyi Striker *The Rehabilitation of Captain John Smith*, coming after a series of articles dedicated to the contacts of John Smith with Hungary and Transylvania. The Smith students appealed to specialists on Styrian sources and enlisted the help of the Archivist of the Central Archives of Styria, Dr. Franz Pichler⁵ to prove the truth of John Smith's adventures at "Olumpagh". But the final inferences do not seem to have been quite convincing. For there is an "if" to them. "There would therefore be hardly any reason to doubt the validity of Smith's Olumpagh *if* we could find a report of this matter in our sources" (p. 341). There is also some doubt expressed as to why the liberation of Olumpagh was under the command of the Inner Austrian Chief of artillery Khissl (p. 352) or how John Smith "leaves Styria and enters the so-called Kanisza territory . . . (which . . . lay beyond the jurisdiction of the Duke) . . . Does Smith not show himself in a situation *which would hardly be historically possible?*" (336) And why in the reports on the endangered Limbach . . . General Khissl doesn't appear in any of these documents (341). John Smith's assertions are accepted with caution: "Smith *professed* to be a pyrotechnical expert, which he might have become in the Netherlands' warfare" (p. 335) "Smith *professes* to have participated in the liberation of Fort Olumpagh" (p. 336). The version of John Smith's feats at Olumpagh is cautiously introduced in a non-committal way: "*Smith's story is . . .*" etc. (341). And further (p. 352): "Henry Volda, under whose command *Smith says* he took up service in Kermend" . . . etc. And lastly the conclusive statement: . . . "The world in which J. S. *professes* to have stood on his own is not invented. . . and its personalities and happenings are to be found more or less clearly in the styrian sources." As for J. S.'s exploits, the learned

³ In a review appended to John Fiske's *Old Virginia and her neighbors* in the "American Historical Review" for July 1898. His interest in John Smith's tale goes as far back as 1888 when he first broached this subject in the Hungarian periodical "Turul". It was pursued in the London periodical "Notes and Queries", 1890, 1894, and "The American Review" 1895, etc. and a number of Hungarian periodicals.

⁴ By Mrs. Laura Polanyi Striker in the vol. 66, No. 1, January 1958. Previously this author had published *Captain J. S.'s Hungary and Transylvania* included in Bradford Smith's book *Captain J. S., his life and legend*, (1953). It was followed in 1957 by an *Essay on Captain J. S. in Seventeenth Century Literature* (1957) and an article *Hungary's role in the life of J. S.*, in "Hungary", vol. 11, no. 2-3. In 1962 Mrs. Striker published jointly with Bradford Smith *The Rehabilitation of Capt. J. S.*

⁵ Franz Pichler, *Captain J. S. in the light of Styrian sources*, in "The Virginian Magazine of History and Biography" 1957, pp. 332-354.

archivist does not commit himself. "The answer depends on the character of the man" (354). Which clearly means that the frame is all right, but the picture may be quite wrong.

Instead of examining the whole evidence of the case, starting at the beginning and going through all the proofs and arguments in favour of the veracity of the adventures set in Hungary, Transylvania and Valachia, Smith's champions have proceeded by patches, concentrating on some non-significant details to prove the reality of the persons, places or events mentioned by their hero, but not caring to discuss the essential points bearing on the insincerity of his statements. The first thing to be done would have been to test the genuineness of the two cardinal proofs flourished with no mean pride by the author: the astonishing patent of Sigismund Báthory⁶, and the very puzzling work of the mysterious Francisco Ferneza. The first caused some perplexity owing to the appearance of some very strange names supposed to have been misread in some vague way, whilst the second, if it did raise some doubt, this was not about the truthfulness of the captain, but about *the genuineness of Purchas's source* (!), and it was quickly dispelled by the thought "that this would be the only example of such dishonesty in all the serious parson's vast work" (Ph. Barbour). In the same way another staunch upholder of J. S. against L. Kropf's calumnies (Mrs. Striker), accuses the king of armes, Garter, of having misinterpreted two passages of the patent granted by Sigismund Báthory, but confesses nevertheless that "the embarrassing clause calling Báthory '*Earle of Anchard, Salford and Growenda*' is puzzling, but it is far more relevant (?) that Smith... who was a very religious man, on his death bed held his coat of arms as a prized possession... which he transferred in his will. . . (!). . . Neither the admitted flaws of the patent, nor any doubts about the three duels should invalidate J. S.'s death bed testimony"! Nevertheless even convictions based on such solid moral ground must collect material proofs to convince the unbelievers.

The latest biographer of the captain, Mr. Philip Barbour, considering the researches in the Styrian sources as only a "preliminary investigation", undertook personally, with the aid of Dr. Pichler to delve into the genealogical connections of the "petty nobility of the Krain" to prove the reality of the persons named by Smith. In the first stage of his arrival at Graz, his chief sponsors were Lord Ebersbaught, Baron Khizzl and the Earl of Meldritch. Of those three, only the baron has a known record. So

⁶ This patent is a childish forgery, as any reader with some experience of the documents of S. Báthory may well judge, casting a look at the wording of the text, as well as on the facsimile of the spurious seal affixed to it. Both may be found in *The Three Worlds*, where to the Latin original is appended an English translation made by the king of arms Garter in 1625 when J. S. was finally persuaded by Purchas to exhibit his patent and have it certified.

In this document Sigismund assumes the title of duke (!) of Transylvania calling himself "Dei gratia dux Transylvaniae, Walachiae et Vandalorum (!) comes Anchard, Salford, Growenda (!)". — The real title he used in his patents was as follows: Nos Sig. D. gr. Transylvaniae, Moldaviae, Walachiae transalpinae et sacri rom. Imperii princeps, partium regni Hungariae dominus, aurei velleris eques et siculorum comes. — A simpler formula occurs in 1602 before his renunciation: Nos S. D. gr. Transylvaniae et sacri rom. imperii princeps. — He attached too much importance to his title of Princeps awarded him in 1594 to ever style himself otherwise. The credulous Garter was satisfied with this strange rigmarole and went as far as to translate Vandalorum by Moldavia !. The ever present Meldrich himself sports a new name and title: Henricus Volda, comes de Meldri, Salmariae et Peldoiae .

beginning with him, the researchers found that his brother's wife's aunt married a certain Veit Eibiswald, and that another relation, Katharina von Eibiswald married a Wagen von Wagensberg "who was very likely Smith's *Vahan*"⁷. As for Ebersbaught "he may even have been Sygmund, Freiherr von Eibiswald who fought the Turks at Esztergom and Nagykanizsa in Hungary and in Transylvania". This seemed sufficient for naming hereafter Ebersbaught by the name of Eibiswald. Mrs Laura Polanyi Striker comes closer to the mark when, having first named Carl von Herbetsdorf (a captain serving at Radkersburg "who might logically have been at Oberlimbach where Smith puts him during the siege") adds hesitatingly: "There was also a Hans Sigmund . . . Baron von Herbertstein . . ." Actually he was a very well-known person, being the governor of Slovenia, mentioned frequently in the war bulletins of the siege of Kanysza and its echoes in the histories of de Thou and Knolles, or better still, in Ortelius's *Chronologia* or in less impressive works, as for instance Spontoni's *Attioni . . . de re de Ungheria*. This does not confirm the theory of the "obscurity" of the patrons claimed by Smith. Those had to be persons of consequence and not mere nobodies. After the relief of Olimpagh Ebersbaught fades out of the picture whilst on the contrary Meldritch is very much there. Who can he be? According to the afore-mentioned researches he should be a count of Modrusch of the family Frankopan (Frangipan transplanted in Hungary). But there is a very serious drawback to this. And that is the family name with which J. S. endowed so unnecessarily the hero of his epic, who is called — not once only, but twice — Henry Volda, Earl of Meldritch (in English as well as in Latin). This choice is the more extraordinary as it is the very name of a treacherous Swiss whom J. S. trusted absolutely in Virginia, and who betrayed him to his enemies. The captain's biographer can only wonder: "Whether this was S. 's idea we cannot tell". Meaning of course that the name may have been misread by S. 's friends supposed to have helped with the deciphering of the patent.

An association of the name of Volda with that of a Thomas Folta belonging to a family of lower nobility of the frontier knightly guard, invested in 1582 jointly with other 64 families of similar standing with a possession near Kermend is suggested by Dr. Pichler, adding that a great number of these frontier guards . . . were of Transylvanian origin. Dr. Pichler goes no further. His suggestion acquires a new certainty under Mrs. Striker's pen. With the difference that nothing is said about the *lower* nobility, or that the possession is no longer near Kermend, but near Oberlimbach, and that there is no mention of the fact that it was shared by all these 64 families of frontier guards. At the same time the new wording leaves the false impression that J. S. himself referred to Meldritch-Volda as member of one of the noble families of frontier guards . . . etc. For our part we believe that Ebersbaught and Meldritch stand exactly on the same footing and are real persons at the start, but the longer they live, the more unreal they become, because they were taken out of real life, *but only as names* to be used subsequently to build pure fiction. The importance of names seems to have monopolized the whole attention of

⁷ Ph. Barbour, *Fact and Fiction* . . . pp. 101—114.

S.'s champions, whose chief argument is the reality of the names mentioned by Smith. In P. Barbour's *Fact and Fiction* they are divided into real ones and "fictional" ones. The first are those of the "Transylvanian officers with whom Smith was associated in 1602... the great bulk of which are to be found on contemporary maps. In many cases Smith may have refreshed his memory (!) with the aid of such maps. At the same time "the names of the Turkish officers are so conspicuously non-Turkish for the most part, that they seem added merely to give colour to the story.. This element of fiction must not be deplored as unhistorical, but accepted as contributing to the vividness of S.'s narrative". So, of course, following this line of reasoning the persons whose names are on the maps are absolutely real. This is equally the opinion expressed in the "Reappraisal" already mentioned. "Practically all the names S. mentions are to be found on de Bry's map ⁸, showing that these nobles were the squires of the places from which, as was customary, they derived their surnames". Only there is a very serious exception to this rule. For all those names are German and belong to places and boroughs of the Saxon districts of Transylvania, where noblemen were not allowed to establish themselves, encroaching on the territory of the community, or to style themselves as their squires or lords. The king himself could not alter this rule. Consequently this endowing of Sigismund's Hungarian followers with names belonging to the Saxon communities — far from proving their reality — betrays the artifice that is used, and pleads for the non-existence of all that noble crowd. Amongst this crew that accompanied Meldritch to Valachia there are a few whose names do not occur on any map, for instance Bavell and Mavazzo. They must be "fictional", as well as those of the three colonels of the enemy: Oversal, Dubras and Calab. No suggestion is made concerning them. Finally, we are told that "Smith's personal names... are largely perplexing.. We may suspect him of picking names at random to colour an already colourful account... and even they bear evidence of being derived from some actual name (!). It cannot be said that they are proven inventions" (!).

Having dwelt already too long on this sampling of the manner of J. S.'s vindication, we must hasten to the essentials of the case. Of the threefold adventures in Hungary, Transylvania and Valachia, we must omit those of the first stage. Those of Transylvania face us with a parallel reality: that of fiction and that of history. The first taking its substance, most certainly from imagination, and from vague reminiscences of the glowing accounts of the Turkish wars widely spread by printed leaflets or by almanacks, the second from sound historical works pored over most conscientiously, but used without any scruple towards sincerity. The two realities do not seem to mingle. We may call them the Two Worlds of J. S. The Transylvanian adventures belong to the first. Nothing is real. Time and place are as vague as well can be. Everything is out of focus. It is as if one had passed through the looking glass into a land of fancy. Next to it is the land of sober history. Whole passages of R. Knolles's *History of the Turks* have been reworded by J. S. and included in

⁸ Theodore de Bry's map included in the *Pannoniae Historia Chronologica* printed in Frankfurt am Main in 1596.

his *True Travels* to supply a setting to the adventures. But it has first to be made suitable. And to that end he strikes out the features that are in contradiction with the main facts supporting the adventures as they are outlined in the narrative. Knolles's *History* is not always colourful or detailed and does not go into many particulars of time and place, which is very convenient. But circumstances still are mentioned, though very rapidly. And in explaining Sigismund's wish to come to terms with the emperor, there is an allusion to the help that the prince had vainly expected from his allies, the Poles *and the Turks*. In Smith's rewording the Turks were crossed out so as not to contradict the startling invention of Sigismund fighting the Turks in 1602! In the last months of the preceding year, he had received in Braşov the sultan's solemn confirmation of his title of vassal prince of Transylvania. This need of an adjustment of the setting to the action shows plainly that the Transylvanian adventures had materialised before, and could not be altered to suit the general scheme of History, so that History had to comply with the strange facts already outlined. We do not know which is the most staggering, Sigismund's new metamorphosis at this stage (though in character with his behaviour in other circumstances) or the curious development of Count Meldritch, who grows in a most alarming way quite out of recognition. He acquires larger dimensions in time and space than are healthy. All of a sudden he becomes a Transylvanian by birth, nursing a grievance against the Turks for the wrongs to his father, deprived by them of his estates and of his life! He will fight them to regain his rightful possessions. He becomes suddenly bloodthirsty and cruel. We are told he had served the emperor very faithfully for full 20 years. And then being sent by the Duke of Mercoeur to Transylvania to assist Basta against Sigismund, . . . "the earl neither finding pay, or such regard as he expected, perswaded his troupes rather to serve the prince against the Turkes, than Basta against the prince. The souldiers worn out with these paylesse travels, upon hope to make Bootie of what they could get from the Turke, were easily perswaded to follow him Wheresoever, especially to help to regain or ransacke (!) his father's Country then possessed by the Turkes, which (they heard) notwithstanding those warres, were rich and unspoyled. The prince, glad of so brave a commander and so many ancient and expert souldiers, made him campemaster of his armie, gave him all necessaries else he could, and what freedome they desired to ransacke the Turkes"! Through this strange proceeding he turns himself into a condottiere and his soldiers into Hajduks! For that is exactly the position defined in the passage just quoted. In the *True Travels* the number of the soldiers is given as 6000. But the earl's motives for changing sides are different: no longer discontent for want of pay (!) or regard, but a choice adopted for political reasons. Although Mercoeur's army was dismissed late in autumn, Meldritch seems to have heard, only after having reached Transylvania, and seemingly at the same time, the news of Michael's death,⁹ in 1601 and that of the duke, which occurred in February 1602. We are further told that Sigismund was then "in possession of the best part of

⁹ Michael the Brave, prince of Valachia, murdered in cold blood by Basta's orders on the 9th of August 1601.

Transylvania". But if the earl did change sides after hearing of Mercoeur's death, he would have taken that step after the conclusion of the truce between Basta and Sigismund, who according to Knolles, had been losing one place after another. It does not look the right time for changing or taking sides at all, as the truce would put an end to all military ventures. In the Reappraisal already quoted, Meldritch's gesture is rendered differently, probably on moral grounds: "The officer in charge, Volda (= Meldritch) did not comply with /Mercoeur's/ orders, *but left the imperial army* (!) and took up service with the Transylvanian Duke". No mention whatever of his persuading the imperial soldiers to follow him! — The earl's army grows mysteriously to 8000 men, with whom he besieges the unnamed city figuring in an illustration of his True Travels, drawn probably after his indications, as "the siege of Regall".

The Transylvanian adventures face the reader with three major problems: 1. Sigismund's position, as it appears in the narrative and in history, 2. the identification of the "land of Zarkam", 3. the identification of the city (of Regall). We shall start on the second of these points. Meldritch, quite decided to fight the Turks, begins by making incursions into the "land of Zarkam" which appears to be a sort of borderland or no man's land, near to the "plains of Regall", where the afore said strong city held by the Turks is situated. The description of the inhabitants of Zarkam as "some Turks, some Tartars, some Jews, but most banditos, renegadoes, and such like" may well perplex any reader. It does not seem to fit in anywhere. There may perhaps be some reminiscences of the dreadful conditions of the waste lands of Hungary or Slovenia, bordering the theater of the war operations, infested by renegates, such as the vallon soldiers of Papa, for instance, who were accused of atrocities and misdeeds against the Christians they could capture. The inhabitants seem to have that in common, that they are not Christians. But why should the Tatars, who come riding in swarms to plunder and rush away with their loot, settle down in a region lying outside their range? And finally what would the Jews be doing there? It is clearly a composite picture meant to excite the fancy. Although Smith does not use any Magyar names, preferring the German ones of the map of de Bry (which has also some Hungarian parallel names, as for instance Veresthorn along Rotenthurm), it is assumed by Smith's upholders that the name of Zarkam, or Zarkain (for it is spelt in both ways) is meant for Zarkani, which is the Hungarian name for the locality of Șercaia not far from the castle of Făgăraș, held by Sigismund's followers. There is no connection whatever between this place and the queer land of Zarkam depicted by Smith. That is why in *Fact and Fiction* the solution Zarkam = Șercaia is abandoned for very good reasons, and the place is located in Șeica Mare (germ. Markt Schelken some distance north of Sibiu) for no reason at all. The previous assumption had an excuse, the seeming similarity of the name. The "more likely" choice of Șeica Mare has not even those grounds to recommend it. Its Hungarian name is Nagyselik. None of its three names resembles in the least the one given by Smith. We may try an explanation suggested by de Bry's map, which was familiar to the captain. On it Alba Iulia appears with its parallel names of Alba Iulia and Weissenburg. Under the name of Alba Iulia

one may read *Uarcha* (= *Varcha*) which is meant for the place called *Warda*, *Oarda* or *Varadgya*. What is significant is the fact that the capital *V* resembles a *Z* and may be read as such. Considering the association that Smith clearly forces on the reader, between the city (of *Regall*) and *Alba Iulia*, this may be a key to solving the problem in hand.

We must return now to our first task, trying to understand Sigismund's position in regard to the siege of *Regall*. In 1602 he was a vassal to the Turks. In the war against the emperor he depended upon their support although distrusting them. He kept on asking for money and military assistance even while treating for peace with the imperials. The Turks actually sent him secretly gold, which fell to the lot of *Basta*. So how could he countenance *Meldritch's* Turkish venture? This question meets with a very strange answer. Countering *L. Kropf's* arguments, his opponents flourished a trump card: the *hajduks*! How they contrived to become Turks, after some clever shuffling, is a miracle. The historian *Bethlen* quoted in the *Reappraisal*, denouncing their misdeeds, says that "they were mainly *hajdus* from *Hungary*" (book 1). In another place (book V) he calls them "a medley of *Hungarians*, *Thracians*, *Serbian*s, *Valachians* and other nations". Briefly "These were *the Turks* Smith fought". The key to all this is the information given by *Szamosközy*, that upon the conclusion of the truce between *Basta* and *Sigismund*, *Basta* recalled his troops from *Transylvania* and declared "in written letters" that if the *hajduks* would not retire also, he would not esteem it a breach of the said truce if *Sigismund* would chase them out of the land. Accordingly the *battles* against the Turks described by Smith were those against the *hajduks*, when Smith says: "*Szekely* after taking and sacking three more places, returned to the prince's camp with much booty and many prisoners".

Mrs. *L. Polanyi Striker* adds that this "is confirmed by *Szamosközy* and *Miko*, who elaborately describe the battles and sieges of *Báthory's* army against the *hajdu* troops, their return to the prince's camp, their booty and their prisoners". "*Veratio* and *Kupronka* are places sacked by the *hajdus* and had to be retaken. . ." As for *Regall*, it is naturally "the regal city" *Alba Iulia*, and the battle of course, is real! But we are not really told how *Alba Iulia* comes into the picture. As for the *battles* and *sieges* etc. here is *Szamosközy's* evidence¹¹. « *Basta* concluding the truce with *Sigismund*, left *Transylvania* starting with his army towards *Satu Mare* (*Sakmar*). But the *hajduks* would not leave off plundering *Transylvania*, and they were causing damage and making merry in the district of *Cluj*. *Basta* gave then to *Sigismund* a sealed document allowing him to chase them out of the country without its being a breach of truce. Amongst these *hajduks* was also *Radul*,¹² who became afterwards prince of *Valachia*, and a Greek (= orthodox) archbishop of the *Bulgarians* and *Serbs* across the *Danube*. *Csaki*, rising with a numerous army against the *hajduks*, met them near *Agírbici* (*Egerbeg*) and fighting with them,

¹⁰ *Historia de rebus transilvanicis*, book 1 and V.

¹¹ *Ioachim Crăciun, Cronicarul Szamosközi și însemnările lui privitoare la români, 1566 – 1608*, p. 163. For a complete edition of *Szamosközi's* work see *Mon. Hung. Hist.* For our present purpose see *Scriptores* IV p. 165. Also *Scriptores* VII for *Fr. Miko's* relation.

¹² The future *Radu Șerban*.

defeated them, capturing many carts, slaves and goods. The slaves got mainly in the Tatars' hands. The archbishop Demetrios¹³, being captured, was led to Csaki who set him free without any ransom, to the great discontent of the soldiers. The hajduks whilst they were at Agîrbici started to go towards Grind (Gerend), where at the time Sigismund Sarmasagy was befinding himself. But he, not waiting for the hajduks's camp to arrive, ran away with several others towards Alba Iulia. And during his flight he met G. Kovaacs, a chief of the hajduks whom he captured and sent to Csaki at Ujvar, from whom the latter heard about everything".

The first thing that strikes us is that Smith does not come into this at all! The whole action is being led by Csaki. Stranger still, Csaki's blow was aimed directly at Radu Şerban's followers, who were ready to start on their march to Valachia to restore the latter to his principality¹⁴. On the 24th of March prince Jeremy Movilă writes from Iassy, his capital, to the Polish chancellor Zamoycki, informing him of the news sent by Sigismund. They are as follows: "Basta with his troops has already left Transylvania. Only the Buzescos together with Mîrza, not heeding Basta's orders, delayed their departure, remaining with the sabbatarians. The lord Istvan Csaki with the Transylvanian troops has completely beaten them and pursued them several leagues. It seems that they intended to march with those troops towards Valachia by way of Sibiu, but their plans, thank God, have miscarried, and it is probable that they will no longer go there. I have also my messengers that are now with the lord Istvan Csaki... and they will inform me of everything". Some time later the palatine of Cracovia sent the king some more details: "The little hospodar, the one elected by the Buzescos, concluded a deal with the 'free servants', the Cossaks and a crowd of mean people, and has gathered a troop of over 10000 men intending to go to Valachia. But as they caused much damage in Transylvania, the lord Csaki *with the Tatars* attacked him and defeated him so severely that very few could escape. The lord Csaki captured also a rich booty". As far as I have been able to check the information bearing on the interval February—July 1602, all those battles and sieges against the hajduks mentioned in the Reappraisal dwindle to this only one, mentioned in different sources and by different historians, but being nonetheless unique. Perhaps Mrs. Striker may have been including in those battles, the one fought at Trăscău (Thorozko) by the Hungarian hajduks coming from the northern districts to attack Sigismund, who was staying at Alba Iulia. The hajduks, numbering 3000 men were led by Farkas the Small, Abraham Horvat, the Szekel Peter Konkoli and one, Paul Hadrian, who shortly before had left the prince's

¹³ Demetrios Rally, orthodox archbishop of Tirnovo in Bulgaria, one of the most fiery advocates for an anti-Turk league in the Balkans. He fled in 1598 to Valachia, where he was received with great honour by the prince Michael to whom he was related and whom he accompanied in 1600 to Transylvania.

¹⁴ In the instance referred to by Szamosközi the attack of Csaki was clearly directed against the troops that were to start towards Valachia in support of prince Radu's move against Simion Movilă, brother to the prince of Moldavia, Jeremy Movilă, who helped him to the principality of Valachia. The aim of the attackers stands out very clearly in prince Jeremy's letters to Zamoycki published in Hirmuzaki, *Supplement* 11, 2. The prince's close interest in Csaki's move is self-evident, as well for the sake of his brother, as for that of the Polish-Turkish policy they were both following.

service with a group of roving soldiers, on account of their wages being long due, and had run over to Basta's camp. The afore mentioned hajduks were following his camp. Their idea was probably to ransom the prince, who hearing of the intended attack promptly fled to Sebeş, and from there to the strong castle of Deva, sending in the meantime his army under J. Szelestei and F. Lugosi against the approaching host that was met as far as Trăscău (Thorozko), north of Aiud. The hajduks were repulsed, but Lugosi was killed. There does not seem to have been any booty, or much joy on the return. In the meantime Alba Iulia had been committed to the care of Moyses Szekely and two other Transylvanian nobles. To the great disgust of all his subjects he set free the hajduks that had been caught and sent them away with presents! As for his nearest and dearest, he distrusted them very much. He was afraid of Moyses Szekely whom he had imprisoned at the instigation of Csaki. Afterwards beginning to fear Csaki, who was betraying him to Basta, he recalled Moyses from the castle of Făgăraş where he was in custody, but was not sure of him either. He was not very much deceived as Moyses and his fellow keeper of Alba Iulia were planning to kidnap him, and had the support of the most important Transylvanians.

How does all this tally with the state of things described in the Reappraisal? The hajduks were not Turks, Tatars or Jews, nor renegates, except in the sense that they were not above changing sides. They did not come from some dread lair or some thief's den, but from the area of Basta's camp. So finally where was the land of Zarkam? As for the siege of Regall, claimed by Smith's upholders to be Alba Iulia, how does it agree with the facts we have just mentioned? The bare idea of a siege of Alba Iulia *at this moment* by Moyses Szekely is preposterous. But in the following year he will be laying siege to the capital of Transylvania, aided by Turkish troops to take possession of it as prince of Transylvania. It is this siege of 1603 that suggested to Smith the idea of the alleged siege of Regall. Smith did not care to be true, but to be striking. He was not averse to anachronism if it lent colour to his tale. The Sigismund, Smith had in mind, was the idealized hero of the persevering propaganda of the jesuit Carrillo¹⁵, who filled the world with the puffed up war bulletins that were afterwards included in the Chronologies of De Bry or Ortelius. That legendary hero of 1595 was sure to cast his shadow over the poor figure of 1602. When Smith's adventures materialised into a story, their teller did not know all the history he was going to learn while helping Purchas with his Pilgrimes. As story *The Adventures* are full of colour and grace of expression. As history they do not exist.

¹⁵ For an outline of Carrillo's ruthless methods, cf. our *Călători străini* . . . III pp.307—308. Also pp. 309—310 for his handling of the crisis of July 1594 brought about by the unexpected appearance of the Tatars who forced their passage through the borderland of Transylvania to the Hungarian battlefield, furnishing a most convincing argument to the opponents to Sigismund's treaty of alliance to the emperor, just signed and sent off with Carrillo to the imperial court. The prince was consequently invited to the meeting of the Diet called at Turda for the settling of this point. In abject terror, convinced that he would be murdered or taken prisoner and handed over to the Turks, Sigismund spontaneously resigned his principality to his cousin Baltazar, and was most anxious to be allowed to run away to Loreto in Italy. It was Carrillo who, overtaking him, pulled all the necessary ropes to reverse the situation, and who invented the alleged treason and plot to murder the prince, in order to justify the butchery that followed.

The adventures of Valachia are an epilogue to the epic of Transylvania meant to bring about the disaster and general extinction of all those heroic earls and barons of noble blood and German names that had been created by Smith and had to be buried by him. This purpose stands out clearly in the first version published in Purchas's *Pilgrimes*. It begins with their starting to Valachia, that would prove fatal to them, and ends with their funeral oration, in which he manages to

taking great care, however, to be off to the emperor before the curtain rose on the last act of the drama. From abroad he drafted the official version of the case, written to inform the Catholic world at large and the courts of Italy and Spain, as well as that of the emperor. His own report, printed anonymously in Spanish is divided in two parts: the first retracing the events to which he had been present, the last relating the sequel to which he claims to have had no share, although it is clear that it was run on the lines he had himself set down before leaving. The object pursued in the official version was twofold. First and foremost to strike out of the picture Sigismund's abject resignation, and to substitute in its place an imaginary plot aimed at his life. Secondly, to give a leading part to the prince, stressing his coolness in front of danger (?), his ready wit, his heroic attitude (?), his dynamic speech from a window to the soldiers rushing to overpower the murderous plotters... etc. In reality the prince enticed the chief counsellors of state to come and confer with him most cordially, entertained them with great favour, then complained of a violent headache and retired leaving them to their fate! — When Carrillo resumed his penmanship on behalf of Sigismund's propaganda, in 1596, the circumstances were notably different, at least apparently. The prince was now credited with the victory over the Turks, which was more striking than real. The Turks, had not really been defeated, as long as Sinan had been able to cross the Danube with the bulk of his army, and were sure to resume their attack in summer. The Moldavian ruler set up by Sigismund for a short while in stead of the lawful prince, having been replaced by Jeremy Movilă with the aid of the Poles, just before the Christian campaign, attempted after its close to retrieve his rulership, but was defeated, caught and impaled by Jeremy's order. (December 1595). The Poles allpowerful now in Moldavia were very friendly with the Turks... Very soon the Báthory cousins (the brothers of Baltazar) who lived in Poland, would be reported as brewing trouble among the Szeklers of Transylvania, who in fact revolted against the prince for his refusing to keep the promises he had made them to induce them to fight in the recent campaign. And last, but not least, the Habsburg match had proved a failure. The prince was again in a panic, secretly resolved to resign once again his realm. That had been the chief reason of his hasty departure to Prague to meet the emperor, to whom he offered to relinquish Transylvania, exchanging it with one of the hereditary possessions of the House of Austria. He even mentioned the Tyrol! But anything would do, granted it were safe from the Turkish attacks. Everybody was dismayed: Sigismund's desertion would mean a blow to the Christian camp. But worse was to come. The prince in a frenzy of fear threatened to make peace with the Turks, but was kept back by the consideration that the Turks would want to have their revenge... and this should be easy once he were at their mercy. Carrillo's position was also much changed since the crisis of 1594. He was held responsible by Sigismund for the much desired Austrian match, that had proved unsuccessful. So he was curtly set aside. It was not he who accompanied the prince in the campaign of Valachia, but another Jesuit, Valentine Lado. If he was nevertheless now among the few who escorted Sigismund to Prague, it was no longer in his former capacity of moral guardian and secret adviser, but in that of handy emissary or go-between, with no voice in the limited matters entrusted to his care. Whilst in Prague he busied himself with the supervision of a propaganda pamphlet, like those commissioned by the imperial staff to promote the cause of the Christian fight against the Turks throughout the Holy Empire, but this time entirely devoted to Sigismund's feats and glory. It was printed in Nürnberg in 1596 under a very long title displaying a sample of the contents, beginning with the words: *Neue Sybeburgische Victorie* — ... Carrillo drew up the essentials concerning the contribution of Transylvania (that is of Sigismund himself) to the glorious victory, due mainly to this heroic prince who had conquered the city of Tirgoviste and captured the Turkish com-

smuggle in a whole bunch of Englishmen, over whom he had been silent so far, remembering them only when they were no more. But perhaps that had something to do with the presence of the two survivors, ensign Carleton and sargeant Robinson who wrote some beautiful verses in praise of their captain. In Knolles's *History* the passage

inander "Hassan" (= Ali Haidaroglu) *with his own hand* (!), then defeated the great Sinan Pasha whose warriors were drowned in the Danube... etc. etc. He had proved himself a new Mansfeld (!) and was ready to lead the Christians to new victories. The figures of the Turkish losses, as well as of the captures effected by the Christians were grossly overstated, the facts were twisted so as to create a certain impression. The whole narrative of the campaign was centered round the person of the alleged hero whose heavenly dedication to his glorious task was announced by startling signs and omens: the apparition over his camp for a full hour of a miraculous comet on the 15th of Nov., and that on the morrow, a great eagle alighted from the highest peak of the mountains on Sigismund's tent near the first Valachian village on his crossing over to Tirgovîște, both phenomena being duly stressed in the illustration of the pamphlet and recalled the portrait of Sigismund in armour, drawn at Prague, with the battle of Tirgovîște in the background and the comet and eagle soaring overhead. When it came to solid facts the narrative was crowded with misstatements some of them involuntary, for instance, naming the pasha captured at Tirgovîște Hassan, instead of Ali Haidaroglu, although this mistake does not occur in the reports sent from the camp by the nuncio A. Visconti, or drawn up officially by one of the prince's Hungarian secretaries, Pellerdi. Or asserting that this Hassan had a private understanding with the prince to surrender the fortress of Tirgovîște (!) but had been prevented by the janissaries... etc. Or claiming that the prince had occupied Bucharest before hurrying to Giurgiu, and had captured there 39 canons... etc. Some of these mistakes resulted from a confusion between different items of information wrongly joined together. But some other seeming mistakes were deliberate attempts to mislead the reader with a very deep design. In the propaganda pamphlet Carrillo contrived to introduce as many as five times the name of "Michael who was formerly vayvod of Valachia and has now turned Turk" twice in the so-called Latin letters dated from Cluj and Alba Iulia: (Michael, vayvoda olim Valachiae, nunc vero turca facto!) and three times in the Grinan version "Wie der abtrunnige geweste walachusche Weyda Michael in der Festung erschlagen worden" implying clearly that Michael the prince of Valachia (who had not ceased to fight the Turks and had joined Sigismund at Tirgovîște with a handsome troop of soldiers) had run away, turned Turk, and had been struck down along with other Turkish begs at the downfall of that fortress. The means to this end had been the apparent confusion between the names of Michael and Michnea, a former vayvod turned Turk for fear of his life in 1591. But that sort of confusion was impeded by the fact that the name of Michnea was never spelt otherwise than Michnea, Michne or Michnou, and in no circumstances Michael. Nevertheless, there were enough people to credit this artful calumny and to attach an infamous label to the name of the Christian fighter who had carried the day at Călugăreni. This base invention had no other purpose than to deery the prince of Valachia to please Sigismund, who had not ceased to inspire all sorts of false reports against him, as far back as February 94 when the rumour of Michael's deeds filled him with deep envy, and his Italian secretary Genga was showing great zeal in spreading disparaging accounts about him. The narrative of the campaign of Tirgovîște and Giurgiu, such as it was drawn up after Carrillo's directions, with all its misstatements, was considered a sort of official version, and consequently included in Ortelius's *Chronologia* from which many historians were to draw their information. Among others Spontoni in his *Historia dela Transilvania*. When on leaving Prague together with Sigismund, Carrillo was sent in a hurry to Spain and to Rome to ask in the emperor's name for troops and subsidies for Transylvania and also for the award of the Golden Fleece to the panic-stricken prince who threatened to conclude peace with the Turks, the Jesuit drew such a picture of his steadfastness and gallantry, that Lope de Vega chose him for the leading character of the "prodigious prince" (el Principe Prodigioso) in his new play, in which Carrillo too was figured in the background discreetly as "the master". But shortly before that the former confessor of the prince comparing notes at Vienna with the nuncio Visconti and the general Aldobrandini commanding the troops lent by the Pope to the Christian league, on the prince's queer outbreaks, disguised no longer his knowledge of his charge's true character.

about the recovering of Valachia by Radu follows immediately after Basta's success over Sigismund's removal from Transylvania. It is a sequel of this policy that he furnishes Radu with troops of his own¹⁶. "And Basta well considering how much it concerned the quiet and sure keeping of the possession of Transylvania for the emperour to have that so near a province to friend, easily yielded to his request and *gave him a great regiment of his old approved soldiers*, and so sent him away to recover his estate" etc.

Smith in both his versions altered most decidedly this passage. Basta did not give Radu troops of his own, but he "drew all the christians of those old regiments of Sigismundus, of whose greatnesse and true affection he was most suspicious under the conduct of Rodoll... etc. In this armie of 30000 Captaine Smith was one... etc." (Purchas, p. 333). In the *True Travels* Smith follows Knolles much more closely but winds up with his own rendering of the passage: "... Who considering... etc. how good it would be for his own security to have Valachia subject to the emperour, or at least such an employment for the remainder of the old regiments of Sigismundus (of whose greatnesse and true affection he was very suspicious"... etc. [sent all those "valiant captaines", earls and lords] with their regiments, and divers others of great rancke and quality, the greatest friends and alliances the prince had, who with 30 th. marched"... etc. This substitution of Sigismund's noblemen to Basta's soldiers is an essential feature of the rendering of the Valachian episode. As a matter of fact they were all wrong. Basta did not part with his old soldiers, but overwhelmed Radu with his bounty, giving him most generously over 10.000 hajduks, of whom he wished most ardently to be rid. He confessed as much in his letter to the emperor, urging the steps to be taken on Radu's behalf, it being the only way of achieving this end.

The conclusion to be drawn is rather startling. All those "earls and lords... etc.... of great rancke and quality... the greatest friends and alliances of the prince", are the chiefs of the hajduks that came over with Radu. We know that on Radu's previous expedition that had been unsuccessful, the failure was due to their chief, Lajos Rakoczy, who left Radu in the lurch according to the report of the imperial paymaster Eric Lassota¹⁷. To be quite certain the hajduks would not turn up like a bad penny, Basta took care to enjoin to Radu to be sure to take them over the Danube on an expedition against the Turks of Silistra.

In his first version, Smith does not go into many particulars on the fighting against the prince "Jeremy" (in reality Simion, his brother) hinting only that it was some time before he could be drawn to battle. In the *True Travels* he amply repairs this omission. But all his data are wrong. Radu did not come along the river Olt, but along the Tekajen, coming from Braşov. It seems that only the group of the Buzescos and captain Mirza came along the Olt. What is really significant is Smith's ignorance of elementary geographical features. He does not grasp the

¹⁶ Cf. mainly Basta's *Correspondance* published by A. Veress, as well as Spontoni's *Historia dela Transilvania* and Motogna's *Războaiele lui Radu Şerban (1602—1611)*.

¹⁷ Cf. Nic. Iorga, *Studii şi Documente* IV p. 131 (Report from Caşovia from the 21 st March 1602).

fact that the "streights of Rebrinke" and "Rottenton" mean nearly the same thing, namely the valley of the Olt. He dazzles his readers with names. It is to show off his knowledge of names that he brings in "Argish" or "Langenaw". How could "Jeremy" (= Simion) lie in ambush in Langenaw (Cimpulung) when he had fled to his brother in Moldavia? The end of chapter IX and the following two of the *True Travels* are pure fantasy. As a matter of fact the concluding sentence of the first version (published by Purchas) promised to give a more ample description "as the *Historie* at large will plainly show the times, place, chief commanders, with the manner and order of their battles and fights to which I refer you". The narrative ended with Meldritch's heroic retreat and Smith falling a prisoner to the Tatars, being finally marched off to Constanti-nople. The historic facts were borrowed chiefly from Knolles's *History*. The final disaster at the hand of the Tatars is due to an error which may be traced to Michel Baudier's *Inventaire*¹⁸, Knolles gave it some more dramatic colour, and Smith dressed it up, adding a "prettie stratagem" by captaine Smith to relieve the horror of the dismal end.

The promise of a more ample description of the final battle raises an interesting point. Was it already written and perhaps cast aside by Purchas? He must have exercised a restraining influence on J. S., for no sooner was he dead, and J. S. free to indulge his creative fantasy, than he resumed his narrative in the new version of his *True Travels* replacing the hurried abstract of Radu's restoration, with an elaborate tale of some very strange goings on, entirely fictitious. Senseless stratagems and useless atrocities are added to spice the story. The flaying alive may have been inspired by the atrocities performed during the campaign of Hungary, that were duly recorded by Ortelius and de Thou. Anyway the childish game of the two princes, Radu and his rival, casting at one another the heads of their captured followers belongs entirely to J. S.'s imagination, as well as the moves and countermoves of the two along the Olt valley. He betrays his ignorance of the route followed by the prince, (and by himself!), and finally describes the Tatar attack as a disaster when in fact the Khan retreated with losses superior to those inflicted by him¹⁹. What better proof that his Valachian adventures are not genuine and that he never set foot in this country?

But at least perhaps his Hungarian adventures are true. Not as to his stratagems and his torch telegraphy, but as to having served in that war. He may really have gone to Graz, for which we have only his word. And he may have stayed on till his return home presumably in

¹⁸ *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, ed. 1620, p. 641. The author is referring to the attempt of the Tatars to force their way through Valachia in the autumn of 1603! Their coming had nothing to do this time with the contest between Radu and Jeremy's brother Simion. The Tatars had to cross over to Hungary to cooperate with the Turks. As their passage through Poland and Moldavia was prevented by the Poles, they had to break through Valachia, and this time prince Radu could not stop them and was forced to retire "et laisser l'entrée de la Valachie libre à des barbares qui la remplirent de sang, de fen et d'horreurs". Knolles in his *History*... p. 1115 displaces this information from its real date (1603) shifting it to 1602 and furnishing another ending to the Tatar's unsuccessful attempt of the preceding year. John Smith in his fictitious description copies Knolles's rendering of the fight.

¹⁹ Cf. Spontoni's *Historia*... p. 206-211. Also Tommaso Cavriolo's account in Hurmuzaki VIII p. 253-254.

1604. For of course his captivity in Tartary can deceive no one. At Graz he may have been in touch with Giorgio Tomassi, Sigismund's earstwhile secretary, now secretary to the nuncio residing there and author of a history of Hungary and Transylvania²⁰ published in 1621 that may have suggested to him the invention of the fictitious Fr. Ferneza, earstwhile secretary to Sigismund Báthory, and author of a similar writing. At what moment could he have arrived at Graz? If his round-about travels, on his way there are true, then he could not possibly have arrived before the late autumn, and may have been present at the return of the bedraggled besiegers of Kanysa, and got into touch with Herberstein and with Gaudenzio Madrucci, the commander of the Spanish troop of 6000 men, consisting mainly of Italians. They seem to have furnished Smith with the names of his two patrons. He may have witnessed in June 1603 the fighting at Limbach, without any of the sensational incidents imagined by him. As for Alba Regalis, it looks as if his harping on the subject and pretending he had been there were only a wishful dream, whilst being relegated to some backwater where nothing really important happened. It became a sort of fixation. Later he invents Regall, another Alba (Iulia) meant as a substitute for Alba Regalis. In the same way, the alleged ceremony of his being awarded a coat of arms by Sigismund is a transposition of similar ceremonies enacted at the imperial court, notably the knighting of Collonitch, who received at Prague from the emperor a golden chain with a medallion "ein Gnadenpfennig", closely resembling Sigismund's gift to J. S. of his "picture in gold". By an amusing coincidence, on the page fronting the one that gives this information is related the feat of a captain Lehner who crossing the Danube captured some Turks gone with their women folk to the hot baths near Pesth. On his return journey with his musketeers he was attacked by Turkish soldiers, but was saved by the Hauptmann Schmid, who ordered the canons to be fired, causing some damages to the enemy across the Danube. Could it be our Captain Smith? During his hypothetical stay he may have met some of the Vallon soldiers of Basta's who had been sent with Boulet to Radu's aid. From them he could have heard various accounts about Valachia. Last but not least, it is still at Graz²¹ that he could have heard for the first time of the sensational single combat fought between Stroeie Buzesco and the gallant son-in-law of the great Khan during the battle with the Tatars. A detailed avviso was sent from Graz to the Pope in Oct. 1602. The author, an Italian, believing Strozza to be a descendent of the Strozzi commends him highly and is proud of him. This legendary feat which may appear fictitious, but is as real as the tomb-stone laid over the Christian champion who died of his wounds three days after his victory, may well have inspired the invention of Smith's three duels which seem rather poor compared to the real thing.

²⁰ Giorgio Tomasi, *Delle Guerre et Rivolgimenti del regno d'Ungaria et della Transilvania con successi d'alle parti seguiti sotto l'imperio di Rodolphi et Mathia Cesari sino alla creatione in imperatore di Ferdinando II, Archiduca d'Austria*. Venetia... 1621.

²¹ A. Veress, *Documente*... VII p. 83 gives a brief summary of the avviso from Graz sent in Oct. 1602 to the Pope. The single combat is also mentioned by Spontoni, *op. cit.* p. 209.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE GIOVANNI MASCELLINI, MÉDECIN ET SECRÉTAIRE PRINCIER*

NICOLAE VĂTĂMANU

Parmi les étrangers qui ont été engagés au service des voïévodes roumains au XVII^e siècle, Giovanni Mascellini représente une figure à part, autant par sa compétence professionnelle que par ses qualités innées qui lui ont permis de réaliser une des plus brillantes carrières.

En tant que médecin de la cour et de secrétaire princier, cet homme d'une vaste culture, mémorialiste et auteur de divers ouvrages médicaux a stimulé, par sa présence à Tirgoviste et à Bucarest, un rehaussement du niveau culturel dans les milieux avec lesquels il venait en contact. Cela ne veut pas dire, toutefois, que les gens de culture venus de l'étranger pénétraient dans un monde désertique ; bien au contraire, l'occasion leur était offerte d'y rencontrer d'authentiques humanistes, tel un Udriște Năsturel, qui n'était d'ailleurs pas le seul. Par le contact établi entre ces érudits venus d'autres parages et ceux du pays pouvait se nouer un dialogue varié et fertile susceptible de servir les velléités d'un nombre toujours croissant d'éléments autochtones pour un regain de savoir.

Ce phénomène constaté en Valachie au cours du règne du prince Matei Basarab date assurément d'une époque plus ancienne, mais le manque de sources documentaires nous a laissé dans l'ignorance de ses manifestations antérieures. Mais voilà que par une lettre d'un voyageur italien Pietro Della Valle, se désignant lui-même comme « il pellegrino »¹ et adressée d'Alep le 15 juin 1616 à un certain Mario Schipano nous apprenons qu'un « galeno en langue grecque se trouverait en Valachie entre les mains d'un boyard ». « Et », ajoute Della Valle, « en ces lieux se trouve également un médecin vénitien de mes amis ». Le personnage estime que par l'intervention de l'ambassadeur italien auprès de la Porte, on pourrait se procurer soit l'original de l'ouvrage en question, sinon une copie.

Ce témoignage indique, par conséquent, qu'au temps de Radu Mihnea, ce prince tourmenté par de cruelles souffrances physiques qui en avaient fait un infirme, il y avait à la cour un médecin venu de Venise et un boyard qui possédait un des rares exemplaires de l'œuvre de Galen.

* La mort tragique de l'auteur (suite au séisme de mars 1977) et la disparition de tous ses manuscrits et documents ont rendu impossible la révision finale des textes.

¹ *Viaggi di Pietro Della Valle, il pellegrino [...] Divisi in tre parti cioè la Turchia, la Persia e l'India*. In Roma, Appresso Iacomo Dvagondedi, 1662; mentionné par Scarlat Calhămachî dans *Cărți vechi* (Livres anciens), Bucarest, 1944, p. 107.

Son identité pas plus que celle du prédécesseur de Mascellini ne sont malheureusement pas connues.

C'est à Pesaro (Urbino) que vers l'année 1612² vint au monde Giovanni Mascellini (dont le nom apparaît dans les différentes sources comme Marsilini, Masselini, Masillini, Marcellini) issu — semble-t-il — d'une famille appartenant à la noblesse³. On sait que son père se nommait Nicolai⁴ et que le 9 septembre 1637, lorsque son fils obtenait son diplôme de docteur en médecine, il n'était plus en vie.

Donc, suivant la coutume de l'époque, le jeune lauréat pourvu de son diplôme s'en était allé parcourir le monde pour compléter son savoir au contact d'autres maîtres en médecine, pour acquérir l'assurance nécessaire dans la pratique de son métier, et, pourquoi le cacher ? poussé aussi par le désir de se créer, aussi rapidement que possible, une situation matérielle qui le mette à l'abri des risques d'une profession non dépourvue d'écueils.

On le voit ainsi, accorder — pour peu de temps — ses soins au chevalier Soranzo, le résident vénitien à Constantinople, après quoi il se rend en Valachie, en 1639⁵, et entre au service du prince Matei Basarab. Comme médecin de la cour, il avait fait la connaissance de Pierre Bogdan Baksić, l'évêque catholique de Sofia, lors d'une « visitation apostolique » en 1648. Averti de l'arrivée du prélat, Mascellini envoya un homme de sa maison pour l'accueillir, en s'excusant d'être empêché par des raisons de santé, de le faire lui-même. Le médecin avait accordé son hospitalité à Baksić à la suite d'un incendie récent qui avait rendu inhabitables les bâtiments du monastère où il aurait dû normalement être hébergé. Des relations du visiteur nous apprenons que son hôte était très pris par ses occupations professionnelles, obligé souvent de passer jours et nuits au palais parce que le vieux voïévode était constamment souffrant. Bien que celui-ci accordât son entière confiance à Mascellini qui connaissait le mieux l'état de son organisme et partageait même ses secrets politiques, il n'hésitait pas, suivant l'usage de son temps, à avoir recours à d'autres moyens imaginaires pour soulager ses maux, en sollicitant tantôt des reliques saintes au Vatican, ou bien faisant appel à un obscur chirurgien du détachement polonais de garde pour soigner sa blessure reçue à la bataille de Finta en 1653. On sait d'ailleurs que ce dernier avait été soudoyé par le voïévode de Moldavie, Vasile Lupu, adversaire déclaré du prince de Valachie, pour tenter de l'empoisonner à l'aide de médicaments appliqués sur la plaie⁶.

D'étroits rapports existaient entre Mascellini et la Congrégation de Propaganda Fide. Une année après la visite de Baksić, le savant grec Pantaleon Ligaridis, qui s'était secrètement converti au catholicisme,

² Il ressort de l'inscription gravée sur la dalle funéraire qu'il était âgé de 63 ans.

³ *Idem*; mais le blason, un bras portant un sabre turc enfoncé dans un cercle, pourrait avoir été conçu plus tard, à l'époque de son ascension sociale.

⁴ *Archivio Antico dell'Università di Padova. Dottorati in Sacro Collegio*, vol. 351, f. 12 v., communiquée par Dr. Lucie Rosetti au Dr. Paul Păltănea, auquel nous adressons nos remerciements.

⁵ G. Călinescu, *Alte notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, dans « *Diplomatarium Italicum* », vol. II, Bucarest 1930, p. 313.

⁶ G. Krauss, *Siebenbürgische Chronik des Schässburger Stadtschreibers*, vol. I, Vienne, 1862, p. 206.

sollicitait une aide matérielle en 1649, et demandait que la somme lui soit remise à Tirgovîste soit par ce « *dottore medico physico da Urbino, persona da bene* » qui lui avait antérieurement consenti quelques prêts ⁷, soit par un des gens de sa maison, Giorgio da Pesaro, apothicaire de son métier, chargé de la cueillette des plantes médicinales dont son maître avait besoin ainsi que de son approvisionnement en drogues de l'étranger. La correspondance échangée entre Mascellini et la Congrégation dévoile encore l'intérêt qu'il portait au monastère catholique de Tirgovîste, aux missionnaires tombés aux mains des Tartares mais aussi son indignation devant le comportement indigne de certains membres de la mission ⁸.

Matei Basarab se servait fréquemment de Mascellini pour différentes démarches politiques, mais avait toujours évité de l'accréditer par un document officiel par crainte qu'il ne tombât aux mains des Turcs. L'allusion à un engagement précédent au service du chevalier Soranzo permet pourtant de l'identifier avec facilité ⁹. La situation privilégiée de Mascellini ne pouvait être du goût de certains membres plus obscurs de la représentation vénitienne à la Porte. Ainsi, le drogman Giovanni Battista Ballarino, futur bailli, informait le doge que le médecin avait quitté le service de Soranzo rien que pour s'assurer une rétribution plus substantielle et qu'il avait abandonné son client, sans ignorer que la capitale ottomane était dépourvue de spécialistes de valeur qui puissent le remplacer auprès du chevalier dont l'état de santé exigeait des soins permanents ¹⁰.

Mascellini séjournait assez fréquemment à Constantinople où il venait accomplir les différentes missions qui lui étaient confiées. Au cours d'une de ces visites dans la capitale ottomane, il avait épousé en 1684 la fille de l'ancien médecin du voïevode Vasile Lupu, Hans Andersen Skovgaard, dont on prononçait le nom plus couramment à l'italienne : Scoccardi. Mascellini a toujours évité de faire venir son épouse et ses enfants en Valachie, où il considérait que la situation était plus incertaine qu'à Constantinople. En échange, il venait fréquemment les rejoindre sur les bords du Bosphore lorsqu'il avait à accomplir quelque mission de service. Il profitait de ces occasions pour accorder ses soins à certains de ses malades parmi lesquels le chevalier Soranzo en personne. Mais vint un moment, en novembre 1654 ¹¹, où le grand vizir lui intima l'ordre de quitter son emploi à la cour valaque et de venir à Constantinople où son état de santé exigeait les soins des médecins. Entre-temps, en février 1655 éclatait à Tirgovîste la révolte des mercenaires de la garde princière qui précipita son départ. Il quitta ainsi le pays en grande hâte, abandonnant tout son avoir aux mains des mutinés ¹². L'évêque Baksić saisit ce moment pour proposer à la Congrégation de l'engager en qualité de « *fattore* » dans la capitale ottomane, estimant que par ses nombreuses relations parmi les grands personnages turcs il pouvait apporter des services précieux.

⁷ G. Călinescu, *op. cit.*, p. 425.

⁸ *Idem*, p. 383, 398, 406, 425.

⁹ Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. V/1, p. 11.

¹⁰ *Idem*, vol. V/2, p. 7, 14.

¹¹ G. Călinescu, *op. cit.*, p. 313; Hurmuzaki, vol. V/2, p. 14.

¹² Fr. E. Fermendzin, *Acta Bulgaricae ecclesiastica* [...] dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, vol. XVIII, Zagreb, 1887, p. 248.

Pendant que Mascellini menait de pair la pratique médicale et son activité d'informateur pour les questions politiques, son épouse s'efforçait d'obtenir la nomination de son conjoint dans le poste de médecin personnel du doge de Venise, ce qui lui aurait permis de quitter définitivement la Turquie. Mais toutes ses démarches bien qu'appuyées sur ses liens de famille et d'amitié étaient déjouées par les machinations de l'interprète Ballarino qui n'arrêtait pas, dans ses rapports adressés au doge, de médire sur le compte du médecin affirmant que bien qu'il fût un praticien de valeur, il avait une nature sournoise, péchait par une témérité excessive et manquait de sincérité ; qu'il avait le verbe facile mais que sa curiosité l'incitait à vouloir surprendre ce qui n'entraît pas dans sa compétence, bien que lui, Ballarino, avait su, dans sa prévoyance, ne rien lui laisser deviner des secrets qu'il détenait. En plus, il reprenait l'ancien reproche d'avoir à nouveau abandonné le résident vénitien, malgré le traitement généreux qui lui avait été accordé, et était rentré en Valachie¹³.

Mais le zèle calomniateur de Ballarino semble n'avoir guère réussi à porter atteinte au prestige de Mascellini. En effet, ses mérites incontables le mettaient à l'abri de toute atteinte et les quelques faiblesses signalées trouvaient une excuse dans les circonstances de son temps. Ainsi, toutes les intrigues de l'interprète vénitien n'eurent d'autre résultat que de dévoiler l'envie qui le rongait.

Ainsi, au printemps de l'année 1657, Mascellini était de retour en Valachie après s'en être enfui pris de panique et débordant d'imprécations. Le trône valaque était maintenant occupé par Constantin Șerban qui le prit à son service comme médecin mais aussi comme secrétaire particulier. C'est dans cette dernière qualité que l'avait connu le voyageur suédois Conrad Jacob Hildebrand qui accompagnait une mission diplomatique venant de Stockholm en route vers l'Ukraine. A cette occasion Mascellini avait servi d'interprète en traduisant en grec les paroles prononcées par l'émissaire suédois¹⁴. D'ailleurs, il parlait aussi fort bien la langue roumaine¹⁵.

La question se pose de connaître les raisons qui avaient déterminé son retour en Valachie. Sans doute, en premier lieu avait dû compter l'attraction des bénéfices réalisés précédemment. En plus de ce qu'il touchait de la cassette princière¹⁶, les informations politiques qu'il transmettait à ceux qui étaient intéressés à les connaître, devaient être récompensées avec largesse. Mais cette activité n'allait pas sans dangers, autant du côté de la pratique médicale qui l'exposait aux risques de contagion durant les épidémies, que par les inévitables aléas que présentaient ses agissements en tant qu'informateur. Mais quoi de plus naturel pour quelqu'un placé dans cette situation que de songer à faire rapidement fortune et de se retirer ensuite, pour le restant de ses jours, dans un endroit sûr

¹³ Hurmuzaki, vol. V/2, p. 33.

¹⁴ M. Holban, M. M. Alexandrescu Dersca Bulgaru, P. Cernovodeanu, *Călători străini despre țările române* (Voyageurs étrangers sur les pays roumains), vol. V, Bucarest, 1973, p. 605.

¹⁵ G. Călinescu, *op. cit.*, p. 313.

¹⁶ Vasile Lupu offrait à Skovgaard une somme de 1500 réals par an, en dehors de nombreux autres avantages. Il est probable que pour Mascellini le traitement était le même.

— l'Italie, par exemple — et y mener une existence cossue et comblée d'honneurs.

Revenu donc en Valachie, Mascellini s'acquitta consciencieusement des obligations assumées. Pour reconstituer le stock de médicaments dégarni, il dépêchait en mai 1657 à Braşov son apothicaire du nom de Giorgio en le recommandant aux dirigeants de la cité voisine comme étant « son très dévoué serviteur »¹⁷.

Peu de temps après, l'incertitude qui pesait sur le règne de Constantin Şerban a amené Mascellini à repasser précipitamment le Danube pour se mettre à l'abri. Cela ne voulait pas dire que par la suite ses liens avec la principauté valaque fussent rompus, car en 1660, par un rapport de ce même Ballarino nous apprenons que le médecin était devenu le confident du fils du nouveau prince de Valachie issu de la famille des Ghica et qui devait régner à son tour plus tard sous le nom de Grigoraşcu (Grégoire I^{er}). Ballarino apportait à cette occasion des informations précises sur les dons en espèces que les trois princes des pays roumains étaient amenés à offrir pour s'assurer le trône.

La présence de Mascellini à Constantinople était requise aussi, parfois pour différents autres intérêts, dont certains d'ordre familial. Ainsi, lors du baptême du fils de lord Winchilsea¹⁸, il s'était rendu utile par les conseils prodigués sur la manière de dresser la grande table du festin, sur les places que devaient occuper leurs excellences ou autres questions protocolaires, en connaisseur avisé des lieux et des coutumes de l'endroit. Lui-même s'était pourtant excusé de ne pouvoir participer à la fête, étant retenu ailleurs par des engagements antérieurs. Il est intéressant de retenir qu'à l'occasion de ces réjouissances, parmi ceux qui avaient collaboré à la réussite de la fête, se trouvait un apothicaire du nom d'Andrea qui s'était occupé des friandises¹⁹. Mascellini avait suggéré que ce soit le bailli vénitien qui serve de parrain à l'enfant, en tant que représentant du doge de Venise. Dans une lettre se rapportant au même événement familial et rédigée par Paul Rycaut en septembre 1661, il est question de la régression de l'épidémie de la peste qui avait amené une diminution de plus de deux tiers de la mortalité constatée antérieurement, bien que persistaient les fièvres malignes pouvant dissimuler une forme atténuée du même terrible fléau.

C'était l'époque où commençait le long siège de l'île de Crète par les forces ottomanes sous la commande du vizir Ahmet qui venait de tomber malade, attribuant son mal au climat malsain de l'endroit. Il demanda qu'on lui envoie Mascellini en qui il avait pleine confiance²⁰ et pour hâter sa venue il lui fit remettre un don de 1 000 thalers. Grâce aux soins reçus, le vizir se rétablit mais il ne voulut plus se séparer du médecin avant la prise de la forteresse assiégée qui ne capitula que sept mois plus tard.

Le crédit de Mascellini auprès des grands dignitaires de l'empire connut de ce fait un considérable surcroît. On le considérait de plus en

¹⁷ Hurmuzaki, vol. V/2, p. 33.

¹⁸ *Report on the Manuscripts of Allan George Finch*, vol. I, Londres, 1913, p. 155, 156, 432 pour les années 1661 et 1666.

¹⁹ Dans l'Ouest de l'Europe certaines friandises, telles le chocolat et les bombons, étaient préparées par les apothicaires.

²⁰ Thomas Smith, *A continuation of the historical Observations relating to Constantinople*, dans « *Philosophical Transactions* », Londres, XIII, 1684, n° 155 (20 January), p. 437.

plus comme un homme influent capable de faire beaucoup de bien. Un témoignage sur le poids politique du médecin ressort d'une lettre du « colonel » Constantin Nacu, l'émissaire de Gheorghe Ștefan à Londres qui écrivait le 21 mai 1666 à Heneage Finch, comte de Winchilsea, l'ambassadeur britannique à la Porte pour lui demander de soutenir son prince en ayant recours à l'influence du grand drogman Panaïot Nicusios Mamona, d'Ambrosio Grillo, l'interprète vénitien et surtout à celle de Giovanni Mascellini, le médecin du sultan²¹. Une attestation dans le même sens nous vient d'une relation de Cornelio Magni, datée de 1672²². Les ambassadeurs accrédités à la Porte, et particulièrement le diplomate français, manœuvraient pour s'attirer les bonnes grâces de ce personnage influent.

Sur le terrain professionnel, Mascellini partageait sa clientèle avec un autre médecin, Démétrios Cigala, le fils de l'ancien curé de l'église grecque San Giorgio de Venise, Mathieu Cigala. Au début, le jeune Démétrios avait fait des études grecques à Rome, où il avait été ordonné diacre, mais plus tard il se tourna vers la médecine²³. Il prenait de son côté soin du vizir Ahmet, mais c'était surtout pour lui procurer en cachette des boissons alcooliques interdites et pour l'initier dans la théologie chrétienne. On signale son passage à Jassy, vers 1672, lorsqu'il accompagnait les troupes turques venues en Moldavie²⁴.

En dehors de ses préoccupations dans la pratique professionnelle et de nature politique, Mascellini a déployé également une intéressante activité comme écrivain. Ce qui a été conservé de ses travaux peut s'insérer chronologiquement dans les sept dernières années de son existence, alors qu'il était arrivé au faite de son ascension. Mais l'hypothèse que cet homme si douté ait pris la plume à une époque antérieure ne doit pas être écartée, bien que, à part quelques lettres, aucun autre de ses écrits n'ait été identifié.

Par conséquent, ce qui nous reste de l'œuvre de Mascellini a l'année 1668 comme point de départ et consiste en un important mémoire politique, divers exposés à caractère médical et un ouvrage de médecine qui fut imprimé à Vienne.

La plus importante et la première en date des œuvres connues jusqu'à ce jour est un mémoire intitulé *Breve Relazione dell' Imperio Ottomanno nell' anno 1668* que l'auteur offrit au grand duc de Toscane, Cosimo III. Pour l'intérêt présenté par ce travail et pour l'authenticité des informations qu'il contenait, ce mémoire fut copié à plusieurs reprises pour l'usage de ceux qui se rendaient à Constantinople ou étaient désireux de se documenter sur ce qui se passait dans la capitale ottomane. Sur une de ces copies, conservée en Grande-Bretagne, apparaît dans le texte du titre même, que l'auteur en était le docteur Mascellini d'Urbino établi depuis plus de 25 ans à Constantinople²⁵.

²¹ E. Tappe, *Charles II and the prince of Moldavia* dans « The Slavonic and East-European Review », XXVIII, 1950, p. 415.

²² C. Magni, *Quanto di più curioso e vago ha potuto racorde* [...], Parme, 1679, p. 348.

²³ E. Legrand, *Bibliographie hellénique*, vol. III, Paris, 1895, p. 338.

²⁴ C. Magni, *op. cit.*, p. 442.

²⁵ *Breve Relazione dell' Imperio Ottomanno nell' anno 1668*, by Dr. Mascellini of Urbino, for more than twenty-five years resident at Constantinople. In 4^o, Unbound, Italian, 21 pp. (*Report on the Manuscripts of the late Allan George Finch, esq. of Burley-on-the Hill, Rutland*, vol. II, Londres, 1922, p. 504, nr. IX).

On est surpris par le fait que, malgré le nombre des copies existantes, cette *Relazione* soit restée inédite. Aussi avons-nous jugé utile de présenter dans l'annexe la teneur intégrale du manuscrit, d'après un exemplaire (autre que celui mentionné ci-dessus) qui a été mis à notre disposition par l'amabilité de l'Ing. A. C. Lascarides (Richmond, Grande-Bretagne) qui déjoutait une collection de 68 documents intitulée *Affaires of Turkey (Documents relating to Sir William Trumbull's embassy to Constantinople)*. Parmi ces pièces qui avaient été copiées pour servir au nouvel ambassadeur britannique à la Porte, Sir William Trumbull (1687) trouve en 51^e place la *Relazione* en question. La bibliothèque d'État de Lucca possède également un exemplaire (Lucca, ms. n^o 298) ayant appartenu au duc Cosimo III et qui a constitué le sujet d'une communication de C. Pizzi²⁶.

Ce mémoire de Mascellini offre au lecteur un attrait particulier en reflétant la situation existante dans la capitale ottomane ainsi que dans l'empire; on y trouve également quelques références, malheureusement trop brèves, aux deux voïevodes roumains Matei Bassarab et Vasile Lupu que l'auteur avait connu personnellement. Il est probable que c'est par ses entretiens avec ces princes que Mascellini a appris certains détails sur la manière de combattre des Tartares.

Dès les premières phrases du texte, l'attention est retenue par le portrait physique et moral que Mascellini donne du sultan Mehmet IV. Sans faire preuve de dons littéraires exceptionnels, l'auteur captive par la sincérité avec laquelle il expose la moisson d'observations acquises au contact prolongé avec le maître tout-puissant. Celui-ci était âgé de 27 ans et régnait depuis sept années. Grand de taille et apparemment bien portant, il était d'un tempérament mélancolique et atrabilaire, ce qui de nos jours serait désigné comme hépâthique et atteint de lymphatisme, et qui l'avait affligé d'« excroissances tumides », vraisemblablement des tuméfactions ganglionnaires. Ces troubles le prédisposaient peu au sommeil mais lui donnaient en même temps un état d'agitation qui se manifestait par un impérieux besoin de se mouvoir se traduisant en incessants déplacements et parties de chasses au faucon. Sa nature d'un caractère bien plus saturnien que vénusien le poussait à rechercher toutes sortes de réjouissances en dehors des plaisirs de la chair. Bigot et superstitieux, haïssant les chrétiens, assoifé de richesses et gourmand à l'excès, il gaspillait sans compter de véritables fortunes, dans sa prodigalité sans frein. Son aversion pour la ville de Constantinople où il évitait de séjourner venait sans doute des souvenirs sanglants des révoltes auxquelles il avait été témoin dans son enfance et au début de son règne.

On y parle aussi de la coutume suivant laquelle celles de ses esclaves qui lui donnaient des enfants étaient élevées au rang d'épouse en devenant « casachi ». Sa passion pour les constructions était notoire; il faisait bâtir de nouveaux séraïls et restaurer les plus anciens dont on avait été récemment détruit par un incendie. En échange, les faits de guerre ne présentaient aucun intérêt aux yeux de ce maître d'un peuple aussi belliqueux en ce temps; ainsi les combats de Crète l'indifféraient totalement.

²⁶ C. Rizzi (Lucca), *Une relation sur Constantinople, inédite et méconnue, du XVII^e siècle dans Actes du X^e Congrès International d'Etudes byzantines, Istanbul, 15 — 21.X.1955, Istanbul 1957, p. 214—247.*

Mascellini raconte ensuite la vie menée à la cour, la somptuosité des costumes, les richesses du trésor impérial, les revenus, les présents reçus mais aussi la confiscation des biens qu'entraînait une disgrâce dictée par son seul caprice. Un simple cauchemar avait, paraît-il, suffi pour mettre en danger la vie de ses propres frères. D'une manière très attrayante l'auteur aborde aussi les questions ayant trait à la religion, aux institutions, à la bizarre organisation de l'armée. La dégénérescence du tout-puissant maître, le luxe éhonté dont il s'entourait, la vénalité de l'administration et de la justice, la superficialité des obligations religieuses autant que l'indiscipline qui régnait parmi les soldats apparaissent à la lecture du mémoire comme les signes précurseurs de la décadence de l'empire qui allait se manifester pleinement au cours du XVIII^e siècle.

Les deux autres ouvrages de Mascellini datent de l'année 1673. Celui qui porte le titre de *Innanis et Vere Preservationis a Peste* a été rédigé à Andrinople et daté du 20 décembre 1673 lorsque l'auteur s'y trouvait parmi les membres de la suite du sultan. Le texte resté en manuscrit contient des précisions sur la maladie de la peste et sur les moyens de s'en préserver d'après l'expérience acquise au long de sa carrière par le renommé fils de la ville de Pesaro, le tout généreusement mis à la disposition du lecteur mais d'une efficacité bien incertaine.

L'autre ouvrage, intitulé *Summarium Artis medicae* a été édité en 1673. Il s'agit d'une brochure in 8° comptant 83 [—86] pages dédiée à son protecteur, le grand vizir Ahmet Pacha. Le texte rédigé également à Andrinople porte la date du 10 décembre 1672.

La valeur scientifique de ces deux ouvrages est des plus modestes. Le premier, *Innanis et Vere Preservationis a Peste* apparaît comme un exercice de rhétorique médicale, grandiloquente mais sans fondement, à une époque où l'origine réelle de la maladie était encore inconnue et par conséquent les moyens de la combattre également. Sans doute, l'auteur croyait que son expérience était suffisante pour juguler le mal, mais bien que ses sentences fussent exprimées de manière catégorique et sans appel, elles étaient loin de correspondre à la réalité.

La brochure imprimée constitue une compilation comme on en faisait paraître en grand nombre en ce temps. Ce n'était pas à vrai dire une œuvre scientifique, mais plutôt un travail de popularisation des possibilités de la médecine et d'éducation sanitaire. L'auteur y consigne ses observations personnelles découlant d'une expérience prolongée, tout en évoquant celles de ces prédécesseurs depuis Hippocrate et Galen jusqu'à Ioannes Domenicus Sala dont il avait été l'élève à Padoue.

Ses propres points de vues sur divers traitements classiques ne manquent pas d'un certain souffle de fraîcheur et de renouveau, bien que leur présence dans le cadre de l'ouvrage soit bien mince. Ce petit volume aux brillantes dédicaces était destiné plutôt à satisfaire l'orgueil et encenser la grandeur du vizir, tout en permettant à Mascellini de poursuivre ses activités dans les conditions excellentes auxquelles il était arrivé.

Par l'édition de son œuvre médicale, on peut considérer, quelle qu'en soit sa valeur, que Mascellini avait atteint le point culminant de son ascension sur l'échelle professionnelle et en même temps dans l'estime de ses puissants protecteurs, réalisant en plus un état matériel des plus enviables.

Deux ans à peine après cette pleine réussite de son existence, la mort allait le surprendre. Il se trouvait à cette époque auprès du sultan à Silistrie ²⁷ où les caprices du monarque l'avait déterminé à choisir sa résidence d'été, étant persuadé que le climat y était le plus favorable pour sa santé que partout ailleurs. C'est là qu'un jour Mascellini reçut l'ordre de se rendre en toute hâte en Crimée au chevet du khan tartare Sélim I^{er} Ghiray dont l'état de santé avait empiré depuis un certain temps. Grâce aux soins prodigués, le malade se rétablit et permit au médecin de retourner auprès du sultan. Mais en route, alors qu'il revenait chargé de présents, il fut terrassé par une de ces graves maladies qu'il avait combattu si brillamment au cours de sa carrière et c'est à peine s'il put atteindre la ville de Galatz où il rendit l'âme.

Quelques années plus tard, en 1688 ²⁸, un missionnaire écrivait que la ville de Galatz possède « una chiesa per servizio di essi cattolici, dove sono alzate, in tre altari, figure bellissime, fatte depingere dal residento cesareo quell'anno che fu espugnato da Turchi Caminietz et in detta chiesa è sepolto il Medico Mascellini, che ivi mori, ritornando da Crema, dove era stato a medicare il Gran Khan de' Tatars »²⁹.

Pour perpétuer la mémoire de cet homme de valeur, sa famille avait fait poser sur sa tombe une dalle sur laquelle fut gravée une inscription. Mais lors d'une des fréquentes incursions des Tartares, pendant laquelle les sépultures mêmes furent profanées par les pillards de trésors et les corps ensevelis jetés dans les eaux du Danube, seule la dalle subsista et pendant un certain temps, elle fut placée à l'entrée d'une école de la ville, où l'inscription s'effaça peu à peu sous les pas. Cette dalle se trouve actuellement au Musée d'Histoire de Galatz. Mais le hasard a voulu qu'un homme de bonne volonté songe à copier l'inscription alors qu'elle pouvait encore être déchiffrée et en confier le texte à l'Académie de Bucarest où Nicolas Iorga la découvrit et la fit publier dans l'Appendice d'un de ses ouvrages ³⁰. Cette inscription nous renseigne sur l'âge de Mascellini en indiquant les dates de sa naissance et de son trépas, ainsi que sur la cause de sa mort, attribuée à une fièvre (peste, typhus?). Son épouse, Hélène Scocharda, elle-même fille de médecin et de ce fait familiarisée avec certaines connaissances de la science médicale, le considérait comme un second Avicenna qui, selon son opinion, dépassait la valeur et la gloire d'un Hippocrate ou d'un Galen. Le texte de l'inscription évoque ensuite la grande renommée du défunt, ses relations avec les plus illustres monarques européens dont les voïévodes roumains ainsi que « l'abondante pluie de dons » déversée à flots sur celui qui devait disparaître si prématurément.

Ces paroles nous laissent surprendre l'influence de « l'arabisme » qui avait toujours inspiré l'activité médicale du docteur Mascellini et dominé l'enseignement médical de Padoue.

²⁷ G. Călinescu, *op. cit.*, p. 8.

²⁸ *Relazione dello stato di Moldavia e Buczacco* descrita da me F. Antonio Georgini, missionario apostolico di Moldavia e Valachia, L'anno 1688.

²⁹ Viorica Lascu, *Documente inedite privitoare la situația țărilor române la sfârșitul secolului al XVII-lea* / (Documents inédits concernant la situation dans les pays roumains à la fin du XVII^e siècle), dans « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », XII, 1969, p. 257.

³⁰ N. Iorga, *Doi tradiții istorice în Balcani: a Italiei și a românilor* (Deux traditions historiques dans les Balkans, celle de l'Italie et celle des Roumains), dans « Analele Academiei Române », M.S.I., II^e série, XXXV, 1913, p. 428.

Pour résumer l'évocation de l'homme que fut le docteur Giovanni Mascellini et de son activité, on peut dire qu'il fut un excellent praticien, doué et possédant une longue expérience; que, d'autre part, sa carrière politique a été également couronnée de succès grâce à la discrétion dont il a fait preuve. S'il a renseigné certains personnages ou milieux de l'étranger sur la situation, pas toujours florissante, de l'administration et des institutions de l'Empire ottoman, il a été assez prudent pour prendre soin que ces divulgations ne risquent pas de périliter sa situation.

Comme toute personnalité sortie du commun, Mascellini a eu à connaître parfois de la malveillance et une certaine hostilité, mais il a toujours réussi à les écarter par le prestige que lui conféraient ses mérites incontestables. Le fait qu'il avait su gagner la faveur des puissants dignitaires entraînait dans les mœurs de son époque, qui faisait que l'adulation soit un moyen de se maintenir à un certain niveau. Or, sans avoir été l'inspirateur de ce procédé, il trouvait avantage à s'y conformer.

Pour l'histoire de la médecine roumaine, en laissant de côté les circonstances qui ont conduit à la mise sous presse du volume *Summarium Artis medicae*, on peut considérer son apparition comme un élément positif. En effet, on ne connaissait avant Mascellini aucun médecin princier qui soit en même temps auteur d'œuvres médicales; seul Pylarino devait répéter plus tard cette performance. C'est pourquoi nous tenons à souligner ce mérite particulier du valeureux praticien et de l'habile politicien que fut le docteur Giovanni Mascellini.

A N N E X E S

I

C o r r e s p o n d a n c e

De la vaste correspondance portée par Giovanni Mascellini avec divers hommes de science, ecclésiastiques catholiques et personnalités politiques, trois lettres seulement ont été identifiées jusqu'à ce jour; les originaux sont conservés dans des fonds d'archives du pays ou de l'étranger. La plus ancienne, écrite en italien et datée du 23 décembre (ancien style) 1654, est adressée à Federico Serpi à Vienne, de Bucarest où Mascellini se trouvait à cette époque en qualité de médecin de la cour auprès du prince Constantin Șerban; l'original se trouve au Musée Orsini de Pesaro, mss. 426, f. 65—66 (Communication faite par la gentillesse de Paul Păltânea). La seconde, également en italien, est écrite de Tîrgoviște, résidence de Constantin Șerban et porte la date de 13 novembre 1657 (voir ci-dessus). Une troisième lettre enfin, a été envoyée le 1^{er} octobre (nouveau style) 1663 d'une localité non indiquée, à lord Winchelsea, ambassadeur britannique auprès de la Porte ottomane, et contient des renseignements concernant le prince de Valachie, Gregoire 1^{er} Ghica, à qui on avait promis le trône à vie, ainsi que sur l'acenej réservé dans la principauté valaque au colonel Giuseppe Detti avec lequel le diplomate anglais était en relations; l'original de cette pièce écrite également en italien est conservé dans les archives de Leicestershire (Leicestershire Record Office), *Finch MSS., For. 1, bdl. XI'* (information de Paul Cernovodeanu).

Tîrgoviște, 1657 le 13 novembre

Le docteur Giovanni Mascellini à Isaac Basile, secrétaire du prince de Transylvanie et recteur du collège de Alba-Iulia, pour lui faire part de son intention de servir les intérêts du prince à Constantinople; appréciations diverses sur le comportement des ambassadeurs des

puissances européennes auprès de la Porte dans la question transylvaine; réitére sa fidélité à Rákóczi.

Molt(o) Ill(ustrissimo) e Clar(issi)mo Signore
P(at)ron(c) Col(endissi)mo

(f. 1)

Molti giorni sono che nel mio arrivo qui scrissi a V(ostra) Il(lustrità) Clar(issi)ma in confirmat(ion)e della mia viva oss(equiosit)à e le significai anco il pieno stato delle cose de Constant(inopo)li in relatione a q(ues)te parti, raccomandandoli insieme una mia humiliss(im)a lettera per Sua Altezza³¹ che supplicavo di gradire l'ardore mio ossequiosiss(im)o quale ho esercitato con le possibili sforzi per quel poco tempo che mi son fermato in Const(antinopo)li al suo servizio come io so esserli contestato dalli s(i)g(n)ori ritenuti suoi Proc(urato)ri e Legati³², ma con mio stupore non ho fin hora veduta risp(ost)a e temo che quel mio piego sia capitato in sinistro il che mi spiaccerebbe assai, perchè conteneva molti particolari cii'interpretati da chi bene intende lingua italiana potevano esserli molti grati all'Altezza Sua. Hora intendo costà mutato l'ord(in)e delle cose quale non era necess(ari)o se si fosse già di molto un fedele Procuratore, premissa alla Porta con humiliat(ion)e e qualche oblatione, che cosa era l'unico scopo di quella, che perciò anco haveva così lunganic(m)te ritardata la missione costà della regia intinazione. Si può nonduneno così anco sperare la mitigat(ion)e d'ogni furore più facile et insieme la restitutione in pristino, quale io scriverei certissima quando mi conoscessi un solo cenno d'interesse della Maestà di Hungari³³, che come a me disse l'Il(lustriss)imo S(inio)r Rhenier, Residente³⁴, si bene repugnava // sull' interessi din Pollonia, sarebbe però stato mai fautore alla Porta per la mutat(ion)e dello stato di Transilvania, e che il Celsiss(im)o Rackoczi non poteva trovar mezzo più sicuro della Sud(et)ta Maestà, quale con tutta propensione havrebbe abbracciata la mediatione. Al medesimo fine non posso tralasciare di soggiungere che l'Ecc(ellentiss)imo Amb(asciato)re di Franza³⁵ e per l'autorità e per la singular(issi)ma destrezza potrebbe far molto, e il Celsissimo Principe si potrebbe assicurare di tutta sincerità per ché quanto alla conservatione di S(ua) A(ltezza) in cotesto Regno la Franza è interessatissima, sebene quanto al neg(oz)io della Pollonia non poteva essere parziale. Vi è anco l'Ecc(ellentiss)imo Amb(asciato)re d'Inghilterra³⁶, che sò essere vero amico, ma circa li inaneggi appresso la Porta non è così pratico et ardente. Vero è che non si trovano hora li Ecc(ellentiss)imi legati appresso la Porta in And(rinopo)li con tutto ciò potrebbe l'Ecc(ellentiss)imo di Franza inaudare il suo Gran Dragoman Mousù L'Abord³⁷ in And(rinopo)li, che in verità non ha pari appresso la Porta nel maneggio de negozio, à segno che da molti ho sentito dire che Mousù l'Aborda con le sue maniere se havesse borsa potrebbe cavar Const(antinopo)li dalle mani de Tureli.

(f. 2)

Porto a V(ostra) Il(lustrità) C(larissima) q(ues)te mie insinuationi offeriti del mio // infimo humiliss(im)o ardore, vorci la continuata felicità di S(ua) A(ltezza) sebene con rammarico non ho potuto meritare un cenno del suo inerit(atiss)imo e sospirat(issi)mo gradimento. Mi farà gratia V(ostra) Il(lustrità) C(larissima) di farli penetrare li presenti, ma di lei interpretati, non da altri, che si poco intendere lo spirito dell' idioma italiano. Io dovrò, piacendo a Diò, presto essere in Const(antinopo)li e per consequenza dovrà essere il mio passaggio per And(rinopo)li dove non mancherò di tracciare la possibile notizia delle cose et a V(ostra) Il(lustrità) C(larissima) di darle l'aviso. Di nuovo la supplico di qualche avviso circa lo stato del S(igno)r Marco Tarsia³⁸ Dragomano; e sola più mentre souo affettatissimo della repentina occ(asion)e del Corriere, devot(issi)mo a V(ostra) Il(lustrità) C(larissima) bacio le mani.

(f. 3)

³¹ Le Prince Georges II Rákóczi de Transylvanie.

³² Ferenc Sebesi, István Keresztesy et Ferenc Thordai, envoyés extraordinaires du prince Rákóczi auprès de la Porte Ottomane.

³³ Léopold I^{er}, empereur germanique et roi de Hongrie (1657—1705).

³⁴ Simon von Reniger, résident de l'Empereur auprès de la Porte Ottomane (1649—1666).

³⁵ Jean de la Haye, seigneur de Vantelet, ambassadeur (1639—1660).

³⁶ Sir Thomas Bendysh, ambassadeur (1647—1661).

³⁷ Probablement La Borde.

³⁸ Appartenant à la fameuse famille de drogman d'origine vénitienne employés par les ambassades impériale et britannique à Constantinople dans la seconde moitié du XVII^e-siècle.

Terg<ovis>t<e> a 13 9-bre 1657 S<tyli> V<eteris>
V<ostra> I<llustrità> C<larissima>

. 39

Gio<vanni> Mascellini

<f.4> <Adresse>: Per illustri et Clar<issi>mo D<omi>no D<omi>no Isach Basirio D<omi>no Gra-
tiosissimo

Bibliothèque Batthyanaeum de Alba Iulia, X/24, original (communiqué par mon ami Paul Cernovodeanu).

II

<f.175> Relatione dell'ottomano imperio nel presenta stato in quetto anno 1668

Written by Dr. Marsighan

Regna hoggi Sultan Mahomet Quarto⁴⁰ in età din 27 anni regnante din anni 17: qual'è nelle statura piuttosto alto, di Color brunetto, fin hora con solo poco quasi Lanugine nella barba, di faccia longa e da poco tempo fatto di un buon habito. E di temperamento melancholico atrobilare, che le causa le gambe debole & varicose, li ha fatto poco inchinato al sonno et lo concita sempre a caccia, al cavallo, che non può stare in un luogho; piu saturnino che Venereo alle religione molto propento è perciò superstitioso e severo Nemico dei Christiani, voracissimo non meno dell'oro che del Cibo poiche mangia spesso e molto. E ritirato nelli Dispendij procura Cumulo di Denari. Da questa Metropoli cerca quanto può d'allontanarsi, adhorrita naturalmente per li terrori delle horrende Seditioni nelli suoi primi anni di Età e dell' Imperio. Ha un solo figlio maschio; sono pochi mesi circonciso e nominato Sultan Mustafa⁴¹, di quatro anni fatto con la favorita Concubina perciò dichiarita Casachi che vuol dire Camariere sola. Hoggi con tal Carattere si intende la Regina è Moglie dell'Gran Sig<nor>re così vuole il g<ran> Sig<no>re di gran tempo per Constitutione Politica din non permettere a Donna vera moglie l'heredità dell' Ottava parte dell'Imperio, come la Legge dell'matrimonio determina. Dopo la morte del marito Non si intende maritarla ne si lega con Matrimonio ad alcuna Donna si come si usa in tutti, sua solamente con Carattere d'Honore si distingue dalle altre Concubine che sono molte a sua volonta dichiara // dunqua quelle che li parturiscono figli favorite col titolo di Casachi quale subito però sono condotte nelle Camere del Tesoro dove le viene posta in testa Corona e così nominata Sultana col assegamento di grossa Entrata e di Corte aparte, di questa Conditione e solamente hoggi la sudetta cane quale Con la quale il G<ran> Signore ha ricevuta solam(en)te prole & che sola questa ana: e gode, como poco Amico del Sesso femineo Quello che non dispiace ai fratelli che sono tre Sultan Soliman⁴², Selim e Achmet⁴³ tutti di diversi madri che vivano hora, nel vecchio Seraglio e quasi di una Età col G. S.⁴⁴ si che non e frà tutti quattri la differenza di duoi anni, tutti bellissimo Principi e particolarmente il primo Soliman che dicono più alto e esperto del G. S. e di molto spirito mà superbissimo nemico dei Christiani. E poco tempo fa ch'il G. S. per certo sogno fatto ha cominciato pensare a levar alli sud<(dit)i fratelli la Vita e già risolvera un giorno. L'essecutione e sin ora impedita dalla Madre a anco dal Mufty che non volse darli Tefù⁴⁵ cioè la permissione legale com'è solito, non hauendo egli ch'un solo figlio. Ma si ben fin hora

³⁹ Formule de révérence composée de trois mots que je n'ai pas pu reconstituer.

⁴⁰ Mehmet IV, sultan ottoman (1648–1687).

⁴¹ Mustafa II, sultan (1695–1703).

⁴² Soliman II, sultan (1687–1691).

⁴³ Ahmet II (1691–1695).

⁴⁴ G<ran> S<ignore>.

⁴⁵ *Fetvah*, chez D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Ottoman*. Les fonctions non identifiées ont été reproduites telles quelles dans le texte.

si è contenuto, con tutto ciò si crede ch'un giorno si portara all'improvviso alle Camere e dara Effeto alli suoi pensieri fatti, che par e senza rimedio e bene che portara grande pericolo nella successione ottomana assieurerà non dimeno la sua persona e dell suo figlio. Ha hora l G. S. alcuni familiari favoriti per Discorso e tratenimto frà qualli e conspicuo il Cul Oglì giovane di Circa 25 anni non bello mà gratioso // modesto e prudente, che già era un dei Paggi (f. 177) e poi dichiarato favorito, e già poco tempo fatto uno dei Passa alla Banca ancora si conserva ia sua piena non mancando il giovane modesto e prudente di preservarsi dall'invidia con tutti i Reservi da Politici negotij se bene la sua grandezza costituito nel supremo grado con farla sedere sopra la Kaimacam Luogotenente del Vizir non può non conciarlo odio, Nel Regio Seraglio così finora hoggì tutti li Musaip familiari asservando di non toccare li Ministri di Stato e le Cose publiche nelle quale anco il G. S. non fa mai solo alcuna Cosa senza il moto ed il Consenso del Vezir à cui come al Processore Suo Padre fortunatissimo che ha rimessa e stabilita l'authorita del G.S. egli ha pernessa in tutto l'assoluto Commando. Ama il G.S. li presenti Ministri e familiari con tutto ciò affatto si scorda di quelli che sono lontano dalla Sua presenza, come sin non li conoscesse. Quindi e ch'il G<ran> Vizire⁴⁶ per vendicarsi a suo modo di alcun familiare favorito, procura con pretesto di merito e col d'arte qualche Carico di rimuoverlo dalla Corte, in che tutta la difficoltà consiste perche separato è lontano in breve tempo castiga e precipita come vuole. Il presente Veziro si bene distante conserva fin hora l'affetto e la stima per li Oblighi al padre⁴⁷ se ben hora non manca qualche profonda suggestione che in occasione potrebbe hora che tutta è attrabilare il G. S. sviarlo ogni affetto. E il Vizir se ben giovane d'incirca 36 anni, di medioere Statura, di bella faccia con barba negra, persona di mirabile sodezza, prudenza, honesta e multo religioso ma superbo inesorabile Nemico ancora egli dal sesso // femineo, non inclinato al sangue come il padre, (f < 178) nè punto venale, non fa avanie e nel giuditij rettilissimo. Per le Cose di Candida⁴⁸ par che possa decadere non senza pericolo, ma oltra alla sua prudenza con la quale non manca di tutti le arti vigilantissimo a preservarsi. Le obbligazioni del G.S. al suo padre non saranno mai scordati e le renndrano almeno sicura nella vita. Mentre che di Candia già s'intendevano le difficoltà nel passato Settembre il G.S. però si mostrava poco curarsi, tutte le hore nelle caccia uscito anco di fare come fece un giro amplissimo fin a Philippopoli con ordine di molte solenissime Caccie alle quale concurreva Gente numerosa: ma non solo di Girconvicini Luoghi ma di parte anco lontane di cinq<ue> sei giornate nel che ricevano li poveri dispendij e strappazza eccessive. Si diletta anco il G.S. nella fabriche onde ha fatto edificare molti Seragli nelle vicinanze di Adrianopoli e Const<antino>poli oltre a varij ornam<en>ti fatte per diversi luoghi di suoi Seragli. Per l'incendio successo duoi anni sono che distrusse più della metà dela sua Corte ha fatto recedificare il Seraglio con vero Edificio Imperiale amplissima di ipetra viva marino di questo paese assai bello si ben venero in cui per duoi continui anni hanno lavorati mille huomini e più. Quanto alla Corte del Seraglio non a punto alterato nel numero, nella disciplina, negli Ordini, nella pompa, tutto più a lusso va inclinando e ha qualche meno vigore. Circa il numero delle persone sono varie le Realizone, mà io per certa informazione sò esser quello delle Donue di circa sette in otto cento e di Maschij di circa // tre mila che non vanno mai fuori e che perciò tutti servano al G.S. di guardia. Nel vito si ben le Cucine del G.S. sono amplissime bastanti per maggiore numero, perche le provisioni spese che si fanno non hanno como dicono Conto, si ch'al Mutpaih Emin, Prefetto delle Cucine, si dice che non se le rende. Con tutto ciò il Cibo e nial distribuito essendo largam<en>te li Grandi trattati mà gli altri molti non hanno pane per satiarsi. La sola Carne di Castrato ch'entra ogni giorno nel Seraglio è din 150 Castrati altre le pollame senza numero; carne di bove nel Seraglio non entra mai, soli: Castrati, Agnelli, Cervi, Capriole e lepore. L'uso di pesce e rarissima. Di sugo di Limoue ogni anno portano al Seraglio più di 100 grosse botte dell ambra nella cucina del G.S. si cousuma quantità non credibile per gran prezzo essendo tutti li cibi e bevande per S.M. per la Regina Madre e per la Casacchi con ambra. Il numero e la Copia din Serbett, Confetti, condite, aque odorifere, Bevande artificiose, con pome, pere, prune &tc. non si possono Comprendere. Dovunq<ue>va il G.S. li si portano con gli stromenti proprij tutte le sorte ordinare di Cibi e bevande calde e freddi. Gli Ornamenti del Seraglio sono miniature a oro delicatissime, incrostature di Procellane di Lapis Lazoli, Tapeti con oro, cuscini ricca-

⁴⁶ Fazil Ahmet Koprulü, grand vizir (1661–1676).

⁴⁷ Mehmed Koprulu, grand vizir (1656–1661)

⁴⁸ La guerre de Crète.

- mati e con gioe. Scrittorie e Casselle gioiate e fondo di perle bellissime si vedano pendere per ogni parte. Il Tesoro anco consiste senza prezzo in ornamenti e vasi d'oro e d'argento che sono infinite, in gioie (sic!) che non hanno numero perche a sacchi possono misurarsi. E contanti di oro e argento che si trovano in varie Camere e luoghi aposta fabricate come pozzi, a summe grandissime, perche ogni Ré fa la // sua Cammera e tesorio, in cui procura il Cumulo possibile per gloriosa Memoria non mai è posta mano nelle Camere delli Antecessori quanto al Denaro. Sultan Ibrahim⁴⁹ solo nei tempi nostri ha fatto poco Cumulo di costanti, si ben di gioie — di ornamenti grandissimo. Quello che al G.S. resta della sua Entrata per conservare non è altro che l'incerto delli presenti è del fisco cioè di tutti quelli che fa morire e che morano anco in gratia quando siano richissime di che si farebbe un Cumulo immenso quando tutto capitasse nel Tesoro del G.S. Ma di una facoltà che sia di 200 m(ille) 60 m(ille): apena saranno consegnate. Comanda però sempre il G.S. eh'alli heredi digh, fratelli, sorelle, padre, madre, moglie sia permessa qualche portione, che suol esser molto poca. Nel resto le Rendite Ordinarie dell'Imperio che sono di 40 milioni di Tallari tutti vanno spese in Paghe alle milizie stipendiati con varie Caratteri, Ministri, la Corte Arsenale è perche da qualche tempo le contribuzioni sono diminute per la mancanza di sudditi sparsi e fuggiti per altra parte à segno che come intendo manca del solito sud(di)to circa due Millioni si remettano con l'acrescere l'angarie sopra le provincie il che si ben in Corpo così vasto, non fa per poco tempo alteratione sensibile nel progresso nondimeno si fara di grave risentimento. La Rendite Ordinarie tutti sono ditre forme. Una il tributo dei Christiani quali pagano 4 p(iastri) p(er) testa, li maschi pero e che sono d'adulto età La seconda e l'angaria spora li beni stabili e mobili che importa quasi la decima dell' Entrata // che tutti pagano e li Turchi & Christiani pur che no siano privilegiati o stipendiarij del G.S. La terza e quella delli Dattij, sopra materie, però di Nego (tan)te poi che quelli di vivere non pagano alcuna Cosa fuori del vino. Che per esser contra la Legge ha un grosso Datio, che importa quasi la metà del prezzo. Ma oltre alle sud(di)te forme di Rendite per le occasioni di guerra, di viaggi del G.S. e di altre occorrenze da poco tempo sono state introdotte altre straordinarie Contribuzioni detti di Sulim cioè tirraniche che si estorquano de tutte secondo le Beni stabili che possedano e le possessioni lucrose. L'Entrata certa tutta e quasi appoggiata sopra le Provincie o per dire meglio sopra li Passa e Governatori di quelle, e li Capi di alenni luoghi proprij del G.S. che sono Const(antino)-poli, Adrianopoli e Brussa le 3 sedie Imperiale che non hanno particolari Governatori si che ogni Passa e Capo ha l'obligazione di transmettere e dare al G.S. una tanta Summa come per esempio il Principe di Valachia e obligato al B(a)iram grande ogni anno mandare 250 borsi di tributo 20 al Re di presenti, 12 alla Valide, 10 al Vizir con pellici e molte zebeline & altre molte borse a diversi grandi oltre gran somma di Cera, di Butiro, di Castrati e certo numero di falconi. Il Gran Dattario di Constantinopoli paga mille Tallari p(er) giorno con altre spese che importa piu di altrettanto. Il Passa di Cairo manda 500 m(ille) Chequini ed altre tanti a Mecca, oltre a zucchini, Risi, Dattili, lini in gran Copia e così tutti i Passa, Sangac beg secondo il paese. Il vestir del G.S. e vario, le veste di sotto sono di panno d'oro, di bellissimi armesini. Di sopra in varie forme molte d'oro per la maggior parte di finissimi Saie con fodere di Zebilini. Di volpe negre in ogni giorno le sono portativi nuovi Vestimenti dei // quali a suo piacere si veste o si compiace a ripigliare li già usati. Gioie pretiosissime porta nella Cintura, nelli larguzzi, nei buttoni, hangazzi spada, in sella staffe frene ed ornamenti di Cavalli il che tutto per la maggior parte e donato per lui e per la sua Casachi e suo figlio si ben non mancano pretios(issi)ni Lavori fatti alla giornata nel Seraglio. appresso il G.S. dove lavorano sempre più di cinquanta Gioelliere Nelli Cavalli e grosso il numero e la qualità singolare perche oltre alli razzi ogni giorno da diversa parte vengano bellis(s)i mi presentati. Per le carrozze benche non mancano gran numeri non sono però molto considerate è più tosto per ornamento che per uso. Circa la religione il G.S. e molto inclinato, con puntualità osserva le superstiziose Ceremonie nel che l'ha confermato un Certo gran Predicatore nominato Vane Effendy⁵⁰ Arabo. Persona Literatissima e nella prediche mirabile, di una vita exemplare, sprezzatore, nell'apparenza di pompa e Richezze, si ben in pochi anni primo favorito dal precedente Veziro e poi dal presente e ultimam(en)te fatto Predicatore del G.S. ha egli fatto gran Cumulo dei Denari. Egli ha fatto levare molte scritti di Suoni e Canti lascivi nel Seraglio è ha in varie Cose fatto Riforma della religione che si ben pare molto larga, si ben considerata, è però strettissima perche non altra di apparante larghezza

⁴⁹ Ibrahim I^{er}, sultan ottoman (1640—1648).

⁵⁰ Vanli Effendi, chez D. Cantemir.

tène che la permissione di molte Donne in moglie e di quanti schiavi vogliono, mà però
 àncò in questo la Religione impone tanto obligazione che non è così facile, mentre le moglie,
 devano esser trattate tutte dei pare in // ogni parte altramente, può la donna ricorrere alla
 giustizia e lasciare il marito. E quanto alli Schiavi non possono questi esser toccati senza il
 Debito reso alle moglie e non per altro usate che per la prole. Nel uso poi con che si sia,
 o moglie, o schiave e obligatio l'huomo qualunqu(ue) volta che usa il Coito di entrare nel
 bagno a lavarsi, onde non mancano quelli che per non obligarsi alla briga del bagno si con-
 tentano di esser Casti. Mà nel Resto obligazioni della Religione sono Molte e gravissime. L'as-
 tenenza da vino e tutti li liquori soporifere, della Carne porcina e da molti altri Cibi come
 gli Ebrei l'osservanza rigida per un mese lunari ogni anno, fin che si tramonta il sole senza
 permissione di una stilla di aqua in bocca il che nell'estate, quando il giguon cade in quel
 tempo e di gran tormento è si ben sono molti che tutta la Notte mangiano, non è permesso
 dalla Religione si non il Cibo della sera dopo l'oratione e qualche Cosa di Collatione nell'
 alba. Vi è l'obligo universale dell'viaggio alla Mecca una volta in vita si non hanno l'impe-
 dimento, di povertà o di malattia. L'obligazione anco dell' orazione non è poco mentre cin-
 que volte al giorno sono tenute nell' Aurora, nel mezzo giorno al hora del Vespero nel tra-
 montar del sole e ad una hora è mezza di Notte, le quale tutte sono assai longhe e con tra-
 vaglio di molte prostrazioni oltre alla Apest⁵¹, cioè alle Lotioni delle mani fin al Cubito
 della faccia, del Collo con aspersersi anco li piedi & il Capo che si deve fare sempre im-
 mediatamente avanti l'Oratione per la purificazione si però non sarà preceduto qualunqu(ue)
 uso venero e non havrà toccato quelele parte, del Corpo, alcun escremento, urina, sputa &
 d'alcun peccato // graue nel qual caso non basta la semplice Lotione, ma non passono far
 l'oratione si prima non si lava in bagno. Vi sono finalmente molte strette impositioni per
 dispensare ai poveri una parte buona delle rendite e non ributtar gli Hospiti e pelegrini di
 concorrere alli sepoleri dei morti con infinite altre superstitioni nelle quali tutti li veri Osser-
 vanti della religione assai Constretti et occupati. Ne sono quali vengono in testa per cose leg-
 giere le propositioni dell' Alehoran perchè sono esplicate da tutti i dotti esser semplice meta-
 fore per li popolari & Idiotti a fin di farli capire la santità ed autorità del profeta, la gran-
 dezza e potenza di Dio il godimento nella gloria, l'acerbità delle pene eterne. In fine tutta
 la Somma della Turca Religione bastante alla salute non è altro ch'il credere un Dio solo e
 di nissun imaginabile proportione anzo meno di nullo in rispetto di Dio, qualunqu(ue) altra
 Cosa o Creatura. Punto il più facile del mundo di esser creduto e che da Filosofi e Sceptici
 non può esser negato. Si che non è maraviglia si instituita con un tal punto così rationale
 da tutto creduto tal Religione con molte Ceremonie superstiziose che rendevano all'ostenta-
 zione di santità et alle netezza del Corpo ha fatto così vasto progresso mentre anco in molte
 parte partecipe della Credezza Hebraica e Christiana. Si ben in questo punto di fede nè meno
 mancano molti relassi e del tutto senza fede. Perchè li grandi per la maggior parte come
 di vilissima Nascita sollevati dal fango e li professori della Legge chiamati Mollah e Caddi,
 che sono li più studiosi e dotti, sono quasi tutti attecisti // si che la religione v'è ancora
 rilassando sempre più il che si riconosce dalla molto rimessa e fredda ubidienza e submissione
 che al G.S. li grandi e tutti già professavano a segno tale che incombravano con tutta pron-
 tezza la morte quando la scontravano al minimo Cenno del G.S. comandata, quella che
 non fanno al presente mentre non è hora che non procurino quanto possono la fuga e la
 resistenza. Sono in ogni modo tutti è particolarmente quelli che manco credano molto
 studiosi dell' lipoerisie per esser stimati e promossi agli honori affettatam(ente) procurando
 tutte li piu superstiziose osservanze, fanno publiche elemosine fabricano superbi Tempij, fon-
 tani, ponti, Chan con assegnam(enti) grossi. Quanto poi al maneggio presente della giustizia
 Civile e Criminale si ben di gran tempo il Civile è stato assai rilassata hora è pero del tutto
 Corrotto perchè nella maggiore parte li giudici chi sono li Professori della Legge Multij, il
 primo come oraculo nella Religione è legge li 2 supremi Giudici dell' Imperio Cadiliskeri⁵² dell'
 Europa uno e l'altro di Asia e li Caddi delle Citta e le Terre, che sono per tutto l'imperio
 eletti, mandati e destinati col tempo di un anno è mezzo al piu dal Mufty. Non hanno altro
 scopo nei Giuditij che il proprio Guadagno, amettano Testimoni falsi e voltano la Legge in
 mille forme a modo loro per favor della parte che li fa maggiore oblatione. Nel Criminale è
 molto piu rigida l'osservanza, e se bene quanto ai ladri si fanno cominadare molte indul-

< f. 183 >

< f. 184 >

< f. 185 >

⁵¹ De fait *Abdest* chez D. Cantemir.

⁵² *Kadiulasker* chez D. Cantemir.

genze quando pero sono presi e manifesti al popolo non trovano remissione, mà nelli homicidij rigidissimo e il giuditio, ne si dà Campo ediffere Morte con Morte si paga sia perqualehe si voglia modo inferita si asservino in questo il vigore perche il popolo e interessato e se non si trouva l'homieido e obligato in quella contrada della Citta o nella villa dove successe l'homieido di pagare il sangue 500 t<a>l<eri> al Passa o Coandante nel che sono così rigorosi che se si trouera un morto per Caduta ò p<er> // qualehe accidente senza esser stato veduto lo pigliano come neciso e così fanno pagare alla Contrada o Villa il sangue. Quindi risulta la rarità in questi dei homicidij e il maneggiar rarissima del ferro nelle zuffe private in cui non si maneggia altro che la mano col bastone.

(f. 186) La Militia che viene composta di molti Ordini è nel presente la medema che già era quanto al numero se bene molto inferiore per tutti li rispetti di obediencia, durezza, sobrietà, peritia e valore. Sono delli Ordini Generali Fanteria e Cavalleria. La Fanteria e quasi tutta fondata nell' Ordine dei Giannizzeri, che sono divisi in 160 Oda o Camere e formano il numero di 40 m<ille> oltre quelli di Buda, dei Cairo e di Bagdat dove sono altre Camere per le Guardie di quei Regni. Si chiamano Camere perche oltre l'haver ogni Insegna il Colonello o Chirnbazi ed altri Uffiziali proprij ha luogo anco di alloggiamento aparte in cui possono tutti habitare se vogliono e dove dimorando hanno pane, Carne, Zorba, Candele e tutto il necessario al vitto, ma quelli che non vogliono stare nelle Camere, il che li viene facilmente permesso, con lasciare agli Uffiziali la Loro parte stano fuori e fanno quel Esercizio che vogliono nelle proprie Case. Quindi non e maraviglia se con 30 aspri il giorno possono desiderate la piazza ed in quella vivere, perche oltre la paga tengano vitto, Stanza, Vestito, Scarpe e quasi tutti li necessarij. Quando vogliono dimorare nelle Camere o si trouano in attuale servizio e fuori stando fanno eseretij e negotij luerosi, con altri Me<re>anti e Mercenarij salva l'occasione della guerra nella quale anco molti restano in Casa con presenti e quello che vanno tutti ricevano // (f. 187) oltre la paga Regali per mettersi all'Ordine. Del medemo Ordine sono mandati per tempo determinato alle guardie di tutte le provincie e principali Città alcune Campagnie quali per fare il viaggio ricevano la spesa dal publico e nelli proprij luoghi destinati molto piu del' ordinario loro. Per terra servano ancora in guerra diversi altri Ordini di Iopgee o Bombardieri, Cibigee, Lacamagee, Minatori e Levenzi che sono li stipendiati à tempo non mancano amplissimo concorso di Ziamoglani in numero di 5000 o sei mille p<er> Ordinario sono li...⁵³ per esser poi fatti Giannizzari e non hanno se non 2 or 3 aspre per giorno senza niente altro con obligazione di comparire quando sono chiamati nel Servizio della Citta, dichiarati pero Giannizzari quando mandati alla guerra e conosciuti per altro meritevoli. In qualunq<ue> spedizione di guerra con la presenza medema del G.S. non fù mai nè puo esser più che 12 m<ille> Giannizzari perche il resto e necessario per la guardia di tutte le altre parte del' Imperio.

La Cavalleria e fornata nella maggior parte dall'Ordinari; Spahi che sono con la pag^a Giornale o possimo esser nell'Europe e nell'Asia d'incirca 30 m<ille>. Il rimanente consta di feudatarij quali sono li Tinarrj spahi, come li Nostri conti e le sciamette come li Cap<i>te delle ville e terre lequale tutte nell'Europa fanno 23 m<ille> spade e nella Natolia 17 m<ille> oltre quelli di Damaseo, Cairo, Bagdat e Buda dalle quale parte non hanno l'obligazione di portare fuori del paese a militare. Li Murafaraga propriam<en>te Cavallieri sono anco molti mà non vanno alla guerra senza el G.S. come altri diversi Ordini che formano grosso Numero alquale si aggiunge quelli dei Passa quali concorrono chiamati con le proprie Corte e militia, alcuni con 500 altre con Mille, altre con 200, 300 spade secondo la Conditione del paese. Oltre che // (f. 188) sono li Tartari, Moldavi, Valaehi. Il numero di Tartari e creduto assai più di quello che puo esser mentre non si puo vedere tutto in un luogo mà sempre vanno divisi e dispersi ne mai si formano in una parte e hanno il numero di Cavalli per sei volte maggiore di quello delle persone quali servano molto alla velocita delle Serorrerie ed anco di Cibo nella mancanza dei viveri perche fanno le Camerate in essi sono ripartiti vanno per ordine mangiando li Cavalli. 20.000 Tartari portarano 80 m<ille> Cavalli si ch' il numero grosso e per computare li Cavalli. Ma' tutto il Crim⁵⁴, con la provincia di Boziac⁵⁵ e con la Dobrista⁵⁶ quando si muove il G<ran> Chan⁵⁷ non piu mandar fuori (come alerni Morzaehi o Colonelli Tartari quando stavo in Valaehia mi assiecuravano) più di 90 m<ille> Tartari il che mi veniva confermato da quelli

⁵³ Ommission dans le texte.

⁵⁴ La Crimée.

⁵⁵ Le Bondjak (Sud-Est de la Bessarabie)

⁵⁶ La Dobroindja.

⁵⁷ La Khan tartare de Crimée.

duoi famosi Prencipi Mattheo Bassarata vaivoda dí Valachia e Basilio Lupulo di Moldavia praticchissimi di Tartaria. Li Valachi e Moldavi che militano come Tartari se bene portano pistole molte, Lanze e schioppi, hora non possono esser piu di circa otto o dieci mille spade essendo state quelle provincie da pochi anni in quà desertate da molte invasioni delli Tartari di maniera tale eh'in occasione di gran mossa con la presenza del G.S. in guerra potranno esser obligate circa 80 m<ille> spade oltre li Tartari se bene il Campo in simile Concorso havra più di 150 m<ille> teste, computanteli servitij e quelli tutti che seguono il Campo.

Il fine

Documents relating to Sir William Trumbull's embassy to Constantinople, no. 54 (collection Ing. A. Lascardes — Grande-Bretagne)

III

Innanis et vere/preservationis/ a peste/apologia/authoris

Io: Mascellino Pisaurensi / Medico Doctore / et / Celssissimi Haemet Passia / Supremi Consiliarij / Ottomanis Imperatoris / Proto Medico. /

<f. 2> Prefatio; <fo. 3> Illustrissimi DD. D. D. Consulibus / et Patricijs Civitatis, et Comunitatis / Pisauri / Solutis et Obsequij Offitio Supposito / (Au bas de la page: Dato Adrianopoli 20 Decembr. 1673. Obsequentissimus Jo: Mascellinus).

<fo. 4> Ad Candidum et Benignum Lectorem.

<fo. 5> Caput I. Quid sit Pestis. <fo. 7> Caput II. De Pestis Causa; <fo. 15> Caput III De Pestilentis Contagionis Natura et Conditionibus; <fo. 16> Caput IIII De Vera et Vana Preservatione a Peste; <fo. 22> Finis.

Musée Otiveriani, Pesaro, ms. 468, inserto 28 (communiqué par l'amabilité de Paul Păltănea).

IV

Artis medicae/ quae continet/methodum et praece—/pta universalis ad medici—/nam faciendam summarium.

Collectore & Dispositore / Ioanne Mascellino / Pissaurenci / Medico Doctore / Viennae Austriae, / Typis Michaelis Thurnmayer Universitatis / Typographi. Anno 1673 /. 83 [—86] pages, in 8^o.

Dédicace au grand vizir Ahmed Koprülü (p. 3—4); Prefatio (p. 5—6), le texte (p. 7—83); traduction de la dédicace en langue turque (p. 85—86) dans l'exemplaire du British Museum.

Caput I. De Artis Medicae Nomine, Natura et Praecognoscendis ad Medicinam faciendam (p. 7—8). Caput II. De Praecognoscendis circa sanitatem humanum Corpus (p. 8—11). Caput III. De instrumentis, quibus Ars medica unitur in suis operibus (p. 12). Caput IV. De ijs, circa qua deliberat Ars medica (p. 13; sont cités les principes de Galen). Caput V. De instrumentis cognitionis in Arte Medica (p. 16; cite Hippocrate et Galen). Caput VI. De principijs & dignitatibus Artis Medicae (p. 17—18, qui comprennent neuf axiomes). Caput VII. De indicatione, indicatibus — indicatis in genere (p. 18—20). Caput VIII. De indicantium, indicationum & indicatorum differentijs (p. 20—23, se référant à Galen). Caput IX. De sanitate indicante & de eius indicatis (p. 23—27; on recommande du « Bezoar lapis in cordis affectibus, hepar lupinum pro hepate, erancum humanum pro cerebro », etc. d'après Galen). Caput X. De causis sanitatis indicantibus, earumq<ue> indicatis (p. 27—28). Caput XI. De accidentibus sanitatis indicantibus earumq<ue> indicatis (p. 29—30). Caput XII. De morbo indicante ejusq<ue> indicatis (p. 31—33). Caput XIII. De morbi causa indicante, ejusq<ue> indicatis (p. 33—40). Caput XIV. De morbi symptomatis indicatibus, eorumq<ue> indicatis (p. 41—47). Caput XV. An quidquam absolute faciendum, unde desumatur (p. 47—49). Caput XVI. An quidquam specificè faciendum, unde desumatur (p. 49—53). Caput XVII. Quid faciendum, a quo indietur, & desumatur (p. 53—54). Caput XVIII. De conditionibus faciendum quantitate, tempore, loco, modo (p. 55—65). Caput XIX. De

in fine humanitatis. andon' navi' la conu' nava *Lebica*
 di S. A., si bene' un rammarico in li petra' mantene
 un canno del suo onore, e sospira' ^{con} gradimento.
 Mi furo' gr. M. Card. di farli penetrari li present
 ma di le interpretar, se di alor, ch' u' po' inten:
 dare li pinto dell' idiom' italiani. lo dovre' p'cedere
 a tra' grecu' onore in cono' e, conseguente' dove
 errar il mio passaggio. *Ant.* dan' u' numero' di
 truciare la possibilt' notitia d'elli' con', con' V. S.
 Card. di verba' l' amio. Mi muore la supplica di
 qualche amio curia. C' simo' del S. Mon' Carria
 Orngemano, e sala piu' mental' con' a' p'fett' onore
 dalla neperina ca: del Corriere, deuo' ^{con} a' M.
 Card. San' L' mon. *Leg.* a' 13 *Nov* 1657. S. V.
 M. Card.

Card. Le. Ca. *Leg.*
 A Gio: Mascellini

Fig. 1. Fragment de la lettre adressée par le dr Giovanni Mascellini à Isaac Basire le 13 novembre 1657.

apta favendi materia invarianda (p. 66—69). Caput. XX. De materia conditioibus, modo, quantitate, loco, tempore (p. 69—78). Caput XXI. De experientia, altero in arte medica instrumento deliberationis (p. 78—81). Caput XXII. De analogismus tertio deliberandi Instrumento in Arte Medica (p. 81—83). Laus & Gloria D. O. M. Finis.

Musée Oliveriani, Pesaro; un autre exemplaire au British Museum, cote 513 b. 23.

V

Texte de l'inscription gravée sur la dalle funéraire de Giovanni Mascellini

« Sepulchrum / P (ou D ?) Illus<trissimi> Domini Ioannis Mascellini / patritii pisaurensis, / in medica arte ceu alter Avicenna /, quem europeï orbis summa capita / plurimi facerunt extolleruntque, / patrim principes utriusque Valachiae /, cominus et enimus (= eminus), ut magni nominis virum, sunt prosecuti /, nec non supremus minister poten- [tissimi] Imp[eratoris] ottomanorum / et consiliarius Aclmet Passia /, itaque Cretae Andrianopoli ubique locorum / suae salutis pulerum habuit secum / nec abire unquam permisit /, tandem, fama et celebritate conspicuus/, strenuissimus ille Tatarchan /, dubia vitae spe satis pressus /, medico et iatro aegens egregio, / d. aa (sic) Mascellinum ad aulam precibus vocat /, nec votis decipitur, nec tempore fallitur / et en, pristina incolumitate gaudens, — largo munificentiae imbre aspersum /, repedare equo animo concessit. / Postmodum Galattii / postremam elausit, febre agitatus, diem /, aetatis suae anno LXIII / : ad tristem acerbe mortis eius nuntium / Helena Seocharda, mestissima coniux / epitaphem hanc s.c. [socio carissimo]. MDCLXXV ».

Emblème de la famille représentant un bras portant un sabre ture.

N. Iorga — *Două tradiții istorice în Baleani : a Italiei și a românilor* (Deux traditions historiques dans les Balkans : celle de l'Italie et celle des Roumains) dans « *Analele Academiei Române* », M.S.I., série II, 1913, XXXV, Bucarest, p. 426.

La dalle se trouve au Musée d'histoire du département de Galatz, n° inv. 3011.

LA GUERRE D'INDÉPENDANCE DE LA ROUMANIE (1877 — 1878) VUE PAR LA PRESSE GRECQUE DE BUCAREST *

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

La lutte héroïque du peuple roumain pour son indépendance nationale trouva dans la presse grecque de Bucarest un puissant écho. Il est évident — ainsi que nous le verrons par la suite — qu'il ne s'agit pas uniquement d'un enregistrement sec et formel des événements dans les journaux de la communauté hellénique de Bucarest, mais bien des opinions sincères et manifestées sans détour par les membres de la « diaspora » grecque, qui ne pouvaient rester indifférents à la manière dont on allait résoudre la Question Orientale. C'est que l'entrée en guerre de la Roumanie, en 1877, représentait l'un des moments essentiels de ce grave problème dont dépendait le sort de tous les peuples balkaniques. Dans le cadre de la crise générale de la Question Orientale et de la défaite de l'Empire Ottoman de cette période, c'est aux Roumains que revint le rôle de l'intervention décisive pour l'évolution de la guerre en faveur des mouvements de libération nationale. Ceci nous aide à mieux comprendre l'attitude de la presse grecque de notre Capitale, qui suivait avec un intérêt admiratif l'action entreprise par le peuple roumain, à un moment où la politique grecque de neutralité paralysait les forces du peuple grec, alors qu'il aurait pu participer à la lutte contre la domination ottomane¹.

Mais tâchons d'esquisser brièvement la politique de l'État grec à ce moment. Elle se caractérisait, en premier lieu, par une tendance de rapprochement des peuples balkaniques, en vue de la lutte antiottomane, pendant les années qui précèdent la guerre de 1877—1878. On sait combien étaient avancées — dès la fin de l'année 1876 — les échanges d'idées entre les hommes politiques roumains et grecs, M. Kogălniceanu et Cl. Rangavis, au sujet d'une alliance roumano-grecque², ainsi que l'exprime la corres-

* Ce texte a formé l'objet d'une communication, lors de la Session consacrée à la Guerre d'Indépendance par l'Université de Bucarest (mai 1977).

¹ Voir aussi l'attitude de la Roumanie à l'égard des mouvements révolutionnaires des Balkans pendant la crise de 1875—1877; *Independența României. Documente*, vol. II, p. I-a. București, 1977, p. 103—104, p. 118—120; p. 126—127; Nicolae Ciachir, *România în Sud-Estul Europei (1848—1886)*, București, 1968, p. 142 et suiv. V. Idem, *Certains aspects de l'attitude de la Roumanie envers le mouvement révolutionnaire des Balkans 1875-avril 1877*, dans *Actes du 1^{er} Congrès Intern. des Études Balk. et sud-est europ.*, IV, Sofia, 1969, p. 311—318.

² Const. N. Velichi, *Relațiile dintre România și Grecia de la înființarea oficiilor diplomatice și pînă la transformarea lor în legații*, dans *Reprezentanțele diplomatice ale României*, Bucarest, 1967, p. 326. V. aussi, C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie dans la seconde moitié du XIX-e siècle*, I—II, dans « Rev. Études sud-est europ. », VII, 2—3, 1969.

pondance de Cléon Rangavis³. Dans cette phase du début de la guerre, Kogălniceanu s'adressait à Rangavis dans ces termes : « quant à notre entente, elle sera très facile à établir le jour où vous vous déciderez à agir ». D'ailleurs, des pourparlers avec les Serbes étaient également poursuivis par les Grecs, dans le but de conclure un pacte gréco-serbo-roumain, mais elles subirent le même sort, à cause de l'évolution des événements.

Parallèlement à cette attitude dominante, nous rencontrons aussi, surtout dans les cercles grecs de Constantinople, une tendance de rapprochement de la Turquie, les représentants de ce groupe voyant dans la neutralité une solution pour la conservation de leur position sociale-économique⁴.

Mais il n'est pas dans notre intention d'analyser des aspects d'histoire politique et diplomatique si bien connus grâce à toute une littérature. Nous voudrions seulement noter — dans ses grandes lignes — l'état d'esprit du monde grec, à ce moment où les destins des « peuples d'Orient », comme désignaient les Grecs les peuples balkaniques à cette époque, étaient concernés directement. Cet état d'esprit se caractérisait par l'exaspération produite par l'attitude de l'Angleterre⁵ et la neutralité gênante qu'imposait cette dernière et par l'intérêt pour la campagne antiottomane, qui correspondait aux plus profondes convictions de la majorité des Grecs. Enfin, on voit se contourner clairement le sentiment de solidarité avec le peuple roumain, avec le pays accueillant dont les florissantes communautés grecques représentaient aussi un support financier de la Métropole.

Le journal « Ἡ Ἱρις τῶν Ἀνατολικῶν Λαῶν »⁶ — la principale source de notre enquête — commence à enregistrer les événements de manière détaillée, dès l'époque des préliminaires de la guerre, c'est-à-dire dans la phase diplomatique, dont les nouvelles sont souvent contradictoires, confuses ou tout bonnement « fausses », ainsi que se hâte de les caractériser un rédacteur, le 24 décembre 1876, à propos des déclarations d'Ignatief et de Salisbury⁷. Le même mois, le journal consacre un large commentaire à la séance secrète du Sénat, qui avait discuté certains articles de la Constitution turque, qui considéraient la Roumanie comme étant une province privilégiée de l'Empire Ottoman⁸. Le 6 janvier 1877, après avoir mentionné le succès de D. Brătianu à Constantinople, où il avait été bien reçu par les représentants des Grandes Puissances, la Porte semblant bien intentionnée à l'adresse de la Roumanie, le rédacteur manifeste son scepticisme, considérant que « aucune Puissance ne laissera le terrain ouvert, à l'exception de la Russie ».

Les discussions du Sénat roumain en marge de la Constitution ottomane ont déterminé la rédaction à reproduire un article de la presse grecque

³ Evangelhos Kofos, *Greece and the Eastern Crisis 1875—1878*, Salonic, 1975, p. 121 et suiv.

⁴ *Ibidem*, p. 17—21.

⁵ Nikos G. Svoronos, *Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας*, Athènes, 1976, p. 105 et les suiv.

⁶ Le journal paraissait 6 fois par mois, en ayant des correspondants à Giurgiu, Calafat, Turnu Măgurele, Urziceni, Severin, Craiova, Oltenița, Caracal, Slatina, Ploiești, Sulina, Athènes, Iania, Ruscic et Silistra. Ses directeurs étaient V. Hristodoulidis et Zaharia Sardellis.

⁷ Ἡ Ἱρις 24. XII. 1976, p. 4.

⁸ N. Ciachir, *România in Sud-Estul Europei (1848—1886)*, București, 1968, p. 142 et suiv.

d'Athènes, en commentant tout spécialement les articles de cette Constitution, qui avaient soulevé de graves mécontentements en Roumanie⁹. Le journal athénien reproduit par « *Ἡ Ἱστία* » précisait : « La Grèce doit lutter contre une pareille constitution, qui prouve la tentative de turciser les chrétiens de l'Empire Ottoman »¹⁰. Aussi juge-t-on la constitution comme étant « une pure absurdité » (« *καθαρὸς παραλογισμὸς* »), « une insulte contre le terme de constitution »¹¹.

Le 10 février 1877¹², en dépit des apparences qui annonçaient une guerre russo-turque imminente, le journal garde son opinion, exprimée plus d'une fois, que cette guerre était loin. On pourrait accuser le rédacteur grec de myopie politique, si on n'avait pas en vue que l'attitude des Grandes Puissances était vraiment déroutante, par la décision de l'Angleterre surtout, de ne pas abandonner sa position pacifique envers la Turquie.

Le 18 février, la rédaction exprime même sa joie, en constatant — soi-disant — que son opinion sur le maintien de la paix démontrait sa clairvoyance politique. Mais surtout, elle se réjouit de savoir « que l'humanité a été épargnée des graves conséquences de la guerre »¹³.

L'approche de la guerre devient certaine à partir des renseignements du 13 avril, qui montrent que les craintes exprimées lors des débuts des hostilités ont arrêté l'activité commerciale, à cause de la perspective que la Roumanie devienne le théâtre de la guerre »¹⁴. Pourtant, Kogălniceanu déclarait encore l'intention de la Roumanie de maintenir la neutralité¹⁵. Le même jour, le rédacteur grec enregistrait avec étonnement le passage du Pruth par les armées russes, en notant que cet événement a eu lieu avant que la guerre soit déclarée et que les corps législatifs de la Roumanie se soient réunis pour prendre cette décision. Par la suite, on annonce que le gouvernement roumain a communiqué aux Grandes Puissances l'entrée des troupes russes sur terre roumaine¹⁶. Un long commentaire politique commençait par les mots suivants : « La guerre frappe à la porte : les Russes passent le Pruth. Voilà ce qu'on entend de tous côtés. Voilà la question la plus importante du jour ». L'événement semble illogique à la rédaction, car elle ne peut comprendre comment une guerre européenne a pu éclater du simple fait que la Porte n'avait pas accepté les réformes exigées¹⁷.

Le 20 avril, on reproduit la conversation du prince Charles avec le consul russe à Bucarest, après le passage du Pruth par les armées russes et sa déclaration selon laquelle, tant qu'il sera en tête du pays, il ne

⁹ *L'Article 18* exigeait la connaissance du turc — langue officielle de l'État — pour la promotion dans les fonctions publiques. *L'Art. 8*, voyait dans tous les sujets de l'Empire des sujets ottomans, la religion d'État étant la religion islamique *L'Art. 46* : Tous les membres de l'Assemblée générale font serment de fidélité au sultan, en présence du Grand Visir) et *l'Art. 57* : Les discussions du sénat, des tribunaux etc., sont portées en turc.

¹⁰ *Ἡ Ἱστία*, 24. I. 1877, p. 1.

¹¹ *Ἡ Ἱστία*, 27. II. 1877, p. 2.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ἡ Ἱστία*, 18. II. 1877, p. 2.

¹⁴ *Ἡ Ἱστία*, 13. IV. 1877, p. 3.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ *Ibidem*, p. 4.

¹⁷ *Ibidem*.

permettra aucune action sans son consentement et contre les lois en vigueur. On reproduit le discours de Charles au Sénat, la proclamation du Tsar adressée aux habitants roumains, son ordre à l'armée russe, l'appel aux armes du Comité Central bulgare de Bucarest — adressé au peuple bulgare — et la proclamation du Sultan à ses soldats. En ce qui concerne la proclamation du sultan adressée aux Roumains, le journal remarque son absence dans la presse roumaine ¹⁸.

Sans cesse préoccupé par la position des Roumains dans cette guerre, le rédacteur cite du « Moniteur » la décision du gouvernement roumain, selon laquelle « l'armée roumaine ne fusionnera pas avec l'armée russe — ainsi que le prétendent certains — mais elle sera dirigée par ses commandants, elle luttera pour les droits et les lois de la patrie »¹⁹.

Un article intitulé *La Guerre de la Roumanie et de la Turquie*, fait une ample analyse de l'entrée en guerre de la Roumanie, qui s'est produite lorsque le feu fut ouvert à Calafat, sans une déclaration de guerre préalable. Le journal annonce la convocation des corps législatifs en soulignant qu'ils allaient déclarer *l'indépendance complète* de la Roumanie. Une mention spéciale est faite de l'appel adressé par le journal « Românuł » au patriotisme des partis politiques, en leur demandant de collaborer pour le salut de la patrie. On note avec satisfaction que l'opposition a reçu avec enthousiasme cet appel patriotique, en l'annonçant par ses organes. On donne un démenti aux affirmations de la presse anglaise concernant le fait que l'entrée des troupes russes en Moldavie aurait été considérée comme une violation du traité de 1856²⁰. Par la suite, les rubriques du journal donnent régulièrement, de riches nouvelles sur la marche des événements, en assurant « qu'il faut noter la promptitude des soldats roumains »²¹. Le 6 mai, la rubrique du journal intitulée « Roumanie », salue avec enthousiasme les débuts des hostilités : « Après deux siècles d'un silence de mort, le peuple roumain a levé la tête avec joie et s'avance sur le champ d'honneur. Nous n'avons pas à nous enquerir du but poursuivi par ceux qui luttent aujourd'hui ; c'est aux dirigeants des destins de la Roumanie de le savoir. Mais nous enregistrons l'événement et nous nous réjouissons que la force des ancêtres n'ait pas disparu chez leurs descendants ». On exprime l'espoir que ces vœux justes du peuple roumain seront couronnés de succès et que « les Russes ont trouvé dans les Roumains un précieux combattant, d'autant plus que l'Europe est indécise »²².

Dans presque chaque numéro du journal on répète, en termes convaincants, les requêtes de subventions pour l'armée roumaine, adressées aux membres des communautés grecques et l'on donne les listes des nombreuses donations offertes par ces derniers.

Le 21 V., on souligne le caractère très grave pris par la guerre, en relatant le terrible bombardement de Calafat et de Vidin, les grandes pertes de Giurgiu, le passage du Danube par les armées russes à Galați et Brăila ²³. La nouvelle du siège de Ruscuc et de Giurgiu y est donnée

¹⁸ « H. » Iρις », 20. IV. 1877, p. 2-4.

¹⁹ « H. » Iρις », 28. IV. 1877, p. 2-4.

²⁰ « H. » Iρις », 6. V. 1877, p. 2-3.

²¹ *Ibidem*, p. 3.

²² « H. » Iρις », 6. V. 1877, p. 2-3.

²³ « H. » Iρις », 21. VI. 1877, 2-3.

également ainsi que celles des préparatifs de l'armée roumaine pour le passage du Danube ²⁴ et des succès des armées russes sur la ligne Şiştov-Tirnovo, qui ne leur ont pourtant pas permis d'arriver — ainsi qu'ils l'espéraient — ni à Ruscuc, ni à Nicopole ²⁵. On annonce le passage du Danube par quelques fragments de l'armée roumaine à Mihăileşti, « en éclaireurs », qui ont mis en fuite un corps d'armée turc. Le 5 août, on écrit : « La question du jour est celle de savoir si l'armée roumaine passera le Danube »²⁶.

A partir du 13 juillet, le journal donne des renseignements sur le passage des Balkans par les Russes et constate que « les hordes turques n'ont plus la force de Mahomed II et de Bajazet ». Pourtant le scepticisme de la rédaction sur l'utilité de cette action pour les peuples balkaniques est de nouveau marqué avec insistance ²⁷. L'écho de cet événement dans la presse occidentale et les préparatifs de guerre de l'Angleterre y sont également mentionnés. En même temps, on note les difficultés auxquelles se sont heurtés les Russes à Plevna, les victoires turques des 10 et 16 VII et la situation grave de l'armée russe à Tirnovo ²⁸. Un intéressant commentaire politique de la défaite russe de Plevna montre « qu'elle a changé la face des choses... Les Turcs croient qu'ils ont prouvé à l'Europe leur vitalité et attendent de nouveau l'appui matériel et moral de cette dernière ». La bataille est caractérisée comme un véritable « carnage », décrit par le journal de façon détaillée et très plastique ³⁰. Le même jour, à la rubrique « Roumanie », on fait part de la décision de l'armée roumaine de participer à la guerre contre les Turcs et le passage du Danube par 15.000 soldats roumains qui allaient prendre part à la grande bataille de Plevna ³⁰. Le commandant militaire russe avait demandé l'aide de l'armée roumaine, ce qui a déterminé le départ de 6.000 soldats roumains de Nicopole, pour renforcer l'aile droite des Russes, après les pertes de Plevna ³¹. En parlant du puissant écho de la victoire turque de Plevna dans la presse européenne, on montre que celle-ci « attend une nouvelle bataille décisive pour la présente expédition russe ».

Le 15 août 1877, on annonce la conclusion d'une convention de collaboration entre la Roumanie et la Russie, en précisant que, jusqu'ici, on ne savait rien d'officiel là-dessus. Sur le front continuent les préparatifs et concentrations de troupes. Toute l'armée roumaine a passé le Danube sous le commandement du prince Charles ³². En commentant — par la suite — l'écho de la défaite des Russes à Plevna, dans la presse occidentale, le journal constate qu'elle a réveillé l'inquiétude des Puissances »³³.

Le 23 août, on rend avec maints détails les événements et le 31 août, on reproduit la proclamation du prince Charles adressée aux soldats,

²⁴ « Η Ἡρτις », 28. VI. 1877, p. 4.

²⁵ « Η Ἡρτις », 5. VII. 1877, p. 2.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ « Η Ἡρτις », 13. VIII. 1877, p. 4.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ « Η Ἡρτις », 1. VIII. 1877, p. 2.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ *Ibidem*, p. 4.

³² « Η Ἡρτις », 15. VIII. 1877, p. 3-4.

³³ *Ibidem*, p. 3.

lors du passage du Danube, ayant le même contenu — précise-t-on — que la circulaire du ministre des Affaires Extérieures, M. Kogălniceanu ³⁴.

Le 31 août, nous lisons dans « *Ἡ Ἱστία* » : « A Bucarest, tous les regards vont vers Plevna, parce qu'aujourd'hui aura lieu l'assaut général ». On mentionne la décoration de 40 militaires roumains par le tsar. En relatant l'émotion avec laquelle on suit, dans la Capitale, cette bataille décisive de Plevna, le journal exprime son espoir dans la victoire des combattants roumains.

Un commentaire enthousiaste accompagne la nouvelle concernant la prise du drapeau turc par le général Candiano Popescu à Plevna, « où les héroïques fils de la Roumanie se sacrifient pour la paix ». Le journal annonce de nouvelles listes de souscriptions destinées à soulager les blessés et prie les Grecs de Roumanie de donner leur aide « pour les frères qui luttent contre l'ennemi commun, ainsi qu'eux-mêmes l'ont fait pour nous ». On mentionne à nouveau la bravoure des Roumains, en précisant que « les Russes apprécient la force et l'ordre des Roumains » ³⁵.

Tous les numéros du journal de septembre et d'octobre ont pour thème central l'évolution de la bataille de Plevna, l'héroïsme de l'armée roumaine ³⁶. Le 8 octobre, on montre qu'après une interruption de quelques jours, les luttes ont recommencé dans des conditions très difficiles, Plevna ne pouvant être assiégée selon les lois de la stratégie.

Un important article paraît le 19.IX, se proposant de faire le bilan de l'entrée en guerre de la Roumanie, dans lequel on constate que seul le temps pourra guérir les plaies du pays, après les pertes en hommes et la stagnation imposée à la vie économique par la guerre.

Le 2 décembre, on annonce que l'événement le plus important, qui aura une influence décisive sur l'évolution de la guerre, est la victoire des armées roumaines et russes à Plevna, victoire « qui a soulevé un enthousiasme indescriptible de la population de Bucarest et dont les échos ont rempli la presse européenne » ³⁷. « La chute de Plevna est considérée comme marquant la fin de la guerre » — écrit le journal. Malheureusement, cette impression ne se confirme pas. A Constantinople, on parle de guerre et les espoirs de paix sont faibles. « L'Europe a entendu avec indifférence la nouvelle de la chute de Plevna et a vanté l'héroïsme d'Osman Pacha » ³⁸.

Le 1^{er} janvier 1878, le journal félicite « l'amie Roumanie » pour ses succès, en affirmant que « ses fils n'ont pas trahi nos espérances et que le Nouvel An trouve la Roumanie libre, couronnée de lauriers. Nous souhaitons que la Nouvelle Année accomplisse la grande œuvre de ceux qui ont bâti la Roumanie, la grande Dacie, de la Tisza jusqu'aux Bouches du Danube. Nous formons tous ces vœux pour notre amie la Roumanie et dès maintenant nous l'appelons la Dacie ».

Nous achevons de glaner les nouvelles de la presse grecque de Bucarest, en mentionnant les nombreux articles qui paraissent à partir du 13 janvier, jusqu'en juillet 1878 — dont certains éditoriaux particulièrement

³⁴ « *Ἡ Ἱστία* », 23. VIII. 1877, p. 3-4.

³⁵ « *Ἡ Ἱστία* », 31. VIII. 1877, p. 3.

³⁶ « *Ἡ Ἱστία* », 8. IX. 1877, 1. X. 1877, 8. X. 1877, 19. X. 1877.

³⁷ « *Ἡ Ἱστία* », 2. XII. 1877, p. 4.

³⁸ « *Ἡ Ἱστία* », 13. XII. 1877, p. 1.

véhéments³⁹ — qui attaquent le Traité de San-Stéfano et ensuite, le Congrès de Berlin, chose explicable de la part des Grecs, qui n'avaient pas trouvé satisfaction dans les décisions des Grandes Puissances.

L'un des principaux rédacteurs du journal — Toma Pashides — qui était également collaborateur des journaux roumains « Reforma », « Românu », « Poporul » et « Decebal », publiait pendant cette guerre une série de brochures exprimant une chaleureuse participation et compréhension en ce qui concerne la lutte d'indépendance des Roumains. Dans « La Question d'Orient et sa solution » rédigée en roumain, Pashides déclarait : « L'indépendance de la Roumanie deviendra un fait accompli, après que l'arbre de cette déesse ait été arrosé de sang roumain et que l'Armée Roumaine se soit montrée digne de la gloire ancestrale des armées de Décébal et de Michel le Brave ». « Le citoyen hellène — poursuit-il — impartial, aimant la liberté universelle, souhaite le progrès, le triomphe et le bonheur du peuple daco-roumain, chez lequel il a trouvé asile pendant les périodes malheureuses et les époques critiques... »⁴⁰.



Ce qui se détache de manière suggestive de ces pages de la presse grecque, c'est en premier lieu *l'objectivité* de ses rédacteurs. Même lorsque le journal reproduit aussi certaines polémiques — parfois violentes — avec la presse roumaine, sur les questions controversées de l'époque, les relations sur l'héroïsme des soldats roumains et l'intérêt pour la marche des événements ont le même ton enthousiaste et admiratif. Une visible *solidarité* avec la lutte des Roumains pour l'indépendance inspire ces lignes qui laissent voir — dirait-on — le regret des Grecs de ne pas participer à cette guerre juste, d'assister impuissants aux vains décrets d'armement et de mobilisation du gouvernement grec.

On sent clairement, du ton dont sont rendues les nouvelles, l'évolution de l'opinion publique dans les communautés grecques, qui, désinformée et neutre au début, s'engage progressivement, sans réserves, dans une attitude fermement combative.

Nous ne pensons pas exagérer en affirmant tant l'importance du « modèle » roumain à un moment où les Grecs étaient empêchés de lutter, que l'utilité de la presse grecque pour les rapports des peuples roumain et grec, en l'absence d'une représentation diplomatique. D'ailleurs, ce dernier aspect sera confirmé par les événements politiques, qui succéderont à la guerre d'indépendance, par la création de nombreux offices diplomatiques, tant en Roumanie, qu'en Grèce⁴¹.

³⁹ Certains ont des titres comme ceux qui suivent : « La justice des grands », « Le sacrifice de la Roumanie », etc.

⁴⁰ Toma Pashides, *Chestiunea Orientului și soluțiunea sa*, București, 1878, p. 26—27.

⁴¹ C. Velichi, *Atena...*, p. 325—339; idem, *Les relations roumano-grecques pendant la période 1789—1911*, dans « Rev. ét. sud-est europ », VII, no. 3, 1969, p. 509—542.

SOURCES BYZANTINES ET ORIENTALES CONCERNANT LES ROUMAINS

VIRGIL CÂNDEA

Jusque vers le milieu du XX^e siècle, les historiens roumains en quête des sources historiques étrangères relatives à leur pays se tournaient, de préférence, vers l'Europe occidentale et centrale. Le phénomène était tout naturel compte tenu de l'orientation moderne de la conscience nationale des Roumains à la recherche d'une image européenne de leur histoire. A part cette curiosité somme toute naturelle pour les sources occidentales, il convient de compter aussi avec le confort d'une telle étude, menée dans des archives et des bibliothèques aux rouages parfaitement réglés et par le truchement des langues de diffusion mondiale. Ce qui n'implique pas qu'on ait négligé de saisir et de souligner la portée des autres sources écrites de notre histoire, les sources originaires d'un monde avec lequel les Roumains ont toujours maintenu des liens étroits, qui ont marqué leur civilisation, ainsi que leur mode de vie. Déterminés par les circonstances politiques autant que par les échanges économiques et culturels, ces liens les rattachent à l'Europe du Sud-Est, à la vaste aire byzantine et turco-arabe. Démètre Cantémir, qui s'est penché assidûment et avec application sur les chroniques byzantines et turques, est le grand précurseur de ce deuxième courant de la recherche historique roumaine, illustré plus tard par Nicolae Bălcescu, Nicolae Iorga, Marcu Beza, Vasile Radu, H. Dj. Siruni, Aurel Decei et quelques autres encore. Nous mentionnions déjà ces noms dans une étude publiée il y a plusieurs années¹, en parlant des avantages de cette sorte de recherches poursuivies dans les archives orientales. L'importance des sources byzantines pour la restitution de ce qui fut le passé du peuple roumain a été mise en lumière clairement par les travaux de Nicolae Iorga, G. Popa-Lisseanu, Demostene Russo, Nicolae Bănescu, Vasile Grecu. C'est le grand mérite de l'historiographie roumaine contemporaine que d'avoir adopté comme critère obligatoire de toute recherche sérieuse la connaissance de *l'ensemble des sources* susceptibles de jeter un jour — quelque pâle fût-il — sur le passé historique de son peuple. Grâce à ce critère, on a abordé l'étude des chroniques byzantines, turques et arabes, comme aussi des témoignages divers des voyageurs dans ces contrées et des documents ottomans — connus incomplètement ou de manière erronée, quand ils ne sont pas tout à fait ignorés. Chaque

¹ *Sources roumaines et grecques dans les bibliothèques du Proche Orient*, « Bulletin de l'AIÉSEE », 8, 1970, n^{os} 1-2, p. 66-78.

pas en ce sens ² permet de dégager un peu plus l'image de l'une des zones les plus fascinantes d'Europe, la Roumanie. Les considérations exposées ci-après ont justement pour objet deux textes récemment parus de cette catégorie de sources intéressant l'histoire roumaine.



L'école roumaine s'est présentée au XV^e Congrès international des études byzantines tenu en Grèce avec un ouvrage remarquable : le troisième volume des *Fontes historiae daco-romanae*, événement de l'année scientifique roumaine 1976. C'est un recueil de textes des auteurs byzantins des XI^e — XIV^e siècles, qui ont traité des gens et des lieux roumains. On y retrouve les grands lettrés de Byzance : Jean Mauropous, Kekaumenos, Michel Psellos, Jean Skylitzes, Nicéphore Bryennios, Anne Comnène, Georges Kedrenos, Jean Zonaras, Nicétas Choniates, Georges Akropolitès, Georges Pachymerès, Maxime Planudes, Jean Cantacuzène, Nicéphore Gregoras, Démètre Kydones, Constantin Manasses. Cette édition a été préparée par Alexandru Elian, représentant d'élite des études byzantines roumaines, et par Nicolae-Șerban Tanașoca. De même que dans le cas des volumes précédents, les Editions de l'Académie lui ont assuré des conditions graphiques à la hauteur. Le livre se trouve déjà dans les bibliothèques universitaires d'études byzantines, sud-est européennes ou roumaines du monde, consulté par tous ceux qui portent un intérêt à l'histoire de cette zone géographique.

Désireux d'une ample et bonne information, les Byzantins étaient doués d'une curiosité en éveil et du sens du réel, doublé d'un certain esprit critique, voire d'une certaine probité d'écrivain, qu'une ferveur patriotique — somme toute explicable — atténuait, néanmoins, quelquefois. Heureusement, les éditeurs nous aident, par leurs commentaires, à séparer le bon grain de l'ivraie.

Ces *Fontes III* se rapportent à une période déterminée de l'histoire roumaine, à savoir celle des XI^e — XIV^e siècles, quand les *Valaques*, peuple à l'identité reconnue, vivaient au Sud comme au Nord du Danube. Ils étaient les *autochtones* de ces régions et se comportaient en tant que tels face aux populations qui occupaient pour quelque temps ou bien ne faisaient que traverser leurs territoires. Par exemple, selon les dires d'Anne Comnène, les Cumans, se préparant en 1094 d'envahir l'Empire byzantine « ont appris chez les Valaques quels étaient les sentiers qui traversaient les défilés » (p. 115). En effet, quels étaient ceux à même de mieux connaître les grandes forêts de la péninsule que les habitants des lieux ? La vie de ces habitants antiques était bien dure. Aussi, étaient-ils à cette époque, trouble par excellence, toujours à la recherche d'un minimum de sécurité, d'une existence un peu moins difficile. C'est qu'alors l'Empire byzantin, qui naguère encore garantissait la paix et la prospérité, allait en s'affaiblissant, rongé avec ténacité par les vagues successives des migrants. Il fallait donc que les Valaques profitent de chaque intervalle de *vacuum* politique, de chaque moment de calme relatif après quelque bataille gagnée ou perdue par l'occupant pour améliorer leur condition de vie.

² Nous avons en vue les corps de documents et de sources narratives de cette provenance édités au cours des vingt dernières années par Mehmet Mustafa, Vasile Grecu, Mihail Guboglu.

C'est l'époque (vers la fin du XI^e siècle) où l'on mentionne les premières formations étatiques du Bas-Danube, dont le développement aboutira à la fondation des principautés de Valachie et de Moldavie. Grâce aux chroniques byzantines on dispose sur cette étape de l'histoire du peuple roumain de toute une série de données « bien plus riches, plus cohérentes et plus véridiques que celles fournies par les sources narratives contemporaines, occidentales, est-européennes ou orientales » — affirme le professeur Al. Elian, dans son érudite *Introduction* aux *Fontes III*. Il n'y a que les sources archéologiques qui — au fur et à mesure de leur mise au jour — pourraient ajouter, compléter et homologuer les renseignements de ce trésor byzantin concernant l'histoire des Roumains.

Or, avec ce volume de *Fontes III*, qui porte la marque évidente du souci d'en faire une édition suivant les critères les plus modernes du genre, on publie pour la première fois des sources byzantines relatives à l'histoire roumaine en version originale et traduction. Le volume lui-même a d'ailleurs toute une histoire, pour ne point parler d'avatars. En effet, il a commencé par être préparé il y a déjà une quinzaine d'années, à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest, par Alexandru Elian avec la contribution de Nicolae Bănescu, P. P. Panaitescu et P. Ș. Năsturel. A présent, il apparaît augmenté d'un certain nombre de textes, par les soins de Nicolae-Șerban Tanașoca, attaché de recherches à l'Institut des études sud-est européennes ; c'est lui également qui a rédigé les notices introductives et les commentaires des textes. Travail de bénédictin s'il en fut, et qui confère au jeune byzantiniste le droit à la gratitude des spécialistes de l'histoire roumaine.

Au professeur Elian revient le mérite d'avoir supervisé l'ensemble, procédant à la révision des textes, des traductions et des notes. Qui plus est, on lui doit l'*Introduction* du volume, qui apporte incontestablement quantité de données inédites relatives à l'histoire roumaine. Une réserve formulée par l'érudite byzantiniste page VIII aurait pu nous inquiéter. Il écrit : « Un regard critique sur la manière dont on a utilisé pour cette histoire (roumaine — *n.n.*) les sources historiques byzantines [...] nous semble plein d'intérêt, mais il ne trouve pas sa place dans la présente *Introduction* ». Heureusement que par la suite l'auteur revient sur cette réserve (explicable pour ceux qui connaissent l'acribie et la prudence de ses recherches), de sorte qu'il nous offre une excellente récapitulation — la première jusqu'à présent — de la manière dont les vieilles chroniques ou les historiens modernes et contemporains se sont servis des écrivains byzantins en tant que sources d'histoire de leur peuple. L'abondance de l'information, la sûreté et l'élégance de l'exposé font les délices du lecteur, suscitant surtout sa profonde satisfaction de disposer d'un instrument de travail parfait. Il lui facilitera l'intelligence de l'horizon scientifique d'un Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir, Petru Maior, Gheorghe Șincai, à l'époque moderne d'un Mihail Kogălniceanu et Eudoxiu de Hurmuzaki ou, plus près de nous, d'un G. Popa-Lisseanu.

Dans la partie finale de son *Introduction*, le professeur Elian répond — ce qui lui donne l'occasion de présenter quelques autres contributions personnelles — à la question que tout lecteur avisé pourrait poser ayant parcouru les *Fontes III*. Voici cette question, telle qu'il la formule lui-même

après avoir fait remarquer que le volume comporte pour une bonne part des renseignements sur les Valaques sud-danubiens. Par conséquent, « dans la mesure où les sources byzantines — à part une ou deux exceptions — n'attestent pas leur présence dans le territoire de la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et la Dobroudja, on peut poser la question de la légitimité de leur présence dans un volume des sources médiévales de l'Histoire de la Roumanie ». « La réponse — écrit Al. Elian — l'ont donnée en premier lieu les philologues contemporains. La région de la formation de la langue roumaine commune — dont se sont détachés, en tant que dialectes, le daco-roumain parlé par les Roumains nord-danubiens, ainsi que le mégléno-roumain et l'arounain parlé par les Valaques balkaniques — est constituée par un espace fort étendu, qui dépasse les frontières politiques de la Roumanie, englobant aussi le territoire compris entre le Danube, la mer Noire, l'Haemus, la ligne Jireček-Skok et une ligne qui « superpose presque la frontière bulgare-yougoslave ». *L'unité de langue est l'expression de l'unité d'origine. Les ancêtres des Roumains vivaient dans le territoire mentionné, et « . . . le contact entre les populations des deux rives du Danube a été fort vivace et ininterrompu »* (les italiques nous appartiennent).

Cette réalité de la communauté d'origine, de langue et de vie des Roumains nord- et sud-danubiens a eu également pour pendant, suivant la démonstration du professeur Elian, une tradition savante dont les débuts remontent aux raisonnements historiques de Constantin Cantacuzino, le stolnic, et du prince Dimitrie Cantemir. Disposant d'une autre information et d'autres critères, le spécialiste actuel a été à même de préciser les origines d'une tradition — qui s'est prolongée jusqu'à la fin du XIX^e siècle, avec Dimitrie Onciul. Alexandru Elian remet en ordre textes, citations et interprétations; il précise l'origine de la référence *Vizantida* de Michel Cantacuzino et Naum Rînniceanu dans la chronique de Jean Stanos, de 1767. Ce faisant, le savant byzantiniste constate : « la communauté d'origine, de langue et les contacts incessants entre les Roumains nord-danubiens et les Valaques balkaniques imposent une considération dans leur ensemble de toutes les sources qui parlent des Valaques et du territoire qu'ils occupaient au cours de la période concernée, ainsi que du territoire nord-danubien et de ses habitants autochtones ou des peuples en migration, qui — tout particulièrement — attireraient l'attention des historiens, des militaires et des hommes politiques byzantins ».

C'est là que s'exprime la véritable conclusion du troisième volume des *Fontes historiae daco-romanae*, le plus attachant de la série, car dans ce volume, au-delà de leur identité daco-romaine (attestée par les deux tomes précédents), les Roumains se révèlent sous la physionomie qui nous est familière, celle d'un peuple déjà cristallisé. Mais cette conclusion nous renvoie nécessairement à la sage remarque de son *Introduction* : « Nous sommes sûrs que le présent volume [. . .] mettra une fois de plus en lumière l'impératif et l'importance de l'approfondissement des études byzantines dans notre pays, dont elles sont appelées de mieux faire connaître le passé médiéval, de même que l'investigation d'autres témoignages écrits et matériels ».



Les mémoires de voyage sont dus à deux lettrés du Levant, un chrétien syrien et un musulman. Bien qu'avec des motivations différentes, ces deux ouvrages qui remontent au XVII^e siècle appartiennent au même contexte politique, expliquant à l'époque le rapprochement culturel et économique de l'Europe et du Proche-Orient, à travers la zone carpatodanubienne, balkanique et russe.

Il s'agit, en ce qui suit, des relations de voyage intitulées *Le voyage du Patriarche Macaire d'Antioche aux Pays roumains et en Russie, en 1652—1658* et de *Seyðhatnâme* (Livre des voyages) de l'infatigable voyageur ottoman Evliyâ Çelebi (1611—post 1684). Les deux ouvrages sont inclus dans le tome sixième de la collection *Voyageurs étrangers dans les pays roumains*, inaugurée à Bucarest en 1968 par les Editions scientifiques et encyclopédiques.

Bien que ces œuvres soient généralement connues et utilisées par les historiens roumains, quelques-uns des fragments publiés maintenant présentent le privilège de l'inédit. En effet, les notes de voyage de Paul d'Alep font pour la première fois l'objet d'une version scientifique, confrontée avec l'original arabe. Quant aux fragments du journal de voyage d'Evliyâ Çelebi, leur traduction roumaine représente une première absolue.

De rédaction contemporaine, racontant souvent les mêmes événements et les mêmes réalités des pays roumains, écrits par des lettrés originaires de deux régions voisines de l'Empire ottoman, les deux ouvrages ont pour trait caractéristique l'intérêt de leurs auteurs envers les contrées traversées, leurs particularités économiques et culturelles, les populations qui les habitaient et les circonstances politiques dont ils ont été les témoins oculaires. Compte tenu de ce que c'est pour la première fois que les littératures ottomane et arabe-chrétienne s'enrichissaient d'ouvrages de cette envergure et si détaillés en ce qui concerne les Pays roumains, la question qui se pose tout d'abord porte moins sur les raisons des deux voyages qui les ont suscités (Paul d'Alep faisant partie de la suite de son père, le patriarche d'Antioche, venu quêter pour son Eglise; Evliyâ Çelebi ayant accompagné Melek-Ahmed Pacha, *wali* de Silistra, ou le vizir Kôse Ali Pacha, dans leurs expéditions de représailles contre les pays roumains), que sur l'impulsion qui les a faits noter avec tant d'ardeur et souci du détail ce qu'ils ont vu et vécu dans le territoire de la Roumanie actuelle.

En ce qui concerne l'archidiacre d'Alep, ses motivations sont bien claires. Il appartenait à la nouvelle génération de lettrés chrétiens du Proche-Orient, qui participait par ses écrits et son idéologie, par l'étude de sa propre tradition culturelle de facture syro-byzantine, ainsi que par une communauté d'aspirations avec les chrétiens européens de rite byzantin au phénomène de l'éveil d'une conscience de sa propre identité spirituelle et politique dans l'ensemble des patriarcats de Jérusalem, Antioche et Alexandrie. Deux étaient les voies ouvertes à un programme mis sous ce signe, les deux tout aussi efficaces : la voie politique et la voie culturelle. Leurs liens, sans précédent, avec les souverains des Etats orthodoxes situés au nord de l'Empire — les voïvodes roumains, l'hetman ukrainien, le tsar russe — avaient nécessairement pour pendant l'exaltation des origines impériales, byzantines, des communautés chrétiennes

arabophones. Suivant un rythme singulièrement rapide, les moines des couvents de Balamand, Sednaya ou Saint Sabbas, les prêtres érudits de Tripoli, Alep et Damas dotent la littérature chrétienne d'expression arabe des principales œuvres susceptibles de révéler la conscience d'une doctrine majeure et d'une identité culturelle inaliénables. Le processus devient encore plus marqué à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle. Ses protagonistes sont réalistes : au syriaque liturgique imposé par la tradition — langue sacrée inintelligible pour les fidèles — ils préfèrent un arabe vernaculaire, bigarré de termes grecs difficiles à convertir dans une langue qui, quelque fût la confession de ceux qui en usaient, n'en avait pas moins pour suprême étalon littéraire le *Coran*.

Fidèles à la tradition de la culture byzantine et orthodoxe, les chrétiens arabophones du Proche-Orient (Syrie, Liban, Jordanie, l'actuel Israël) ont été toutefois marqués par leurs voisins et maîtres musulmans, dont ils subissaient la fascination du récit. C'est que ce récit est appelé à satisfaire le besoin d'expression d'un certain nombre de créateurs auxquels l'art figuratif était doctrinairement interdit. À la charnière des XVI^e—XVII^e siècles, alors que les Arabes chrétiens de rite oriental vivaient l'aube d'une reprise de conscience, ils ménagèrent à l'art figuratif la place qui lui revenait de droit, art illustré en l'espèce par les icônes. Il y a déjà quelques années, j'ai eu la chance de pouvoir mettre en lumière ce phénomène unique dans l'histoire des civilisations proches-orientales, de même que dans l'histoire de l'art post-byzantin³. Mais, aux côtés de leurs icônes melkites, les lettrés d'Alep, Damas, Tripoli et Jérusalem, ont tenu ranger — à titre d'expression d'une culture originale — des manuscrits volumineux, englobant tout à la fois doctrine et tradition, informations reçues de l'étranger ou cherchées au prix de grands efforts dans des pays lointains. Ceci représentait tout autant de preuves de leur désir de s'affirmer sur le plan intellectuel et national. Peut-être que ce dernier terme soit impropre : une communauté du monde arabe ou arabophone précisera son identité dans d'autres termes que ceux en usage chez les nations occidentales. Rattachée par des liens multiples à l'Islam⁴, elle pourra tout aussi bien témoigner d'une vocation européenne par sa foi, sa culture ou quelques autres options. C'est de ce monde que venaient les érudits melkites qui, dès la fin du XVI^e siècle⁵, sillonnaient la terre roumaine, édifiant le pont des échanges culturels roumano-arabes.

La narration du voyage entrepris par le patriarche Macaire due à la plume de l'archidiaque Paul d'Alep est le fruit de cet échange important de valeurs culturelles, qui sera continué jusque vers le milieu du XVIII^e siècle par Athanase Debbas et le patriarche Sylvestre.

Toute aussi séduisante s'avère la description des contrées nord-danubiennes pour Evliyâ Çelebi. Après avoir parcouru pendant plus d'une vingtaine d'années (depuis 1630) l'Anatolie, la Crète, l'Azerbaïdjan et la Géorgie, à peu près tout le Proche-Orient et ensuite la Rumélie (autre-

³ Voir *Les icônes melkites*, volume publié sous la direction de Virgil Căndea, Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1969.

⁴ Louis Gardet, *Les hommes de l'Islam*, Paris, 1977, p. 60 (L'arabisme, 'uruba, chez ceux-mêmes des Arabes qui ne sont pas musulmans... n'est point séparable du destin terrestre de l'Islam).

⁵ Voir notre étude précitée, *Sources roumaines et grecques...*, p. 70.

ment dit la Péninsule balkanique), il abordait maintenant la zone exotique du monde de l'Islam, du côté de l'Europe centrale où l'Empire avait pour voisins ses adversaires les plus tenaces, dotés d'une civilisation épanouie, d'une foi dont l'opposition conférait un sens à « la guerre sainte » (djhâd). Plus que dans toute autre zone de l'Empire ottoman, Evliyâ, dans son hypostase de reporter passionné, avait là le sentiment de l'inédit, doublé par l'orgueil de voir la bannière verte du Prophète assujettir les chrétiens *ha'in*. À une époque où l'état ottoman commençait à se ressentir de la crise des institutions, de l'économie et du pouvoir militaire, la découverte de l'Europe depuis la position confortable du conquérant devait exercer sur lui une véritable fascination.

Il s'ensuit que les deux ouvrages qui nous occupent ici ne sont différents qu'en apparence : un savant, syrien-chrétien, décrivait des pays et des cultures de l'orthodoxisme, vers lesquels l'avait dirigé sa quête ; un écrivain musulman considérait ces mêmes pays en tant que *râya* rebelles, que la Sublime Porte chatiait à juste titre par un génocide dévastateur. Et pourtant... Si l'on néglige pour l'instant les positions respectives des deux écrivains, on retrouve, examinée sous des angles différents, une seule et même réalité. C'était l'époque où l'Empire commençait à chanceler sur ses assises — et les contemporains doués de lucidité le saisissaient —. Paul d'Alep, un chrétien, espérait le salut et la possibilité de s'affirmer octroyée aux syriens orthodoxes. De l'autre côté de la barricade, Evliyâ Çelebi espérait, pour sa part, la consolidation de la puissance du Croissant en Europe centrale. Poussés par des aspirations différentes, ils découvraient les territoires du Danube et carpatiques ; ils y considéraient, chacun selon sa propre optique, la civilisation, l'économie, les créations techniques et spirituelles, les populations (exotiques, par rapport à eux !), les avantages des relations de durée. Jamais auparavant, jamais avant ce turc et ce syrien chrétien, les cultures du Proche-Orient n'avaient jeté une lumière si crue sur les Pays roumains. Pour Paul d'Alep, à partir du Danube commençait la liberté, les terres des souverains chrétiens — les roumains. Éloquente en ce sens nous semble la remarque mélancolique qui lui échappe en octobre 1658, alors qu'il repasse, entre Galați (en Moldavie) et Chilia (dans la Dobroudja assujettie par la Porte), la frontière délimitant l'Europe chrétienne de l'Empire ottoman : « ... Nous sommes partis vers la cité de Chilia, où nous avons entendu l'« ezan », ou l'appel des musulmans à la prière, six années étant presque écoulées depuis que nous ne l'avions plus entendu, rien que les cloches »⁶. Pour Evliyâ Çelebi, cette même zone géographique représentait l'extrême nord de l'Empire, une contrée que les Turcs regardaient encore comme exotique à en juger d'après l'étonnement avec lequel il décrit des pays situés au cœur même de l'Europe chrétienne et qu'il s'escrime, en trichant au moyen de la mythologie persano-arabe, à intégrer dans son univers musulman⁷.

⁶ *Cătătort străint...*, vol. VI, p. 283.

⁷ C'est un procédé courant chez Evliyâ qui d'attribuer une ascendance orientale aux peuples européens qu'il avait connus, comme d'attribuer aux villes parcourues par lui des fondateurs illustres, également d'origine orientale. Par exemple : Bucarest, la capitale de la Valachie aurait eu pour fondateur Abū Kureysh (*op. cit.*, p. 740) ; de même, le roiperse Meneuehr serait l'ancêtre du peuple hongrois, des Magyars (*ibidem*, pp. 559, 623, 644, etc.).

Les deux documents en question sont donc tout aussi intéressants par les informations qu'ils fournissent et par l'attitude de ceux qui en sont les fournisseurs. Et, en effet, la lecture des textes, des introductions et des commentaires du sixième tome des « Voyageurs étrangers dans les Pays roumains », incite à maintes observations. Aussi, tout en reconnaissant aux éditeurs leurs mérites de s'être donnés la tâche ingrate de choisir, traduire et annoter les écrits de Paul d'Alep et Evliyâ Çelebi, nous nous proposons de présenter en ce qui suit quelques notes de lecture susceptibles, croyons-nous, de jeter un jour plus clair sur deux œuvres si importantes pour l'histoire roumaine au XVII^e siècle.

1. *L'édition en une œuvre unitaire des fragments sélectionnés* (dans le cas présent les fragments intéressants l'histoire du peuple roumain des écrits de Paul d'Alep et d'Evliyâ Çelebi) offre, sans doute, l'avantage d'une économie de texte. Mais, les recueils de cette sorte comportent en même temps un grand désavantage : une lecture fragmentaire ne permet pas de saisir exactement la position de l'auteur, de mesurer la véritable portée de ses divers jugements, des comparaisons qu'il fait entre les différentes zones géographiques et de conversation qu'il a parcourues et dont traite son œuvre. Pour celui qui a lu les notes de *Voyage du patriarche Macaire* au grand complet, il est, par exemple, évident que Paul d'Alep se sentait tout autre en Valachie et en Moldavie qu'en Ukraine ou en Russie ; il est évident que ses sentiments vis-à-vis des roumains (plus proches du monde byzantin auquel lui-même appartenait) ne pouvaient être les mêmes que ceux qu'il nourrissait envers les ukrainiens et les russes. Les choses vont de même en ce qui concerne Evliyâ Çelebi : on constate sur le parcours des dix volumes de son *Seyâhatnâme* des changements de ton, selon qu'il parle de l'Irak, de l'Égypte et de la Syrie ou de la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie. L'impossibilité de présenter aux lecteurs des versions intégrales, seules à même de lui faire saisir par lui-même de telles nuances — souvent à peine perceptibles, mais combien intéressante pour l'histoire des idées — crée chez l'éditeur le devoir de combler cette lacune. Il lui faut donc présenter au lecteur l'attitude des écrivains respectifs face aux réalités qu'ils notent. En effet, les différentes prises de position des écrivains sont significatives ; or, seul celui qui a pratiqué la sélection des fragments est en mesure de les apprécier comme il convient. Aussi, est-ce regrettable que cette sorte de remarques font absolument défaut à l'ouvrage qui nous occupe.

2. *Les informations contenues par une source narrative se doivent d'être relevées et commentées selon leur importance.* On a déjà beaucoup souligné l'apport du journal de Paul d'Alep et de la relation d'Evliyâ Çelebi à l'histoire des institutions, de l'architecture, de l'art ou de l'ethnographie roumaine. La plupart des renseignements qu'ils fournissent au sujet de l'histoire événementielle sont souvent mieux connues grâce à d'autres sources. Mais le lettré syrien, ainsi que l'érudit ture produisent des témoignages intéressants l'histoire politique ; ces témoignages d'une importance toute particulière n'ont pas été suffisamment valorisés jusqu'à présent, bien qu'ils exposent *l'opinion courante dans la seconde moitié du XVII^e siècle sur le statut autonome des pays roumains.* Il s'agit, tout d'abord, de l'opinion des Roumains à cet égard, mais aussi de l'opinion que se faisaient ceux qui entraient à l'époque en contact avec la société

roumaine. Par exemple, les avanies auxquelles étaient soumis les voïvodes Constantin Șerban et Gheorghe Ștefan en 1657 par le grand vizir Kœprulu Mehmed-Pacha, afin de réunir des prétextes en vue de la déposition de ces princes chrétiens qui avaient su en imposer à la Porte « par le fil de leur épée et par le pouvoir de leur richesse »⁸ sont réprochées dans les Principautés — raconte Paul d'Alep — car les Turcs étaient tenus « de ne point créer une nouvelle coutume, à leur préjudice (au préjudice des princes de pays roumains — *n.n.*), ni de les alourdir d'une charge qui dépasse leur force, mais de tenir ce qui avait été décidé par les sultans précédents, avec lesquels ils avaient conclu tant de pactes et de traités »⁹. Par conséquent, à juste titre, les Roumains « ne pouvaient plus cacher leur mécontentement bouillant face à la tyrannie des Turcs et face à la violation effrontée des lois bien établies depuis les temps anciens »¹⁰. Nous avons affaire, donc, à un témoignage contemporain noté par un lettré étranger sur les événements susmentionnés ; il met en lumière le sentiment des Roumains que leurs rapports avec la Porte étaient réglés par un vieux statut que le pouvoir ottoman se devait d'observer. Ce statut faisait même l'objet de convoitise d'autres états chrétiens, comme le montre Paul d'Alep en racontant que lors de leurs pourparlers avec les Turcs, en 1655, les Polonais se sont montrés disposés « de leur payer un tribut annuel de 30 000 deniers, de reconnaître leur suprématie et partir en guerre comme auxiliaires chaque fois qu'on ferait appel à eux, de même que les provinces de Hongrie, Valachie et Moldavie »¹¹.

À la question « Pourquoi les Turcs n'ont-ils point occupé la Valachie ? »¹² le lettré syrien nous rapporte la réponse d'un haut dignitaire valaque, un érudit de son temps, le gouverneur Preda Brancovan. « Je me trouvais un jour, écrit Paul d'Alep, chez le gouverneur de ces pays, qui était un amateur fervent de l'histoire ; il m'a questionné sur notre pays. Je lui ai parlé de lui et de ses édifices de pierre et de ses châteaux-forts et qu'ils ne savent guère ce qu'est la crainte, ni la mise à sac et rien de cette sorte ». Arrêtons là le récit du diacre alepin pour préciser qu'il devait sans doute décrire au boïar valaque le Krak des Chevaliers, des environs de Tripoli, la cité d'Alep, les villes fortifiées des croisés et des Arabes de Syrie, devenues garnisons ottomanes après la conquête de 1516, qui rendaient impossibles les invasions comme celles des Tatares, si fréquentes en Valachie à l'époque. À ceci, Preda Brancovan aurait répondu : « Tu dis la vérité. Mais nous, néanmoins, nous rendons grâce au Seigneur Tout-Puissant de ce que nous n'avons pas de châteaux dans notre pays. À la place des châteaux et des cités, nous avons ces montagnes et ces forêts, contre lesquelles aucun ennemi ne saurait triompher. S'il était autrement et si nous avions des châteaux dans nos terres, les Turcs nous en auraient chassés depuis longtemps ». Paroles qui incitent Paul à conclure : « C'est pourquoi certainement les Turcs n'ont jamais pu

⁸ *Op. cit.*, p. 242.

⁹ *Op. cit.*, p. 244.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 245.

¹¹ *Op. cit.*, p. 302.

¹² Cf. l'étude de P. P. Panaitescu, *De ce n-au cucerit turcii țările române* (Pourquoi les Turcs n'ont pas conquis les pays roumains), « Revista Fundațiilor Regale », 11, 1944, n° 5, p. 293—304.

s'emparer de la Valachie ou s'y installer et le gouverneur avait sans doute raison ce disant »¹³. Nous sommes en présence de l'un des plus précieux témoignages du XVII^e siècle au sujet du statut international des pays roumains, de ce que les Roumains eux-mêmes savaient à ce propos et de l'aperçu que pouvaient en avoir les visiteurs étrangers lors de leurs brefs séjours dans ces pays. Aussi, étions nous en droit de nous attendre à retrouver dans l'édition qui nous occupe les fragments de cette portée — peut-être les plus importants sur l'ensemble de l'œuvre alepine — relevés et commentés avec toute la compétence qu'ils méritent.

Egalement intéressants sont les renseignements du même genre fournis par l'ouvrage d'Evliyâ, *Seyahâtnâme*. L'écrivain note, par exemple, la liberté d'expression des Moldaves de Hotin, qui narguent les troupes ottomanes de passage vers la Pologne, leur prédisant qu'elles seront défaites par Rákóczi¹⁴. Il décrit la condition des voïvodes moldaves les assimilant à des *beylerbey* (*mir-i-miran* ou émir des émires), ayant le droit, bien que chrétiens, d'avoir à leur service des fonctionnaires, des mercenaires et des musiciens musulmans¹⁵. Evliyâ reconnaissait¹⁶ que « la dignité de prince en Moldavie et en Valachie est plus profitable que celles de Bagdad et d'Égypte, mais elle est destinée aux seuls *bey chrétiens* » (les italiques nous appartiennent). Toutes ces remarques du voyageur turc attestent sa conviction que les pays roumains étaient, de par leur statut, *autre chose* que les territoires chrétiens assujettis (*râya*) à l'Empire ottoman. Même si cet état des choses est reconnu par d'autres sources, les déclarations en ce sens d'un lettré turc contemporain étaient dignes d'une mention de la part des éditeurs du volume.

Encore plus éloquentes sont les notes d'Evliyâ sur le siège de la cité transylvaine de Gherla, qui avait fini par se rendre, ce qui lui avait valu de chanter l'*ezan* (l'appel à la prière) sur ses remparts. L'armée ottomane était dans des dispositions tout à fait intolérantes : « Nous n'avons laissé dans aucune église ni idoles, ni croix et avons enlevé les icônes et les peintures ». Sept cathédrales ont été aménagées en mosquées, en y installant des « mihrabs, mimbers et mahfils pour les muezzins et des tabourets (*kürsi*) ». Et pourtant, ce fut la sagesse du grand dignitaire de Silistra, Melek-Ahmed Pacha, qui allait finir par s'imposer — sagesse et expérience qu'Evliyâ s'est fait un devoir de nous transmettre, d'autant plus qu'il s'agissait de la personne de son protecteur. Or, le Pacha de Silistra s'exprimait comme suit : « Vous dites que vous avez annexé le Pays de Transylvanie aux pays de l'Islam ? Mais ceci n'a pu être accompli ni par Bajazet Ilderim, ni par Sarî Gazi Soleiman khan (Soleiman le Magnifique). Ils ont désigné le Danube pour frontière, et n'ont pas regardé de ce côté-là, et ne l'ont pas incendié, mais il se sont bornés à dire que ce sera le *valvuf* pour Meque et Médine. Cette cité se trouve juste au milieu des gïaours et,

¹³ Călători străini..., p. 256.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 423.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 475 ; le commentaire des éditeurs semble limitatif en ce qui concerne ce droit, qui démontrait en réalité non l'assujettissement des voïvodes de Moldavie, mais bien leur indépendance (voir note 498).

¹⁶ *Op. cit.*, p. 476.

le long de vingt jours, avec peine nous y sommes arrivés, depuis la terre islamique. En remettant en état la cité, vous y laisserez un certain nombre de fonctionnaires d'Allah et vous la quitterez. Comment allez-vous pouvoir la défendre ensuite, compte tenu de ce que, dans les environs, il n'y a la moindre cité islamique ? » On ne saurait souhaiter une meilleure preuve¹⁷ du sentiment qu'avaient les Ottomans au XVII^e siècle que des conjonctures indépendantes de leur volonté empêchaient l'occupation des pays roumains. C'est ce que confirme d'ailleurs la réponse des gazis au discours de Melek-Ahmed Pacha, ce haut dignitaire ottoman qui connaissait très bien les pays roumains : « C'est un sage conseil. Cette cité est une antique résidence princière et même en l'annexant à l'Empire de l'Islam, les ennemis l'attaqueraient à n'importe quel moment et s'en empareraient et il se pourrait que nous subissions les soucis de maintes campagnes. On peut y édifier des djami et des mosquées, mais impossible de la garder en mains »¹⁸. Or, Evliyâ expose ici *les raisons qui empêchèrent les ottomans d'occuper les pays roumains*, pays qui selon ses explications ne pouvaient être occupés pour des multiples motifs d'ordre géographique, militaire et juridique. De par sa formation coranique, Evliyâ était certes sensible surtout aux raisons juridiques. En effet, lors de l'avènement du prince Michel Apaffy I^{er} (en septembre 1661), le lettré note le cri des hérauts turcs (*tellal*) : « Le prince a été proclamé ! Désormais, pillages et rapines sont interdits ! Ceux qui prendront encore des captifs auront la tête tranchée comme les moutons ! »¹⁹ Pour notre écrivain, Apaffy devient dès lors prince souverain²⁰, ce qui lui permet de donner congé à l'aga qui lui avait rapporté le firman du padischah. Et si le lettré turc savait que les troupes roumaines (il les désignent par leurs noms provinciaux : « moldaves, valaques, transylvaines », comme une reconnaissance avant la lettre de l'unité des roumains), même alliées, devaient être entourées de troupes musulmanes (sans doute par prudence), il précise aussi que, « conformément à la tradition »²¹, ces troupes ont droit à un traitement spécial, suivant « la loi de Bajazet-khan », c'est-à-dire, aux termes d'un statut adopté vers la fin du XIV^e siècle²², que personne du camp musulman n'était en droit de transgresser.

Enfin, lorsqu'il évoque la cour princière de Bucarest, Evliyâ Çelebi dit y avoir rencontré « des honnêtes hommes et des soldats exercés ». Qui plus est, il rend un témoignage précieux quant aux emblèmes héraldiques de la Valachie à son époque : « L'aigle les ailes déployées », l'*aquila valachica*.

Tout ceci ajoute des données importantes à l'ensemble des connaissances concernant les relations roumano-ottomanes. Par la plume autorisée d'un grand lettré turc du XVII^e siècle, on obtient la haute confirmation des thèses essentielles formulées par les historiens roumains et étrangers qui ont étudié le statut de l'autonomie de certains pays balkaniques et

¹⁷ *Op. cit.*, p. 551.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 576.

²⁰ *Op. cit.*, p. 618.

²¹ *Op. cit.*, p. 632.

²² « À l'époque de Soleyman-khan — écrit Evliyâ — tant la Moldavie que la Valachie se sont rebellées à cause des mesures injustes prises par l'avidé Roustem-Pacha qui leur a réclamé plus que la loi de Bajazet-khan le permettait » (*op. cit.*, p. 712 — les italiques nous appartiennent).

du Caucase à l'époque de domination ottomane. Pour ce qui est des pays roumains, ils gagnent grâce à Evliyâ Çelebi de nouveaux arguments en faveur d'un statut toujours reconnu par la Porte et qui constitua un pré-lude légitime à l'indépendance conquise par la guerre de 1877—1878.



On ne saurait sous-estimer les difficultés auxquelles se sont heurtés les éditeurs du volume : l'absence d'éditions critiques des deux textes qui en font l'objet, l'étude insuffisante de leurs auteurs respectifs (Paul d'Alep et Evliyâ Çelebi) dont la vie et l'œuvre n'ont pas été encore approfondies comme il conviendrait, une bibliographie de valeur inégale et souvent d'accès difficile. C'est pourquoi les remarques qui suivront ne visent guère à diminuer les mérites de l'équipe ayant assumé la tâche ingrate de choisir et traduire les textes, d'en rédiger les introductions (M. M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru et Mustafa Ali Mehmet) ou les commentaires (Nicolae Stoicescu avec les traducteurs). Ces remarques ne tendent qu'à suggérer quelques émendations ou d'apporter un supplément d'information destinées de rendre plus accessible au lecteur la véritable portée des ouvrages en question.

3. *La vie et l'œuvre de Paul d'Alep*, ébauchées par M. M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru (p. 1—18) réclament quelques précisions. Tout d'abord, les quatre générations de gens d'église de la famille des Za'im dont parle l'auteur sont : I — l'arrière grand-père de Paul, prêtre de son état ; II — son grand-père, le prêtre (*kḥūrī*) Boulos az-Za'im ; III — son père, le prêtre Youhanna az-Za'im, devenu par la suite évêque (métropolitaine) d'Alep, en 1635 sous le nom de Mélétiós et patriarche d'Antioche en 1647 sous le nom de Makarios ; IV — le diacre Paul (Boulos) en personne, le rédacteur des notes de voyage qui nous occupent. Donc il convient d'emblée de faire la distinction entre les deux Boulos (le grand-père et le petit-fils) et de retenir que Youhanna le prêtre, Mélétiós l'évêque et Makarios le patriarche font en réalité une seule et même personne. D'autre part, il fallait ajouter dès le début à la bibliographie relative à Makarios (p. 1, note 1) la récente étude si riche d'informations de Mgr Joseph Nassrallah, *L'œuvre historique du Patriarche d'Antioche Macaire III Za'im* (parue dans le Bulletin d'études orientales, Damas, 25 (1972), p. 191—202), citée seulement en dernier lieu. Il faudra aussi corriger dans la même note l'indication de la place occupée par Macaire dans la série des patriarches de ce même nom (il en fut le III^e et non le II^e). À la note suivante, la référence à l'éd. de Basile Radu doit également être rectifiée (p. 54, non 34). D'autre part, ayant rédigé sa traduction à Bucarest, M. M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru s'est servie certes des photocopies du ms. 6016 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Mais il semble pour le moins singulier qu'elle renvoie à ces photocopies (voir Introduction, p. 6 et suiv., ainsi que le texte, p. 154 et suiv.) et non pas à la pagination du manuscrit original.

Quant à « L'histoire du voïvode Vasile Lupu et de ses guerres », œuvre inédite de Paul d'Alep relevée en 1910 par le savant libanais Iskendar al Ma'lūf, qui signalait la présence d'une copie manuscrite dans sa bibliothèque de Zahlé, nous espérons que M.M.A.D.B. en recevra un jour le microfilm qu'elle n'a « pu obtenir en temps utile », pour le publier en annexe

au présent volume. Pour notre part, ayant essayé il y a quelques années d'obtenir une copie de cet écrit sur Vasile Lupu, en faisant des démarches à cet effet auprès du fils d'Iskandar Ma'ľuf, il nous a été impossible d'obtenir au moins la certitude que le manuscrit respectif existe encore à la bibliothèque de Zahlé. De toute façon, ce qui est certain, c'est que Mgr Joseph Nasrallah qui décrit en 1948 et publie en 1970 le catalogue de ladite bibliothèque n'a pas trouvé ce manuscrit²³. Comme déjà depuis 1925 la belle bibliothèque du savant libanais commence à se disperser, aliénée dans diverses occasions, la découverte du manuscrit de Paul d'Alep demande encore des recherches laborieuses. Mais une question nous semble légitime : est-ce que l'Histoire de Vasile Lupu ne représenterait-elle pas, par hasard, un simple fragment du *Voyage du Patriarche Macaire*, à savoir celui comportant les chapitres consacrés aux batailles de Vasile Lupu avec Gheorghe Ștefan et le changement de prince intervenu en 1653 (cf. p. 72 — 102 de notre édition) — fragment rédigé à Colomna, lors du refuge temporaire des ecclésiastiques syriens en 1655, inposé par une épidémie de peste? De même que tant d'autres lettrés de l'Orient chrétien, Iskandar al-Ma'ľuf avait l'habitude de copier ou de résumer par écrit certaines parties intéressantes des œuvres plus vastes qui lui passaient par les mains.

La description des diverses versions traduites du *Voyage* comporte (p. 15) une référence à certaine version de D. P. Saveliev, référence à laquelle il faut ajouter « Biblioteka dlja čtenija », 3 (1836), t. XV.

Quant à l'édition de la version traduite du *Voyage*, la méthode adoptée par M.M.A.D.B. donne lieu à quelque perplexité. En effet, d'accord avec Basile Radu qui estime comme le meilleur texte de l'ouvrage de Paul d'Alep le manuscrit ar. 6016 de la Bibliothèque Nationale de Paris (dont elle a utilisé la photocopie conservée à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), elle aurait dû — comme nous l'avons déjà remarqué — se borner à renvoyer à la pagination dudit manuscrit. Cependant, de toute évidence M.M.A.D.B. a senti le besoin de recourir constamment aux versions modernes du *Voyage*. C'est la raison pour laquelle, en ce qui concerne la partie introduite par Basile Radu (à laquelle se réfèrent ses notes p. 21 — 153) — il s'agit du deuxième voyage de Macaire à travers les pays roumains, lors de son retour de Russie — elle s'aide avec la traduction de F. C. Balfour. Cette traduction est fondée sur un autre manuscrit (de Londres, défectueux). Or, M.M.A.D.B. elle-même critique cette version plutôt sévèrement (p. 15). Néanmoins, à partir de la page 154 et jusqu'à la fin de l'ouvrage, ses références renvoient tantôt au ms. 6016, tantôt à la traduction de Balfour, sans préciser quelle lecture s'applique au manuscrit parisien et quelle autre à celui de Londres — procédé pour le moins singulier et sans aucune utilité pour personne.

Dans un autre ordre d'idées, en procédant au choix des fragments du *Voyage* relatifs aux pays roumains, elle les dispose dans un ordre insolite : d'abord le premier voyage (1653—1654), puis le deuxième (de retour de Russie, 1656—1657) et enfin quelques fragments du voyage en Turquie (1652), ainsi que de celui en Ukraine et en Russie (1654—1656), groupés à la fin du volume, p. 288—307. C'est une question toute naturelle donc

²³ L'ouvrage ne figure pas dans son *Catalogue des manuscrits du Liban*, IV (Bibliothèque d'Isa Iskandar Ma'ľuf), Beyrouth, 1970.

que celle suscitée par cette disposition étrange : pourquoi ne pas présenter les divers fragments dans l'ordre de leur succession réelle ? On aurait pu fournir de la sorte au lecteur roumain une image globale du *Voyage*, mettant à sa disposition des *textes* concernant son histoire nationale et des *résumés* présentant les autres étapes du voyage. Si de tels résumés ne font pas absolument défaut, leur rédaction est irrégulière, sans aucun critère apparent (par exemple la partie finale de l'ouvrage a été entièrement négligée, comme si le chemin parcouru aurait pris fin à la mer Noire). L'ordre arbitraire de la présentation des divers fragments laisse de côté *le motif du voyage de Macaire* (qui répondait à l'invitation lancée par Vasile Lupu, le prince régnant de Moldavie), ce motif ne figurant qu'en fin de compte (p. 288—289).

Sans grande importance, toutefois fatigant s'avère aussi le procédé des caractères de grandeur différente (10 et 8) suivant le contenu des textes respectifs. Il semble que M.M.A.D.B. ait considéré les paragraphes consacrés aux offices divins comme étant d'intérêt secondaire ; c'est un point de vue comme un autre, mais en ce cas il aurait fallu le maintenir d'un bout à l'autre du volume. Or, en réalité, on est obligé de constater l'absence de tout esprit de suite quant à l'estimation de la portée des différents textes, ce qui fait que souvent des informations de première importance soient traitées comme subsidiaires (p. 71, 218—220, etc.), sans réaliser d'ailleurs de cette manière une économie sensible d'impression.

Enfin, la traduction de certains passages aurait pu être plus exacte. Les « nimbos » d'or et d'argent surmontant le crucifix de l'iconostase du monastère de Galata (p. 52) sont, en réalité, les médaillons du soleil et de la lune ; « le cheval de Lios » foulé aux pieds par la monture de Saint Démètre (*ibidem*) n'est autre que le gladiateur vandale Lyaïos (Alihā-wuhs dans l'iconographie melkite), vaincu à la lutte par le jeune Nestor ; « le récipient blanc et oblong » dans lequel la Vierge tient son Fils (p. 52) ne pouvait être qu'une crèche. « Falak » (p. 56) est un mot à expliquer par « volée appliquée à la plante des pieds » (à la « phalange »), l'une des peines corporelles en usage au moyen âge. L'expression « messe sanctifiée auparavant » (p. 57) devra être corrigée comme suit : « messe des pré-sanctifiés » ; quant à l'hymne « Que ma prière se dirige », qu'entonne d'abord le prêtre officiant dans le sanctuaire de l'église (p. 58) est continué par les chœurs « au-dehors », non dans la cour, à l'extérieur de l'église, mais hors du sanctuaire, c'est-à-dire dans la nef.

Le terme « marchands » pour traduire le mot arabe « bazar^dji » figure bien souvent — pp. 93, 122 et *passim* ; or, le contexte nous donne son sens exact qui est celui de « citoyens », désignant, par conséquent, tous les habitants de la ville (de même que le mot « bourgeois » à l'origine), et non seulement la catégorie des marchands.

Digne d'une attention toute particulière s'avère le renseignement suivant lequel « il y a en Autriche une grande ville appelée Ivanopolis ou la ville de Jean, parce que c'est là que se trouve la dépouille de saint Jean l'Aumonier » (p. 104). Selon notre commentateur, il s'agirait de la localité transylvaine dite Ineu (en turc Yanova) (v. note 531). Or, les pérégrinations des reliques du patriarche d'Alexandrie sont d'une grande aide pour la mise au clair du problème de l'identification de cette localité. En 1458, Mathias Corvin, le roi de Hongrie, les déposait dans sa chapelle

de Bude, d'où elles furent transférées en 1530 à Tall, dans le voisinage de Presbourg (Bratislava), pour finir par aboutir dans cette dernière ville en 1632²⁴. D'autre part, la ville transylvaine ne pouvait tirer son nom de saint Jean l'Aumonier puisqu'elle portait déjà le nom de *Sanctus Johannes* dès 1333²⁵.

Il conviendrait aussi de nuancer le commentaire de la page 109 (sur les « ménétriers du Pays du Turc » qui vont de maison en maison à la veille de Noël). De toute évidence, la fête était annoncée par les cantiques traditionnelles, de caractère religieux, mais elle s'accompagnait également de musique laïque pendant les grands soupés, eux aussi traditionnels (p. 108). Donc la présence des ménétriers de mode constantinopolitaine n'avait rien d'insolite, comme semble le suggérer notre commentateur (note 28).

Très important pour l'histoire de la littérature roumaine s'avère le renseignement noté par Paul d'Alep p. 122 au sujet de la présence dans des principautés d'un grand nombre d'esclaves noirs, dits « arapides ». L'arrivée à Tirgoviște de quelques Arabes cultivés devait surprendre, car pour les Roumains la peau foncée s'associait à l'idée d'esclave. Ceci jette un jour nouveau sur le sens du nom porté par un personnage célèbre des contes roumains : *Harap Alb*, rendu très populaire par la plume du grand écrivain Ion Creangă. Quand le Prince Charmant est réduit en esclavage par le personnage négatif portant le nom de « Spînul » (le Glabre), celui-ci lui donne le nom singulier de « Harap Alb » qui, à la lumière de la note de Paul d'Alep, signifie « le Noir Blanc », « l'Esclave Blanc ». Nous avons du reste traité de ce fait dans un article paru en 1963²⁶.

La mention de *Bilad al-Nemsah* (p. 123) désigne en réalité l'Autriche (à faire la distinction d'avec *al-Alemanîya* = l'Allemagne). À la page 128 on trouve décrite une antique tradition du peuple roumain, pratiquée par les enfants à la veille des Pâques ; cette pratique dite des *tocelele* ne saurait passer inaperçue d'autant plus que nous avons affaire à la première mention la concernant. Si *axios* (« digne est-il ») a été traduit correctement quand il s'applique à l'avènement de Constantin Șerban en tant que prince de la Valachie (p. 134), pourquoi le même terme change-t-il de sens (prenant celui de « saint ») lorsqu'il est question du couronnement de son successeur Mihnea (Mihail Radu — p. 264) ? La « dimanche de la Samaritaine » ne tombe pas le même jour que la saint Georges (p. 143), cette coïncidence n'a été que fortuite en 1654, car la première relève du propre du temps, alors que la seconde du propre du jour. Le parfait composé était l'unique temps à utiliser correctement.

Ce qui ne peut manquer de surprendre c'est l'absence des commentaires et le traitement dérisoire accordé à l'un des fragments les plus importants pour l'histoire culturelle de l'Europe du Sud-Est (p. 184—187)

²⁴ RR. PP. Baudot et Chausson, O.S.B., *Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'histoire des fêtes*, t. I, Paris, 1935, p. 466.

²⁵ Ernst Wagner, *Historisch-statistisch Ortsnamenbuch für Stebenbürgen*, Köln-Wien, 1977, p. 324.

²⁶ Virgil Căndea, *L'Afrique dans la culture roumaine ancienne*, Bucarest, 1963, p. 10—11 (tiré à part du « Bulletin de la Commission nationale de la R. P. Roumaine pour l'Unesco », 1963, n° 1—2).

de la narration de Paul d'Alep. Il s'agit de la manière dont le patriarche Macaire s'est procuré en Valachie une copie de la célèbre *Explication des Psaumes* de st Nicéas de Rémésiane, par l'intermédiaire du non moins célèbre lettré grec Païsios (Panteleimon) Ligaridès. Par conséquent, les voyageurs syriens font la rencontre d'un certain « Baba Païsios » (Ligaridès, non identifié par les éditeurs)²⁷, qui attire leur attention sur la portée du manuscrit appartenant aux collections de Mărgineni du maréchal de la cour Constantin Cantacuzène et leur permet, de la sorte, d'obtenir une copie, due à la plume d'un autre « Baba », Yani de Chios. Toujours grâce à Ligaridès, ils parviennent — non sans difficultés — à se procurer deux copies de son ouvrage bien connu, le Χρησολόγιον²⁸. Cette compilation d'oracles, de prophéties, de passages tirés des écrits patristiques devait servir par la suite à Macaire Za'im, lors de la rédaction de son propre ouvrage intitulé *Kitab an-Nahla* (l'Abeille)²⁹. Par ailleurs, son intérêt est d'autant plus grand qu'il rapporte des traditions relatives à la fondation de la Valachie et de la Moldavie³⁰. Il reste à savoir si ces traditions n'ont été reprises par Macaire dans son « Abeille », puisque — comme nous l'avons noté à une autre occasion³¹ — le patriarche était curieux de l'histoire des pays roumains, qu'il a présentés pour la première fois aux milieux lettrés de son pays.

À la page 209, la « prière » dite par le patriarche désigne, en réalité, une *ekténés* ou litanie diaconale³². La conversation avec Athanase, le *portarios* de Tîrgoviște, un Juif converti, qui leur servait de guide (p. 218—220) est, sous bien de rapports, pleine d'intérêt. L'*al-andidara* pour « pain béni » (p. 219) vient du grec ἀντίδωρον. L'explication de la « loi de Kashidiyari et de ses compagnons » est bien plus qu'un simple exemple de gématrie (et, en aucun cas, elle ne saurait se réduire à des « expressions de la gématrie », note 349). Il semble que la légende se rapporte à Seth (ar. Shêth), le fils d'Adam, qu'il eut après l'assassinat d'Abel (ar. Habil), c'est pourquoi la loi de Kashidiyari porte le nom hébraïque de Habil. L'interprétation numérique du nom (synonyme de « vanité ») est correcte ; néanmoins, la signification attribuée aux chiffres respectifs tend à faire de la loi judaïque une « inanité ». Nous avons affaire à une tentative polémique, explicable chez un converti, greffée probablement sur des motifs anti-sethiens. Les adeptes de cette secte prêtaient serment sur « la loi du prophète Seth » ; celui-ci était l'inventeur de l'écriture — son épouse (et sa sœur)

²⁷ Voir une riche bibliographie au sujet de Ligaridès chez Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, dans la présente revue, nos 1—2, 1963, p. 15—16, note 29. À partir de 1652, Ligaridès a été évêque de Gaza, sous le nom de Païsios.

²⁸ L'original à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. gr. 386 ; à propos de la version arabe, voir G. Graf, *Geschichte des christlichen arabischen Littérature*, III, p. 99.

²⁹ G. Graf, *op. cit.*, III, p. 97—99.

³⁰ Voir les passages respectifs dans la version d'Alexandru Elian, chez G. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* (La tradition historique sur la fondation des états roumains), Bucarest, 1945, p. 240—242.

³¹ Dans notre étude *Letoptseful Țării Românești (1292—1664) în versiunea arabă a lui Macarie Za'im* (La chronique de la Valachie — 1292—1664 — dans la version arabe de Macaire Za'im), « Studii », 23, 1970, n° 4, p. 673—692.

³² Cf. S. Salaville, *Litturgies orientales*, II, 1. Paris, 1942, p. 85—87.

s'appelait Orea (dans notre texte Efiraysa)³³. Ce passage mérite une étude plus poussée. De toute façon, lorsqu'il relève les correspondances entre l'écriture hébraïque et arabe, Athanase envisage sans l'ombre d'un doute des lettres et non des « chiffres » (p. 220).

Paul d'Alep parle (p. 230) du but de la visite du patriarche d'Antioche en Valachie, but qui était d'obtenir en bonne et due forme une propriété dans le pays, lui permettant d'en tirer des revenus — par exemple, le Moulin Princier situé sur le cours de l'Argesh. Du reste, presque chaque fois que l'Alépin mentionne un couvent, il lui arrive de faire état des redevances économiques de l'établissement respectif. Les préférences du diacre d'Antioche vont aux bâtiments édifiés en pleine montagne, à l'abri des Turcs (voir page 233 ce qu'il écrit à propos du palais des Năsturel de Herrești), trait caractéristique des habitants des rayas de la zone occupée par les Ottomans, alors que les Roumains dressaient leurs édifices n'importe où dans les limites de leur pays, se sentant partout maîtres chez eux quelqu'en fût la proximité desdits Ottomans. Des références très claires quant à leur statut d'autonomie figurent p. 244—245. Relevons un regrettable coquille p. 253, où il est question des troupes de Constantin Șerban qui en réalité « se împărțiseră » (= s'étaient divisées) et qui, du fait de cette coquille, passent pour « se împărțășiseră » (avoir communié) ! Il convient aussi de souligner le rapport entre la description de l'accessoire vestimentaire du costume princier d'apparat, la *cucă* ou bonnet de cérémonie³⁴ (p. 263), et la gravure le représentant (p. 328) — l'explication de la note 631 étant insuffisante.

Le commentaire de la note 660 (p. 266) est plutôt obscure. Il s'agit de la consécration d'une église, cérémonie pendant laquelle le prince dépose sur l'autel plusieurs monnaies d'or chrétiennes, en refusant un denier égyptien, musulman. Le commentateur pense que le fait d'avoir remplacé ce denier par une pièce de monnaie hongroise indiquerait « de quel côté allait ses préférences » — sans creuser plus avant le pourquoi d'une pareille conclusion.

On trouve dans le titre du fragment cité p. 302 la mention correcte du « statut des pays roumains pris pour modèle par les Polonais ». Ce titre remplace un commentaire qui fait défaut au passage figurant aux pages 305—306 (parlant du traité conclu avec le tsar russe par le voïvode Gheorghe Ștefan, document qui atteste la volonté de liberté de la Moldavie et qui précède d'un demi-siècle celui négocié dans le même sens en 1711 par Démètre Cantémir avec Pierre le Grand). À la page 304, c'est Paul d'Alep qui a raison en affirmant que l'emblème de l'évangéliste Marc est l'ure (analogue à celui figurant dans les armoiries moldaves) et non l'aigle, comme le prétend notre commentateur, l'aigle étant en réalité l'enseigne de Jean l'Évangéliste. Les dernières lignes de la version roumaine du texte de Paul d'Alep suggèrent encore une question : pourquoi traduire « hais moldovenese » (< 1c. *kaisu*) ce qui désigne en fait les abricots moldaves

³³ Cf. Augustin Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, V, Toulouse-Nismes, 1783, p. 226—228 ; A. J. Wensick und J. H. Kramers (Hrsg.), *Handwörterbuch des Islam*, Leiden, 1941, p. 695—696.

³⁴ De toute évidence, il s'agit du mot *cucă* (turc (pers.) *kūka*). Cf. *Dicționarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), I, 2, Bucarest, 1940, p. 945 (descriptions historiques identiques à celle de Paul).

(« caise moldovenesti »), que Paul se réjouit de savourer une fois de plus en rentrant de Russie ?

Sur ce, nous mettrons un point aux remarques suggérées par la lecture hative de la première version roumaine d'envergure d'après les notes du *Voyage du patriarche Macaire*, édition préparée — pour autant que nous ayons pu le constater — tout aussi hativement... Il semble que ce soient là les destinées, encore non modifiées, de ces œuvres de si grande portée pour l'histoire roumaine. Ceci explique les émendations de Vasile Bogrea à l'édition (méritoire, sans doute, mais pleine d'erreurs) d'Emilie Cioran, parue en 1900³⁵. Aussi, est-ce un devoir tout tracé pour les arabisants roumains que de nous donner la version complète et scientifique de cette œuvre.

4. *La relation d'Evliyâ Çelebi* a été traduite (de manière sélective), d'après son édition la plus complète, à savoir celle parue à Istanbul à partir de 1896. Mehmet Mustafa, le traducteur des fragments concernant l'histoire des Roumains, note dans son introduction (p. 311—325) toutes les difficultés auxquelles il dut faire face : l'impossibilité de recourir aux manuscrits ; les lacunes des six premiers volumes dues à la censure d'Abd-ul Hamid II ; inaccessibilité de l'édition d'Özön Mustafa Nihad, qui publie les passages inédits. La confrontation avec les manuscrits et le recours aux sources auraient permis d'éviter bien d'incongruences et de dissiper maintes incertitudes de celles que trahit la présente version roumaine de l'œuvre de Çelebi, notamment en ce qui concerne les noms de personnes et de lieux. D'autre part, la promesse du traducteur de fournir à l'avenir une bibliographie relative à la vie et à l'œuvre d'Evliyâ (p. 313, note 9) est d'un procédé inusité : rien n'empêchait sans doute qu'il donne une liste des sources essentielles dans l'introduction-même de sa version.

Dans l'impossibilité de rapporter les fragments sélectionnés par Mehmet Mustafa à l'œuvre d'Evliyâ, nous ferons confiance au choix effectué par le traducteur dans le vaste ensemble de celle-ci, choix guidé par l'intérêt des fragments respectifs pour l'histoire des Roumains. En revanche, on peut procéder à l'examen courant des rapports entre le texte et ses commentaires, avec pour principal but de tirer de l'œuvre en question (ou plutôt de ce qu'on nous offre de cette œuvre), un maximum d'information quant au passé du peuple roumain.

Comme on l'a remarqué ci-dessus, Evliya Çelebi se trouvait confronté dans les pays roumains (Moldavie, Valachie, Transylvanie) à un état des choses tout autre que celui des autres zones sous la domination de la Porte. Maintenant, il avait affaire à des pays autonomes, gouvernés par des souverains autochtones et disposant d'institutions qui leur étaient propres, ce qui — en ce qui le concernait — leur conférait une teinte exotique, de caractère européen et chrétien. Il était surpris de l'absence des traits ottomans et islamiques, qu'il avait relevés de Constantinople au Caire ou à Bagdad, lors de ses précédents voyages. Par contre, il devait constater que la Transylvanie avait son propre prince (p. 330) ; qu'en Valachie et en Moldavie les beys (voïvodes) « gouvernaient en toute liberté » (p. 331) ; que « les gïaours valaques et moldaves pourraient attaquer dans deux

³⁵ Voir « Anuarul Institutului de Istorie Națională al Universității din Cluj », 2, 1923, p. 339—344.

journées jusqu'à Andrinople » (p. 364) ; qu'ils traitent avec désinvolture les armées ottomanes (« Vous, les Turcs, vous vous rendez au pays de Lech, n'est-ce pas ? Et le prince Rákóczi, souverain de la Transylvanie, vous anéantira ! » lui criaient les marchandes des quatre saisons de Hotin, p. 423). Que « les gïaours (les Roumains) sont un peuple uni » le savait aussi le khan des Tartares (p. 430). Evliyâ notait encore que le statut des Roumains dans leurs rapports avec la Porte était d'un caractère particulier, tel que l'avait décidé Soliman le Magnifique, leur reconnaissant de grandes libertés (p. 474—476). La Moldavie et la Valachie se rebellaient quand les vizirs usurpaient les capitulations (p. 712), et leurs « beys » gouvernaient avec majesté (p. 713). Sinan, le pacha d'Oradea, intervenait auprès du commandant en chef des troupes tartares en faveur des chrétiens, pour qu'il ne les réduise pas en esclavage, le menaçant au cas contraire de « porter plainte devant le Padischach » — sans doute, s'agissait-il des chrétiens sous sa protection (p. 569). Au moment où s'achevait la campagne de Transylvanie, le problème le plus pressant était de désigner au plus tôt un prince (roi, *kral*) qui la gouverne : « autrement à quoi bon ravager et mettre à sac le vilayet ? » (p. 570) : les Turcs ne pouvaient gouverner à eux seuls un pays roumain.

On se demande alors pourquoi donc ni l'Introduction, ni les commentaires n'approfondissent-ils guère ces remarques de l'auteur, plus importantes pour l'histoire roumaine que toutes ses relations à propos des villes, des villages, de l'économie, de la population ou des monuments ?

On trouve mentionné (p. 347—348) le fragment relatif à la source du mercure jeté sur le marché ottoman : la Transylvanie. Mais l'on se demande pourquoi le traducteur n'a-t-il pas reproduit entièrement les précisions concernant l'extraction et l'usage du mercure, se bornant à nous apprendre que ces informations si intéressantes sont à notre disposition (en ture) dans le *Seyâhatnâmé*, I, p. 578 et suiv. ? De même, il nous semble que Sari Saltik Baba, le saint de l'ordre bektachi, personnalité qui, sans l'ombre d'un doute, a marqué profondément l'histoire de la spiritualité islamique épanouie en Dobroudja³⁶, méritait de commentaires avisés non seulement à la page 352, mais chaque fois que sa mémoire et son culte sont évoqués par l'auteur.

L'explication donnée au terme *sünnet* (p. 372, note 185) s'avère sommaire et par trop élastique : elle conviendrait tout aussi bien aux chiytes (« ceux qui dans la vie se conduisent selon la tradition du prophète Mahomet »). À la même page, l'expression « zones climatiques » réclamait une explication, d'autant plus qu'elle représente la traduction erronée du terme *iklim*, qui désigne les divisions du monde adoptées par la géographie arabe non seulement en fonction du climat.

Il nous faut aussi relever les inconséquences de procédé propres du reste à l'ensemble de l'édition. Par exemple, en ce qui concerne l'explication de certains termes, tantôt en bas de la page, tantôt renvoyée au glossaire final. Voici quelques unes de ces inconséquences : la note 191 bis (p. 373) explique le mot turc *yük*, alors que les mots *çerviş* et *zira* (ancienne mesure de longueur) ne bénéficient guère d'une note explicative, peut être parce

³⁶ Cf. Franz Babinger, *Encyclopédie de l'Islam*, IV, 177—178.

qu'ils figurent au glossaire (p. 754). Le cas se reproduit à nouveau (p. 380) : *mahtasib* aura son explication dans le glossaire (p. 766), mais *subaşi* fera l'objet d'une note en bas de la page (n. 236). Le traducteur et le commentateur semblent ne s'être pas mis d'accord en ce qui concerne les normes du glossaire.

Quand Evliyâ parle des « endroits à visiter de Silistra », le traducteur se borne à les mentionner seulement (p. 376) en tant qu'ayant attiré l'attention de l'écrivain. Or, on aurait aimé connaître le texte intégral de ce passage intéressant l'histoire roumaine au XVII^e siècle.

Pleine d'intérêt aussi la légende des mosquées Sulaimâniye et Shahzâde, bâties avec le trésor génois enterré dans les environs de Constanţa (p. 385). Voilà donc encore deux monuments associés au passé des Roumains. Cantémir de son côté racontait certaines traditions suivant lesquelles même l'église de Sainte Sophie serait une fondation de « Yanko bin Madyan », l'illustre héros roumain Jean Corvin³⁷. Les deux monuments susmentionnés méritaient bien un note explicative : il s'agit de deux œuvres dues au célèbre architecte Sinân, des années 1556/964 et respectivement 1548/955 ; le même fameux bâtisseur est également cité plus loin (p. 416), cette fois à propos de la cité de Tighina (Moldavie), sans qu'il ait apparemment retenu l'attention du commentateur.

Dans certains cas, la traduction même de tel ou tel terme est susceptible d'être mise en cause. Nous doutons, par exemple, que le turc-persan *böstân* se traduise par « melonnière » (p. 393) ; il s'agit, en fait, des *jardins* de Babadag (mentionnés juste après les « recoins avec des fleurs ») ; de même, « dépôts d'eau » (p. 396) désignent sans doute les *citernes*. Enfin, la « blanquette de volaille » (p. 400) était sans doute servie avec de la crème, ce qui en roumain rend un son plus vraisemblable que le terme « caïmac ».

On se demande pourquoi le traducteur renonce (p. 395) de donner la description des « endroits passant pour sacrés de la ville de Babadag » : le passage en question serait à même de compléter l'image médiévale de cette vieille ville de Dobroudja. Quant à l'épisode de la capture des trente-six embarcations cosaques (p. 399), l'auteur reprend des informations antérieures (p. 381, vol. IV, p. 353 et suiv. de l'ouvrage d'Evliyâ). La chose aurait dû être signalée : il s'agit d'un événement qui avait eu lieu en 1656, mais l'écrivain ayant parlé auparavant de la ville de Bazargic, qu'il avait visitée à l'époque, reproduit une inscription de 1673—1674, procédé typique pour le laisser-aller de son récit.

Comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, la méthode de la sélection des passages reproduits est sans doute économique mais le fil du récit en est souvent interrompu et difficile à renouer. C'est à peine si l'on comprend — par exemple — à un certain moment (p. 401) qu'Evliyâ se vit échoir la mission de conduire à Istanbul le tribut des pays roumains. Evoqués, pêle-mêle, l'événement et les villes traversées à cette occasion — suivant la manière habituelle de notre écrivain —, l'intervention dans le texte (entre parenthèses) ou au moyen des commentaires aurait été

³⁷ *Sistemul religiei muhammedane* (Le système de la religion islamique), trad. Virgil Căndea, Bucarest, 1977, p. 287—289.

salutaire pour le lecteur, laissé se débrouiller comme il peut dans le véritable capharnaüm littéraire et documentaire d'Evliyâ.

L'émendation du fragment où l'écrivain note qu'à plusieurs reprises le « giaour d'Iassy... avec cent mille soldats russes a essayé de se saisir de la raya de Tighina » (p. 417) nous semble inutile. Il ne s'agit sans doute pas d'une erreur de la part d'Evliyâ, qui devait faire allusion aux attaques répétées des Cosaques de Khmielnisky, l'allié du voïvode moldave Vasile Lupu, aussi, il n'y a pas lieu de remplacer dans le texte Iassy par Moscou.

Une autre inadvertance échappée au traducteur nous apprend que les Tartares ont « dévasté » trois mille bufflonnes (p. 428). Et l'ayant fait, comment auraient-ils encore pu les manger ? Naturellement, il convient de lire « égorgé » au lieu de « dévasté ».

Lorsque Evliyâ mentionne (p. 430) le pays de Koral, gouverné par un « ban », ce pays n'est pas localisé par le commentateur, qui pense qu'il s'agirait du pays des Cosaques (note 186), de même que plus loin (p. 599), où il penche pourtant pour la localisation Karal = Cracovie. Il est difficile d'admettre cette hypothèse, puisque l'aide cracovienne est mentionnée (p. 429) à part, indépendamment de celle du pays de Koral, énuméré après celle des Sloènes. On dirait plutôt qu'Evliyâ pensait — avec ou sans fondement, comme il le faisait généralement — à la Croatie.

Il est regrettable que le traducteur ait estimé devoir renoncer au passage décrivant les batailles d'Otchakov, livrées en 1657 avec la participation des troupes valaques, par conséquent intéressant l'histoire de ce pays. Cette fois encore le fil du récit est brisé, rendant quelque peu inintelligible le fragment où il est question d'une bataille décisive (p. 440) : en effet, on ne comprend pas à qui appartenait l'idée de faire sortir les troupes de la forteresse assiégée afin qu'elles livrent cette bataille.

Ceci est un autre exemple de l'arbitraire du choix effectué quant aux passages dignes d'être traduits. Nombreux aussi sont les exemples de la carence des commentaires. En voici encore un : le roi Kārūn (p. 473) n'était pas un simple « personnage légendaire » (note 478). Cité plusieurs fois par le *Coran* (XXVIII, 76—82 ; XXIX, 39 ; XL, 25), il s'agit de ce Coré biblique (*Nombres*, XVI, 1—35), dont les *Midrashim* exaltaient les richesses. Aussi, la comparaison des richesses du voïvode de Moldavie, Ștefăniță Lupu, avec celles de Kārūn réclamait certaines précisions. Un exemple d'un autre ordre s'offre à nous du fait que la description des bains de Vasile Lupu (p. 477) a été également fournie par Paul d'Alep (dans ce même volume, p. 53) ; or, on se serait attendu que le commentaire signale les deux séries d'informations pour l'avantage des comparaisons possibles. Notons, en outre, une certaine ingénuité du commentateur, comme dans le cas de sa précision que *banu* en persan et « peut-être aussi en tcherkesse » veut dire « dame ». Il aurait dû vérifier sa supposition, au lieu de communiquer ses doutes au lecteur.

Intéressante la légende de Sainte Parascève (p. 482), également connue par Macaire Za'im, comme nous avons eu l'occasion de le relever dans une de nos précédentes études³⁵. Quant à Yanko bin Madyau, mentionné juste après cette légende par Evliyâ, nous avons eu l'occasion

³⁵ V. Cădea, *Sources roumaines et grecques...*, p. 71.

d'en parler ci-dessus en rappelant l'intérêt de Démètre Cantémir pour sa légende turque. Le petit bourg Kum-Burgaz, lieu d'origine de la sainte, était en réalité la localité grecque Épivat.

Encore une rectification visant à l'exactité de la traduction : le terme *nădrăgi* — pantalons (p. 488), pour la confection desquels le prince Vasile Lupu avait fait don à Ahmed-aga d'un morceau d'étoffe, désigne une pièce tout à fait caractéristique du costume ture (culotte très large, serrée à la cheville), que la langue roumaine nomme d'un mot emprunté au vocabulaire ture : *şalvări*.

Les localisations géographiques comportent également quelques inad-vertances. Par exemple, la forteresse de *Kövar* est localisée d'abord par le commentateur (p. 558, note 148) à Remetea Chioarului, au Maramureş (Roumanie), or si *Kövar* était emplacée là, comment se fait-il qu'à la page suivante (note 157), le village de *Tövar*, séparé par six heures de marche de ladite forteresse, est localisé toujours à Remetea ? Pour ce qui est de *Menucehr* (p. 559, note 163), le commentateur pouvait trouver meilleure source d'information que le *Dictionnaire turc-français* de Samy Fraschery. Quant à Roustam (p. 526), le héros de l'épopée de Ferdusi méritait bien une note moins succincte, justement afin de mieux souligner l'énormité de la comparaison d'Evliyâ. Par ailleurs, celui-ci donne la transcription correcte des mots hongrois (v. p. 561—563) ; pourquoi lui contester alors certains toponymes, au point de chercher pour *Ilica* (p. 560) un correspondant dans... Firiza (note 166), pour *Nisvan* — Harghita (p. 584, note 313), pour *Lena* — Cerna (p. 620) ? D'autre part, est-ce que notre écrivain se trompait-il seulement lorsqu'il s'agissait de la transcription des noms ? De toute évidence, il reste encore à vérifier les renseignements géographiques d'Evliyâ, en usant à cet effet d'autres moyens et d'autres méthodes.

Quand il est question du *Rûm haradj* (p. 565), celui-ci ne peut regarder le « tribut de l'Anatolie » (note 196), la province micrasiatique de l'Empire ottoman, ce qui n'aurait pas de sens puisque les notes de l'écrivain traitent des provinces européennes. *Pöturi* (p. 575) ne saurait s'appliquer aux Serbes (note 860), mais aux haïdouks albanais — « arnăuţi » en roumain — dont le costume était caractéristique (notamment les culottes, que la langue roumaine désigne du même nom d'« arnăuţi ») ; c'est à ce costume que se rapporte le passage respectif. Deux autres termes tures (p. 581) ne sont guère commentés : *calamcan* et *cardamon* (*kakule*) — ils ne figurent ni en note, ni au glossaire. Ajoutons, en outre, que le célèbre poète Veisi effendi (p. 598) aurait mérité une note.

Si à un moment donné (p. 600) Evliyâ « revient » sur certains événements (note 396), il serait recommandé de renvoyer le lecteur à la page exacte où a été faite la première relation desdits événements (donc à la page 434—435). Quant à Eyub-i Ensari (p. 624) — ce n'est pas seulement un « quartier de Constantinople » parmi tant d'autres, comme le commentaire insuffisant le laisse croire, car c'est là que se trouvait la célèbre Eyüp Sultan Camii, où les sultans étaient investis de leur pouvoir souverain ; là ils ceignaient l'épée du *djihād*. Grâce à cette précision, le geste de Mahomet IV mentionné par Evliyâ prend son sens réel. De même, il faudrait préciser quel était le véritable signe emblématique vu par Evliyâ sur la bannière valaque ; à en juger d'après la traduction, ce serait tantôt

un gerfaut (p. 631), tantôt un aigle (p. 721). Enfin, notre écrivain désigne la petite monnaie de cuivre valaque par le mot *penecz* — encore un terme non relevé par le commentateur ; ne s'agirait-il pas du mot roumain *bănuși* (sous) ? . . .

Et avec ceci, nous n'avons pas encore épuisé le sujet, mais faudrait-il continuer ? Nous préférons arrêter là les remarques de détail, faites dans un double but : tout d'abord, pour souligner les difficultés du texte et, ensuite, pour attirer l'attention de ses premiers lecteurs, à savoir le traducteur et le commentateur, sur le devoir que revient à ceux qui assument une pareille tâche. Ce devoir est de rendre clair ce qu'il y a d'obscur dans le texte, en signalant, sans les escamoter, les passages et les mots inintelligibles.

Pour conclure, il nous faut souligner l'importance toute particulière de la version roumaine des écrits de Paul d'Alep et d'Evliyâ Çelebi, comme il est juste de souligner l'effort méritoire de ceux qui se sont donnés cette tâche ingrate. Sans doute, l'historiographie roumaine tirera un profit immédiat de ces sources, qui se fera sentir par le surcroît d'information exploité aussi bien dans les études spéciales que dans les grandes synthèses de l'histoire roumaine au XVII^e siècle.

Si, en ce qui concerne les détails abondants — données historiques, toponymes, anthroponymes, descriptions de telle ou telle localité, de tel ou tel monument — il convient, avant d'en user, de les vérifier en les rapportant à d'autres renseignements de la même époque, les témoignages des deux écrivains orientaux au sujet du statut politique des pays roumains nous semblent — comme nous l'avons déjà dit — de toute première main, du fait de leur accent véridique. Dans la même catégorie se rangent, également, les informations — notées avec horreur par Paul d'Alep, avec ingénuité par Evliyâ — sur le *génocide* dont ces pays furent victimes lors de la campagne « punitive » ordonnée par Mohammed Koeprulu-Pacha en 1657—1660. Les exécutions en masse, accompagnées d'incendies, mises à sac, dévastations des monuments d'art et autres ravages, brossées par Evliyâ avec calme sinon avec une sorte d'orgueil, rarement avec le regret de leur inutilité au point de vue militaire (p. 598), sont d'un caractère vraiment anthologique pour l'histoire du génocide en Europe (voir notamment la manière dont fut saccagée la ville d'Oradea, p. 525—529). « En Transylvanie, sur une distance de quelques jours de marche, toute trace de prospérité est en train de disparaître. Dans aucune campagne il n'y a eu tant de ravages et aucune n'a causé autant de pertes que celle-ci » (p. 595). « De la main des Tartares, à eux seuls, ont péri trente mille hommes. O, Allah, ceux-là ne seraient-ils pas eux aussi les habitants de la terre ? » (p. 598) s'exclame le voyageur turc.

Ces pages sont fort instructives quant aux difficultés des pays est-et sud-est européens pour tenir le pas avec les peuples occidentaux dans le domaine du progrès social et culturel ; c'est là qu'il faut chercher les raisons du sous-développement qui s'est maintenu dans ces parages jusqu'en pleine époque moderne. Alors que les pays roumains étaient le théâtre de ces atrocités, la France vivait l'aube du Roi Soleil ; alors que la ville d'Oradea était mise à sac et ravagé son patrimoine séculaire, Fouquet faisait bâtir le fameux château de Vaux-le-Vicomte, conservé intact jusqu'à

nos jours. Que reste-t-il encore du patrimoine architectural et artistique des pays roumains antérieur à la campagne turco-tartare de la seconde moitié du XVII^e siècle? Bien peu de ce qui pouvait faire leur orgueil de nos jours.

D'autre part, ces deux écrits sont une source inépuisable pour ce qui est des détails de la vie quotidienne dans les pays roumains à l'époque. Les informations à cet égard, souvent stupéfiantes, foisonnent. Voici un seul exemple en ce sens (p. 367—368) : Evliyâ brosse un tableau saisissant du patinage sur le Danube, à Silistra, en 1651. Aux sons joyeux des tambours qui font la majorité dans les orchestres turcs (*mehterhane*), les habitants de la ville, surtout les jeunes gens (« les amoureux »), s'adonnent au plaisir du patinage en babouches ou au moyen de patins improvisés, pour la confection desquels on se servait des os longs du gros bétail ; ils pirouettent (« levant la jambe et dansant tel un derviche tourneur »), rivalisent d'adresse au point de pouvoir cueillir en pleine vitesse une pièce de monnaie déposée sur la glace ou glissent, tranquillement, par groupes de deux ou trois en causant et en fumant. Voilà un tableau d'il y a plus de trois siècles : la scène se passait quelque part, sur le Bas-Danube. Rien de nouveau sous le soleil. . .

La fréquence de cette sorte d'informations nous incite à regretter l'absence d'un *Index rerum*. De même, on aurait aimé pouvoir suivre sur une carte les pérégrinations de ces voyageurs à travers les pays roumains.

THE PROBLEMS OF THE 1930's IN CONTEMPORARY HISTORIOGRAPHY

ELIZA CAMPUS

The interest for the history of South-East and Central European states has been steadily increasing following the investigation of various state or private archives which revealed new facts and aspects bound to emphasize, once more, the important position held by these states in the particularly complex and eventful history of the 20th century.

It is the decade that preceded the outbreak of World War II which arouses the special interest of many historians, due not only to the great many events it records but also to the incredible wealth of theses, ideas, political, social and philosophical plans, all supposed to explain the precarious situation of Europe at that time — especially in the central and south-eastern parts of the continent — and to provide solutions.

In consequence, numerous monographs and studies have been worked out in these states as well as in many other parts of the world. The thirties are carefully analysed with a sharp critical eye in all these works. Surveying the same facts, very often historians express different opinions and it is natural that the various aspects of the historical process have given rise to much controversy.

In the past few years, for instance, stress has been laid on the regional alliances concluded in Central and South-East Europe : the Little Entente and the Balkan Entente, various opinions about the aims and activities of these organizations being put forward.

But reviewing all these often controversial opinions involves an overview of the interwar situation in the world, and particularly in Europe.

It was obvious that a new juridical and political system had been created ; the setting up of the League of Nations aimed at eliminating the old balance of power system and at making all states, enjoying equal rights, gather and form a single political body but preserving each its national independence. The idea was to create an international body and international relationships characterized by “power fragmentation”, since the entities (states) could not have, principally, “either the right or the power”¹ to command other entities. In other words one had to organize a “social body so that none of its components, taken individually, might possess

¹ Philippe Braillard, *Philosophie et Relations internationales. Institut de Hautes Études Internationales*, Genève 1974, p. 7–8.

“imperium”². On principle, the states, actions and decisions were governed by international relations³.

Immediately after the creation of the League of Nations, a unique political body which without encompassing the whole world included an impressive number of states, it became obvious that it “succeeded in preventing war and restoring peace only when the Great Powers came to an agreement, that is when Great Britain and France reached full agreement on an action”⁴. It was also obvious that despite the fact that the United States had dissociated themselves from the League of Nations — although there were some groups that campaigned for collaboration with the Geneva body⁵ “the collapse of the European balance of power system, during the First World War (1914—1918), had thoroughly eliminated the conditions that had allowed America to find its isolationist way, protected by the large barriers of the Oceans, over which British men-of-war were keeping watch⁶.

Europe had unmistakably lost the world supremacy while Great Britain and France had to take account of the position of the United States even if they were still the leaders of the League of Nations. At the same time, they could not ignore the position of the Soviet Union even if in the twenties the great state had not adhered to the League of Nations. The influence of the first socialist state was increasingly felt when in 1934 it joined the League, becoming also a permanent member of the Council.

The picture of Europe’s state of affairs became more striking when the small and medium states, particularly the unitary national states of Central and South-East Europe — which by their heroic struggle had brought about the victory of the principle of nationalities and contributed to the shaping of a new Europe — started asserting themselves vigorously⁷.

According to certain historians, the strength of these states, which seldom clashed among them⁸, their strong will to defend the Covenant of the League of Nations and keep the peace, were as many guarantees of their spiritual force fighting in the cause of justice. It was only the sphere of influence and the big powers’ interests — the same historians say — that generated wars involving the small states in the whirl of conflagrations. The gap between big and small states was widening despite the existence of the League of Nations. Another key contradiction that was wrecking

² Jean Siotis, *Essai sur le Secrétariat International*. Librairie Droz, Genève 1963, p. 14.

³ Pierre Renouvin, Jean-Baptiste Duroselle, *Introduction à l’histoire des relations internationales*, Armand Colliu, Paris, 1966, p. 1.

⁴ David Wainhouse in association with Bernhard G. Bechhoefer, John C. Dreier, Benjamin Gerig, Harry R. Turkel, *International Peace Observation*, The Johns Hopkins Press, Baltimore 1966, p. 9. For instance, in 1920, the dispute about the Aaland Islands and the conflict between Lithuania and Poland or in 1923 the Greek-Italian dispute (Corfu), etc., etc., pp. 7—19.

⁵ Terry L. Deibel, *Struggle for Cooperation. The League of Nations and Pro-League Internationalism in the United States 1919—1924*. Graduate Institute of International Studies, Geneva, 1970, p. 11, 111.

⁶ Emmette S. Redford, David B. Truman, Andrew Haeker, Alan F. Westin, Robert C. Wood, *Politics and Government in the United States*, Harcourt, Brace and World, Inc. New York, 1965, p. 766.

⁷ J. M. Roberts, *A General History of Europe 1880—1945*, Longman Group Ltd. London 1972, p. 312.

⁸ Sherman D. Spector and René Ristelhueber, *A History of the Balkan Peoples*, Twayne Publishers Inc. New York 1971, p. 415, 416.

Europe's life, actually interfering with the actions undertaken by the League of Nations, was the distinction between victorious and vanquished states. Immediately after the creation of the Geneva body, revisionist trends appeared and attempts at breaking the peace treaties and consequently the Covenant of the League of Nations on which these treaties were based, were made. The core of European revisionism was Germany. Many present-day historians are convinced that there was no discontinuity between the Third Reich and the Republic of Weimar — a thesis which has often been stressed. Thus, for instance, the well-known West German historian, Andreas Hillgruber, emphasizes the important role of the army. He illustrates this thesis, referring particularly to general von Seeckt who thought that a powerful army "was the key factor of a future active foreign policy"⁹. Even historians like Henri Burgelin, who do not believe that the Weimar Republic "was the antechamber of Hitlerism", state that national-socialism "had found in the Wilhelmian heritage a large number of sources and themes for its ideology and propaganda"¹⁰. Norbert Krekeler goes further asserting that the Weimar Republic had so methodically devised the "revanche" that it was able to attract also the German minorities of Poland and other Central and South-East European states¹¹. Wolfgang Miede takes the same stand showing how the German minority of Romania had been won over¹².

With the setting up of the Nazi regime, revisionism became official state policy, including force¹³ among the means bound to put it into effect. Hitler succeeded, says Joachim Fest, "because he was not so much an antinomy but rather a reflection of his time"¹⁴. And thus a totalitarian state with all its attributes came into being¹⁵. Many historians are wondering

⁹ Andreas Hillgruber, *Grossmachtpolitik und Militarismus in 20. Jahrhundert*, 3 *Beiträge zum Kontinuitätsproblem*. Droste Verlag, Düsseldorf 1974, p. 7; p. 37—53. General Hans von Seeckt was the commander of the German army, reorganized according to the Treaty of Versailles. He set up the clandestine army, the "Black Reichswehr". See also: M. G. Castellan *Le réarmement clandestin de l'Allemagne dans l'entre-deux guerres in Les Relations franco-allemandes 1933—1939*, Editions du C.N.R.S., Paris 1976, p. 277—296; Otto Friedrich, *Before the deluge. A portrait of Berlin in the 1920's*, Harper and Row Publishers, New York, 1972, p. 80—81.

¹⁰ Henri Burgelin, *La Société Allemande 1871—1968*, B. Arthaud, Paris, 1969, p. 11; the continuity problem is approached by Jacques Ridé, *Histoire de l'Allemagne depuis 1918. Le IIIe Reich 1933—1945*. "Revue Historique" No 505/Janvier-Mars 1973, p. 146—160. Papers regarding the history of Germany signed by Georges Castellan, François C. Dreyfus, Pierre Quillen, Serge Bernstein, Pierre Milza and others who deal at length with the problem of continuity

¹¹ Norbert Krekeler, *Revisionsanspruch und Geheime Ostpolitik der Weimarer Republik. Die Subventionierung der Deutschen Minderheit in Polen 1919—1933*. Deutsches Verlag-Anstalt, Stuttgart 1973.

¹² Wolfgang Miede, *Das Dritte Reich und die deutsche Volksgruppe in Rumänien 1933—38 Ein Beitrag zur national-sozialistischen Volkstumspolitik*, Herbert Lang Bern, Peter Lang, Frankfurt/M 1972, p. 2, 3, etc.

¹³ David Schoenbaum, *Hitler's social revolution*, Weidenfeld and Nicholson, London, 1967, p. 288. The author refers everything to industry, because in an industrial era force is closely linked with this economic sector.

¹⁴ Joachim Fest, *Hitler*, Gallimard, Paris 1973, Vol I, p. XIII. The author adds "one becomes all the time aware of a secret identity between Hitler and his time".

¹⁵ Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*. Meridian Books, The World Publishing Company, Cleveland and New York 1967; see chapter XIII: Ideology and Terror.

why did Europe permit the development of that monstrous state. Because, as Jean Baptiste Duroselle shows, "the concert of Europe did no longer exist". "The emergence of Hitler", adds the great historian, "can be explained, in the first place, by the defaulting of Europe"¹⁶.

And it is perhaps easier to understand — within this general framework of Europe's grave defaulting — why, for instance, French public opinion took little heed of the information and warnings given by the best specialty review, *L'Allemagne Contemporaine*, of the danger represented by the Third Reich¹⁷.

In any case, in the thirties, the ill-fated appeasement policy and all its concrete manifestations, so competently characterized by Christopher Thorne¹⁸, fully showed its serious consequences. At that time the small and medium-sized Central and South-East European states became acquainted — with increasing anxiety — not only with the theories put forward in *Mein Kampf* but also with new theses, according to which the states lying between Germany and the U.S.S.R., ad-hoc styled "Zwischeneuropäischen Völker", had to be "integrated" into the space of Germany¹⁹.

And, for that matter, the events, much more conclusive than the theses and ideas put forward by the German propaganda, plainly showed that in the early thirties, revisionist and revanchist Germany took the offensive.

In this atmosphere, security became the vital problem, the key problem, particularly of the unitary, national states that had come into being in 1918 through the heroic fight of their nations. In that atmosphere the instruments of security built up by those states had to be reinforced by new means and their struggle in defence of the Covenant of the League of Nations intensified. In that atmosphere of the early thirties, the Little Entente and the Balkan Entente gained momentum not only within the Central and South-Eastern European area but on the whole continent. As shown above, various opinions have been expressed about these alliances. We intend to review them in this paper.

One of the most debated points was that of the birth and coming into being of the Little Entente and of the Balkan Entente. Thus Ernstberg Kalbe asserts that both organizations served the interests of hegemonic France and, later of England in the South-East European area²⁰. Only slightly at variance with Kalbe, the Italian historian Enzo Collotti says that both the Little Entente and the Balkan Entente were only an

¹⁶ Jean-Baptiste Duroselle, *L'idée de l'Europe*, Denoël, Paris, 1965, p. 295.

¹⁷ L. Dupeux, *La Revue "L'Allemagne contemporaine" 1936—1939*, in *Les Relations franco-allemandes* pp. 167—177; see to the same effect Adolf Kimmel, *Le national-socialisme avant 1933, vu par la presse française in Travaux et recherches 1973/1*, pp. 78—111. Mazonneuve S. A. Centre de Recherches Relations Internationales de l'Université de Metz.

¹⁸ Christopher Thorne, *The Approach of War 1938—1939*, Macmillan, St. Martin's Press, London 1973 (Chapters: The Anschluss, The Munich Agreement).

¹⁹ Hans Hecker, *Die Tat und ihr Osteuropa Bild 1909—1939*, Verlag Wissenschaft und Politik, Köln, 1974, p. 158, etc. See also Günther Stökl, *Die kleine Völker und die Geschichte*. Vertrag auf dem Deutschen Historikertag in Köln am 2 April 1970, p. 35, 36, 38. It deals also with Giselher Wirsing who put forth annexationist theses in his book *Zwischeneuropa*.

²⁰ Ernstberg Kalbe, *Bemerkungen zu den historischen Voraussetzungen der Südosteuropapolitik des faschistischen deutschen Imperialismus in "Studia Balcanica"* (St. B) 7/1973, p. 404.

extension of France's diplomatic instruments bound to keep the peace treaties²¹. A similar opinion is expressed in the great monograph *History of South and West Slavs*: the Little Entente was set up on France's initiative with the view of consolidating the Versailles system²². Hans Herzfeld, too, asserts that France is the creator of these organizations but he thinks they were designed to build up a chain of alliances, a barrier against Germany²³. Voin Bojinov also considers that France, the author of these regional agreements, organized them as a barrier in the way of revising the peace treaties²⁴. Bulgarian historian N. Todorov says that after creating the Little Entente, France carried on her efforts and built up the Balkan Entente bound to serve her aims in the context of the international situation of those days²⁵.

Sunming up, all these historians think that France was the author of the anti-revisionist organizations in Central and South-East Europe, France that was pursuing her own policy and interests. Certain French historians, such as the great Pierre Renouvin, who minutely analyzed the events that had preceded the setting up of the Balkan Entente, asserts that "one should not overrate the role of French diplomacy or even think it took an important part in the birth of the Balkan Entente of February 9, 1934"²⁶. He concludes, stating explicitly: "I do not think it possible to assert that French policy played a prominent part in the negotiations of this Entente"²⁷. Several historians from South-East European countries and from other countries as well, dealing with the history of the thirties, reach the conclusion that the Balkan Entente was the own make of the signatories of that Pact. Constantin Svolopoulos, for instance, thinks that the major reasons that led to the establishment of this alliance were "to guarantee the security of the powers that signed the Treaty, that is, political independence and territorial integrity"²⁸. And, after analyzing all the aspects of the problem, he concludes that the Pact was prompted by the preoccupation of lessening the pressure exerted by the big powers over the smaller ones but that the decision was not reached without the great powers' consent. But this time the Balkan states were not mere pawns in the big powers' diplomatic game; the Balkan states attempted to neutralize their reactions²⁹. It is perfectly obvious that the author thinks that the initiative and the decision to create the Balkan Entente

²¹ Enzo Collotti, *Il ruolo della Bulgaria nel Conflitto tra Italia e Germania per il nuovo ordine europeo* (St. B.) 7/1973, p. 178.

²² *Istoria Iujnix i Zapadnix Slavean* (History of South and West Slavs), University Publishing House, Moscow, 1969, p. 419.

²³ Hans Herzfeld, *Die moderne Welt, 1789—1945, II Teil: Weltmächte und Weltkriege. Die Geschichte unserer Epoche*, Georg Westermann Verlag, Braunschweig, 1960.

²⁴ Voin Bojinov, *Certains aspects des Relations franco-bulgares 1933—1935.*, St. B. 9/1975, p. 22.

²⁵ N. Todorov, *Allocution introductive*, Colloque historique franco-bulgare, Paris, novembre 1972, St. B. 9/1975, p. 11.

²⁶ Pierre Renouvin, *La place du Pacte Balkanique de février 1934 dans la politique extérieure française*, St. B. 9/1975, p. 57.

²⁷ *Ibidem*, p. 58.

²⁸ Constantin Svolopoulos, *Le problème de la sécurité dans le sud-est européen de l'entre-deux guerres, à la recherche des origines du Pacte Balkanique de 1934*, "Balkan Studies" Thessaloniki, vol. 14, 2/1973, p. 247.

²⁹ *Ibidem*, p. 281.

belonged entirely to the signatories of the Pact. Christina Daneva-Michova who takes the same view says that this Pact is the "diplomatic work of Bulgaria's four neighbours"³⁰. Another Bulgarian historian, Moncef Idir, shares the same opinion but draws near to Svoloopoulos when writing that the "aim of the Pact was the emancipation of the Balkan states from the influence of the big western powers, or in other words: "the Balkans for the Balkan nations"³¹. Analyzing the same problem, other historians note, in other words, that the states that set up the Little Entente and the Balkan Entente, showed actual independence. René Girault for instance, analyzing economic policy of France, becomes aware that it was not able to use economic and financial weapons in Central and South-East Europe³². That means France's influence upon the countries of that area was weak, the countries showed strong independence and were therefore in a position to make their own decisions. This situation is highlighted, in a different way, by Vassil A. Vassilev, when referring to the existence of certain disputes between the Little Entente and France³³ or by Ilcho Dimitrov when writing that the "English and French Governments appeared unconcerned about Berlin's approaches to Bulgaria, lest they should upset their allies in the Little Entente and the Balkan Entente"³⁴. Therefore, if these states did not undergo an economic invasion, if they could afford to argue with the Big Powers above mentioned and if the latter did not undertake certain actions that might have angered their allies, then one might believe that the anti-revisionist bodies were the small states' own creation.

The Romanian historians³⁵, after studying the archives of both organizations, the minutes of all the sessions and decisions, the protocols and drafts as well as other joint documents, have reached the conclusion that although they have been set up under different circumstances, both the Little Entente and the Balkan Entente are the own work of the signatories of the agreements.

³⁰ Christina Daneva-Michova, *La diplomatie française et la préparation du Pacte Balkanique* (1934) St. B 9/1975, p. 33.

³¹ Moncef Idir, *Stratégie politique et politique économique dans les relations franco-bulgares*, St. B 9/1975, p. 83.

³² René Girault, *Aspects économiques de la politique française dans les Balkans de 1933 à 1936*, St. B. 9/1975, p. 72.

³³ Vassil At. Vassilev, *La France, la Petite Entente et la Bulgarie 1933—1934*, St. B. 9/1975, p. 94.

³⁴ Ilcho Dimitrov, *La politique bulgare et l'Entente Balkanique (fin 1935—début 1936)* St. B. 9/1975, p. 113.

³⁵ Ion Popescu-Puțuri, *La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale*, Buda-Pest 1966, Colloque International; Gh. Zaharia, *Sur la politique extérieure de la Roumanie avant la deuxième guerre mondiale*, "Revue d'Histoire de la deuxième guerre mondiale", No. 70/1968; Ion Oprea, *Nicolae Titulescu*, Edit. Științifică, Bucharest, 1967; Eliza Campus, *Mica Înțelegere* (The Little Entente), Edit. Științifică, Bucharest, 1968; Christian Popișteanu, *România și Antanta balcanică*, (Romania and the Balkan Entente), Edit. Politică, Bucharest, 1970; Eliza Campus, *Înțelegerea Balcanică* (The Balkan Entente), Edit. Academiei Bucharest, 1972; Vioreca Moisuc, *Diplomația României și problema apărării suveranității și independenței naționale în perioada martie 1938—mai 1940* (Romania's diplomacy and the problem of the defense of her sovereignty and national independence during the March 1938—May 1940 period) Edit. Academiei, Bucharest, 1971; Dumitru Țuțu, *Problema securității colective în sud-estul Europei și politica externă a României* (The collective security problem in South-East Europe and Romania's foreign policy). Edit. Militară, Bucharest, 1971.

The Little Entente was set up in 1920—1921 when France and Great Britain were eager to create a Danubian Confederation that would have seriously impaired the national sovereignty of Romania, Czechoslovakia and Yugoslavia; when France attempted to involve these states in the Soviet-Polish war and when the danger of Habsburg restoration was ominously looming. The Balkan Entente came into shape at the time when the setting up of Hitlerism and an unmistakable offensive of the Fascist States were pervading the gloomy European climate. Despite several different international events the South-East European states were pursuing a common line of conduct; their union and solidarity actions were dictated by the necessity to counterbalance the interference of the great powers; by the necessity to defend their national existence and their unitary territorial integrity; by the necessity to unite their forces in defence of the Covenant of the League of Nations and of law and order with the view of preserving Europe's juridical and political order, now threatened by the Fascist and Revisionist States.

The investigation of several archives undertaken by Romanian historians, particularly over the last 10—12 years, revealed also that the two antirevisionist organizations were security instruments engendered by the vital interests of the states that had set them up. That is why we are convinced that one of Titulescu's outlining theses clearly defines the actual relations of the two antirevisionist bodies with France: "Usually, the Little Entente is described as an instrument of France's policy in Central Europe*. "I do not know", stresses the Romanian statesman, "a greater unfairness towards both France and the Little Entente. If there is concord between the concept of the Little Entente states, regarding their interests, and the French concepts, we feel only too happy to have the support offered by this concordance in the defence of our own national interests"³⁶.

Another issue that has been widely debated by historians is the attitude taken towards Bulgaria by the states that had created the Balkan Entente³⁷. It is known that on February 9, 1934 when the Balkan Entente Pact was signed in Athens the last article of this document stipulated that any other Balkan country could join the Pact. It was, therefore, clear that Bulgaria could have joined the newly created defensive, anti-revisionist organization any time she wished to. Many Bulgarian historians have objectively explained why Bulgaria had not joined the Balkan Pact. Christina Daneva-Mihova, for instance, shows that the "formula adopted by the four signatories of the Balkan Pact did not facilitate at all Bulgaria's adhesion"³⁸ and that according to the statement of C. Batalov, who was following the instructions of the Bulgarian Prime-Minister Muşanov, "Bulgaria considered that, given all the guarantees included in the

* We consider that this appreciation is applicable also to the Balkan Entente.

³⁶ Arh. M.A.E., *Speech delivered by N. Titulescu in the Romanian Parliament regarding the Little Entente Pact and Romania's political and economic relations with other states*, Bucharest, March 16, 1933; Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice sub redacția lui George Macoveșcu*, (Diplomatic documents edited by George Macoveșcu) Edit. Politică, Bucharest, 1967, p. 482.

³⁷ Arh. M. A. E., Balkan Entente Papers, file 10: *Balkan Entente Pact, Athens, Febr. 9, 1934* signed by Tevfik Rüstü-Aras, Bogoljub Jevtić, Demetrios Maximos, Nicolae Titulescu.

³⁸ Christina Daneva-Mihova *op. cit.*, p. 32.

Covenant of the League of Nations and in the Briand-Kellogg Pact, the conclusion of the Balkan Pact regarding territorial guarantees, did not meet any present necessity"³⁹. Simeon Damjanov goes further, asserting for instance, that even pro-French Batalov, who advocated the respect for the Covenant of the League of Nations, considered that the violation by Germany of the Treaty of Versailles was creating a precedent that might be used by Bulgaria. That is why Damjanov, goes on Batalov, "agreed with the decision of the government to keep obstructing the Balkan Pact"; in the government's view Bulgaria should not join the Pact, seeing that this would have meant to give up all her claims to the rectification of boundaries and to make common cause with the other Balkan states that were for the maintenance of the post-war status quo⁴⁰. A minute analysis of these historians shows that Bulgaria's home and foreign policy prevented her joining the Pact. In view of these facts certain assertions that Nicolae Titulescu, Romania's Foreign Affairs Minister, was against Bulgaria's joining the Pact, are groundless.

Thus, Vassil At. Vassilev states that in October 1933, Titulescu made Bulgaria a proposal for joining the Pact, "a proposal that assumed the form of an ultimatum"⁴¹ and that it was Titulescu who was against any alterations of the Pact text that might have offered Bulgaria the possibility to join the Balkan Entente⁴². Vassilev adds that Yugoslavia, which seemed to be in favour of Bulgaria's adhesion to the Pact, altered her attitude, because at the Zagreb Conference (January 1934) "Titulescu succeeded in winning Jevtić over to his views and policy regarding Bulgaria"⁴³. Zdravka Mitcheva goes further and asserts that in 1934 "Titulescu openly launched a vast campaign against a Bulgarian-Yugoslav rapprochement with the view of isolating Bulgaria"⁴⁴. And S. Damjanov considers that Titulescu was "Bulgaria's most relentless adversary"⁴⁵.

Closely connected with this problem is the appreciation of some historians who think that the Balkan Pact was biased against Bulgaria. This stand is taken by Moncef Idir⁴⁶, Henryk Batowski⁴⁷, Ernstgert Kalbe⁴⁸, Gotthold Rhode⁴⁹ and others.

All these divergent opinions call for a succinct analysis of the state of affairs and of the negotiations that led to the setting up of the Balkan

³⁹ *Ibidem*, C. Batalov, Bulgarian minister to France, made this statement to Edouard Herriot

⁴⁰ Simeon Damjanov, *Constantin Batalov et l'orientation diplomatique du gouvernement du 19 mai 1934*, St. B. 9/1975, p. 126.

⁴¹ Vassil At. Vassilev, *op. cit.*, p. 102.

⁴² *Ibidem*, p. 103. He points out Czechoslovakia's more favourable attitude towards Bulgaria, a position that would not have been changed if Titulescu had not brought pressure to bear on Czechoslovakia; he mentions, to the same effect, the position of England, "which lent to the Sofia government hope that Titulescu's opinions might not prevail", etc.

⁴³ *Ibidem*, p. 105.

⁴⁴ Zdravka Mitcheva, *La France et les rapports bulgare-yougoslaves*, St. B. 9/1975, p. 80.

⁴⁵ S. Damjanov, *op. cit.* p. 131

⁴⁶ Moncef Idir *op. cit.* St. B. 9/9, p. 83.

⁴⁷ Henryk Batowski, *La Pologne et les Etats Balkaniques entre 1933 et 1939*, St. B. 7/1973, p. 296.

⁴⁸ Ernstberg Kalbe, *op. cit.* St. B. 7/1937, p. 404

⁴⁹ Gotthold Rhode, *Ostmittleuropa und Südoesteuropa in Weltgeschichte der Gegenwart*, Francke Verlag, Munchen, Bern, 1962, Vol. I, p. 227.

Entente. Thus, between September 24 and 27, 1933, the session of the Little Entente held at Sinaia, in which participated Charles II and Alexander I arrived at definite decisions regarding the Balkan policy of that organization. The minutes of the session attest that "the three Little Entente countries are eager to establish friendly relations with Bulgaria, nothing standing in the way of this intention"⁵⁰. During the session, Nicolae Titulescu stated that he would accept the invitation of Muşanov, the Bulgarian prime minister, to go to Sofia⁵¹. The international situation was so tense after the setting up of the Nazi regime and the abortive attempt to revise the Covenant of the League of Nations undertaken by the famous Four Nations Pact, that the struggle for the maintenance of the European status quo, the fight in the defence of Europe's juridical and political system, clearly turned into a fight against the Fascist states that were threatening it, waving the banner of revenge. The participants in the session agreed that Bulgaria should be invited to join the Pact that was being negotiated in the Balkans, a Pact⁵² that was designed to maintain the status quo, seeing that at that time conceding a single point to the fascist and revanchist states was tantamount to yielding to their pressure. In pursuance of the decisions reached at Sinaia⁵³, after the visits of Alexander I to Sofia and to other Balkan capitals, there followed Titulescu's visits. On October 12 Titulescu went to Sofia. How did the Sofia talks develop? From the account given by Muşanov to Romania's Minister to Sofia, it appears that "Titulescu showed from the very beginning that he was speaking and acting in the cause of antirevisionism, but at the same time, he was convinced that Bulgaria would benefit if she gave up her policy of isolation"⁵⁴. The prime minister further told V. Stoica (The Romanian minister to Sofia) that Titulescu was against the idea of the encirclement of Bulgaria and that the "most lively and frank exchange of views was with Romania"⁵⁵. Titulescu proposed then, said Muşanov, a Five-State Balkan Entente⁵⁶. Muşanov did not answer on the spot, saying that he had to think it over⁵⁷. Meanwhile a peremptory proof of the positive talks between Muşanov and Titulescu, was that at the IVth Balkan Conference* held in Thessalonica (November 4—11, 1933) the Bulgarian delegation voted in favour of the Balkan Pact it had refused to endorse at the Third Conference held in Bucharest in October, 1932⁵⁸.

⁵⁰ Arh. M. A. E., *Little Entente Papers*, file 3, Procès-verbal de la session ordinaire du Conseil Permanent de la Petite Entente, tenue à Sinaia le 24—27 septembre 1933.

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ *Ibidem*.

⁵⁴ Arh. M. A. E., *Petite Entente Papers*, file 3, report 3626/13 Nov. 1933 signed by V. Stoica.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ *Ibidem*.

⁵⁷ *Ibidem*.

* The Balkan Conferences in which non-official delegations participated, were held between 1930 and 1934. They must be given credit for having created a climate of rapprochement for the six Balkan States. The Pact was, therefore, a non-official agreement meant to improve inter-Balkan relations.

⁵⁸ *Ibidem*, report 3063/12 Dec. 1933, from the Romanian Legation in Athens signed by Langa-Răşcanu, who attended the Fourth Balkan Conference as observer. The vote of the Bulgarian delegation was in favour of the Pact with the following reserves: a) Bulgaria should

In November—December 1933 and January 1934 numerous negotiations were undertaken with the view of making Bulgaria join the Balkan Entente: Tewfik Rustu-Aras paid a visit to Sofia, in November; at the same time V. Stoica, the Romanian minister to Sofia, had numerous talks with Muşanov⁵⁹, until December 1933; at the Zagreb Conference of the Little Entente⁶⁰ it was decided that the text of the Entente Pact should be discussed again with King Boris III, on the occasion of his visit to Bucharest; and finally, there were the Titulescu-Muşanov talks of January 26, 1934. What was Bulgaria's position after all these negotiations?⁶¹ It appears from the statements made by Muşanov to the Parliamentary Commission for Foreign Affairs that at Belgrade and Bucharest "he had been proposed a pact that would put an end to revisionist agitations"; a pact that would offer the Balkan countries the possibility to develop quietly, freeing them of the interference and protection of the big powers".

Despite these constructive features of the Entente Pact, Muşanov rejected it⁶² — as he informed the Parliamentary Commission — putting forward instead bi-lateral pacts of nonaggression⁶³.

What was the Four-Allies' reply to the Bulgarian proposal? From a multi-address telegram signed by Titulescu, we learn that all were ready to conclude with Bulgaria a pact of non-aggression based on the principles of the conventions that defined aggression, signed with the Soviet Union on July 3 and 4, 1933⁶⁴.

As he was initiating the Balkan Entente text on February 4, 1934, Titulescu required that the Bulgarian minister to Belgrade should be informed that the Romanian government was ready to conclude immediately a non-aggression pact based on the mentioned agreements⁶⁵. Therefore, on the eve of signing the Balkan Entente, the attitude towards Bulgaria was a friendly one, everybody being confident that she would join the new organization that was taking shape. It was obvious that the Balkan Entente was not directed against Bulgaria but against the great revanchist states, that could have lured her, and particularly against Germany which was attempting to attract her, a fact that has been recently mentioned also by some Bulgarian historians such as Ilcho Dimitrov⁶⁶ or Lüben Berov⁶⁷. It is evident that the Balkan Entente was not at all against Bulgaria. And Bulgaria's signing, on July 31, 1938 a non-aggression pact with that organization was another proof that there were actual relations and common interests between Bulgaria and her neighbours.

be granted full juridical equality in her relations with the other Balkan states; b) the stipulations of the minority clauses included in the treaties should be loyally and integrally observed.

⁵⁹ *Ibidem*, report 3626/13 Nov. 1933, telegram 3783/27 Nov. 1933, telegram 3878/6 Dec. 1933 from the Sofia Legation signed by V. Stoica.

⁶⁰ *Ibidem*, Procès-verbal de la Session Ordinaire du Conseil Permanent de la Petite Entente tenue à Zagreb, le 22 Janvier 1934.

⁶¹ *Ibidem*, telegram 417/2 Febr. 1934 from the Sofia Legation signed by V. Stoica.

⁶² *Ibidem*.

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ *Ibidem*, Multi-address telegram of Febr. 4, 1934 signed by Titulescu.

⁶⁵ *Ibidem*.

⁶⁶ Ilcho Dimitrov, *op. cit.* St. B. 9/1975, p. 112.

⁶⁷ Lüben Berov, *Les rapports économiques entre la Bulgarie et l'Italie à la veille de la seconde guerre mondiale*, St. B. 7/1973, p. 131—133.

Nicolae Titulescu's position is spotlighted by all these facts. He was a confirmed antirevisionist, the more so as in the atmosphere of the diplomatic offensive of the fascist and revanchist states, no breach of Europe's political and juridical system could be tolerated.

No wonder that many historians consider him a staunch supporter of the League of Nations. Thus, J. B. Duroselle shows that Titulescu, like Briand, thought that the firm support of the idea of security was the League of Nations, considering it to be a "powerful attempt to achieve international democracy"⁶⁸. Henry L. Roberts, too, thinks that Nicolae Titulescu was a true defender of the League of Nations, having assiduously worked in its framework, and made numerous efforts to outlaw war by the formulation of new ideas designed to strengthen international law⁶⁹. Jacques de Launay considers him to be not only a firm defender of the small and medium-sized states but also a particularly brilliant diplomat, a great European who steadily defended the cause of security⁷⁰. There are numberless other similar appreciations; that is why we shall quote only the works of historians who were Titulescu's actual contemporaries and whose appreciations are permanently confirmed by many historians of the sixties and seventies. Thus, one of these works emphasizes that the guiding principles of Romania's foreign policy were: respect for Europe's political and juridical system and strict observance of the peace treaties, Titulescu being a decisive factor in this regard. The author shows further that "the maintenance and strengthening of the Little Entente and Balkan Entente as well as the resumption of relations with the Soviet Union were the keystone of this policy, being at the same time Nicolae Titulescu's personal successes"⁷¹. Particularly conclusive are also the opinions of Arnold J. Toynbee, who asserts that among the statesmen of small countries, Nicolae Titulescu was the main supporter not only of the League of Nations but also of a united front of the possible victims of aggression against all potential aggressors⁷².

At the same time, Toynbee stresses Romania's important position on the political map of postwar Europe. She was to decide whether the small states lying east of Germany had to pursue a policy of international solidarity rather than an isolationist policy. And in this light, goes on Toynbee, it was only natural that Titulescu's fall caused dismay and anxiety in Geneva, Paris and Moscow and great satisfaction in Rome and Berlin⁷³.

We think that these appreciations and many others of the same nature expressed by historians the world over, bear testimony to the targets pursued by Nicolae Titulescu. It appears once more that this staunch supporter of the League of Nations and of the policy of security

⁶⁸ J. B. Duroselle, *The Spirit of Locarno. Illusions of Pactomania*. ♦ Foreign Affairs ♦, July 1972, Vol. 50/4, p. 756.

⁶⁹ Henry L. Roberts, *Politics in a small state. The Balkan Example*. Columbia University Press, p. 388.

⁷⁰ Jacques de Launay, *Titulescu et l'Europe*, Editions Byblos, Suisse, 1976.

⁷¹ International Reference Library, Reference Library Publishing Company, London, 1936, p. 344-345: *Politics and Political Parties in Romania*.

⁷² *Survey of International Affairs* (1936) by Arnold J. B. Toynbee, Oxford University Press, Humphrey Millford London 1937, p. 518.

⁷³ *Ibidem*, p. 518.

“could not have been an implacable adversary of Bulgaria”, let alone that Bulgaria was a small state, a member of the League of Nations.

A last controversial problem we shall deal with in this paper is the position of the Little Entente and the Balkan Entente regarding the cause of security. Have these two antirevisionist organizations served the cause of security or not? Ernstgert Kalbe thinks that they could not be useful to security⁷⁴. The German historian substantiates his view quoting an appreciation made by Lenin in 1916⁷⁵ on the imperialist or ultraimperialist connections which were mere “Atempausen” (“respites”) between wars⁷⁶. In Kalbe’s opinion the two alliances were not merely the objects of the combinations of the great powers’ imperialist policy but also “subjects”⁷⁷ of the same policy and consequently could not serve the cause of security. But Kalbe’s appreciations and conclusions cannot be applied to the Little Entente and Balkan Entente for the simple reason that these appreciations and conclusions rely on the Leninist thesis regarding the character of the alliances of the great monopolist powers which in 1916 belonged to the two warring blocs. The entire context of *Imperialism, the Most Advanced Stage of Capitalism*⁷⁸, written by Lenin in 1916, clearly shows that he meant the great monopolist powers and their struggle for a new partition of the world. Now, in the specific case of the alliances of the small, unitary, national states that appeared on the map of Europe in 1918, after the heroic struggle of the peoples enslaved by the great empires, the thesis of imperialist alliances cannot be applied⁷⁹. It is obvious that Lenin’s synthetic conclusions result from the unbiased analysis of the features of great monopolist powers and not of the small national states which concluded their alliances only with a view of defending their territory and national sovereignty.

In order to emphasize the lack of efficiency of the two anti-revisionist organizations in the security problem, Kalbe labels them as anti-Soviet⁸⁰. V. K. Volkov, too, stresses the anti-Soviet character of the Balkan Entente⁸¹. Margot Hegemann⁸² and the historians who authored the “History of the South and the West Slavs⁸³” take a similar view, admitting, at the same time, that the Little Entente was directed also against Nazism⁸⁴. Iltecho Dimitrov stresses only the lack of efficiency of the Balkan Entente,

⁷⁴ Ernstberg Kalbe *op. cit.* St. B. 7. 1973, p. 408.

⁷⁵ *Ibidem.*

⁷⁶ *Ibidem.*

⁷⁷ *Ibidem.*

⁷⁸ V. I. Lenin, *Imperialismul, stadiul cel mai avansat al capitalismului* (Imperialism, the most advanced stage of capitalism), Edit. P.C.R., Bucharest 1945, pp. 116–146, chap. Criticism of Capitalism.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 128.

⁸⁰ E. Kalbe, *op. cit.*, St. B. 7/1973, pp. 404–405.

⁸¹ V. K. Volkov, *Ghermano-iugoslavia otnosenta i razval Maloi Antantit*, Moscow, 1966, p. 271.

⁸² Margot Hegemann, *Die wichtigsten Faktoren der faschistischen Süd-osteuropa politik bis zum Überfall auf die Sowjetunion*. Résumé des communications, Histoire du XXe siècle, Ier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes, Sofia 1966, p. 77.

⁸³ *Istoria iujniz i zapadniz slavean* p. 373.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 423.

considering it to have been a negative organism regarding general peace in the Balkans⁸⁵.

It is indisputable that the governments and governing classes of those states were anti-communist but an official anti-Soviet stand would have effectively diminished the security defence actions of both organizations. That is why, we think it useful to establish, in the first place, certain facts that we feel certain will invalidate the anti-Soviet thesis.

In the analysis of the thirties only few historians still argue about the anti-Soviet character of the Little Entente, given the cordial relations of this organization with the U.S.S.R. in all security problems⁸⁶, whereas in the surveys of the twenties this outlook is still alive. We, therefore, think it necessary to recall a characteristic fact. In 1920—21, during the Soviet-Polish war, France attempted by all means to involve Romania, Czechoslovakia and Yugoslavia in the war. In August 1920 Beneş arrived in Bucharest and agreed with Take Ionescu, Romania's foreign minister, to adopt a guarded position towards the French proposal⁸⁷. And it was V. I. Lenin who stressed Romania's position when he stated on February 6, 1921 "that still there are states, like Romania, which have not attempted to fight against Russia"⁸⁸. "At present, when the Wrangel front has been liquidated", adds Lenin, "it is hardly probable that Romania would start a war, when she could not make up her mind to do it at that more favourable time"⁸⁹. As known, Romania which did not attack Soviet Russia during the civil war, nor did it want to participate in the Soviet-Polish war either, a fact pointed out, also by Raymond Poincaré. The French statesman recorded bitterly in his *Histoire politique*: "When Hungary pledged to lend us her armed forces to fight against the red army, if necessary, when some of us imagined that we could rally under the same flag Czechs, Yugoslavs, Romanians and Hungarians, we indulged in wishful dreams, as it often happens in France"⁹⁰.

It, therefore, appears clearly that the Little Entente states never undertook hostile actions against the Soviet Union, despite the urging or even the pressure put on them by France, their friend and ally.

As regards the Balkan Entente which was set up in the thirties, its alleged anti-Soviet attitudes are equally groundless.

If we refer only to the documents of the Balkan Entente which came into being in February 1934, then we must show that the secret annexes to the Pact concluded in Athens, are 2 statements that outline the

⁸⁵ Ilcho Dimitrov, *op. cit.*, St. B. 9/1975, p. 120. He points out the sceptical position of the Soviet government.

⁸⁶ We are referring to the pacts that define aggression signed by the Little Entente states with the U.S.S.R. on July 3 and 4 1933; to the joint activity designed to conclude the eastern pact of collective security; to the common attitude adopted at the Montreux Conference (June-July 1936); to the Franco-Soviet pact of mutual assistance of May 1935 in which N. Titulescu played also an important role and to several other actions of a similar character.

⁸⁷ Arh. M.A.E., Little Entente Papers, *Memorandum* of Aug. 19, 1920 regarding the Beneş-Take Ionescu talks.

⁸⁸ V. I. Lenin, *Works*, Edit. Politică, Bucharest 1956, p. 101. Speech delivered at the IVth General Congress of the Garments Industry Workers of Russia, Febr. 6, 1921.

⁸⁹ *Ibidem*.

⁹⁰ Raymond Poincaré, *Histoire politique. Chronique de la quinzaine* (Sept. 15, 1920—March 1, 1921), Plon, Paris, 1921, p. 18.

position of the 4 states towards the U.S.S.R. : the first was the Turkish government's statement that "in no case would Turkey agree to get involved in no matter what action directed against the Soviet Union"⁹¹; in the second document Romania, Yugoslavia and Greece declare that "after examining the Turkish statement, they established that it was not inconsistent with the spirit of the Balkan Entente and the policy of peace promoted by the three countries"⁹².

Thus, from the very beginning, the documents of the Balkan Entente Pact show the position of these states towards the Soviet Union. If we add to this that one of the 4 allies — Turkey — had close friendly relations with the U.S.S.R., a situation stressed by Turkish historians Aya Köymen, Attila Sönmez⁹³ and Türkkaja Ataöv, we must reach the conclusion that this organization aiming to strengthen security in the Balkans and Europe could not have been anti-Soviet. The Romanian Documents reveal other facts worth mentioning⁹⁴. Thus, on February 17, 1934 N. Petrescu-Comnen, the Romanian minister to Berlin, reported to Bucharest that his Soviet opposite accredited to Berlin had stated that "the Balkan Entente had made a good impression in Moscow"⁹⁵; at the same time, radio Moscow emphasized "the importance of this event for establishing peace", throwing into relief the prominent part played by Romanian diplomacy⁹⁶.

It is evident that the setting up of the Balkan Entente and the reorganization of the Little Entente in February 1933 aimed only at reinforcing Europe's security threatened by the Third Reich and fascist Italy, a fact pointed out also by some recent studies of several historians such as C. Michel-Durandin or Sally Marks⁹⁷.

A large number of historians bring into relief this situation. Thus Friedrich Karl Kienitz considers that the Balkan Entente was a warning given to Italy's expansionism⁹⁸. Robert Lee Wolff takes the view that the Balkan Entente shows the will of the four states to stand together and resist aggression⁹⁹; V. K. Volkov thinks that the Balkan Entente was setting limits to the interference of the fascist powers — Italy and Germany — in South-East European affairs¹⁰⁰; Georges Castellan stresses

⁹¹ Arh. M. A. E. *Balkan Entente Papers*, file 1, Secret Annexes to the Balkan Entente Pact signed by Tevfik Rustü-Aras, Bogoliub Jevtić, Demetrios Maximos, Nicolae Titulescu.

⁹² *Ibidem*.

⁹³ Aya Köymen, Attila Sönmez, *The Social and Economic Background to Turkey's Non-Involvement in World War II*, St. B. 7/1973, p. 387—398.

⁹⁴ Türkkaja Ataöv, *The Policy of the Great Powers towards Turkey on the Eve of the Second World War*, St. B. 7/1973, p. 321, etc.

⁹⁵ Arh. M. A. E. *Balkan Entente Papers*, file 18, telegram 568/ Febr. 17, 1934 from the Romanian Legation in Berlin, signed Comnen.

⁹⁶ *Ibidem*, telegram 7290/Febr. 12, 1934 addressed to Nicolae Titulescu in Athens at that time, signed by Savel Rădulescu.

⁹⁷ C. Michel Durandin, *La France et les Balkans en 1934*, St. B. 9/1975, p. 14. He thinks the reorganization was an "anticipated riposte" to the revisionist Germano-Italian actions, Sally Marks, *The Illusion of Peace. International Relations in Europe, 1918—1933*. St. Martin's Press, New York, 1976, p. 138.

⁹⁸ Friedrich Karl Kienitz, *Grtechenland in Weltgeschichte der Gegenwart*, Francke Verlag, Bern, München, 1962, Vol. I, p. 234.

⁹⁹ Robert Lee Wolff, *The Balkans in Our Time*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1968, p. 158.

¹⁰⁰ V. K. Volkov, *op. cit.*, p. 271.

the efforts made by both organizations in defending Europe's security at that critical turning point marked by Germany's aggressive action of March 7, 1936¹⁰¹. Several historians such as Harry J. Psoniades¹⁰², William Evans Scott¹⁰³, Theodor I. Armin¹⁰⁴, Bernard Michel¹⁰⁵ and others¹⁰⁶ lay stress on certain aspects of the struggle for security carried on by the anti-revisionist countries of South-East Europe, emphasizing their unfaltering attitude towards the fascist and revanchist states. Constantin Svolopoulos who fully agrees that the two organizations were fighting for security in Europe thinks that the role of the Balkan Entente was particularly important, seeing that it was set up just when the League of Nations was disintegrating, the Balkan alliance becoming thus a very useful instrument for the defence of security in the Balkans. Although we do not agree with the Greek historian's opinion about the disintegration of the League of Nations, which was still strong enough in 1934, we must emphasize that he, too, like many others, appreciates that the activity developed by the Little Entente and the Balkan Entente in safeguarding European security was a positive one.

The Romanian historians, as shown previously, have reached the conclusion that the anti-revisionist countries of South-East Europe fought relentlessly for security, for maintenance of the European juridical and political order, defending at the same time their status of unitary, sovereign states won in 1918.

The two organizations, the Little Entente and the Balkan Entente, whose setting up and activity have given rise to many controversies, appear, after the analysis of the thirties undertaken by many historians, to have been instruments that served not only regional interests but also general peace and security in Europe.

ABBREVIATIONS

St. B. Studia Balcanica.

Arh. M.A.E. Romanian Foreign Affairs Ministry Archives.

P.C.R. Romanian Communist Party.

¹⁰¹ Georges Castellan, *Les Balkans dans la politique française face à la réoccupation de la Rhénanie* (7 Mars 1936), St. B. 7/1973, pp. 34–36.

¹⁰² Harry Psoniades, *The Eastern Question: the Last Phase. A study in Greek-Turkish Diplomacy*. Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1968, p. 109. He shows that the keynote of the Balkan States rapprochement was the security problem.

¹⁰³ William Evans Scott, *Alliance against Hitler. The Origins of the Franco-Soviet Pact*, Duke University Press, Durham 1962, p. 170. In the author's opinion the Balkan Entente and the Little Entente were to pursue a wide front action aimed at strengthening security.

¹⁰⁴ Theodor I. Armin, *Fascismo Italiano e Guardia di Ferro*. «Storia Contemporanea», Sept. 1972, p. 548. He speaks of the watchful attitude of the Little Entente towards the aggressive actions of fascist Italy.

¹⁰⁵ Bernard Michel, *La Petite Entente et les crises internationales des années 30*, «Revue d'Histoire de la deuxième guerre mondiale», no 77/1970 p. 16, 22, etc.

¹⁰⁶ Constantin Svolopoulos, *op. cit.*

EN MARGE D'UN LIVRE SUR LA DIPLOMATIE FRANÇAISE DANS L'EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE AU COURS DES ANNÉES 1933 — 1938¹

CONSTANTIN IORDAN-SIMA

Dans un livre récent — le XXI^e tome de la série « East European Monographs », initiée en 1972 par « East European Quarterly » grâce aux efforts du Pr. Stephen Fischer-Galați de l'Université Boulder-Colorado (É.U.A.) —, Anthony Tihamer Komjathy se propose de faire l'analyse de l'évolution de la diplomatie française dans l'Europe centrale et orientale pendant une période tourmentée de l'histoire du continent ; il s'agit de la période comprise entre l'avènement du nazisme au pouvoir et l'accord de Munich.

Le problème n'est pas du tout nouveau et il est assez malaisé de l'entamer. Les arguments de cette assertion sont nombreux. Pensons, tout d'abord, à l'immensité des sources, qui sont encore insuffisamment fouillées, à l'historiographie plus ancienne ou plus nouvelle qui est extrêmement riche et dont les conclusions diffèrent assez souvent. C'est peut-être pour cela que tout effort de mise en valeur des informations nouvelles — nous envisageons notamment les résultats des investigations dans les archives nationales — ou d'interprétation des divers aspects du problème, serait utile ; de cette manière il y aurait la possibilité de compléter, d'approfondir ou de corriger l'image que nous avons de la politique française dans cette zone. La discussion des conclusions de ces efforts, elle-aussi, ne serait pas moins utile. La lecture de l'ouvrage de A. T. Komjathy *The Crises of France's East Central European Diplomacy 1933—1938* constitue une bonne occasion d'insister sur quelques aspects de son analyse tout particulièrement sur ceux qui concernent l'histoire de la Roumanie d'entre-les-deux guerres.

Le titre dévoile l'hypothèse qui est le point de départ de la démarche de l'historien. Il s'agit d'une série de « crises » de la diplomatie française dans l'Europe centrale et orientale. C'est par une telle *hypothèse* — qui ressemble plutôt à une *conclusion* — que l'auteur se laisse guidé dans l'organisation interne de l'économie de l'ouvrage. Il poursuit explicitement six crises auxquelles s'ajoute l'accord de Munich interprété comme

¹ Anthony Tihamer Komjathy, *The Crises of France's East Central European Diplomacy 1933—1938*, East European Quarterly, Boulder, distributed by Columbia University Press, New York, 1976, 271 + index ; il est possible qu'à l'origine de ce livre se trouve la thèse *Three small pivotal states in the Crucible : Austrian, Hungarian, Yugoslavian diplomatic relations with France, 1934—1935*, soutenue par l'auteur à l'Université Loyola de Chicago en 1972.

« the last diplomatic defeat of Britain and France before the outbreak of World War II » (p. 210).

L'auteur est naturellement obligé de délimiter le territoire de l'Europe centrale-orientale, question fort discutée par les historiens et par les spécialistes de la géographie humaine. Vu les nécessités de l'étude, A. T. Komjathy emploie le terme d'Europe centrale par lequel il comprend l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne, la Roumanie et la Yougoslavie, le critère essentiel étant « *the people living in this territory regard themselves as Central-Europeans* » (souligné dans le texte) (p. 2). Il faut tout de même remarquer l'inconséquence de l'auteur qui, après avoir blâmé le fait que non seulement des hommes d'État de ce temps-là, mais des historiens, eux-aussi, utilisent arbitrairement les termes d'« Europe centrale », « Europe orientale », « le Sud-Est européen »², n'échappe pas à son tour aux mêmes pièges : le terme d'Europe centrale est fréquemment abandonné pour celui d'Europe centrale-orientale.

La manière choisie pour l'analyse des crises de la diplomatie française dans la zone ne manque pas d'intérêt. L'auteur se propose de surprendre l'évolution des relations de la France avec les États ci-dessus mentionnés de leurs propres points de vue, la façon dans laquelle « the Austrian, Czechoslovakian, Hungarian, Polish, Rumanian and Yugoslavian statesmen served the interests of their respective countries » (p. 4). Tâche extrêmement difficile pour l'accomplissement de laquelle une importance incontestable ont la valeur des sources utilisées ainsi que la connaissance des plus récentes conclusions des historiographies nationales. Et puisque l'auteur accorde une attention toute particulière aux témoignages des hommes politiques de l'époque — il introduit en circulation scientifique des informations, d'ailleurs les seules inédites, obtenues par la voie de l'interview à laquelle il a soumis six personnalités diplomatiques et militaires — on pourrait être surpris en constatant que A. T. Komjathy n'a pas consulté les mémoires du premier yougoslave Milan Stojadinović³, ou que, en ce qui concerne la Roumanie, il s'arrête exclusivement, pour ce genre de sources, aux renseignements offerts par le chef de la Garde de Fer, Corneliu Zelea-Codreanu ; ou qu'il ignore les données précieuses des souvenirs de Nicolas Petrescu-Comnène⁴, ministre des Affaires étrangères de Roumanie entre mars-décembre 1938, après avoir été le titulaire de la légation de Berlin pendant cinq années. Nous nous bornons uniquement à ces exemples qui ne sont pas les seuls.

² Voir pourtant les commentaires pertinents dus à George W. Hoffman dans *Language and area studies. East Central and Southeastern Europe. A Survey*, edited by Charles Jelavich, The Univ. of Chicago Press, Chicago and London, 1969, p. 199—223 ; Hugh Seton-Watson, *Is there an East Central Europe?*, dans *Eastern Europe in the 1970's*, edited by Sylva Sinanian, Istvan Déak, Peter C. Ludz, Praeger Publishers, New York, Washington, London, 1974, p. 3—12

³ *Ni rat, ni pakt*, Buenos Aires, 1963 ; il y a aussi une version italienne assez récente sous le titre *Jugoslavia fra le due guerre*.

⁴ Nicolas Petrescu-Comnène, *Preludi del Grande Drama (Ricordi e documenti di un diplomatico)*, Edizioni Leonardo, Roma 1947 ; dans la bibliographie concernant la Roumanie (p. 270), A. T. Komjathy inclut la version anglaise des mémoires du successeur de Comnène, Grigore Gafencu, *Last Days of Europe: A Diplomatic journey in 1939*, New Haven: Yale Univ. Press, 1948, mais l'ouvrage n'est pas et n'était pas nécessaire pour cette question.

L'objet de l'analyse a déterminé l'auteur à esquisser très sommairement la situation des États de l'Europe centrale-orientale et de la France ainsi que le niveau de leurs rapports pendant la décennie qui a suivi à la fin de la première conflagration mondiale. C'est dans le premier chapitre, *Effects of the peace settlements in Central Europe* (p. 5—23), que A. T. Komjathy présente, en quelques lignes, les problèmes complexes des minorités et des réfugiés, de la vie économique, de la politique intérieure et étrangère. Il envisage individuellement chaque État de la zone, et conclut avec les projets de la France dans l'Europe centrale. En parlant de la question des minorités, l'auteur cherche à démontrer que «the idealistic dreams of President Wilson» ont apparemment triomphé, qu'en réalité, au lieu d'organiser «homogeneous national units», les auteurs des traités de paix «had created so-called «nation-states» where the state-supporting nationality was often in the minority» (p. 5).

Quelle est la situation de la Roumanie? L'auteur reconnaît que les Roumains représentaient 71,9% de la population, conformément au recensement du 29 décembre 1930. Cependant, il affirme que dans la Transylvanie et le Banat, territoires réunis au pays par la volonté nationale librement exprimée, les Roumains représentaient seulement 58% et les Hongrois 26,7% (p. 9). Bien que les données exactes soient quelque peu différentes — 57,9% Roumains et 24,4% Hongrois —, elles ne reflètent pas suffisamment la réalité. La statistique de la distribution de la population de la Transylvanie par départements («județe») met en évidence le fait que 20 de 23 présentaient une majorité roumaine (16 absolue et 4 relative). Nous n'insistons plus sur le détail que dans les départements occidentaux, situés à la frontière roumano-hongroise de la Transylvanie, la majorité roumaine était de 73%. La répartition de la population par districts («plăși») nous montre de même que les Roumains avaient en 1930 la majorité dans 113 districts (102 absolue et 11 relative) d'un total de 138, tandis que les Hongrois l'avaient à peine en 18⁵. À ces quelques données qui font ressortir sous un autre jour la réalité démographique de la Transylvanie après le traité de Trianon, nous ne voudrions ajouter qu'un seul élément, qui est probablement connu par l'auteur : on sait que le comte Étienne Bethlen, le premier ministre de la Hongrie, dont le nom est fréquemment évoqué dans les pages de l'ouvrage comme celui du champion de la politique révisionniste des années 1920, essayait, en 1912, de délimiter, du point de vue ethnique, le territoire roumain de la Transylvanie; or, la frontière tracée par l'homme politique magyare coïncidait — non par hasard —, avec celle reconnue à Trianon comme résultat de l'application du principe des nationalités⁶.

En ce qui concerne l'affirmation selon laquelle les Ukrainiens «represented an even greater national minority problem for the Rumanian government» (p. 9), par rapport aux Hongrois de Roumanie, nous nous permettons de remarquer que si les Hongrois représentaient 7,9% de toute la population, les Ukrainiens n'étaient pas plus de 3,2%⁷.

⁵ Voir l'analyse détaillée des données statistiques chez Silviu Dragomir, *La Transylvanie roumaine et ses minorités ethniques*, Bucarest, Imprimerie Nationale, 1934, p. 41 et suiv.; cf. Sabin Manuillă, *Aspects démographiques de la Transylvanie*, Bucarest, 1938.

⁶ Apud Silviu Dragomir, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

⁷ Voir Sabin Manuillă et D. C. Georgescu, *Populația României* (La population de la Roumanie), Bucarest, 1936, p. 50.

Mais ce n'est pas seulement la situation de la Roumanie qui est présentée de cette manière. Un raisonnement pareil permet à l'auteur d'affirmer — en citant, un peu plus loin, une idée de András Hóry, le chef de la délégation magyare aux négociations roumano-hongroises de Turnu-Severin, d'août 1940, qui ont précédé le diktat de Vienne⁸ — que "Poland's rebirth was the work of the Versailles Treaties, while the Trianon Treaty mutilated Hungary" (p. 121), quoiqu'il ait accepté à la page 8 la réalité que les Polonais représentaient "a great majority (69,2%) of the whole population".

De plus, pour A. T. Komjathy, la Tchécoslovaquie, nouvellement créée, "resembled more the multinational Habsburg Empire in miniature than a real nation-state" (p. 6).

La situation de la Yougoslavie est esquissée dans cet ordre d'idées d'une façon qui donne au lecteur non avisé la possibilité de croire que si le nombre des Serbes montait à 5,9 millions, le reste de la population — environ 7 millions — constituait les minorités. L'auteur affirme que "all of these minority groups were in opposition to the government" (p. 9). Un éclaircissement s'impose : sans nier le caractère excessivement centralisateur pan-serbe de la politique promue par le Parti Radical de Nikola Pašić, il n'est pas moins vrai que jusqu'à l'instauration de la dictature personnelle du roi Alexandre (le 6 janvier 1929 et non le 6 février), des représentants du Parti Populiste Slovène du Mgr. Anton Korosec, ceux du Parti Musulman de Bosnie dirigé par Mehmet Spaho, et pour peu de temps ceux du Parti Républicain Paysan Croate de Stjepan Radić ou ses fractions dissidentes, ont assez souvent participé aux coalitions gouvernementales⁹.

Une pareille optique peut, par conséquent, conduire à la conclusion que l'auteur ignore des processus historiques fondamentaux de l'époque moderne, tels la formation de la conscience nationale, le mouvement national, la lutte pour la renaissance des États nationaux ou la réalisation de l'unité nationale. Personnellement, nous doutons que A. T. Komjathy ne connaisse, par exemple, les événements historiques de l'année 1918, lorsque les Roumains de toutes les provinces historiques roumaines ont librement exprimé leur volonté d'unité ; les actes plébiscitaires du 27 mars/ 9 avril, 15/28 novembre et 18 novembre/1^{er} décembre en sont les expressions les plus éloquentes et ont consacré l'achèvement des aspirations séculaires. Les traités de paix n'ont fait qu'enregistrer des réalités incontestables¹⁰.

⁸ Voir B. Vago, *Le second Diktat de Vienne : le partage de la Transylvanie*, dans "East European Quarterly", V, 1971, 1, p. 47-73.

⁹ Voir Ferdo Čulinović, *Jugoslavija između dva rata*, Zagreb, 1961, t. I ; Stefan K. Pavlowitch, *Yugoslavia*, Praeger Publishers, New-York—Washington, 1972, p. 53 et suiv.

¹⁰ Voir : Sherman D. Spector, *Rumania at the Paris Peace Conference. A Study of the Diplomacy of Ioan I. C. Brătianu*, New York, Bookman Associates, 1962 ; Erich Prokopowitsch, *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukovine und der Dako-Romanismus*, Graz, 1965 ; Stephen-Fischer-Galați, *Romanian Nationalism*, dans "Nationalism in Eastern Europe", edited by Peter F. Sugar and Ivo J. Lederer, Univ. of Washington Press, Seattle and London, 1969, p. 373-395 ; Constantin C. Giurescu, *Transylvania in the history of Romania. An historical outline*, London, 1969 ; Miron Constantinescu, *Études transylvaines*, Bucarest, 1970.

Les problèmes des réfugiés et de la vie économique sont en général bien présentés, avec l'observation toutefois que l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne a été fondée à Salonique en 1893¹¹, et non en 1896 (p. 10).

Les lignes consacrées à l'évolution de la politique intérieure roumaine sont suggestives bien que l'auteur aurait pu éviter quelques petites confusions s'il avait réellement consulté l'ouvrage de H. L. Roberts, *Rumania: Political Problems of an Agrarian State*, New Haven: Yale University Press, 1951, livre inclué dans la bibliographie concernant la Roumanie (p. 270). Les réformes agraires n'ont pas été promulguées uniquement en 1918 (p. 16). Le décret pour l'expropriation de la grande propriété du 15 décembre 1918 a eu un contenu bien limité, la véritable réforme agraire étant réalisée par la loi du 17 juillet 1921. De plus, il est difficile de soutenir la thèse selon laquelle en Roumanie la paysannerie "had two parties: the Peasant Party, representing the peasants of the Old Rumanian kingdom, and the National Party of the Transylvanian Peasantry" (p. 16). Ce n'est que le premier parti qui fut, par doctrine et action politique, effectivement paysan. La fusion d'octobre 1926 des deux partis a été le fruit d'un compromis, car la nouvelle formation politique — le Parti National Paysan — a perdu le caractère de parti paysan. La vie intérieure du parti dans la période ultérieure — la retraite des groupes du dr Nicolae Lupu et Constantin Stere — ainsi que sa politique promue après 1928 lorsqu'il était au pouvoir — en sont les preuves¹².

On accepte de même difficilement l'idée qu'à son retour (juin 1930), le roi Charles II "assumed dictatorial powers and Rumania's experience with democracy came to end in 1930" (p. 16). Il faut préciser que la liquidation du régime parlementaire et l'instauration de la dictature royale ont eu lieu en février 1938; et encore, le Parti National Libéral, l'adversaire de la restauration de Charles, s'est quand même trouvé au gouvernement dans la période novembre 1933 — décembre 1937. Cependant, l'erreur commise par l'auteur est explicable, s'inscrivant dans la logique d'une thèse d'ordre plus général, selon laquelle pendant les années '20 les pays de la zone "became more or less authoritarian states" (p. 12).

En exposant la politique étrangère de la Roumanie, A. T. Komjathy saisit quelques lignes directrices — la défense de l'intégrité territoriale, l'anti-révisionnisme — et la présence active de la diplomatie roumaine à la Société des Nations. Il est curieux tout de même que dans le cas de la Roumanie — comme dans celui de la Tchécoslovaquie ou de la Yougoslavie — l'auteur insiste souvent sur l'idée que le gouvernement de Bucarest cherchait des alliés contre certains États voisins des frontières occidentale, orientale ou méridionale. Le lecteur pourrait facilement croire que la politique étrangère roumaine d'entre-les-deux-guerres a eu un caractère agressif, ce qui est tout à fait faux. Toutes les alliances de la Roumanie, du traité avec la Pologne (le 3 mars 1921) jusqu'au Pacte

¹¹ Voir des détails sur l'activité de l'organisation chez Marin V. Pundeff, *Bulgarian Nationalism*, dans « Nationalism in Eastern Europe », p. 93—165; Stephen Fischer-Galați, *The internal Macedonian Revolutionary Organization: its significance in « Wars of national liberation »*, dans « East European Quarterly », VII, 1973, 4, p. 454—472.

¹² Voir Stephen Fischer-Galați, *Peasantism in Interwar Eastern Europe*, dans « Balkan Studies », Thessalonique, 1967, 1, p. 103—114.

d'Athènes (le 4 février 1934) eurent un caractère défensif. L'auteur ne peut pas ignorer que toutes les obligations d'assistance assumées par les parties contractantes devaient entrer en action seulement dans le cas d'une *attaque non provoquée* de la part d'une tierce puissance, une attaque portant préjudice à l'œuvre sanctionnée par les traités de paix et violant le Pacte de la Société des Nations¹³. Pour démontrer cette thèse, l'auteur invoque, entre autres, un argument qui nous est difficile à commenter : "Though Rumania's frontiers were geographically natural frontiers vis-à-vis Hungary, no such thing existed against the Soviet Union, unless one considers the Prut river as such" (p. 21). On a toutes les raisons de constater que la géographie n'est pas son fort !

Les efforts du gouvernement de Paris pour garantir ses frontières nationales sont mis en évidence par l'esquisse de l'évolution de la diplomatie française au cours de la première décennie de l'après-guerre. Une des idées énoncées provoque l'étonnement. L'auteur affirme que dans cette période "French foreign policy in Central Europe was directed more according to the interests of the Little Entente states than according to the interests of France" (p. 23). Quelques nuances s'imposent. La France n'a pas été au début d'accord avec l'idée lancée par Thomas Masaryk envisageant la création de la Petite Entente ; elle n'a pas également approuvé le projet de sa réalisation, élaboré par le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie Take Ionescu ; on a fait beaucoup d'efforts pour convaincre les cercles du Quai d'Orsay sur la nécessité et le rôle de la nouvelle alliance¹⁴. De même, l'analyse des traités de la France avec la Roumanie (le 10 juin 1926) et la Yougoslavie (le 11 novembre 1927), traités parachevés après des négociations longues et souvent pénibles, font ressortir le fait qu'ils n'ont pas toutefois représenté ce que les deux États de la Petite Entente attendaient de l'ancienne grande alliée dans la guerre. Et encore quelque chose : l'auteur, croit-il que, par leur caractère unilatéral, les accords de Locarno ont pratiquement rendu service aux intérêts de la Petite Entente ? Au contraire, leur contenu a inquiété les gouvernements des États situés aux frontières orientales de l'Allemagne.

Dans le deuxième chapitre, *French retreat from Central Europe* (p. 24—31), A. T. Komjathy fait l'analyse de la situation intérieure et extérieure de la France sur les plans économique, politique et militaire jusqu'au début de l'année 1934. L'argumentation intéressante, accompagnée des données convaincantes impose la conclusion que le système français de sécurité "was near total collapse" (p. 31). On se réfère, dans le contexte, au statut des rapports politiques et militaires roumano-français. Cependant, quelques confusions réclament des éclaircissements. Le traité franco-

¹³ Voir : Eliza Campus, *Le caractère européen des traités bilatéraux conclus par la Roumanie dans la décade 1920—1930*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », XII, 1973, 6, p. 1067—1093 ; idem, *Main features of Romania's Foreign Policy in the Inter-War Period*, dans « Nouvelles études d'histoire », V, Bucarest, 1975, p. 175—192 ; Gheorghe Zaharia, *Le caractère de la politique militaire de la Roumanie durant la période de l'entre-deux-guerres mondiales*, dans *loc. cit.*, p. 193—207.

¹⁴ Voir Eliza Campus, *Mica Infelegere* (La Petite Entente), Bucarest, 1968, p. 40 et suiv. ; cf. Constantin Iordan-Sima, *La création de la Petite Entente dans la conception de la Roumanie : projet et réalisation*, dans « Revue des études sud-est européennes », XIV, 1976, 4 (octobre-décembre), p. 665—678.

roumain n'a pas été un traité d'*assistance mutuelle* comme les traités de la France avec la Pologne et la Tchécoslovaquie — à ce que l'auteur est enclin à le croire — mais seulement un traité d'*amitié*. Les textes mettent en relief le fait que dans le cas des traités franco-polonais et franco-tchécoslovaque existait stipulée l'*obligation concrète d'assistance mutuelle*, tandis que dans le traité franco-roumain ce n'était que l'*obligation de la consultation* entre les deux gouvernements « sur leur action respective à exercer dans le cadre du Pacte de la Société des Nations » (art. 4). L'éminent juriste roumain, V. V. Pella, a donné une interprétation qui fait ressortir l'idée que dans le cas où la France, la Pologne et la Tchécoslovaquie auraient été attaquées, il y avait eu l'obligation d'assistance réciproque franco-polonaise et franco-tchécoslovaque ; mais si la Roumanie avait été attaquée, la France n'aurait eu qu'une seule obligation, celle de ne pas s'associer à une guerre contre la Roumanie ; c'était la même obligation pour celle-ci au cas où la France aurait été attaquée¹⁵. On trouve dans cette différence un élément essentiel pour une évaluation exacte de l'attitude de la Roumanie vis-à-vis de la Tchécoslovaquie au cours de l'année 1938. Mais nous y reviendrons par la suite.

En commençant l'analyse proprement dite de la série des crises subies par la diplomatie française dans l'Europe centrale-orientale pendant la quatrième décennie de notre siècle, l'auteur s'arrête, à juste titre, sur le cas de la Pologne (le troisième chapitre, *The first crisis: Poland's independent foreign policy*, p. 32—51). Une image assez nettement précisée de la place de la Pologne dans les relations internationales, un vivant tableau du drame des options de politique étrangère durant l'année 1933, des interprétations hardies, parfois choquantes captent l'intérêt du lecteur. Le fait que les problèmes de la Pologne d'entre-les-deux-guerres ont joui d'exégèses précieuses dans l'historiographie anglo-saxonne et que l'auteur a profité de leurs résultats explique aussi l'intérêt suscité par ce chapitre.

Quoique le chapitre suivant, *French foreign policy under Barthou* (p. 52—65) ne figure pas par le titre comme étant « une deuxième crise » de la diplomatie française, il ne faut pas croire que l'évolution des rapports internationaux de la France a enregistré quelques progrès pendant la période février-octobre 1934. La critique très sévère de la politique inaugurée par la victime de Marseille, en général, et du projet du « Pacte oriental » auquel est lié le nom de Louis Barthou, en particulier, nous semble être le fruit de certains préjugés. En considérant les pourparlers Barthou-Litvinov du 18 mai 1934 “a turning point in the foreign policy of Barthou” (p. 62), l'auteur qualifie l'idée du « Pacte oriental » “a fatal mistake not because a Soviet alliance promised no positive security for France, and therefore was not a question of first importance, but rather because of its consequences” (p. 62). On ne trouve *absolument* aucun élément positif dans les efforts de l'homme politique français d'édifier un système de sécurité collective capable de résister aux tentatives révisionnistes et annexionistes de l'Allemagne nazie et de ses alliés pos-

¹⁵ V. V. Pella, *Le differenze esistenti tra i trattati d'alleanza franco-polacco e franco-ecoslovaeco e il trattato di amicizia e consultazione franco-romeno*, dans N. Petrescu-Comnène, *op. cit.*, p. 466—468.

sibles, mais *seulement* des résultats négatifs des plus sombres. Il paraît curieux que l'auteur n'observe pas que la politique tentée par Pierre Laval, auquel on apporte des éloges (p. 101), dans la période qui a immédiatement suivi l'assassinat du 9 octobre 1934, est, en dernière analyse, celle projetée par Barthou, mais promue, selon l'appréciation de Pierre Renouvin, « dans un style tout à fait différent »¹⁶. De même, l'élément essentiel — point du tout négatif à ce temps-là — du « Pacte oriental », la possibilité de réaliser une véritable alliance franco-soviétique, a résisté¹⁷.

Dans la série des désagréments que l'idée du « Pacte oriental » a créés pour la France, A. T. Komjathy inclut le fait que celle-ci “did not gain Rumania's unconditional approval” (p. 63). Cette thèse peut provoquer, dans le contexte où elle apparaît, des confusions quant au problème de l'attitude de la Roumanie vis-à-vis du projet du « Pacte oriental ». La position de Nicolae Titulescu et du gouvernement roumain a été nettement favorable à l'idée de Barthou tout au long des négociations et des contacts durant l'été de l'année 1934 (juin-septembre)¹⁸.

L'auteur considère que la Roumanie a posé des conditions, voire a manifesté de l'indifférence à l'égard du « Pacte oriental » ; ceci nous apparaît clairement dans le cinquième chapitre, *The second crisis : murder of Chancellor Dollfuss* (p. 66—82). A. T. Komjathy observe les conditions de l'échec du « Pacte oriental », le refus de l'Allemagne (le 5 septembre 1934) et de la Pologne (le 27 septembre 1934) de participer au système Barthou, en affirmant que parmi les États de la Petite Entente “only Czechoslovakia paid attention to the German menace” (p. 81), autrement dit le gouvernement de Prague lui-seul aurait été favorable au « Pacte oriental ». La réalité fut toute autre, même si nous n'évoquons que le Communiqué de la sixième session du Conseil Permanent de la Petite Entente (Genève, le 14 septembre 1934), où l'on déclare explicitement : « Pour ce qui est du « Pacte oriental », le Conseil Permanent le considère comme un affermissement des garanties de maintien de la paix et désire son achèvement dans un court délai »¹⁹.

Il faut toutefois remarquer que A. T. Komjathy nous donne souvent des images très intéressantes, bien sensées de l'évolution de la diplomatie française dans l'Europe centrale orientale faisant la preuve d'un penchant spécial pour les aspects dont les implications furent multiples et complexes.

C'est le cas, pas l'unique, de la troisième crise sur laquelle insiste l'analyse de l'auteur, l'assassinat de Marseille (le VI^e chapitre, *The third crisis : assassination of King Alexander*, p. 83—97), occasion de débattre les problèmes de la politique de la Yougoslavie, en général, et des conséquences du crime du 9 octobre 1934, en particulier. Le vif commentaire

¹⁶ Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales*, t. VIII, *Les crises du XX^e siècle*, II, *De 1929 à 1945* (5^e édition), Paris, Hachette, 1970, p. 77.

¹⁷ Jean-Baptiste Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, 4^e édition, Paris, Dalloz, 1966, p. 193.

¹⁸ Voir Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice* (Documents diplomatiques), sous la direction de George Macovescu, Bucarest, 1967, doc. 319, 321, 324, p. 562—571 ; cf. *Dokumenty vnesnej politiki SSSR* t. XVII, Moscou, 1971, doc. 323 et 340, p. 580—581 et 609.

¹⁹ Nicolae Titulescu, *op. cit.*, doc. 328, p. 573.

de A. T. Komjathy témoignant, lorsqu'il se limite au sujet proprement dit, d'une bonne connaissance de la question, devient parfois trop alerte, peut-être trop imaginaire, lorsqu'il essaie de discerner les significations profondes de l'événement. Sous ce rapport, l'auteur estime dans ses conclusions que l'assassinat « speeded up the regrouping of the European nations ; it weakened small powers confidence in the great champions of the statu-quo ; it opened the Danubian region for German penetration, which naturally led to a growth of German political influence ; it signaled the beginning of a race in Central Europe and on the Balkans for the goodwill of Germany ; it undermined the solidarity of the Little Entente ; and it made questionable the real value of the mutual assistance treaties » (p. 97). A. T. Komjathy fut à coup sûr séduit par les avantages de la perspective historique. C'est qu'il s'agit peut-être du même péché que l'auteur, lui-même, reproche aux historiens qui ont critiqué les solutions de compromis adoptées dans les problèmes de la politique étrangère par le roi Alexandre, le prince Paul et le gouvernement Stojadinović (p. 96).

L'évolution de la politique étrangère française au temps de Pierre Laval (le VII^e chapitre, *French foreign policy under Laval*, p. 98—108) est analysée à travers le contenu des accords de Rome (janvier 1935), l'entrevue Laval-Mussolini étant considérée « an immense success for the French diplomacy » (p. 101), et également de l'échec des tentatives de réalisation du Pacte danubien, dont le succès avait pour fondement « Laval's naive belief that the Little Entente would unconditionally follow the desires of France » (p. 107). L'importance que l'auteur accorde à la valeur de la solidarité des États de la Petite Entente, cause essentielle de la faillite du Pacte danubien, met en évidence — et pas seulement dans cette situation — la solidité de l'alliance en 1935, et met en cause de nouveau l'une des conclusions du chapitre antérieur, citée ci-dessus. Il est nécessaire de souligner que la solidarité de la Petite Entente n'a été effectivement ébranlée que dans les premiers mois de l'année 1937, lorsque la Yougoslavie conclut, sans consulter préalablement ses alliés, le traité avec la Bulgarie (le 27 janvier) et le Pacte avec l'Italie (le 25 mars)²⁰.

En commentant *The fourth crisis : Hungary's dilemma* (le VIII^e chapitre, p. 109—130), l'auteur a la possibilité de mettre en valeur l'excellente connaissance des problèmes de la politique magyare due à l'ample investigation des sources publiées par les historiens de Budapest et des derniers résultats de la recherche historique. Bien que cet avantage cache un inconvénient quand on ne fait pas appel à la comparaison avec les informations provenant des autres fonds d'archives, A. T. Komjathy nous donne une image très suggestive de l'acharnement avec lequel les gouvernements hongrois d'entre-les-deux guerres ont poursuivi la révision des traités de paix. Lorsqu'à Paris, en septembre 1933, Daladier suggérait à Kánya de renoncer au révisionnisme et de se rallier au bloc pro-statu-quo, le chef de la diplomatie hongroise observait, pas fortuitement, que « any Hungarian government would fall at once if it accepted such

²⁰ Voir Eliza Campus, *Mica Înțelegere* (La Petite Entente), p. 259 et suiv. ; Bernard Michel, *La Petite Entente et les crises internationales des années 1930*, dans « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 77, janvier 1970, p. 15—24.

suggestions” (p. 114). L’auteur remarque, en même temps, les succès du front anti-révisionniste — succès qui ont provoqué bien des inquiétudes à Budapest, et pour l’obtention desquels le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie, Nicolae Titulescu, “one of the strongest anti-revisionist statesmen” (p. 118), a joué un rôle de premier ordre.

En poursuivant l’évolution de la politique étrangère menée par le gouvernement Gombos, les dilemmes de son indépendance d’action et la faillite de cette tentative dans les circonstances des divergences des deux grandes puissances révisionnistes et totalitaires du milieu de la quatrième décennie, l’Allemagne nazie et l’Italie fasciste, A. T. Komjathy fait ressortir l’objectif fondamental de la diplomatie magyare, “the creation of a Berlin-Rome friendship to the benefit of Hungarian revisionism” (pp. 127—128).

La lecture du IX^e chapitre, *The end of collective security* (pp. 131—142) porte le lecteur en témoin de la course des événements dont les significations sont particulières et les conséquences néfastes pour le destin de l’Europe, agitant l’échiquier politique continental durant les années 1935 — 1936, notamment l’agression fasciste en Ethiopie (octobre 1935), provoquant la rupture quasi définitive entre la France et l’Italie et pulvérisant l’effusion de l’amitié consacrée par les accords de Rome, ainsi que la crise rhénane (mars 1936), mettant incontestablement en évidence l’incapacité de la France de défendre ses propres intérêts. L’ascendant des États révisionnistes, les faiblesses de la Société des Nations, les tares de la politique britannique de conciliation, la crise de confiance et la déroute de petits États défenseurs de la paix et du statu-quo, tout cela n’échappe pas à la méditation de l’auteur.

Pour ce qui est de la réaction des États de la Petite Entente et de l’Entente balkanique à l’égard de l’occupation de la zone rhénane, A. T. Komjathy évoque le communiqué commun à l’appui de la France du 11 mars 1936, en affirmant toutefois que “shortly after, they separated themselves one by one from the communiqué” (p. 142). Quoique l’auteur fasse, en passant, l’allusion que cette attitude commune des représentants de deux alliances régionales défensives, attitude favorable à la France, fut le fruit des insistances de Titulescu, il considère, ni plus ni moins, que même le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie a estimé nécessaire “to find an excuse for his actions” (p. 142) devant un diplomate allemand, cette information étant cependant tirée d’un document qui porte la date de 9 mars 1936 !

Les inconséquences de ce genre ne caractérisaient pas la personnalité du diplomate Titulescu, et sa position pendant les négociations de Londres est la preuve éloquente de son attitude qui condamne l’action de l’Allemagne du 7 mars 1936²¹. Si l’auteur avait comparé les informations des documents diplomatiques allemands, utilisés exclusivement, avec celles offertes par les documents diplomatiques français publiés, il aurait évité une telle erreur²².

²¹ Voir Nicolae Titulescu, *op. cit.*, p. 722 et suiv.

²² Cf. George Castellan, *Les Balkans dans la politique française face à la réoccupation de la Rhénanie (7 mars 1936) d’après les documents diplomatiques français*, dans « *Studia balcanica* », 7, Sofia, 1973, p. 33—44.

A. T. Komjathy accorde une attention toute particulière — c'est le plus long chapitre de l'ouvrage — à la crise subie par la diplomatie française au moment de l'éloignement de Nicolae Titulescu de la direction de la politique étrangère roumaine, le 29 août 1936 (le X^e chapitre, *The fifth crisis : fall of Titulescu*, p. 143—173). C'est l'occasion de faire l'examen des problèmes de fond concernant la place de la Roumanie dans les relations internationales pendant les années 1932—1936. L'auteur saisit un élément fondamental de la conception de politique étrangère de Titulescu, "the preservation of the statu-quo in alliance with other pro-statu-quo powers" (p. 143). Il s'agit tout de même d'un *seul* élément qui pourtant ne se confond pas avec l'*ensemble* de sa conception, comme semble croire A. T. Komjathy. Cette limitation empêche une évaluation exacte du caractère constructif des idées de politique internationale de Titulescu, créateur et promoteur d'un véritable système de défense de la paix²³. De ce point de vue la thèse en vertu de laquelle la conception de Titulescu "determined Rumania's enemies and friends on the basis of realistic considerations as well as ideological convictions" (p. 143) nous apparaît simplifiée, sinon simpliste.

En essayant d'établir les nouvelles exigences de la politique étrangère roumaine dans la première moitié de la quatrième décennie, l'auteur cherche leur origine dans les changements produits sur les plans économique et idéologique. L'analyse sommaire des relations économiques de la Roumanie au début de la période permet la conclusion selon laquelle l'orientation de la politique étrangère "did not contradict the basic economic interests of Rumania" (p. 144). Mais, A. T. Komjathy affirme qu'après la crise économique, en 1935, les intérêts économiques commencent à s'opposer aux idées de politique étrangère, l'économie de la Roumanie devenant dépendante des relations commerciales avec les États révisionnistes (p. 144). L'accord (pas le traité) commercial avec l'Allemagne (mars 1935) serait la cause immédiate de cette situation. Ce repère n'est pas tout à fait convaincant. La pénétration économique allemande au centre et au Sud-Est de l'Europe fut indubitablement un objectif essentiel de la politique nazie dans la zone²⁴, mais cette expansion s'est produite par des voies différentes. En ce qui concerne la Roumanie, elle s'est heurtée à une opposition sérieuse ayant en même temps une évolution sinueuse. Voilà un seul exemple : en 1937, le volume des échanges commerciaux roumano-allemands représentait à peine 78,83 % par rapport à celui de 1929²⁵ !

De même, l'auteur considère qu'une série d'événements des années 1935—1936 "produced a chain of dilemmas for Titulescu" et que dans

²³ Voir le célèbre discours tenu par Nicolae Titulescu en Reichstag (mai 1929), à l'invitation du « Comité pour l'entente internationale » de l'Allemagne, sous le titre *Dinamica păcii* (La dynamique de la paix), dans Nicolae Titulescu, *Discursuri* (Discours), édition Robert Deutsch, Bucarest, 1967, p. 317—335.

²⁴ Voir Ioan Chiper, *L'expansion économique de l'Allemagne nazie dans les Balkans : objectifs, méthodes, résultats (1933—1939)*, dans « Studia balcanica », 7, Sofia, 1973, p. 121—128.

²⁵ Apud Viorica Moisuc, *Diplomația României și problema apărării suveranității și independenței naționale în perioada martie 1938 — mai 1940* (La diplomatie de la Roumanie et le problème de la défense de la souveraineté et de l'indépendance nationale dans la période mars 1938 — mai 1940), Bucarest, 1971, p. 32.

ces circonstances “his actions and reactions became more and more controversial” (p. 145). Pour soutenir une telle idée, A. T. Komjathy fait l'analyse de l'évolution des négociations roumano-soviétiques. L'auteur est préoccupé par le grand problème d'apprendre la raison politique et diplomatique qui a déterminé Titulescu d'envisager la conclusion d'un traité d'assistance mutuelle avec l'U.R.S.S., action pour la réalisation de laquelle il a reçu pleins pouvoirs en juillet 1935, après la signature des traités franco-soviétique et soviéto-tchécoslovaque (mai 1935). A. T. Komjathy ne réussit pas à comprendre l'intérêt de la Roumanie de signer un traité d'assistance mutuelle avec l'Union Soviétique, alors qu'un pacte de non-agression eut été amplement suffisant (p. 145—146). Ses considérations et, par ailleurs, ses spéculations mènent à la conclusion implicite que les efforts furent inutiles, que “the negotiation's negative effects influenced Titulescu's personal career more than the future of Rumania” (p. 149). On pourrait faire bien des objections à la manière dont l'auteur aborde cette question, ainsi qu'aux arguments invoqués. Maintes observations sont provoquées par la méthode restrictive d'apprécier la conception de politique étrangère de Titulescu que nous avons discutée ci-dessus. Il faut toutefois préciser quelques aspects. La politique extérieure de la Roumanie n'a pas été dirigée contre l'Union Soviétique (p. 146). Il n'y avait pas de raisons pratiques qui justifient une pareille politique. Au contraire, les efforts de normaliser les relations bilatérales commencés en 1920, l'abstention de la Roumanie d'intervenir à côté des troupes de l'Entente contre l'État soviétique, la signature du Protocole de Moscou (février 1929), au sujet de la mise anticipée en vigueur du pacte Briand-Kellog, la conclusion des conventions pour la définition de l'agression (juillet 1933) — l'œuvre des intentions pacifiques qui animaient Titulescu et Litvinov — et le rétablissement des rapports diplomatiques en juin (pas mai) 1934, sont autant de preuves du désir constant de la Roumanie d'établir des relations de bon voisinage.

Pour ce qui est de la nécessité du traité d'assistance mutuelle, Titulescu, lui-même, a fait connue, au 18 juillet 1936, l'idée qu'un « rapprochement dans le domaine de la politique étrangère avec l'Union Soviétique, qui est l'alliée de nos alliés, la France, la Tchécoslovaquie et la Turquie, est le meilleur moyen de permettre à nos traités d'alliance existents de donner leur complète efficacité »²⁶.

Ce ne sont que des considérations politiques réalistes, auxquels l'auteur fait si souvent appel, qui ont imposé cette initiative au chef de la diplomatie roumaine, et A. T. Komjathy, lui-même, semble voir à un moment donné l'hypothèse que Titulescu “hoped that he could incorporate in the treaty Soviet guarantees for Rumania's territorial integrity” (p. 147)²⁷.

Du reste, dans ses efforts de démontrer l'inutilité de la conclusion d'un traité d'alliance mutuelle entre la Roumanie et l'URSS, l'auteur ne fait pas la preuve de l'emploi conséquent d'une méthode d'interpré-

²⁶ Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice*, p. 801.

²⁷ Voir aussi Ion Oprea et Eliza Campus, *La question de la sécurité collective pendant l'entre-deux-guerres*, dans * XIII Mezdunarodnyi Kongress istoriceskih nauk, Doklady Kongressa *, tome I, VI^e partie, Moscou, 1974, p. 24—52.

tation sans laquelle le succès de toute démarche analytique est très improbable. Ainsi, affirme-t-il que "today it is accepted without argument that Rumania sought the assistance treaty with Soviet Union *against Germany*, and generally *against the Fascist states*" (souligné dans le texte) (p. 147). Mais A. T. Komjathy, lui-même, nous en offre un argument dans la page suivante : "Germany followed the Rumanian moves very closely and from the conclusion of the Soviet—French mutual assistance treaty constantly sent inquiries to the Rumanian government about the Soviet-Rumanian negotiations, warning Titulescu not to take part in any encirclement attempt of France or the Soviet Union" (p. 148).

Se rapportant à la position de Titulescu à l'égard des sanctions contre l'Italie à la suite de l'agression en Ethiopie, l'auteur réussit à surprendre quelques-unes des difficultés et des risques de la prise d'une attitude condamnant l'invasion. Mais il y a une distance qui nous semble bien grande d'ici et jusqu'à conclure que par ses actions "Titulescu thus alienated Rumania's friends and allies, did not befriend her enemies, and unintentionally prepared the way for the faster growth of rightist political influence in Rumania" (p. 154). La question peut être posée d'une manière inverse. Nous croyons que ce n'est pas la constance de Titulescu dans le respect des principes fondamentaux de politique étrangère conformes aux actes et au droit international qui est condamnable, mais bien l'inconséquence et l'esprit de conciliation d'une certaine diplomatie européenne, d'une diplomatie dont la perspective des événements fut très limitée et dont l'attitude obtuse fut très chèrement payée.

Une pareille manière est également employée dans l'examen de la situation de la Roumanie après la crise rhénane jusqu'à la chute de Titulescu. On peut amender, du même point de vue, les considérations de l'auteur, bien que quelques-unes de celles-ci — notamment celles qui concernent "French illusions" — conservent tout leur intérêt.

Le domaine qui est plus difficile pour l'auteur est celui de la vie intérieure roumaine. Au-delà de l'effort louable de discerner les lumières et les ombres du tableau de l'esprit public roumain en 1936, quoique les proportions soient tout autres, l'image de la société — sans doute avec les contours strictement nécessaires à l'économie de l'ouvrage — cette image reste donc embrouillée. Une limitation tout à fait regrettable de l'information — question sur laquelle nous reviendrons — en constitue, sûrement, une explication.

On ne peut pourtant nier le fait que l'éloignement de Titulescu du gouvernement a fortement choqué la diplomatie française.

Dans le XI^e chapitre, *Crisis upon crisis* (p. 174—181), l'auteur présente brièvement les événements des années 1936—1937 dont l'évolution a consacré le changement du rapport des forces européennes au profit des États totalitaires — la création de l'Axe étant l'une des expressions de ce changement —, à côté de l'ascendant des États révisionnistes, et a enregistré les dispositions de continuer et d'accentuer la funeste politique de conciliation des démocraties occidentales.

Les derniers chapitres du livre, le XII^e, *The sixth crisis : Anschluss and the encirclement of Czechoslovakia* (p. 182—205) et le XIII^e, *Defeat at Munich* (p. 206—211) mettent en question les données essentielles des drames de l'Europe de l'année 1938, drames consacrant la faillite définitive

de la diplomatie française dans l'Europe centrale-orientale. Certes, apporter des éléments nouveaux ou des interprétations originales sur des problèmes pour l'éclaircissement desquels il y a des sources documentaires impressionnantes, ainsi qu'une historiographie d'une richesse accablante, n'est pas une mission tout à fait facile. C'est probablement pourquoi on rencontre fréquemment des thèses plus vieilles ou plus nouvelles assimilées telles quelles ou confirmées par de nouveaux arguments, remises en circulation dans des buts très divers.

On est enclin à croire que A. T. Komjathy n'a pas eu l'ambition de l'originalité, pour le simple motif qu'il n'introduit dans le commentaire aucune information inédite — toute modeste qu'elle soit — de ce qu'il pourrait éventuellement trouver dans les archives du Département d'État. Au-delà de la signification de cette constatation, ce qui nous paraît important c'est le fait qu'il y a des conclusions totalement erronées, bien que l'auteur aurait pu les éviter en consultant une littérature accessible.

Dans ce qui suit, nous insisterons sur une seule thèse à laquelle l'auteur fait souvent appel pour expliquer certains aspects du triste destin du continent durant l'année 1938. Il s'agit, en dernière analyse, de l'idée que parmi les responsables de la tragédie de la Tchécoslovaquie se serait également inscrit le gouvernement de Bucarest — l'allié du gouvernement de Prague — qui aurait refusé d'accorder le droit de passage sur le territoire de la Roumanie aux troupes soviétiques, pour offrir à l'U.R.S.S. la possibilité d'accomplir ses obligations découlant du traité soviéto-tchécoslovaque de mai 1935 (p. 147, 171—172, 188, 198, 207—209, 219). Dans ce contexte, le refus de la Roumanie — l'alliée de la Tchécoslovaquie ayant des obligations d'assistance en cas d'une attaque non provoquée de la part de la Hongrie — est mis sur le même plan que celui de la Pologne, l'alliée de la France, le gouvernement français ayant des obligations expresses vis-à-vis de la Tchécoslovaquie dans le cas d'une agression allemande non provoquée. Par conséquent, conformément aux vues de l'auteur, la France n'a pas eu la possibilité d'honorer ses obligations envers la Tchécoslovaquie puisque, dans un éventuel conflit, le succès aurait été rapporté à l'intervention de l'U.R.S.S., tandis que l'aide soviétique n'est pas devenue effective à cause du refus de la Pologne et de la Roumanie — aux démarches de la France — d'accorder le droit de transit aux troupes soviétiques.

Remarquons qu'on a mentionné ci-dessus les différences existantes entre le traité d'alliance franco-polonais et le traité d'amitié franco-roumain.

Une précision, dont l'importance ne peut pas être niée dans la question qui nous intéresse : jamais, avant, pendant ou après Munich, le gouvernement roumain n'a reçu de la part de la France, de la Tchécoslovaquie ou de l'U.R.S.S. une demande formelle d'accorder le droit de libre passage aux troupes soviétiques sur son territoire ou le droit de survol aux avions soviétiques par l'espace aérien de la Roumanie²³. Le problème n'a été soulevé que dans le cadre des conversations non officielles.

²³ Voir N. Petrescu-Comnène, *op. cit.*, p. 30 et suiv. ; Comnène signale les inadvertences existantes sur ce problème dans le livre de Georges Bonnet, *De Washington à Quai d'Orsay*, Paris, Flammarion, 1946 ; pour le cadre plus large de la question et des aspects de détail,

Paul-Boncour notait dans ses mémoires, qui, d'ailleurs, sont souvent utilisées par l'auteur, que pendant des pourparlers Titulescu-Litvinov, les deux diplomates avaient trouvé les bases d'un accord pour le passage des troupes soviétiques sur le territoire roumain dans l'éventualité d'une agression de l'Allemagne contre la Tchécoslovaquie, et que le roi Charles aurait adhéré à cette idée²⁹. De plus, il y a eu aussi une réaction très violente de la presse nazie contre la Roumanie et contre Titulescu, accusé « d'avoir ouvert les portes de l'Europe aux armées soviétiques »³⁰.

Après l'Anschluss, la question a été de nouveau soulevée, mais les conditions étaient toutes autres, complètement défavorables. En voilà une : le 6 avril 1938, le ministre polonais à Bucarest, Arciszewsky, protestait, avec véhémence, devant le chef de la diplomatie roumaine à la suite du fait que le gouvernement roumain avait permis le survol aux avions tchécoslovaques achetés en Union Soviétique. C'est pourquoi dans une discussion Georges-Bonnet — Nicolas Petrescu-Comnène, à Genève (le 9 mai 1938), l'évocation du problème du transit déterminait le ministre roumain des Affaires étrangères à déclarer que le gouvernement de Bucarest ne pouvait pas assumer la responsabilité sans l'accord total de la Pologne, en l'absence duquel la conséquence serait la dénonciation immédiate du traité roumano-polonais. Étant donné que la France avait des traités d'alliance avec la Pologne, l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie, la suggestion selon laquelle le Quai d'Orsay devait obtenir du gouvernement de Varsovie l'accord de transit par la Pologne ou par la Roumanie, nous apparaît normale. On sait toutefois que, malheureusement, les démarches de la France ont échoué.

Il faut remarquer, dans le même ordre d'idées, que lorsque la diplomatie européenne cherchait à obtenir le plus de concessions possibles du gouvernement tchécoslovaque pour calmer Hitler, la Roumanie restait solidaire avec la Tchécoslovaquie. Dès le 22 mai 1938, N. Petrescu-Comnène attirait sérieusement l'attention à Fabricius, le ministre d'Allemagne à Bucarest, que « tout ce qui met en danger l'existence de la Tchécoslovaquie ne nous laissera pas indifférents »³¹.

À la veille de la crise, le 2 septembre, dans un entretien avec le chargé d'affaires français à Moscou, Payart, Litvinov proposait au gouvernement de Paris la convocation immédiate d'une réunion des représentants des Grands États-majeurs soviétique, français et tchécoslovaque, le commissaire des Affaires étrangères de l'U.R.S.S. supposant — selon le témoignage de Maiski, l'ambassadeur soviétique à Londres — que « la Roumanie permettra aux troupes et à l'aviation soviétique de passer sur

voir : Gheorghe Zaharia, *Aspects de la politique extérieure de la Roumanie durant les années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale*, dans « Nouvelles études d'histoire », t. III, Bucarest, 1965, p. 403—416 ; idem, *Sur la politique extérieure de la Roumanie avant la deuxième guerre mondiale*, dans « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 70, 1968, p. 1—18 ; Viorica Moisuc, *op. cit.*, p. 51 et suiv. ; idem, *Actions diplomatiques de la Roumanie au secours de la Tchécoslovaquie à la veille du pacte de Munich*, dans « Revue Roumaine d'histoire », t. VI, 1967, 3, pp. 409—431 ; idem, *La situation de la Roumanie pendant la période mars-septembre 1938*, dans « Studia balearica », 7, Sofia, 1973, pp. 159—164.

²⁹ *Entre-deux-guerres*, Paris, Plon, 1946, III, p. 58 et suiv.

³⁰ Apud N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 34.

³¹ Apud Viorica Moisuc, *Diplomația României...* (La diplomatie de la Roumanie...), p. 53 ; N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 55.

son territoire »³². Le 10 septembre, à Genève, Litvinov rencontra Petrescu-Comnène avec lequel il s'est entretenu « très cordialement », mais le chef de la diplomatie soviétique n'a toutefois fait « aucune allusion à la possibilité technique d'aider la Tchécoslovaquie »³³. Le lendemain, ont eu successivement lieu des entrevues Bonnet — Litvinov et Bonnet — Petrescu-Comnène. C'est dans la dernière conversation qu'on a repris le problème du transit. Le ministre roumain des Affaires étrangères a soutenu l'idée que, du point de vue pratique, le passage des troupes soviétiques sur le territoire roumain implique des difficultés techniques presque insurmontables à cause de l'absence d'une liaison ferroviaire directe, par la Roumanie, entre l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie (en Pologne il y en avait sept) ; cette réalité avait été antérieurement signalée par l'ambassadeur de France à Bucarest, Thierry, dans ses rapports du 30 mai et du 9 juillet 1938. À cette occasion-là, Petrescu-Comnène a déclaré que les avions soviétiques avaient *de facto* la possibilité de survoler la Roumanie³⁴. La même déclaration fut répétée, le 14 septembre, à Paul-Boncour et au comte de la War, le représentant britannique à la Société des Nations. Les jours suivants, les 17 et 18 septembre, les ministres des Affaires étrangères de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie connaissaient eux-aussi l'attitude positive du gouvernement roumain concernant le survol³⁵.

Ce ne sont que quelques éléments qui posent sous un tout autre jour la position différente de la Roumanie à l'égard de la Tchécoslovaquie en septembre 1938, position qui fait valoir en égale mesure le dépassement des obligations qui découlaient du traité d'alliance roumano-tchécoslovaque (avril 1921) ou du pacte de réorganisation de la Petite Entente.

Par conséquent, la Roumanie ne peut aucunement être rendue responsable de la tragédie de Munich car elle s'est sincèrement efforcée de l'éviter. La faillite de la politique de la France et de la Grande Bretagne ne doit en effet être expliquée — comme l'ont essayé ses promoteurs — par le prétendu refus de la Roumanie, après celui de la Pologne, d'accorder le droit de transit aux troupes soviétiques.

“Non era dunque — notait amèrement Petrescu-Comnène — il concorso della piccola Romania che si ricercava, ma piuttosto, il suo *rifugio*. Quelle che si voleva raggiungere non era il modesto appoggio di quel paese, bensì un *alibi*” ! (souligné dans le texte)³⁶.

Le fait que A. T. Komjathy s'est approprié des thèses depuis longtemps dépassées sur la politique de la Roumanie vis-à-vis de la Tchécoslovaquie pendant l'année 1938 ne nous surprend plus à la fin de cette discussion. Au fond, les précisions que nous avons essayées d'apporter dans ces pages laissent voir, selon notre opinion, que les problèmes de la Roumanie d'entre-les-deux-guerres ne sont pas du tout familiers à l'auteur. Une explication serait possible : bien que dans la bibliographie consacrée à la Roumanie (p. 270) soient inclus 9 (neuf) titres, un examen sommaire des notes montre que l'auteur a consulté seulement 3 (trois) livres. C'est le même statut pour la Tchécoslovaquie : des 9 (neuf) ou-

³² I. M. Maiski, *Cine l-a ajutat pe Hitler...* (Din amintirile unui ambasador sovietic) (Qui a aidé Hitler... Des souvenirs d'un ambassadeur soviétique), Bucarest, 1963, p. 73.

³³ N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 79.

³⁴ *Ibidem*, p. 83 et suiv. ; Viorica Moisuc, *op. cit.*, p. 61-63.

³⁵ Viorica Moisuc, *op. cit.*, p. 65.

³⁶ N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 187.

vrages présents dans la bibliographie de la page 268, seulement 4 (quatre) furent consultés. Il faut avouer que la raison d'une pareille pratique nous échappe.

Nous ne pouvons pas conclure sans exprimer notre surprise, difficilement à définir, provoquée par la lecture de la conclusion du dernier chapitre :

“Munich could be interpreted as the last diplomatic defeat of Britain and France before the outbreak of World War II. During and after the war, it became fashionable to criticize the statesmen who gave in to Hitler's aggressiveness at Munich. However, such critics forgot a very important circumstance: Hitler's demand concerning the right to self-determination for the German and later Polish, Hungarian and Slovak minority groups created support for Germany among the anti-Nazi population. It created support for him in the revisionist states. It created support for him even in Britain, the United States, and France. Not because people who welcomed the revision of the Versailles and connected peace treaties were Nazi or Nazi-sympathizers, but simply because they realized that these documents were more dictates than treaties” (p. 210).

Il en résulte donc que le premier diktat de Vienne (le 2 novembre 1938), la disparition de la Tchécoslovaquie de la carte de l'Europe (mars 1939), l'invasion de la Pologne, le deuxième diktat de Vienne (le 30 août 1940) furent les expressions de l'application du droit d'auto-détermination. Personnellement, nous doutons que l'auteur ait eu l'occasion de connaître l'authentique état d'esprit de la masse des habitants des territoires annexés par ces actes de force. Les considérations de la conclusion citée datent depuis quatre décennies. Elles peuvent être trouvées, par exemple, dans le discours de Hitler à Nuremberg (le 12 septembre 1938), ou dans un commentaire du quotidien “Uj Magyarorszag” de Budapest (le 28 septembre 1938), où l'on affirmait : « Séparer la cause des Hongrois et des Polonais de celle des Sudets, c'est une tentative stupide, vu que sans une solution intégrale, la Tchécoslovaquie restera à l'avenir un foyer d'incendie en Europe »³⁷. L'incendie s'est produit, vraiment, mais pas à cause de la Tchécoslovaquie, il est devenu mondial, mais il a été éteint, et c'est la sagesse qui a vaincu.

³⁷ Apud *ibidem*, p. 154.

DIMITRIE DANIEL PHILIPPIDE ET LA DÉNOMINATION ROMÂNIA

VASILE ARVINTE

Dans l'historiographie roumaine on véhicule depuis longtemps l'opinion selon laquelle le nom actuel du pays habité par les Roumains serait la création de Dimitrie Daniel Philippide, érudit grec qui s'est fait remarquer à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, connu pour son attachement envers le peuple roumain, frère de l'arrière-grand-père de Alexandru Philippide, le grand linguiste de Jassy. Sans vouloir diminuer les mérites extraordinaires de cet érudit, nous allons montrer que cette opinion n'est pas fondée¹.

La dénomination créée par D. Philippide était 'Ρουμουνία (*Rumunia*); elle figure dans les titres et le long de ces travaux bien connus : 'Ιστορία τῆς 'Ρουμουνίας et Γεωγραφικόν τῆς 'Ρουμουνίας, parus à Leipzig en 1816. La même dénomination apparaît aussi dans les pages de titre d'autres travaux, traductions ou créations originales de l'érudit grec, publiés en grec, toujours à Leipzig, en 1817 et 1818 : <Justin>, *Prescurtare din istoriile filipice ale lui Pompeius Trogus*, Leipzig, 1817², Florus, *Prescurtare din istoria Romanilor*, Leipzig,

¹ Tout aussi non fondée est la tentative de l'historien A. Armbruster d'attribuer la création de la dénomination moderne du pays habité par les Roumains à l'érudit saxon de Transylvanie, Martin Felmer. Il est vrai que celui-ci a utilisé, dès 1764, la dénomination *Romanien*, à côté de *Dacien*, pour désigner tout le territoire habité par les Roumains : « Die Hunnen beherrschten Dacien und Romanien, d. i. Moldau und Wallachei, Siebenbürgen und einem großen Theil des heutigen Ungerlandes... ». Tout comme dans le cas de D. Philippide, le mérite de M. Felmer est d'avoir créé une dénomination unitaire, valable pour tout le territoire habité par les Roumains du nord du Danube. Mais comme la création de D. Philippide appartient à la langue littéraire néo-grecque, de même celle de M. Felmer est propre à la langue allemande de Transylvanie. Pour créer les nouvelles dénominations, M. Felmer a procédé conformément au système dérivatif allemand, utilisé pour former de nouveaux noms de pays ou de territoires, à savoir : le nom du peuple qui habite le pays respectif reçoit la désinence — *en* du datif pluriel et il est précédé (à l'origine) par la préposition *zu* (par ex. *zu den Schweden* > *Schweden*). De même, dans le cas du territoire roumain, M. Felmer est parti du nom ethnique *romanus*, *romani*, forme latine savante, employée souvent par les humanistes ouest-européens parlant du peuple roumain; il a ajouté à la forme du pluriel le suffixe — *en* et a ainsi créé la dénomination nouvelle *Roumanien* (de même, de *daci* + *en* on a obtenu la forme savante *Dacien*). Du point de vue strictement linguistique, la dénomination créée par M. Felmer n'a rien de commun avec le nom de pays utilisé aujourd'hui par les Roumains, *România*. Un argument en plus : nous ne pouvons supposer aucune influence au niveau du concept géographique, historique ou politique qu'a créé M. Felmer avec sa nouvelle dénomination. Et cela pour la bonne raison que son travail est resté plus d'un siècle en manuscrit. Ayant pour titre *Kurzgefasste Historische Nachricht von der Wallachischen volkerschaft überhaupt, und derjenigen, die heut zu Tage in dem Kayserl. Königl. Erb — Fürstenthum Siebenbürgen anzutreffen ist*, l'ouvrage n'a été publié qu'en 1867, dans « Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde », N.F., VII, voir A. Armbruster, *Sinn und Bedeutung des Begriffs „România“ im rumänischen Mittelalter*, dans « Dacoromania », I, Freiburg / München, 1973, p. 130, note 16, aussi bien que *id.*, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei* (La romanité des Roumains. L'Histoire d'une idée), București, 1972, p. 236, note 74. De ce point de vue aussi il existe une ressemblance entre le sort des écrits de l'érudit saxon et celui des travaux, ou, pour mieux dire, le peu d'écho qu'ont eu les écrits de D. Philippide, tant auprès des Grecs que chez les Roumains le long du XIX^e siècle, justement l'époque où l'on a créé le nouveau nom de pays *România*.

² Voir BRV, III, p. 204.

1818³ et le travail original *Încercare de analză a gindirii...*, Leipzig, 1817⁴. Le nom de l'auteur ne figure sur aucune des pages de titre de ces travaux ; on fait en échange la mention que le traducteur, respectivement leur auteur, est « l'essayiste de Rumunia » ('... παρά του ἀποπειρογράφου τῆς 'Ρουμουνίας').

Par *Rumunia*, Dimitrie Daniel Philippide désignait tous les territoires habités par les Roumains du nord du Danube. Le nouveau terme géographique avait pour point de départ le nom que les habitants de ces régions se donnaient eux-mêmes. En grec il était prononcé *Rumun*. « Il est juste, écrit D. Philippide, que ce pays porte le nom de *Rumunia* ('Ρουμουνίαν) dérivé de *rumun* ('Ρουμουῦνος) ; nom que s'étaient donné les habitants les plus anciens et les plus nombreux, se désignant ainsi en ne respectant que ce nom, rejetant ou abjurant tout autre comme étranger, injurieux, présomptueux et vain »⁵. C. Erbiceanu, tout comme d'autres exégètes de l'œuvre de D. Philippide, remplace dans le passage cité plus haut, dans d'autres encore, les variantes phonétiques grecques *Rumunia*, *rumun*, par les variantes roumaines *România*, *român*. Ce procédé ne se justifie en rien et il est contraire à la manière propre à D. Philippide de voir les choses. Celui-ci, se rapportant au nom dont les Roumains se désignent eux-mêmes, écrit dans une lettre adressée à J.-D. Barbié du Bocage : « ... les Roumounes prononcent l'*u* en *mu* comme en français. Ils s'appellent dans leur propre langue Roumounes »⁶. Il est évident que — à — de *rumân* reproduit la voyelle roumaine — *i* —, son inhabituel et difficile à prononcer pour les étrangers. La substitution s'opère dans d'autres langues aussi, dans l'allemand parlé par les Saxons de Transylvanie, par exemple. L'autre *u*, de la syllabe initiale non accentuée, a pu être perçu comme tel par D. Philippide chez les parlants de langue roumaine soit de Valachie, soit de Transylvanie, pendant les nombreux voyages que l'érudit grec a entrepris dans ces provinces. On sait bien que dans ces régions, les parlers populaires connaissent surtout la variante du mot *rumân* (et de ses dérivés) avec *u* non accentué : *rumân rumâneă*, *rumâneasc*, adv. *rumânește*. C'est en partant du radical ngr. *rumun* + suf. ngr. — *ia* (-ία), que D. Philippide a créé le nom de pays, en néogrec, *Rumunia*. Cette dénomination s'intégrait parfaitement au système grec des noms de pays ou de régions, formés à l'aide du suffixe mentionné, portant toujours l'accent sur l'*i* de l'avant-dernière syllabe et au nom ethnique des habitants des régions respectives : Τουρκία, 'La Turquie', Ίταλία 'L'Italie', Γαλλία 'La France', Βουλγαρία 'La Bulgarie', Ούγγαρία 'La Hongrie' etc.

A la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème} on peut signaler plusieurs écrits roumains, de géographie ou d'histoire où les noms de pays ou de régions se terminant en — *ia* portent l'accent noté sur *i* ce qui prouve évidemment une influence néogrecque. Nous mentionnons ici le manuscrit en 3 volumes, se trouvant à la Bibliothèque de l'Université de Iași, ayant pour titre *A toată lumea călătorie sau înștiințare de lumea nouă și cea veche* (De tout le monde voyage ou information sur le nouveau et l'ancien monde), version roumaine de l'ouvrage de l'abbé Delaporte (le manuscrit date de 1785), puis le travail imprimé *Grafia sau scrierea pământului* (La Géographie ou la description de la terre), Buda, tome I, 1814, tome II, 1815, et, enfin, l'ouvrage de L. Domairon *Prescurtarea istoriei universale* (L'Abbrégement de l'histoire universelle), traduit du néo-grec, d'après At. Staghiritul, tomes I et II, 1826, tomes III et IV, 1827. Dans ces écrits, et notamment dans le dernier, on rencontre de nombreux noms de pays ou de régions où l'accent dynamique, noté, porte sur l'avant — dernière syllabe, comme dans la langue grecque. En voilà quelques exemples : *Grechia*, *Persia*, *Siria*, *Turchia*, *Șveția*, *Anglia*, *Calabria*, *Elveția*, *Frighia*, *Lidia*, etc. Mais la langue roumaine littéraire n'a pas adopté cette manière d'accentuer les noms de pays se terminant en — *ia*. Elle a gardé (et a, par la suite, développé le long du XIX^{ème} siècle) le système d'accentuer ces noms propres à la langue latine savante où l'accent porte sur la syllabe antépénultième et non pas sur le suffixe : *Grécia*, *Pérsia*, *Itália*, etc. le dialecte macédo-roumain, fortement influencé par la langue grecque, a adopté le système grec : *Turchie*, *Vurgária* 'La Bulgarie', *Arbinășia* 'L'Albanie' *Maglaria* 'La Hongrie', *Misirie*

³ Voir BRV, III, p. 251.

⁴ Voir BRV, III, p. 198.

⁵ Traduit par C. Erbiceanu dans l'étude *Despre românt din scrierea lui Daniil Filipid (Istoria și Geografia Românilor)*, « Biserica ortodoxă română », XXX (1906—1907), pp. 922—929, 967—980, 1089—1105 ; la citation, p. 1105.

⁶ Voir *Correspondance de Daniel Demetrius Philipidès et de J. D. Barbié de Bocage* (1794—1819), publiée, avec une introduction et des notes par Alexandre Cioreanescu, parue à l'Institut d'études balkaniques de Salonique, 1965, apud E. Stănescu, *Geneza noțiunii de „România”*. *Evoluția conștiinței de unitate teritorială în lumina denumirilor interne* (La Genèse de la notion de « România »). L'évolution de la conscience d'unité de territoire à la lumière des dénominations internes), dans le volume *Unitate și continuitate în istoria poporului român* (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), București, 1968, p. 254.

‘L’Egypte’, *NimiŃia* ‘L’Autriche’, *Skiperie* ‘L’Albanie’, *Arusie* ‘La Russie’, *Armănie*, ‘pays habité par les Aroumains’, *Rumănie* ‘pays des Aroumains’, *Vlahie* ‘La Roumanie’⁷.

Vu la grande ressemblance entre la variante ngr. *Rumunia* et la dénomination roumaine *România*, ressemblance où un grand rôle joue la position de l’accent sur l’avant-dernière syllabe, plusieurs chercheurs ont attribué à Dimitrie Daniel Philippide le mérite d’avoir créé la nouvelle dénomination du pays habité par les Roumains du nord du Danube. Le premier à le faire fut C. Erbiceanu, en 1886⁸. Dans l’article (voir la note 5)⁹, il écrit : « Que tout le monde le sache que cet historien fut le premier à nommer Dacia Traiană *România* (La Roumanie) » ; « [D. Philippide est] le premier à nommer ce pays de son vrai nom *România* »¹⁰. La même opinion apparaît ensuite chez Gh. Erbiceanu¹¹ et N. Bănescu¹². Ce dernier écrit : « Nous retenons seulement l’utilisation de la dénomination de *România*, qu’on ne rencontre pas avant Philippide et qu’il emploie pour désigner tout notre peuple à gauche du Danube » N. Bănescu met en évidence le fait que D. Philippide parle même, dans son œuvre, de plusieurs *Romăni* (Roumanies) : une *Roumanic autrichienne*, par laquelle il entend nommer, la Transylvanie¹³ d’une part et une *Romănie turecaseă* (Roumanie turque) ‘la Moldavie’ + la Muntenie¹⁴, une ‘*Romănie de răsărit*’ (Roumanie de l’est) ‘la Moldavie’ et une *Romănie de miazăzi* (Roumanie du midi) ‘La Valachie’¹⁵. Mais la dénomination avec ces acceptions particulières est rarement utilisée, ‘Ρουμανία signifiant en premier lieu, dans l’œuvre de Philippide, ‘le pays de tous les Roumains’, non seulement la Moldavie et la Valachie, comme le croit P. P. Panaitescu¹⁶.

Des références concernant cette dénomination créée par D. Philippide peuvent être signalées aussi dans les travaux d’autres historiens. Ainsi, selon V. Popa¹⁷, Aaron Florian aurait donné le nom de *Romănia* à son journal bucarestois, paru en 1838, sous l’influence des écrits de D. Philippide. Il est cependant difficile à prouver une telle influence. Dans le titre de la publication ci-dessus mentionnée, le terme *Romănia* a, sans aucun doute, le sens de ‘Muntenia’, ‘Țara Românească’ (la Valachie), comme le prouve le texte de la première page s’adressant aux lecteurs. La même acception apparaît dans un autre travail d’Aaron Florian, à savoir *Manual de istoria PrinŃipatului Romăniei, de la cele dintii vremi pînă in zilele noastre...* (Manuel d’histoire de la principauté de Roumanie dès les premiers temps jusqu’à nos jours), București, 1839, où il n’est question que de la Valachie. La nouvelle dénomination pour cette province roumaine apparaît pour la première fois en 1833, dans l’expression *PrinŃipatul Romăniei*¹⁸ (La Principauté de Roumanie). Deux années plus tard, I. Genile publie une *Geografie istorică, astronomică... a continentelor in general și a Romăniei in parte* (Géographie historique, astronomique... des continents en général et de la Roumanie en partie), București, 1835, où *România*

⁷ Voir G. Pascu, *Sufixe românești* (Les suffixes roumains), București, 1916, p. 385, 386 ; S. Pușcariu, *Sufixul — ie*, « Convorbiri literare » XXXVIII (1904), p. 692 ; Elena Slave, *Sufixe — ie, — ărie*, dans *Studii și materiale privitoare la formarea cuvintelor in limba română* (Études et contributions concernant la formation des mots en roumain), III, București, 1962, p. 167.

⁸ Voir *Fragment pentru istoria națională (Filipid Dinutrie, Istoria Romănilor)* (Fragment pour l’histoire nationale (Filipid Dimitrie, L’Histoire des Roumains)). « Revista Teologică » IV (1966), p. 10 ; voir aussi, id., *Istoria veche a romănilor de la Traian pînă la al doilea desealicat, cum și existența romănilor in permanență in Dacia trajană, de D. Filipide la 1816, in limba greacă* (L’Histoire ancienne des Roumains depuis Traian jusqu’à la II^e fondation, aussi que l’existence permanente des Roumains dans la Dacie trajane, par D. Filipide en 1816, en langue grecque), « Biserica ortodoxă română », XXVII (1903—1904), pp. 967—976, 1085—1106.

⁹ pp. 925—926.

¹⁰ p. 1105.

¹¹ Dans *Studiu asupra istoriei Romăniei (Ἱστορία τῆς Ῥουμανίας) scrisă de Demetrie Filipide și tipărită in Lipsea la 1816, tom. I, partea I-a* (Études sur l’histoire de la Roumanie écrite par Demetrie Filipide et imprimée à Lipsca en 1816, tome I, première partie), « Arhiva » III (1892), Iași, pp. 608—625, voir p. 610.

¹² Voir *Viața și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide* (La vie et l’œuvre de Daniel (Dimitrie) Philippide), « Anuarul Institutului de istorie națională al Universității din Cluj », II, București, 1923, pp. 119—204 ; la citation qui suit, p. 145.

¹³ *op. cit.*, p. 168, 170, 190.

¹⁴ *op. cit.*, p. 168.

¹⁵ *op. cit.*, p. 171.

¹⁶ Dans *Interpretări românești* (Interprétations roumaines), București, 1947, p. 82.

¹⁷ Dans *Cîteva date in legătură cu adaptarea numelui de „Romănia”*, (Quelques données concernant l’adoption du nom « Romănia »), dans « Studia Universitatis Babeș-Bolyai », Series IV, Fasciculus 1, Historia, Cluj, 1959, p. 87.

¹⁸ Victor Popa, *op. cit.*, p. 84, note 7.

a le sens de 'Țara Românească', 'Muntenia' (la Valachie). Les expressions *România. Mare* 'La Grande Valachie' et *România Mică* 'La Petite Valachie', 'L'Olténie', peuvent être datées à partir de 1837. Un travail de Ștefan Vasile Episcopescu, paru la même année 1837, a pour titre *Apele metalice ale României mari...* (Les eaux métalliques de la grande Roumanie) c'est-à-dire de la 'Valachie'. Et il existe d'autres attestations encore. Voilà pourquoi on doit supposer que Aaron Florian connaissait la nouvelle dénomination grâce au langage courant. Elle faisait concurrence à la vieille dénomination *Țara Râmânească*, ayant l'avantage de la brièveté. D'autre part, les autres provinces habitées par les Roumains étaient, elles aussi, *țări românești* (des pays roumains). Ce fait nous explique pourquoi la nouvelle dénomination, qui est une création interne de la langue roumaine, a été d'abord employée pour désigner la province méridionale du territoire roumain.

Si l'on a en vue ces faits, il est difficile à prouver en quelle mesure les écrits de D. Philippide ont pu influencer Aaron Florian dans le choix du titre *România* qu'il donna à son journal. Il est encore plus difficile d'accepter l'hypothèse de Victor Popa selon laquelle il y aurait derrière cette dénomination l'ancien terme gr.-biz. *Romania*. L'influence de l'érudit grec sur A. Florian est d'ailleurs rejetée par V. Maciu¹⁹ aussi. Cet historien avance à son tour une opinion discutable en ce qui concerne le rôle de D. Philippide dans le problème dont nous nous occupons. Après avoir mentionné les travaux de l'érudit grec, Vasile Maciu écrit : « C'est pour la première fois que le pays habité par les Roumains a été nommé avec son terme ethnique, grâce à la traduction en roumain du terme Valahia ». Mais, comme on l'a vu plus haut, D. Philippide n'a pas « traduit » en roumain « le terme Valahia », mais il a créé en partant de notre nom ethnique, adapté à la prononciation grecque, un terme géographique nouveau, en néo-grec. Nous ne pouvons pas croire que, dans l'œuvre de D. Philippide «... pour la première fois... en parfaite concordance avec le phonétisme de la langue roumaine»²⁰ on utilisait ce nom général pour désigner le territoire habité par les Roumains et qui deviendra le nom même de notre pays²¹. L'ainsi nommée « parfaite concordance avec le phonétisme de la langue roumaine » (ngr. *Rumunia* — roum. *România*) n'est qu'apparente. En réalité, dans le premier cas il s'agit d'un dérivé grec à l'aide du suffixe — *ia* (ia) du radical grec *rumun(os)* 'roumain'; dans le deuxième cas il s'agit d'un dérivé roumain à l'aide du suffixe —*ie*, articulé —*ia*, partant du radical *român* (roumain). Le suffixe roumain — *ie* est vieux dans la langue. Il continue le suffixe du latin vulgaire — **ia*, détaché à son tour des emprunts latins du grec²². Il a été renforcé grâce à une série d'emprunts d'origine slave (sl. —*ia*) et néo-grecque (—*ia*)²³. Grâce à ce suffixe, on a dérivé, au niveau de la langue littéraire, les noms *românie*, *slavonie*, *grecie*, *eltinie*, etc. chacun désignant la langue du peuple indiqué dans le radical. Parmi ceux-ci, *românie* a joui d'une fortune extraordinaire. Il a enrichi son champ sémantique de nouvelles acceptions (signifiant, à côté de 'la langue roumaine', 'la conscience nationale roumaine', aussi bien que 'la totalité des Roumains'), et a fini par désigner, par la forme articulée du nom propre, 'le pays habité par les Roumains', 'l'Etat national roumain'²⁴. Le suffixe — *ia* de *România* ressemble en effet au suffixe ngr. —*ia* mais on a à faire à des situations linguistiques bien distinctes. Ce n'est que dans le dialecte macédo-roumain, comme nous l'avons montré, que le dérivé *Arniânie* (et *Rumânie*) est composé suivant le modèle grec de former les noms de pays en — *ia*.

En principe on ne saurait rejeter complètement l'idée selon laquelle D. Philippide aurait eu quelque rôle dans le processus de la création d'un nouveau nom de pays, *România*. Ce qui est plus difficile c'est de prouver pratiquement la vérité de cette opinion. Cela s'explique aussi par le sort assez curieux des écrits de l'érudit grec qui ont été accueillis avec hostilité dans les cercles intellectuels grecs de l'époque. Par rapport aux nationalistes grecs du temps, leur auteur était, comme le caractérise le philologue de Iași Alexandru Pilippide, « un esprit libéral dépouillé de l'égoïsme national des érudits grecs contemporains », ce qui l'a « déterminé de défendre la cause des Roumains contre les Grecs et de parler, vers 1816 déjà, d'une Roumanie — et que signifiait pour lui la Roumanie? La Dacie toute entière! — à une époque où tout autre

¹⁹ Dans *Semnificația denumirii statelor istorice române* (La signification de la dénomination des Etats historiques roumains), « Revista de istorie », tome 28 (1975), Bucurști, n° 9, p. 1325

²⁰ Le soulignement nous appartient.

²¹ E. Stănescu, *op. cit.*, voir note 6.

²² Voir A. Vaananen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, 1967, p. 91.

²³ Voir G. Pascu, *op. cit.*, p. 180.

²⁴ Voir V. Arvinte, *Numele etnic român și crearea denumirii statului național România* (Le nom ethnique *român* et la création du nom de l'Etat national *România*), « Cronica », XI, n° 22(539), le 28 mai 1976 et n° 27(544), le 2 juin 1976; v. aussi « Revue Roumaine d'Histoire », 1974, 3, p. 439—454.

érudit, roumain ou étranger, ne parlait que d'une Moldavie et d'une Valachie...²⁵. Voilà pourquoi le compte rendu de ses travaux, sévère et injuste, paru en 1816 dans le journal grec 'Ο λόγιος Έρμής (« Quel intérêt peut-il avoir pour les Grecs ce récit au sujet d'une Românie » se demande sur un ton révolté l'auteur de l'article) aura déterminé l'auteur de ne plus imprimer le reste de son œuvre. Le silence instauré autour de son activité va durer jusqu'en 1859, année où son nom sera remis en circulation grâce à l'ouvrage de G. G. Papadopulo, *Discours pour l'hellénisme parmi les Valaques*, traduit, la même année, en roumain par A. Tanbacopulo²⁶. Mais, avant cela, le long des décennies qui ont précédé cette date, aucun des érudits grecs, fait remarqué aussi par V. Maciu, qui ont écrit des travaux concernant les Roumains n'a retenu la dénomination géographique créée par D. Philippide en 1816 ; ils n'ont même pas cité son œuvre. Dionisie Fotino, par exemple, qui connaissait les travaux de Philippide, ne le cite jamais et n'utilise pas la dénomination *Rumunia* dans son ouvrage *Ιστορία τῆς πάλαι Δακίας* paru en 1818, deux années seulement après les écrits de Philippide ; il emploie toujours le vieux nom livresque *Dakia*²⁷.

La même méconnaissance des travaux de D. Philippide, et, implicitement, du nom de ce pays qu'il avait créé, peut être constatée dans les écrits des historiens roumains pendant la première moitié du siècle dernier. Le nom de l'éruudit grec n'apparaît jamais dans l'écrit de M. Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, publié à Berlin en 1837. Il en est de même pour les écrits historiques de N. Băleescen. D'autre part, vers la fin du siècle dernier, le romaniste allemand Th. Gartner, après avoir cité, (dans son travail *Über den Volksnamen der Rumanen*, Csernowitz, 1893, pp. 41,50) le titre de l'ouvrage d'histoire de D. Philippide fait la précision qu'il ne connaît ni l'auteur ni le contenu du volume cité. Chez nous, son nom est remis en circulation grâce aux études déjà mentionnées de C. Erbiceanu, Gh. Erbiceanu et A. Philippide mais surtout grâce à l'étude de N. Bănescu qui contient de nombreux passages des œuvres de l'éruudit grec, en version roumaine.

Dans cette situation il est difficile de préciser en quelle mesure on peut encore considérer D. Philippide comme le créateur du nom actuel *România*. Les faits que nous venons de présenter, de nature historique (les circonstances défavorables à la diffusion de son œuvre) aussi bien que linguistique, plaident contre ce point de vue. Voilà pourquoi la réponse à la question formulée dans le titre du présent travail ne peut être que négative. La situation de Philippide ressemble à celle de l'éruudit saxon Martin Felmier. Chacun a créé dans sa langue propre une dénomination unique pour toutes les provinces roumaines.

Mais si ces dénominations, considérées du point de vue strictement linguistique, ne se sont pas imposées, en échange, la notion géographique qu'elles expriment présente une importance historique, politique et culturelle tout à fait remarquable. Nous sommes, en ce sens, de l'avis de E. Stănescu²⁸, qui apprécie que D. Philippide, « en utilisant le terme *România* », a exprimé la conscience nationale des Roumains « sous la forme particulière de la conscience de l'unité territoriale (composante fondamentale de la conscience nationale, à côté de la conscience de l'origine commune et de l'unité nationale et linguistique) ». De même les appréciations de l'historien grec Cleobul Tzourkas²⁹ sont-elles aussi fondées et judicieuses : « Avant lui [D. Philippide] il y avait des Roumains, mais il n'y avait pas la Roumanie comme notion géographique précise et formelle ». En élaborant la carte qui figure à la fin de son travail de géographie intitulé ΠΟΥΜΟΥΝΙΑ, écrit Cl. Tzourkas³⁰, Philippide « qui avait aimé avec passion ce pays et son peuple », « a tracé les frontières naturelles du pays et en même temps il a confirmé les droits politiques du peuple roumain dans la nouvelle Europe du XIX^e et du XX^e siècle, dans l'Europe des nationalités ». Enfin, l'historien grec apprécie que D. Philippide est « le visionnaire de la Grande Roumanie telle qu'elle se réalisa un siècle exactement après l'apparition de sa carte, ayant presque les mêmes frontières qu'il avait tracées »³¹.

²⁵ Voir A. Philippide, *Notiță biografică și bibliografică asupra lui Dimitrie Philippide* (Notice biographique et bibliographique sur Dimitrie Philippide), « Arhiva », IV(1894), Iași, p. 163 ; voir aussi sur D. Philippide id., *Originea românilor* (L'origine des Roumains) I, Iași, 1925, pp. 678—682, la note.

²⁶ Voir N. Bănescu, *op. cit.*, p. 119.

²⁷ Cf. Cleobul Tzourkas, *Les historiographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine*, dans *Symposium « L'époque phanariote », 21—25 octobre 1970*, Thessaloniki, 1974, p. 458

²⁸ *op. cit.*, p. 245.

²⁹ *op. cit.*, p. 464.

³⁰ *op. cit.*, p. 465.

³¹ *Ibid.* Pour l'apparition de la dénomination *România* voir notre article *Le nom ethnique român et la création du nom de l'Etat national Român*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1977, n^o 3, pp. 439—451.

PROBLÈMES DE LA VIE CULTURELLE DES PEUPLES BALKANIQUES À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE — DÉBUT DU XIX^e. DISCUSSIONS RÉCENTES

ANCA IRINA IONESCU

L'histoire des peuples balkaniques a depuis toujours constitué un point d'attraction pour les historiens européens et extra-européens, préoccupés de l'évolution si spécifique des événements qui ont eu lieu dans cette zone de l'Europe. Bien davantage qu'à d'autres époques, on peut constater de nos jours un intérêt accru pour l'histoire de ces peuples, considérés à travers le prisme de leur évolution culturelle — et non seulement sous l'angle des événements politiques. Ainsi, les diverses études et traités ayant rapport à l'histoire des peuples balkaniques offrent-ils une place toujours plus importante au phénomène culturel, compris comme l'une des composantes fondamentales de la conscience nationale des peuples respectifs — l'un des principaux anneaux de la chaîne évolutive qui a abouti à la conquête de l'indépendance de leur État. En ce qui suit nous envisageons d'exposer brièvement quelques-unes des opinions exprimées dans ce domaine par plusieurs études parues ces dernières années et dédiées aux peuples balkaniques.

Dans son ouvrage sur la *Littérature grecque depuis la chute de Constantinople (1453)*¹, C. A. Trypanis montre que l'un des facteurs essentiels ayant contribué au maintien et au développement continu de la vie culturelle grecque a été le privilège accordé à l'Église orthodoxe par Mahomed II le Conquérant qui était poussé par le désir de percevoir des impôts des chrétiens et d'empêcher les Occidentaux d'organiser des croisades pour la soi-disant libération des Grecs. Parmi les facteurs qui ont contribué à l'évolution de la vie culturelle est à mentionner le puissant centre de Venise — communauté culturelle prospère par l'intermédiaire de laquelle les idées occidentales s'étaient frayé chemin vers les Balkans, et qui comptaient parmi ses représentants de marque Theophylos Corydaleus, dont les livres, bien qu'élaborés au XVI^e siècle, étaient encore en usage en 1828, au moment de la libération de la Grèce. C. A. Trypanis relève surtout l'importance de l'activité culturelle poursuivie par les Phanariotes qui, en bons connaisseurs de la langue française, ont contribué à la pénétration de la pensée occidentale non seulement en Grèce, mais aussi en Moldavie et en Valachie. L'éducation étant un facteur essentiel du réveil de la conscience nationale, le XVIII^e siècle vit apparaître en Grèce une véritable pléiade de précepteurs de la nation, qui ont instruit le peuple en vue du grand combat pour l'indépendance (Nikephoros Theotokis, Eugenios Voulgaris, Adamantios Korais, etc.). Selon l'opinion de C. A. Trypanis, deux surtout ont été les points d'appui du militantisme culturel dirigé vers le réveil de la conscience nationale des Grecs : la poésie populaire, composée en langue parlée, et les efforts orientés vers la démocratisation de la langue littéraire grecque. Ces derniers trouvèrent un soutien fervent en la personne d'Adamantios Korais, l'un des fondateurs du Comité philhellène de Paris, adepte d'une langue littéraire plus proche de la langue parlée. Le processus du réveil de la conscience nationale ne se clôt pas au moment de la conquête de l'indépendance, mais il se poursuit par le combat contre l'emploi d'une langue classicisante — ce qui faisait que la littérature, surtout la poésie acquièrent une importance accrue dans le cadre de la soi-disant école des Îles Ioniennes où, dans la dispute engagée entre la *katharevousa* et le *demotike*, le fondateur de l'école, Dionysos Salomos, le fondateur de l'école, se prononça en faveur de cette dernière — ensuite dans le cadre du Mouvement démotique d'Athènes, qui soutenait la nécessité du retour aux vigoureuses racines de la vie culturelle dans la Grèce moderne.

Dans un court *Aperçu de l'histoire et de la civilisation grecque de 1453 à 1830*², Cléobule Tsourkas propose une intéressante division de l'histoire de la culture grecque à l'époque postbyzantine en quatre périodes : 1) 1453—1600 ; 2) 1600—1760 ; 3) 1760—1837 ; 4) de 1837 à nos jours. Les données choisies correspondent à des étapes importantes de l'évolution de cette culture, à savoir : la Chute de Constantinople (1453), qui constitua une dure épreuve pour toute

¹ C. A. Trypanis, *Greek Literature since the Fall of Constantinople in 1453*, dans le volume *Balkans in Transition. Essays on the Development of Balkan Life since the Eighteenth Century*, Berkely et Los Angeles, 1963, pp. 227—255.

² Publié comme *Introduction* à son imposant travail : *Les débuts de l'enseignement philologique et de la libre pensée dans les Balkans (1570—1646)*, Thessalonique, 1967.

la culture balkanique, la fondation de la première typographie d'Orient et le redressement de l'enseignement supérieur grâce à l'activité de Théophyle Corydalée; ensuite le début de la culture moderne, marqué par l'introduction de l'étude des sciences modernes — œuvre accomplie par Nicéphore Théotokis (1760). Enfin, la fondation de l'université d'Athènes (1837). Dans une brève caractérisation des quatre périodes, l'auteur affirme que les deux dernières : « revêtirent une importance interbalkanique, grâce à l'autorité du Patriarcat œcuménique et des écoles grecques très répandues, la culture grecque devient un bien commun à tous les peuples chrétiens des Balkans, la seule culture supérieure de notre péninsule »³ et il montre un peu plus loin que : « Mais c'est surtout le sol des Principautés Roumaines qui hébergea pendant plus d'un siècle et demi la culture grecque. À partir du dernier quart du XVII^e siècle jusqu'en 1821, deux académies grecques, ainsi que de nombreuses écoles inférieures fonctionnaient à Bucarest et à Jassy — et en Transylvanie (Braşov, Sibiu) ». En soulignant l'importance de l'enseignement en langue grecque pour les peuples balkaniques, l'auteur montre : « il n'y avait presque pas de ville ou de bourg dans l'Empire ottoman qui n'eût son école grecque »⁴ en gardant le silence sur le fait que la formation de la conscience nationale et de la culture grecque a souvent eu lieu au détriment des autres peuples balkaniques, surtout des Bulgares, obligés de supporter autant la domination sociale et politique des Ottomans, que l'autre, spirituelle, des Grecs⁵.

Le caractère militant de la culture est regardé comme un élément d'avant-garde dans la lutte pour la conquête de l'indépendance nationale par René Riestelhueber⁶. Il ouvre son exposé du processus de la libération nationale des peuples balkaniques par l'affirmation : « Le mouvement qui a finalement abouti à l'indépendance de la Grèce a commencé dans les Principautés Danubiennes »⁷. Si en ce qui concerne les autres peuples des Balkans, la conquête de l'indépendance nationale est regardée, en premier lieu, comme le résultat de la conjoncture favorable créée par la Guerre de 1876—1877 et en partie — surtout dans le cas de la Yougoslavie — comme une conséquence de la maturation du sentiment national slave, l'indépendance obtenue par les Roumains est regardée comme le couronnement d'un long processus d'évolution de la conscience de soi, qui s'est manifestée comme telle dès l'époque du règne de Mihai Viteazul et qui a reçu un appui considérable par l'activité culturelle-littéraire déployée par les personnalités de marque de l'école de Transylvanie, ensuite par Nicolae Bălcescu, Vasile Alecsandri, Mihail Kogălniceanu, etc.⁸.

L'importance du caractère militant de la culture pour l'éducation de la conscience de soi du peuple roumain a été soulignée aussi par Alexandru Duşu dans la communication qu'il a tenue sur *I rinnovamenti della cultura romana scritta e le strutture sociale nel periodo dei Lumi*⁹. A cette occasion il a mis en évidence la grande diversité des préoccupations culturelles de la société roumaine du début du XVIII^e siècle, lorsque les imprimeries roumaines ont fait paraître « des guides d'agronomie, des travaux d'histoire nationale et des manuels d'histoire universelle, auxquels se sont ajoutés des livres de philosophie, d'histoire et de grammaire »¹⁰. Le large éventail de problèmes abordés dans les publications de cette période reflètent les profondes aspirations de la société respective, une tension intellectuelle tout à fait spécifique, compte tenu du fait que chaque œuvre littéraire est une partie du dialogue engagé entre son auteur et le public. Si au début du XVIII^e siècle les initiatives culturelles appartenaient, en premier lieu, à la Cour et au prince régnant, vers la fin du même siècle « le ton de la vie culturelle était donné par la ville; il ne s'agissait plus d'actions sporadiques, mais d'une action continue. Les œuvres jadis écrites par un groupe restreint trouvent une rapide diffusion dans diverses couches sociales ». « La structure politique des Principautés dont l'autonomie n'a jamais été abolie, tout comme la continuité culturelle, qui n'a jamais connu d'interruption, mettent son empreinte sur cette étape pendant laquelle l'orientation vers les conquêtes de la pensée « éclairée » se joignait à la lutte pour la récupération des privilèges détenus par les Principautés Roumaines à l'époque qui a précédé l'acceptation de la souveraineté impériale »¹¹.

³ *Ibidem*, p. 14.

⁴ *Ibidem*, p. 25.

⁵ Voir, dans ce sens, par exemple, *Istoria na bălgarskata literatura*, 2, Sofia, 1966, p. 211.

⁶ *A History of the Balkan Peoples*. Edited and translated by Sherman David Spector, New York, 1971.

⁷ R. Riestelhueber, *A History of the Balkan Peoples*, p. 108.

⁸ *Ibidem*, p. 116 et suiv.

⁹ Dans le volume : *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^e—XVIII^e siècles*, Bucarest, 1975, pp. 133—143.

¹⁰ *Ibidem*, p. 134.

¹¹ *Ibidem*, p. 141.

Les problèmes spécifiques de la vie culturelle des Albanais sont abordés par Androkli Kostallari dans son étude portant sur le développement de la littérature et de la langue nationales dans les villes albanaises¹². Il y met en évidence le processus de profonde orientaliation que subit la culture albanaise au XVIII^e siècle, mais qui, toutefois, n'a pas réussi à en étouffer le sentiment national. Cet état de choses tout à fait particulier en Albanie se reflète dans le cadre de la Renaissance nationale albanaise, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, « c'est-à-dire le siècle qui a connu les pressions et les tendances les plus fortes pour l'orientalisation de la culture des villes et le siècle de la désorientalisation de cette culture et de l'essor d'une culture nouvelle nationale, toujours ouverte aux grands courants progressistes de la pensée créatrice des autres peuples »¹³. Dans son étude intitulée : *L'essor économique et culturel de Shkodra*¹⁴, Staranaq Pollo souligne la situation à part où se trouvait la vie culturelle et spirituelle de la population catholique de Shkodra, qui subissait une double persécution et discrimination à cette époque-là. Bien que dans d'autres régions et villes albanaises une profonde effervescence de l'esprit national se fit sentir (les Albanais ayant parfois même recouru à des alphabets originels afin de souligner leur individualité nationale), pour Shkodra le principal porteur de l'individualité nationale est la littérature populaire, marquée de forts accents anti-islamiques et antiottomans.

En étudiant le phénomène du réveil du sentiment national chez les peuples slaves des Balkans, Albert Lord¹⁵ affirme que le sentiment national est le principal facteur qui a stimulé l'apparition des littératures slaves modernes dans les pays balkaniques. Le nationalisme y est compris comme la conscience d'un certain groupe ethnique, impliquant le désir d'identité politique et d'auto-expression (self-expression). L'auteur surprend le fait que les orientations nationalistes de la fin du XVIII^e siècle — première moitié du XIX^e siècles se sont manifestées chez les peuples slaves des Balkans dans quatre directions différentes, mais étroitement liées, à savoir : 1) la préoccupation pour l'histoire du groupement national respectif en tant qu'une unité existante dans le monde contemporain, ayant des racines dans le passé — qui a eu pour résultat la rédaction des premières histoires en langue nationale (Paisie Hilendarski en Bulgarie, Djordje Branković et Jovan Rajić en Serbie, Andrija Kacić en Slovénie, etc.) ; 2) le soin pour le perfectionnement de la langue nationale et la réforme de l'orthographe — orientation importante surtout pour la Bulgarie et la Slovénie, où la langue nationale était puissamment menacée par le grec et l'allemand, respectivement. Une étape importante pour la culture bulgare a été marquée par Sofronie Vračanski, auteur du premier livre bulgare imprimé (*Kyriakodromion*, Rimnic, 1806), ensuite par Petăr Beron, auteur du premier ABC en langue bulgare. En Serbie et Croatie la situation était plus compliquée, du fait de l'existence de plusieurs langues de culture ayant une tradition littéraire bien établie. 3) Un troisième élément caractéristique est l'effort de fonder des journaux et revues (en Slovénie « Pisanice » en 1779, ensuite « Velika Praktika ili Kalendar » en 1795, « Lublanske novine » en 1797, « Krajnska čbelica » en 1830 ; en Croatie, où en 1835 paraissait le hebdomadaire, « Danica », en 1842, « Iskra » et surtout « Slavenosprski magazin » ; en Serbie, « Serbskije novine » (Vienne, 1791), « Slavenosrpske vedomosti » en 1792 et le premier quotidien serbe, « Novine srpske », en 1813 ; à Constantinople, Leipzig et ensuite en Valachie commencent à paraître des journaux bulgares aussi ; 4) Le quatrième élément lié au nationalisme slave est l'intérêt manifesté pour la poésie populaire, particulièrement importante pour l'établissement de la langue littéraire, car sa langue était vigoureuse, souple et riche, offrant des modèles littéraires faciles à suivre. Cet intérêt particulier a comme résultat l'apparition, à la fin du XVIII^e siècle — début du XIX^e, des premiers recueils de littérature populaire des Slaves.

Dans l'ample étude sur le développement de la ville bulgare, N. Todorov et Virginia Paskaleva traitent du *Rôle culturel de la ville, face à la conquête*¹⁶. Les auteurs y montrent qu'aux XIII^e— XIV^e siècles la ville bulgare était « le foyer de la culture féodale bulgare dans toutes ses manifestations, ainsi que le siège des principaux mouvements politiques et sociaux »¹⁷ et qu'après la conquête ottomane « on vit apparaître dans la vie spirituelle des Bulgares le processus de retrait de l'activité culturelle et éducative urbaine vers des monastères plus éloignés,

¹² *Quelques aspects de l'évolution de la langue et de la littérature des villes d'Albanie au cours du XVIII^e siècle*, dans le volume *Structure et développement culturel* . . . , 83—93.

¹³ *Ibidem*, p. 91.

¹⁴ Dans le volume *Structure sociale et développement culturel* . . . pp. 163—169.

¹⁵ *Nationalism and the Muses in Balkan. Slavic Literature in the Modern Period*, dans le volume *The Balkans in Transition. Essays on the Development of Balkan Life and Politics* . . . pp. 258—296.

¹⁶ Dans le volume *Structure sociale et développement culturel* . . . , pp. 103—129.

¹⁷ *Ibidem*, p. 103.

qui, durant des siècles, restèrent les principaux centres culturels du peuple bulgare »¹⁸. De manière paradoxale, bien que les écoles bulgares existantes fussent patronnées par les monastères, elles fonctionnaient à l'ordinaire dans les villes « car il était plus aisé d'y trouver les moyens financiers indispensables grâce à la puissance d'un plus grand nombre de prêtres, de commerçants et d'artisans assez instruits qui témoignaient de l'intérêt pour l'éducation »¹⁹. Ainsi, la tradition littéraire bulgare fut sauvée; elle n'allait se manifester comme une force sociale qu'aux siècles suivants, aux approches et après la conquête de l'indépendance nationale.

Conclusions. De ce que nous avons exposé ci-dessus se détachent dans les grandes lignes les conclusions suivantes :

Vers la fin du XVIII^e siècle — début du XIX^e, la culture était devenue l'une des composantes fondamentales de la conscience nationale des peuples balkaniques, qui joua un rôle primordial dans le combat pour la conquête de leur indépendance nationale.

Le caractère militant de la culture des peuples balkaniques se manifesta dans les diverses orientations, la spécificité nationale et le passé culturel de chaque peuple. Ainsi, la préoccupation pour l'établissement d'une langue nationale, qui soit commune à tous les peuples balkaniques s'est jointe — dans le cas de la Grèce — à la lutte pour sa démocratisation — phénomène inconnu des autres cultures balkaniques, où il n'y avait pas deux langues nationales. De même, cette préoccupation allait de pair, dans le cas des Bulgares et des Croates, avec la lutte contre la pression exercée par les langues grecque, allemande et hongroise, respectivement.

Parmi les aspirations culturelles qui étaient communes à tous les peuples balkaniques pendant cette étape, il vaut mentionner l'effort de fonder des écoles, des périodiques, d'augmenter le nombre des publications et la gamme de la problématique qu'elles traitaient, la préoccupation pour le recueil et l'étude du folklore — autant d'orientations et d'efforts qui se sont matérialisés plus tôt ou plus tard dans le cas de chaque pays balkanique, en fonction des conditions socio-politiques spécifiques et de la tradition culturelle propre. Mentionnons encore que les premiers essais concrets dans les domaines mentionnés ci-dessus se sont manifestés dans le cas de certaines cultures nationales au-delà des frontières du pays respectif (c'est, en particulier, le cas de la Bulgarie et, en partie, de la Grèce et de la Croatie), où il y avait des conditions sociales et politiques favorables.

¹⁸ *Ibidem*, p. 107.

¹⁹ *Ibidem*, p. 108.

RECHERCHES ETHNOLINGUISTIQUES EN DOBROUDJA AU XIX^e SIÈCLE*

ZAMFIRA MIHAIL

Des débats fréquents ont été consacrés, surtout ces dix dernières années, à l'interdépendance de la science historique et de la linguistique¹, y compris l'ethnolinguistique².

Pour notre part, nous estimons que cette interdépendance découle des faits suivants : Pour ce qui est de leurs recherches, l'historiographie et la linguistique sont, toutes les deux, fondées sur le principe universel du matérialisme dialectique et historique, en tant que prémisses méthodologiques.

L'historiographie et la linguistique traitent des objets similaires de par leur nature sociale — le processus historique et la langue. Au point de vue fonctionnel, la langue apparaît comme un processus subsidiaire par rapport au processus historique, c'est pourquoi la linguistique, de son côté fait figure de discipline auxiliaire de l'histoire.

La communauté de la nature (ou essence) sociale des objets traités par l'histoire et la linguistique détermine certaines analogies de méthodes ; cependant, chacune, chacune des deux disciplines comporte aussi des méthodes qui lui sont propres et impossibles à appliquer par l'autre.

Les données linguistiques peuvent servir l'histoire :

— En tant que témoin (indirect) des événements ou des réalités valorisés par la recherche historique. Le témoignage linguistique *stricto sensu* est naturellement celui fourni par la parole (« l'usage de la langue dans une situation déterminée, l'utilisation des moyens linguistiques nécessaires à la communication des pensées »)³. Les protagonistes d'une direction moderne de la recherche historique ayant précisé les implications des deux aspects de la parole, nous semble juste l'idée que, « dans l'historiographie, le contenu a été méprisé ; il n'intéressait que s'il servait à dater le contenu » ; c'est la raison pour laquelle « de jeunes historiens abordent maintenant le langage des époques révolues non comme une réalité extrinsèque [...] mais comme un vaste et autonome répertoire de signes dont dispose une société pour véhiculer son stock d'informations ». Ajoutons, toutefois, que la recherche linguistique peut être assurée par les historiens aussi, tant à l'échelon des données brutes, qu'à celui des résultats de leur interprétation.

— En tant que facteur complémentaire ou argument, en tant que situations accumulées ou conclusions dignes d'être prises en considération telles que celles. Par exemple, l'étude de l'histoire de la Dobroudja jusqu'à la guerre d'indépendance, peut faire son profit aussi des témoignages linguistiques, comme supplément aux sources historiques de différents types (documents, cartes, statistiques, notes de voyage, etc.), suffisamment approfondies par la littérature spécialisée pour que nous nous y arrêtions encore maintenant⁴.

Entre autres documents authentiques témoignant du lien direct entre l'histoire et la linguistique, il convient de compter également les réponses au questionnaires utilisés dans divers pays au XIX^e siècle dans leurs investigations de la réalité. Ce fut le cas des questionnaires folkloriques de V. Bogišić (Raguse), Efimenco et Mitvlev (Russie) ou des questionnaires linguisti-

* Les aspects ethnographiques révélés par les recherches du XIX^e siècle seront analysés dans une autre étude.

¹ A. Dupront, *Langages et histoire*, rapport général au XIII^e Congrès international des Sciences historiques (Moscou, 1970). Cf. Régine Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, 1973.

² Pour l'acceptation du terme « ethnolinguistique » voir l'étude de Zamfira Mihail, *Recherches d'ethnographie linguistique comparée du sud-est européen*, « Bulletin AIESEE », XI, 1973, n^o 1—2, p. 140.

³ W. von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, P.U.F., Paris, 1963 p. 211.

⁴ L. Trenard, *Histoire et sémantique*, RESEE X, 1972, n^o 3, p. 429 et 433.

⁵ La question est amplement étudiée par Anca Ghiță, *Les Roumains en Dobroudja au milieu du XIX^e siècle d'après les informations de Ion Ionescu de la Brad*, RESEE XV, 1977, n^o 1, p. 131—157, avec la bibliographie du problème.

ques des allemands W. Mannhardt⁶ ou G. Wenker⁷. Le premier roumain qui « a inauguré les recherches de dialectologie roumaine », comme l'écrit C. Poghirc⁸, « tant par des investigations personnelles, qu'en entraînant dans ce travail un grand réseau de collaborateurs », a été B. P. Hasdeu. Il a dressé en 1877—1878 un questionnaire intitulé *Obiectele juridice ale poporului român. Programa*, București, 1878. Ce questionnaire, sur le thème « Coutumes juridiques du peuple roumain », comportait quatre cents questions rangées sous trois rubriques : le village, la maison, les choses — qui ont reçu des réponses seulement de Valachie, de Moldavie et d'Olténie¹⁰. De sorte que B. P. Hasdeu est l'auteur du premier questionnaire roumain destiné à servir l'enquête par correspondance.

La méthode de l'enquête par correspondance, tout comme celle de l'enquête directe (c'est-à-dire effectuée par un enquêteur enregistrant lui-même les données respectives), est fondée sur la moisson des faits linguistiques du parler vivant en usage dans les campagnes. Dans les deux cas, le matériel est récolté à partir d'un questionnaire. La réussite d'une enquête par correspondance (qui de nos jours garde encore son utilité scientifique informationnelle) dépend de la formation intellectuelle de celui qui est appelé à compléter le questionnaire (généralement, les membres du corps enseignant des écoles villageoises) et de l'exactitude mise pour l'accomplissement de ce travail. Cette méthode, en tant que telle, ne saurait tomber en désuétude, ni être discréditée, car elle a pour base le même principe que les enquêtes directes¹¹. Les réserves des linguistes vis-à-vis des données ainsi obtenues portent seulement sur le fait que l'enquêteur, à défaut d'un entraînement spécial en vue du but visé par l'enquête, risque d'enregistrer sans s'en rendre compte des formes étrangères à la localité dont elles sont censées provenir, soit qu'il les emprunte à la langue littéraire standard, soit qu'elles appartiennent au parler qui lui est propre, lorsque l'enquêteur n'est pas originaire de la zone concernée.

À l'époque où il réunissait le matériel pour son *Magnum Etymologicum Romaniae*, Hasdeu fit de nouveau appel à cette méthode en vue de récolter des faits de la langue vivante. Nous rallions le point de vue d'Ovidiu Birlea, qui écrit : « Les questionnaires élaborés et diffusés

⁶ H. Merkel, *Cu privire la ancheta lui W. Mannhardt (1865). Răspunsurile de la sași din Ardeal* (À propos de l'enquête de W. Mannhardt (1865). Les réponses des Saxons de Transylvanie), « Anuarul Muzeului de etnografie », 1965—1967, Cluj, 1969, p. 411—465.

⁷ Les résultats ont été publiés par G. Wenker dans son ouvrage *Das rheinische Platt* Düsseldorf, 1877.

⁸ C. Poghirc, *B. P. Hasdeu, lingvist și filolog* (B. P. Hasdeu, linguiste et philologue), București, 1968, p. 197.

⁹ « Analele Societății Academice Române » (Annales de la Société Académique Roumaine) X, 1878, p. 345—365 et, séparément, en brochure, București, 1878, 61 p.

¹⁰ Citation d'après Ov. Birlea chez Ion Mușlea, Ov. Birlea, *Tipologia folclorului din răspunsurile la chestionarele lui B. P. Hasdeu* (La typologie du folklore d'après les réponses aux questionnaires de B. P. Hasdeu), București, 1970, p. 43.

¹¹ La méthode dite « des enquêtes par questionnaires » — dont le nom correct serait « par correspondance » — a été continuée avec succès par le Musée de la langue roumaine de Cluj, au moyen de huit questionnaires diffusés à travers tout le pays, sous le titre : *Chestionar pentru un atlas lingvistic al limbii române* (Questionnaire en vue d'un atlas linguistique de la langue roumaine). Questionnaire I — VIII : I. *Calul* (Le cheval), Cluj, 1922 ; II. *Casa* (La maison), Sibiu, 1926 ; III. *Firul* (Le fil), Cluj, 1929 ; IV. *Nume de locuri și nume de persoane* (Noms géographiques et noms de personnes), Cluj, 1930 ; V. *Stina, păstoritul și prepararea laptelui* (La bergerie, l'activité pastorale et la préparation du lait), Cluj, 1931 ; VI. *Stupăritul* (L'apiculture), Cluj, 1933 ; VII. *Instrumente muzicale* (Instruments de musique), Cluj, 1935 ; VIII. *Mincări și băuturi* (Mets et boissons), Cluj, 1937. Fondés sur certaines réponses fournies à ces questionnaires, S. Pop et Șt. Pașca ont rédigés leurs travaux *Citeva capitole din terminologia calului* (Quelques chapitres de la terminologie du cheval) et, respectivement, *Terminologia calului : Părțile corpului* (La terminologie du cheval : Les parties du corps), publiés dans « Dacoromania » (ci-après = DR) V, 1927—1928, Cluj, 1929, p. 5—271 et 272—327. Șt. Pașca écrivait dans son étude susmentionnée, p. 326 : « Les enquêtes linguistiques au moyen des questionnaires adressés aux intellectuels des campagnes [...] ont une grande importance parce que, dans une plus grande mesure que l'enquête sur place effectuée par un spécialiste, déterrent des mots rares, réunissant en un tout une riche synonymie ». En 1969, un *Chestionar dialectal* (Questionnaire dialectal) rédigé par Ion Florea, Dragoș Moldovanu, Zamfira Mihail, Ion Nuță, fut diffusé par le Centre de linguistique, histoire littéraire et folklore de Iași de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie dans les localités rurales de Moldavie et de Bucovine et, partant des plus de 600 réponses reçues, plusieurs études ont été élaborées.

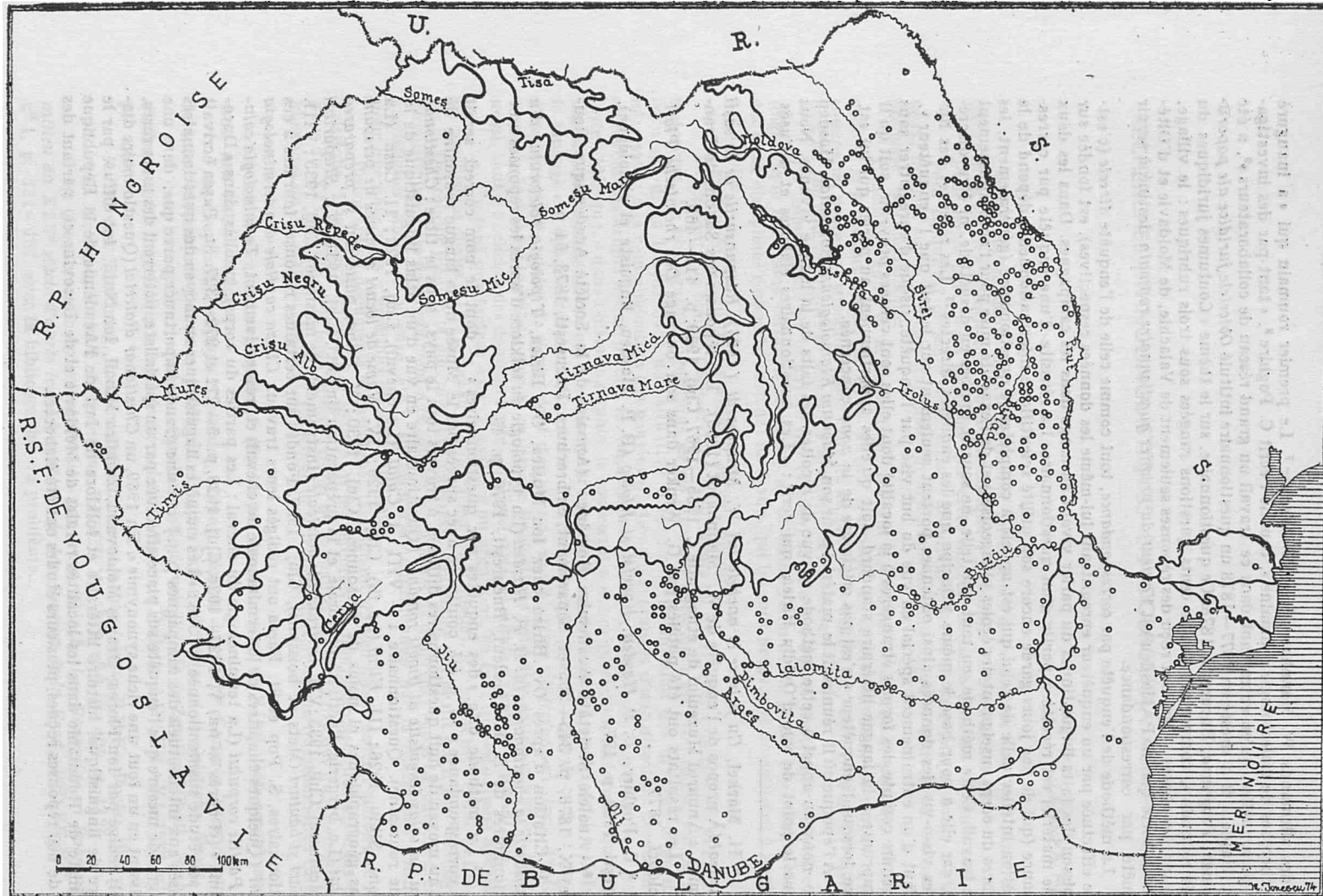


Fig. 2 Carte de la difuziune des réponses au questionnaire Masdeu.

La carte est tirée du volume Zamfira Mihail, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (La terminologie du costume paysan roumain dans la perspective de l'ethnolinguistique comparée du Sud-Est européen), București, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1978.

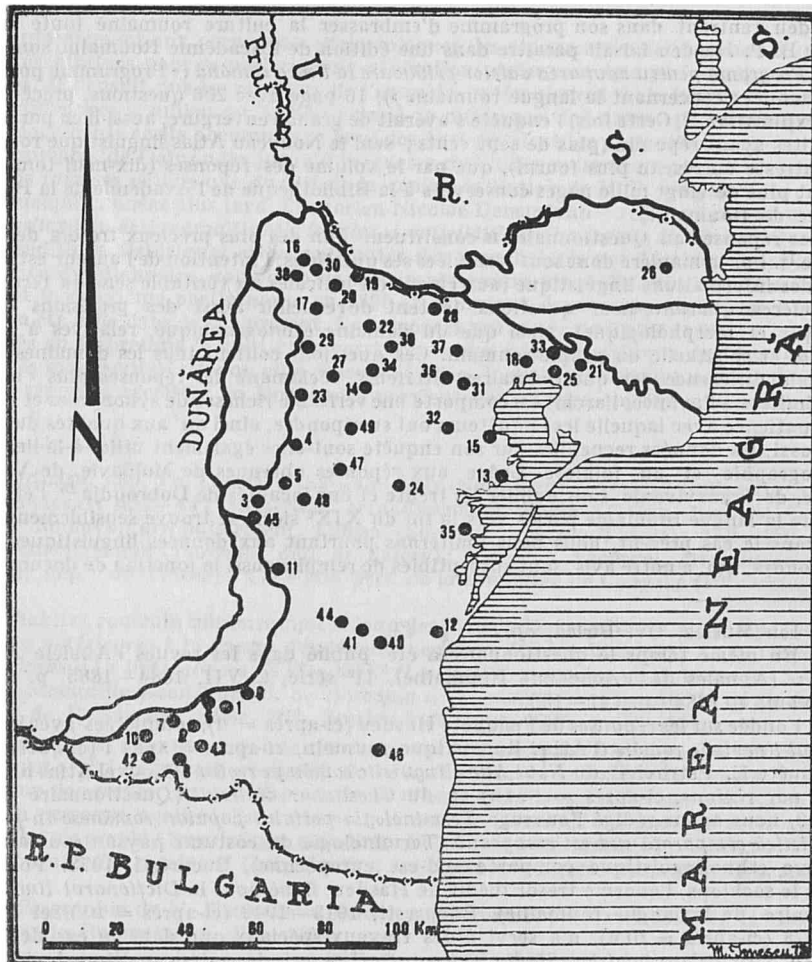


Fig. 2 Carte de la diffusion dans la Dobroudja des réponses aux questionnaires Hasdeu et Densușianu.

Liste de localités enquêtées : 1 Aliman, dép. Constanța ; 2 Ville, dép. Constanța ; 3 Ciobanu, dép. Constanța ; 4 Dăeni, dép. Tulcea ; 5 Girliciu, dép. Constanța ; 6 Dunăreni, dép. Constanța ; 7 Oltina, dép. Constanța ; 8 Băneasa, dép. Constanța ; 9 Rasova, dép. Constanța ; 10 Satu Nou, dép. Constanța ; 11 Topalu, dép. Constanța ; 12 Luminița, dép. Constanța ; 13 6 Martie, dép. Tulcea ; 14 Cîrjelari, dép. Tulcea ; 15 Enisala, dép. Tulcea ; 16 Garvăn, dép. Tulcea ; 17 Greci, dép. Tulcea ; 18 Agighiol, dép. Tulcea ; 19 Isaccea, dép. Tulcea ; 20 Luncavița, dép. Tulcea ; 21 Murighiol, dép. Tulcea ; 22 Niculițel, dép. Tulcea ; 23 Peceneaga, dép. Tulcea ; 24 Sarighiol de Deal, dép. Tulcea ; 25 Sarinasuf, dép. Tulcea ; 26 Satu Nou (C. A. Rosetti), dép. Tulcea ; 27 Satu Nou (Traian), dép. Tulcea ; 28 Somova, dép. Tulcea ; 29 Turcoaia, dép. Tulcea ; 30 Văcăreni, dép. Tulcea ; 31 Rîndunica, dép. Tulcea ; 32 Babadag, dép. Tulcea ; 33 Mahmudia, dép. Tulcea ; 34 Balabanca, dép. Tulcea ; 35 Sinoie, dép. Constanța ; 36 Lăstuni, dép. Tulcea ; 37 Cataloi, dép. Tulcea ; 38 Jijila, dép. Tulcea ; 39 Valea Teilor, dép. Tulcea ; 40 M. Kogălniceanu, dép. Constanța ; 41 N. Bălcescu, dép. Constanța ; 42 Coslugea, dép. Constanța ; 43 Ion Corvin, dép. Constanța ; 44 Dorobanțu, dép. Constanța ; 45 Hirșova, dép. Constanța ; 46 Bărăganu, dép. Constanța ; 47 Rahman, dép. Tulcea ; 48 Saraiu, dép. Constanța ; 49 Topolog, dép. Tulcea. Les chiffres en aldine indiquent les localités enquêtées par H et D ; avec le chiffre 32 commence l'enquête D.

par Hasdeu rentrent dans son programme d'embrasser la culture roumaine toute entière¹². En 1884, B. P. Hasdeu faisait paraître dans une édition de l'Académie Roumaine son questionnaire ou *Programa pentru adunarea datelor privitoare la limba română* (« Programme pour rassembler les données concernant la langue roumaine »), 16 page avec 206 questions, précédées d'une préface explicative¹³. Cette fois, l'enquête s'avérait de grande envergure, aussi bien par le nombre des localités ayant répondu (plus de sept cents ; seul le Nouveau Atlas linguistique roumain par régions atteste un réseau plus fourni), que par le volume des réponses (dix-neuf tomes in folio totalisant plus de vingt mille pages conservées à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

Les réponses au Questionnaire H constituent l'un des plus précieux trésors de la langue roumaine¹⁴. Par la manière dont sont formulées ses questions, l'intention de l'auteur est évidente : obtenir des informations linguistique (autrement dit lexicales au véritable sens du terme ; seules les premières quarante-neuf questions tentent de recueillir aussi des précisions de nature phonétique et morphologique), ainsi que du domaine ethnographique, relatives à la culture matérielle et spirituelle du peuple roumain. Ces questions couvrent tous les domaines de l'existence. À la différence des questionnaires ultérieurs, réclamant des réponses plus « à l'objet », donc délimitées à l'avance, l'archive H comporte une véritable richesse de synonymes et de détails, due à la patience avec laquelle les enquêteurs ont su répondre, ainsi qu'aux qualités du questionnaire. Aussi, les données recueillies par son enquête sont-elles également utiles à la linguistique, à l'ethnographie et au folklore. Grâce aux réponses obtenues de Moldavie, de Valachie et d'Olténie, de Transylvanie, sans oublier les trente et une localités de Dobroudja¹⁵, l'étude d'ensemble de la langue roumaine parlée vers la fin du XIX^e siècle se trouve singulièrement facilitée.

Dans le cas présent, nous nous limiterons pourtant aux données linguistiques récoltées en Dobroudja, qui, à notre avis, sont susceptibles de remplir aussi la fonction de document histo-

¹² Ion Muşlea, *Ov. Birlea, op. cit.*, p. 42.

¹³ En même temps le questionnaire a été publié dans les revues « *Analele Academiei Române* » (Annales de l'Académie Roumaine), II^e série, t. VII, 1884—1885, p. 21—35 et « *Transilvania* », 1884, p. 147—153.

¹⁴ Fondée sur les réponses de l'enquête Hasdeu (ci-après = H), complétées avec les données de *Atlasul lingvistic român* (l'Atlas linguistique roumain, ci-après = ALR) I (enquête S. Pop) et II (enquête E. Petrovici), du *Noul Atlas lingvistic român pe regiuni* (Nouvel Atlas linguistique roumain par régions, ci-après = NALR) et du *Chestionar dialectal* (Questionnaire dialectal), Iaşi, 1969, nous avons rédigé l'ouvrage *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (Terminologie du costume paysan roumain dans la perspective ethnolingvistique comparée sud-est européenne), Bucureşti, 1978. Pour autant que nous le sachions, l'énorme trésor inédit de Hasdeu, fiché pour le *Dicţionarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), Bucureşti, 1913—1949 (ci-après = DA), et Bucureşti, 1965—1978 (ci-après = DLR), n'a servi à des travaux spéciaux que dans le cas de l'ouvrage de S. Şutu, *Strigătele animalelor. Studiu lexicografic* (Les cris des animaux. Étude lexicologique), DR II (1921—1922), Cluj, 1922, p. 85—165.

¹⁵ Les réponses au questionnaire de Hasdeu se laissent localiser, suivant la tradition de la littérature linguistique roumaine, par la page du volume comportant les sigles des réponses de Dobroudja (entre parenthèses, le nom actuel), à savoir : H II 238—240 Aliman, arrondissement Silistra-Nouă (Alimanu, dép. de Constanţa) ; 241—248 Bellicu, arrondissement Silistra-Nouă (Ville, dép. de Constanţa) ; 249—260 Ciobanul, arrondissement Hirşova (Ciobanu, dép. de Constanţa) ; 261—268 Dăeni, arrondissement Hirşova (Dăeni, dép. de Tulcea) ; 269—278 Gîrlieiu, arrondissement Hirşova (Gîrlieiu, dép. de Constanţa) ; 279—284 Mîrleanu, arrondissement Silistra-Nouă (Dunăreni, dép. de Constanţa) ; 285—286 Oltina (Oltina, dép. de Constanţa) ; 287—294 Parachioi, arrondissement Silistra-Nouă (Băneasa, dép. de Constanţa) ; 295—306 Rasova, arrondissement Medgidia (Rasova, dép. de Constanţa) ; 307—318 Satu Nou, arrondissement Silistra-Nouă (Satu Nou, dép. de Constanţa) ; 319—320 Topal, arrondissement Hirşova (Topalu, dép. de Constanţa) ; 321—325 Urum-Bel, arrondissement Hirşova (Luminiţa, dép. de Constanţa).

H XIV 334—337 Caraman-Chiol, arrondissement Babadag (6 Martie, dép. de Tulcea) ; 338—339 Cîrjelari (Cîrjelari, dép. de Tulcea) ; 340—341 Emisala, arrondissement Babadag (Enisala, dép. de Tulcea) ; 343—351 Garvînu (Garvân, dép. de Tulcea) ; 352—357 Greci, arrondissement Măcin (Greci, dép. de Tulcea) ; 358—361 Hagî-ghiol (Agişiol, dép. de Tulcea) ; 362—369 Isaccea (Isaccea, dép. de Tulcea) ; 370—389 Luncaviţa (Luncaviţa, dép. de Tulcea) ; 390—391 Moru-ghiol, arrondissement Tulcea (Murighiol, dép. de Tulcea) ; 392—412 Niculiţel, arrondissement Tulcea (Niculiţel, dép. de Tulcea) ; 413—424 Peceneaga (Peceneaga, dép. de Tulcea) ; 425—428 Sari-ghiol, arrondissement Tulcea (Sarighiol de Deal, dép. de Tulcea) ; 429—431 Sari-

rique. Conformément aux normes des dialectologues, les réponses réunies au cours d'une enquête sont représentatives pour le parler d'une génération, donc pour une période approximative de trente ans. Il s'ensuit que les résultats de l'enquête n témoignent de la langue roumaine parlée en Dobroudja vers le milieu du XIX^e siècle. À la différence des autres parlers daco-roumains, dont les documents écrits accumulés le long des âges révèlent les particularités, la langue parlée par les roumains de Dobroudja jusqu'à la guerre de l'indépendance ne peut être connue de nos jours dans tous ses détails que du fait de la géniale initiative de B. P. Hasdeu¹⁶.

Quelques années plus tard, l'historien Nicolae Densușianu¹⁷ rédigea lui aussi un questionnaire : *Cestonariu despre tradițiunile istorice și anticitățiile țărilor locuite de români* (Questionnaire sur les traditions historiques et les antiquités des pays habités par les roumains); la première partie de ce questionnaire, composée de trois cents quatre-vingt-dix points, paraissait en 1893, mais c'est la deuxième partie parue en 1895 et comptant deux cents quatre-vingt questions¹⁸ qui nous a été utile dans le cas présent. Les réponses venues de neuf cents villages¹⁹, dont vingt-neuf situés en Dobroudja²⁰, sont elles aussi conservées à la Bibliothèque de l'Académie (département des manuscrits), sans qu'elles fussent étudiées jusqu'à maintenant par les linguistes. Un tiers des réponses récoltées en Dobroudja provient des villages qui ont également répondu à l'enquête n.

nașuf (Sarinasu, dép. de Tulcea); 432—433 Satu-Nou, arrondissement Sulina (C. A. Rosetti, dép. de Tulcea); 434—441 Satu-Nou, arrondissement Măcin (Traian, dép. de Constanța); 442—451 Somova, arrondissement Tulcea (Somova, dép. de Tulcea); 452—459 Turcoaia, arrondissement Măcin (Turcoaia, dép. de Tulcea); 460—470 Văcăreni, arrondissement Măcin (Văcăreni, dép. de Tulcea); 471—504 près de la commune de Congazu (Rîndunica, dép. de Tulcea).

L'habitat roumain ininterrompu le long des âges en Dobroudja est attesté par les sources historiques antérieures à la guerre d'indépendance dans 125 localités, chez Anca Ghiață, *Societatea românească în Dobrogea sec. XV^e—XIX^e* (La société roumaine en Dobroudja, XV^e—XIX^e siècles), «Memoriile Academiei R. S. România», (Mémoires de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), Série, IV^e, Section historique, 1976, p. 71—106.

¹⁶ En 1974, nous avons pointé sur des cartes quelques unes des réponses au questionnaire n (voir carte n° 1 ci-jointe), réalisant de la sorte pour la première fois dans la littérature linguistique des cartes (cartogrammes) de la diffusion de certains termes au XIX^e siècle. Si Hasdeu en personne avait réalisé cette sorte de cartes, il aurait devancé de plusieurs dizaines d'années la géographie linguistique mondiale. Voir en ce sens également V. Rusu, *Introducere în studiul grațurilor românești* (Introduction à l'étude des parlers roumains), București, 1977, p. 12.

¹⁷ Biographie de N. Densușianu dans le manuscrit roumain n° 5327 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, f. 97^v—107^v.

¹⁸ Le questionnaire a été imprimé comme suit : Première partie, chez la Litho-typographie de Carol Gobl, București, 1895; Deuxième partie, à la Typographie Nationale, Iași, 1895 (tiré-à-part de la «Revista Critică-literară» d'Aron Densușianu).

¹⁹ Utilisé par A. Fochi, *Datini și eresuri populare de la sfîrșitul secolului al XIX-lea Răspunsurile la chestionarele lui Nicolae Densușianu* (Coutumes et superstitions populaires de la fin du XIX^e siècle. Les réponses aux questionnaires de Nicolae Densușianu), București, 1976.

²⁰ Les localités de Dobroudja d'où émanent les réponses à l'enquête de N. Densușianu (d'après le manuscrit roumain 4553, ci-après = D) : Mîrleanu (Dunăreni, dép. de Constanța), Babadag (Babadag, dép. de Tulcea), Beștepe (Mahmudia, dép. de Tulcea), Balabancea (Balabancea, dép. de Tulcea), Casapchioi (Sinoie, dép. de Constanța), Hagilar (Lăstuni, dép. de Tulcea), Cataloi (Cataloi, dép. de Tulcea), Enisala (Enisala, dép. de Tulcea), Greci (Greci, dép. de Tulcea), Jijile (Jijilla, dép. de Tulcea), Meidanchioi (Valea Teilor, dép. de Tulcea), Peceneaga (Peceneaga, dép. de Tulcea), Văcăreni (Văcăreni, dép. de Tulcea), Beilic (Viile, dép. de Constanța), Cara Murad (M. Kogălniceanu, dép. de Constanța), Carol I (N. Bălcescu, dép. de Constanța), Coslaga (Cosluga, dép. de Constanța), Cuzgun (Ion Corvin, dép. de Constanța), Dorobașu (Dorobașu, dép. de Constanța), Hîrșova (Hîrșova, dép. de Constanța), Groapa Ciobanului (Ciobanu, dép. de Constanța), Oltina (Oltina, dép. de Constanța), Oșman-facă (Bărăganu, dép. de Constanța), Parachioi (Băneasa, dép. de Constanța), Rahman (Rahmanu, dép. de Tulcea), Saraiu (Saraiu, dép. de Constanța), Topalu (Topalu, dép. de Constanța), Topolog (Topolog, dép. de Tulcea), Turcoaia (Turcoaia, dép. de Tulcea). Nous citerons la page du manuscrit. Pour la diffusion dans la Dobroudja, des réponses aux questionnaires n et D voir carte n° 2 ci-jointe.

« Le but poursuivi par N. Densuşlanu dans son entreprise était illusoire », démontrait récemment M. Berza, « car il ne songeait à rien moins que d'y trouver les moyens de reconstituer la plus ancienne histoire de son pays »²¹. Cette intention de Densuşlanu est évidente dans la manière dont il formule les demandes de son questionnaire, dans le genre d'informations qu'il tâchait d'obtenir, dans le champ de ses préoccupations. Aussi, les réponses obtenues sont-elles moins propres à des interprétations ethnolinguistiques, bien que les informations regardant ce domaine ne fassent pas défaut²².

En partant de l'analyse du lexique compris dans les réponses H et D nous avons dégagé deux aspects :

1) La Dobroudja fait partie de l'ensemble de l'aire linguistique daco-roumaine sous le rapport de son lexique archaïque, fondamental et de l'ensemble de l'aire ethnologique quant à ses manifestations spirituelles et de culture matérielle ; la tradition terminologique pour les principaux domaines de la culture matérielle et spirituelle est commune à l'espace compris entre le Danube, la mer Noire et les Carpates.

2) Le parler de Dobroudja offre, dans la structure dialectale du daco-roumain, certains éléments du lexique qui lui sont propres, situation analogue à celle constatée dans les autres provinces roumaines.

1) La démonstration de ce premier point s'impose de soi, puisqu'il est évident que le parler en usage dans telle ou telle région fait nécessairement partie de la langue commune. En définissant l'objet de sa recherche, la dialectologie elle-même s'est trouvée dans l'obligation de démontrer que les parlers et les dialectes ne sauraient exister indépendamment d'une langue commune. Du reste, comme on le sait, « la fonction minimale du dialecte est double : de « lier » et de « séparer » tout à la fois l'« unité » respective des « unités » voisines. Il s'effectue entre les aires particulières une sorte de « tullage » »²³.

D'autre part, ceux-là même qui répondent aux demandes du questionnaire prennent soin de souligner ces aspects : « Les mots relatifs au labour sont les mêmes que dans d'autres régions (les italiques nous appartiennent) : *ţinjală, plug, grapă, cărcie, horoană* » (H II 254) ; « chez nous on dit aussi : *roate, grindel, eormană, eorane, ţinjală, jug, plaz, tăltor, otle*, » (H II 311) ; « *căruţa : oltea ou ruda, eruea ou ciutarul, osla, roatele, lulma, virteju, eraell, mănuşele, leuea, furea dinapol, eoşul* » (H II 322).

Étudions seulement quelques termes représentatifs. Le mot *austru* < lat. *auster*, -ri « le nom d'un vent de sécheresse qui souffle du sud-est », attesté dans toutes les localités de Dobroudja (ce n'est qu'à Luncaviţa-Tulcea qu'on a usé des synonymes *sărăcilă* ou *uscatu*), pourrait compter parmi les termes spécifiques du « parler populaire » des départements de Prahova, Muscel, Dimboviţa, Olt, Putna, ainsi que de la Transylvanie méridionale (DA). Un autre terme qui s'est généralisé est celui désignant « la voie lactée ». Dans l'espace de l'« eastern christian (Greek) civilization »²⁴ — cette multitude d'étoiles porte le nom de *drumul (calea) robilor / ealea lapte-lui*, c'est-à-dire « la route (la voie) des esclaves / la voie lactée », généralisé en roumain parallèlement au nom de *ealea lui Troian* « la voie de Trajan » (cf. ALR I [1226] et NALR [1591]). Pour désigner la constellation de la voie lactée on use en Dobroudja des noms de *ealea robilor / ealea lui Tralau*, de même que dans le reste du pays. D'ailleurs, les noms de constellations font partie d'une aire générale. C'est ainsi qu'elles sont dénommées : *rarişele, plugul, earul, eruea, sfredelul, eleşea mlcă, eleşea mare*, etc.

L'introduction dans le débat de toute la terminologie propre à l'élevage pourrait démontrer de manière satisfaisante l'unité lexicale de la Dobroudja avec la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie. Néanmoins, compte tenu de ce que cette catégorie de termes aurait pu être véhiculée également par les roumains fixés dans cette province à des époques plus ou moins

²¹ M. Berza, compte rendu de l'ouvrage de A. Fochi, *op. cit.*, RESEE, XV 1977, n° 3, p. 585.

²² Le D ms. 4553 comporte également des témoignages de mots ou de sens inédits. Par exemple, entre les noms de plantes et herbes folles, il convient de noter à Văcăreni, dép. de Tulcea le substantif *măleăiaţă* situé dans le contexte « *mătrăgună, ştirică, leardă, paşă, măleăiaţă, vetrice, tătăneasă* » (p. 98). Ce mot semble avoir un autre sens que celui de « mālăieţ » = 'blet' (cf. DLB, avec un seul témoignage dans l'ALR, à Somova, dép. de Tulcea), car le terme qui le précède, *paşă*, signifie « le nom de certaines espèces de plantes herbacées » (DLB). Généralement, les termes attestés dans les réponses D sont les mêmes que dans les réponses H.

²³ V. Rusu, *op. cit.*, p. 82.

²⁴ Ainsi désigné par Manlio Cortelazzo, dans son étude *Convergencies and divergencies in Mediterranean names for the Milky Way (Based on ALM materials)*, paru dans *Issues in Linguistical Papers in Honor of Henry and Renée Cahane* (University of Illinois Press), p. 114—125.

récentes, qui les auraient passés à leurs compatriotes autochtones, nous avons préféré étudier la terminologie liée à certains domaines techniques.

a) *La terminologie maritime*. Bien que cette catégorie de termes soit marquée du fait qu'en général les gens de la terre ferme ignorent la terminologie maritime, car leur activité économique est consacrée à la production de la terre²⁵, nous avons pu, toutefois, préciser, à partir des réponses de l'enquête H, concernant la Dobroudja, que : α) sa première strate terminologique est d'origine latine ; β) il y a interférence entre la terminologie maritime et la terminologie « d'eau douce ».

α) Partout en Dobroudja, de même que dans le reste du pays, on use des termes **marc**, **pinză**, **barcă**, **val**, **austru**. La persistance d'un antique fonds lexical maritime est un phénomène propre à l'ensemble du peuple roumain — comme nous avons déjà eu l'occasion de le démontrer précédemment²⁶.

β) Vu les rapports incessants du fleuve et de la mer, l'interférence des termes d'un domaine à l'autre est absolument naturelle. Un seul exemple peut s'avérer éloquent en ce sens : il n'y a aucune différence entre les noms des divers types de petites embarcations, quel que soit leur destination, fluviale ou maritime. En réponse à une question de l'ALR II [2526], le mot **șlep** « chaland » entraîne aussi les termes suivants : **gimie**, **șaită**, **caic**, **lade**, **luntre**, **barcă**, **corabie**, **vas**. Or, de cette suite de huit termes, cinq (*caic*, *luntre*, *barcă*, *corabie*, *vas*) tiennent des deux terminologies. Notons encore que la richesse des termes de sens presque identique rend possible les formulations nuancées. Prenons, par exemple, les mots **loteă** et **barcă**²⁷, qui désignent, tous les deux, une embarcation du même genre, à cette différence près que la première est réservée à la pêche, cependant que la seconde sert à la navigation courante.

Il va sans dire que la présence d'un réseau navigable à l'intérieur du pays, l'usage d'une grande artère fluviale comme le Danube ont dû exercer une influence importante sur la terminologie maritime. Ceci ne saurait dénier pour autant sa valeur au fait que la persistance et la généralisation de l'antique fonds lexical maritime dans les parlers roumains sont une preuve de plus quant à la continuité de la présence des roumains au bord de la mer Noire.

b) *La terminologie du moulin* (à vent et à eau). Depuis les temps les plus reculés, les moulins à vent font partie des réalités ethnographiques bien attestées en Dobroudja. On constatera la richesse de la bibliographie ethnologique à cet égard²⁸. Les termes figurant dans les réponses à l'enquêtes H et D sont communs aux daco-roumains. Tels, par exemple, les noms donnés aux diverses parties qui composent le moulin : **pod**, **proșap**, **masă**, **briu**, **costoroave**, **macazuri**, **aripi**, **roată**, **măsele**, **coș**, **elește**, **vîrtej**, **zăvoi**, **căciulă**, **scoabe**, **gît**, **tigae**, **vatră**, **cal** (H XIV 351) ; **piatră**, **veșcă**, **lanț** (H II 311) ; **baballe** ou **stîlp**, **valul cu aripi**, **drug** (H XIV 398).

En comparant la terminologie du moulin prélevée en Dobroudja avec celle du bulgare²⁹, nous avons constaté l'absence des emprunts directs. Il y a, par contre, des termes d'origine turque : **easnac** (DA) (< tc. *kasnák* « le cercle ou l'enclos des meules »), qui disposent d'ailleurs dans

²⁵ K. J. Hollyman, *Le développement du vocabulaire féodal en France pendant le haut Moyen Âge*, Genève—Paris, 1957, p. 23, a mis en évidence la prépondérance des termes se rapportant au sol, à la terre, dans une société où les *activités économiques* (les italiques nous appartiennent) sont consacrées surtout à la production agricole. Cf. aussi Christiane Villain-Gandossi, *La mer et la navigation maritime à travers quelques textes de la littérature française du XIII^e au XIV^e siècle*, « Revue économique et sociale » XLVII, 1969, n^o 2, p. 185, avec la même opinion.

²⁶ *Terminologia maritimă românească* (La terminologie maritime roumaine), étude présentée à la session internationale consacrée au thème « Les Roumains et la Mer », septembre 1975, Neptun.

²⁷ Cf. à ce propos, A. Niculescu, *Incontri sinonimici tra l'Oriente e l'Occidente nella terminologia marittima dacorumena*, « Bollettino dell'Atlante Linguistico Mediterraneo », 10—12, 1967, p. 107. Voir aussi M. Sala, *Esperienze a Constanza col questionario dell'ALM*, *rev. cit.*, 2—3, 1960—1961, p. 43—54.

²⁸ Corneliu Irimie, *Anchetă statistică în legătură cu rețeaua de instalații tehnice populare acționate de apă pe teritoriul României* (Enquête statistique sur le réseau d'installations techniques rurales mises en marche par l'eau dans le territoire de la Roumanie), « Cibinium », Sibiu, 1967—1968, p. 414—424 ; Valentin Bușilă, G. Lazăr, *Cîteva date noi cu privire la studiul morilor de vînt din Dobrogea* (Quelques nouvelles données relatives à l'étude des moulins à vent de Dobroudja), *rev. cit.*, p. 437—450 ; I. Vlăduțiu, *Etnografia românească* (L'ethnographie roumaine), Bucarest, 1974.

²⁹ H. Vakarelski, *Etnografia na Bălgaria* (L'ethnographie bulgare), Sofie, 1974 p. 353—362.

cette même zone de plusieurs synonymes — *veșcă, vâcălle, toe, ocol; fener* (DA) (< tc. *fener*) avec les synonymes *prinel, ering, vălug*. Leur présence montre que la cohabitation des roumains avec la population turque a facilité les emprunts réciproques même dans ce domaine lexical bien soudé (comme de juste, les termes turcs s'appliquent surtout à des pièces de détail).

c) *La terminologie de la viticulture*. L'histoire de la viticulture en Roumanie a été étudiée au point de vue ethnographique par Nicolae Mironescu³⁰. Ce fut là l'une des activités antiques des habitants de ce pays³¹. On estime, à juste titre, comme pièce fondamentale le pressoir, *căcătoarea*, tronconique, dont l'usage persiste en Dobroudja et en Transylvanie, depuis que les roumains l'y ont introduit, alors que son synonyme lin (les termes appartiennent à l'enquête H) sert aussi bien en Dobroudja qu'en Olténie et dans la plaine du Danube.

Notons comme particulièrement important le fait que la terminologie des raisins du cru (car les enquêtes H et D sont antérieures à leur destruction par le phylloxéra) est commune, dans le cas de la Dobroudja aussi, au reste du pays. Les deux enquêtes ont relevé dans toutes les localités de cette province les termes : *albă, beșleată, căldărușă, ceaune, eloineag, coarnă, corniță, cornorată, erăeană, gaibenă, neagră, oehiul oil, poama feli, razechie, tămăloasă, trănitoare, țița capril, vespescă, vulpescă*, etc. Pour ce qui est des néologismes, si nombreux de nos jours pour désigner les diverses sortes de raisins, ont été introduits dans la langue roumaine surtout à partir du commencement du XX^e siècle, en même temps que l'introduction des sortes de raisins « greffés »³². Les enquêtes H et D nous livrent trois termes d'origine turque : *agluboșă* (non enregistré par les dictionnaires de la langue roumaine) (H XIV 358); *bambal*, également inédit (D, mss. 4553, p. 377, Ville, dép. de Tulcea), que nous supposons être une variante de *miambal* « jus sucré » (< tc. *meyan balt*) ; *misket* (DLR) (< tc. *misket*).

d) *La terminologie du costume paysan*. Dans le cas des pièces vestimentaires essentielles on constate la même persistance des termes antiques. Le mot le était en usage, selon les témoignages de l'enquête H, dans les parlers daco-roumains d'une zone qui englobait la Transylvanie méridionale, l'Ouest de l'Olténie, la Valachie et la Dobroudja. Cette zone a fourni des réponses avec le terme *ie* à l'ALR I [1873], ainsi qu'à l'ALR II [3295 bis]. Le fait partie d'une série de mots dont l'aire de diffusion atteste la continuité de certaines pièces de l'habillement depuis la plus haute antiquité, comme dans le cas de la longue blouse féminine reproduite sur le monument d'Adamclisi, de même que le pantalon spécifique d'origine thraco-dace, *eloașel*, également représenté sur le monument en question et qui s'avère absolument identique au point de vue ethnologique au pantalon du paysan roumain actuel, ainsi d'ailleurs que le bonnet en peau de mouton, *căciulă*.

Les champs onomasologiques (lexicaux) de certaines activités traditionnelles relevés en Dobroudja viennent à l'appui, en fournissant des preuves linguistiques, à la conclusion en ce qui concerne l'unité et la continuité de la culture matérielle et spirituelle du peuple roumain.

2) Pour ce qui est des éléments du lexique propres au parler de la Dobroudja, dans un exposé portant sur « Le parler de Dobroudja dans la structure dialectale du daco-roumain »³³, N. Saramandu et P. Lăzărescu concluent, fondés sur les témoignages recueillis au cours de leurs enquêtes pour constituer l'archive du Nouveau Atlas linguistique roumain par régions, que sous le rapport lexical la Dobroudja se range aussi bien dans des aires communes avec la Valachie ou la Moldavie, que dans des aires générales. C'est, du reste, ce que nous venons de démontrer, ci-dessus.

La chose est naturelle, puisque la Dobroudja, bien que sous domination étrangère pendant un certain laps de temps, est restée toujours étroitement liée au Pays et à la langue roumaine, que les locuteurs roumaines ont employée sans cesse.

Sans contredire en rien ces résultats, le matériel lexical réuni par les enquêtes H permet l'affirmation que la Dobroudja usait aussi de termes qui lui étaient *spécifiques* ou qui ont rayonné de cette zone vers la Valachie ou la Moldavie.

³⁰ N. Mironescu, *Cu privire la istoricul viticulturii tradiționale românești* (À propos de l'histoire de la viticulture traditionnelle roumaine), « Apulum » VII, 1969, p. 102—115; N. Mironescu et Paul Petrescu, *Cu privire la inventarul viticol tradițional* (À propos de l'inventaire viticole traditionnel), « Cibinium », 1966, p. 245—257.

³¹ Cornelia Belcin, *Ocupațiile daco-geților în lumina literaturii antice* (Les activités des Daco-Gètes à la lumière de la littérature antique), « Revista de etnografie și folklor » XI, 1969, n° 1, p. 103—110.

³² I. Nuță, *Terment pentru soluri de struguri în Moldova* (Termes pour les sortiments de raisins en Moldavie), « Anuar de lingvistică și istorie literară », Iași, 1973, p. 35—61.

³³ Exposé à la session internationale « Les Roumains et la Mer », septembre 1975, Neptun (sur la mer Noire).

Du fait de la domination ottomane sur des siècles durant, la langue roumaine parlée en Dobroudja s'est colorée à la longue de termes d'origine turque. Ces éléments appartiennent aux divers domaines sémantiques et ne sont employés qu'en Dobroudja, à moins qu'ils n'aient essaimé de cette zone vers les régions avoisinantes.

Les éléments turcs relevés en Dobroudja sont de différentes catégories, à savoir :

Noms des superficies arables : *mœrea* (< tc. *mera*) « endroit, superficie de terrain qui est cultivée » synonyme de *şarină*, en usage dans le nord de la province (H XIV 358, 377). De là, le mot a été véhiculé dans l'est de la Valachie, avec le sens de « terrain arable limité appartenant à un village » (DLR) ; *nadaz* (< tc. *nadas*) « champ de labour après la moisson et préparé en vue des semailles ; champ laissé en friche pendant 2—3 ans » (DLR), attesté seulement en Dobroudja par les réponses à l'enquête H et celles de l'ALR³⁴. Dans la même zone on use aussi des synonymes de date antérieure de la langue roumaine : *eurătură*, *pirloagă*, *tarla*, *tolocă*, *şelină* ; *bent* « vallon où il y a quelquefois de l'eau » H II 251 (< tc. *bend* « digue, réservoir d'eau »), le DA se sert de son côté de ce même témoignage.

Noms donnés aux différentes espèces de blé : *carabaşay* (< tc. *karabaşak*) « blé résistant à la sécheresse » (H XIV 444, DA) ; *cizilcea* « blé d'automne » (H II 289 et 298, DA, qui en prend note le traitant d'élément turc de Dobroudja, probablement du tc. *kyzyļa* « rougeâtre », nom donné à cette espèce en raison de sa teinte rousse) ; *ghluzlue* « blé d'automne » (H XIV 340, 352, 359), « *ghluzluc* au lieu de *ghlucă* » (H XIV 396) — nous supposons qu'il s'agit d'un emprunt du turc *güz* « automne » (DA s.v. *ghisluc* avec le même sens et la même aire d'usage, sans l'indication de son étymologie) ; *earaeale* « blé d'automne » H II 281 — il semble qu'il s'agisse encore d'un mot emprunté du turc, mais il ne figure dans aucun dictionnaire de la langue roumaine.

Noms des plantes et des arbres : *atingie*, *atingea*, *atingle*, *aptangle*, *altanie* < tc. *altynçik* « capucine », d'après le DA attesté en Dobroudja et en Moldavie méridionale ; *eaun* « melon » (H XIV 444) < tc. *kaun* DA ; *cealort* « ficaire, éclairctte » « *ficarla ranunculoides* » (H II 298) — DA, mot turc, probablement composé de *çayir* « pré » et de *ot* « herbe » ; *meşea* < tc. *meşe* « chêne » (H XIV 373, 463) de petite taille (H XIV 444), nom donné à plusieurs variétés de chêne (ALR I {1948}, 677) « qui ne pousse qu'en Dobroudja (DLR) et *meşolie* < tc. *meselic* « petit bois de chêne » (H IX 475, Scriban, Dicț.).

Noms d'oiseaux : *eartal* « aigle » et *eartală* « pigeon de roche » < tc. *kartal* « aigle » (le DA estime qu'il s'agit d'un mot turc de Dobroudja, mettant sous le signe d'interrogation l'interprétation du mot *cartală* par « pigeon de roche », bien qu'attestée chez H II 289, ainsi que chez l'*Anonimus Caransebesiensis* : *kértalē*) ; *dalgie* « un oiseau au plumage noir qui se nourrit de poisson » < tc. *dalgheç* « plongeon », DA attesté seulement en Dobroudja.

Noms de bêtes : *ehrlinçlu* « poulain de deux ans » (H XIV 349 — le DA utilise seulement cette attestation, à partir de laquelle le terme pourrait passer pour un dérivé en *-giu* du turc *kerenmak* « se mouvoir coquettement ») ; nom de bête suggérant la couleur de son pelage : *eil* « cheval blanc, isabelle, gris » (H II 281, 319) < tc. *çil* « gris » d'après le DA, qui, fondé toujours sur un témoignage de Dobroudja (H XIV 359), le considère un mot turc de Bucovine (sic !) ; noms de chevaux suggérant quelques autres traits caractéristiques : *ealpażan* « cheval mou » (H XIV 359) < tc. *kalpażan* (le DA en dégage le sens fondé uniquement sur ce témoignage).

Noms d'outillage de labour : quelques unes des parties composantes de la charrue sont désignées par les mots suivants : *ealy* « courroie, lasso » < tc. *kayş* « courroie » (le DA s.v. *caiuş* accorde une place à part au témoignage originaire de Dobroudja) ; *dirmac*, *dirmie* « buttoir » (le DA s.v. *dirmac* renvoie pour l'étymologie chez le mot bulgare *dărma* « râteau », mais considère le terme d'origine turco-bulgare en Dobroudja) ; *iatae* (de *cărat pale*) « instrument agricole » (H XIV 398), « outil de labour » (H II 271, 282) employée au transport de la paille < tc. *yatak* « lit » (le DA prend pour point de départ uniquement ces témoignages).

Noms de parties composantes du chariot : *angiş*, *angişlă* « sorte de ridelle », probablement du turc *anguş* « grand chariot pour le transport de la paille » (DA).

Noms de vêtements. Un terme particulièrement intéressant de l'aire lexicale de la Dobroudja est celui de *părpăli* « sorte de pantalon large cambré sur les jambes », attesté sous les formes *părpăli* (H VII 121, 373), *părpăli* (H II 282), *pirpăli* (H VII 486), *pirpiți* (H II 245, 255, 319 ; VII 86, 360 ; XIV 351, 378, 417, 453). Le mot ne figure pas dans les dictionnaires de la langue roumaine. Mais, sous la forme *părpode*, pluriel *părpodz*, le mot est connu par les Aroumains, avec le sens de « bas » (Papahagi, Dicț.³⁵ le fait dériver du néogrec *peripodion*, *propodia*).

³⁴ *Atlasul lingvistic român* (L'Atlas linguistique roumain), nouvelle série, t. I, București 1956 carte 119, point enquête 682 et *Micul atlas lingvistic român* (Le petit Atlas linguistique roumain), série nouvelle, București, 1956, t. I, carte 20, point enquête 987.

³⁵ T. Papahagi, *Dicționarul dialectului a român general și etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, II^e éd., București, 1974, p. 961.

Pour notre part, nous supposons que le terme est entré dans la langue roumaine par la filière turque < tc. *pärput* « turkische weisse Hosen »³⁶.

Les termes de cette espèce montrent qu'à part la population roumaine, la Dobroudja était également habitée par des éléments turcs et tatars, installés ultérieurement dans cette contrée. Cependant, la plupart des termes employés par le parler de Dobroudja, toujours accompagnés de synonymes fournis par des termes antiques et communs à des aires plus vastes, se sont maintenus dans la zone sud-est de l'aire daco-roumaine. Pour autant que nous le sachions, L. Şăineanu fut le seul à mentionner la présence dans la langue roumaine de mots ou expressions empruntés tels quels du turc et présentant un caractère local. Ces « turcismes locaux », comme il les appelle, sont spécifiques aux zones de cohabitation de la population roumaine avec des éléments turcs³⁷. Nous leurs consacrerons un étude special.

Il y a enfin une catégorie de mots à l'étymologie non précisée, que tous les dictionnaires de la langue roumaine présentent comme attestés seulement en Dobroudja (dans la plupart des cas, leur témoignage repose sur les réponses à l'enquête H, sans autre confirmation supplémentaire). Notons en ce sens, à titre d'exemple, les mots : *belece* « outil de forge, sans définition plus précise » (DA); *bozgun* « guerre, bataille » (DA); *ătrună* « gourde » (H XIV 349, 444, DA); *ceatal* et *mlschidar* « parties composantes du moulin sans définition plus précise » (DA et DLR); *gilanghel* « pièces de bois qui supportent le timon » (DA); *goghe* « terme pour s'adresser à un parent âgé » (DA); *păluşcă 1* « petit chien d'appartement, petite chienne » et *2* « nom d'une étoile; sans autre définition plus précise » (DLR). La réponse H II 281 donne aussi le masculin *paţol* expliqué *ăar* « chien d'une rasse de petite taille » (ne figure pas dans le DLR); *păsoncă* « tourhesol » (DLR), etc. Certains termes formés sur le terrain de la langue roumaine sont attestés seulement dans cette zone : *culmare* « serviette ornée de broderies paysannes » (DA); *dluţar* « râteau pour les mauvaises herbes » (H II 389).

Les témoignages de l'enquête H fournissent un grand nombre de termes inédits n'étant figurant pas jusqu'à présent dans les dictionnaires de la langue roumaine. En voici quelques uns : *asman* « tronc d'arbre » (H XIV 358); *baela* « nom de la fève » (H XIV 340); *chelemeni* « terre labourée une fois et puis laissée longtemps en friche » (H XIV 398); *ghermar* « nom donné à un outil du berger, sans une définition plus précise » — il figure dans la série « trocart, long bâton de berger avec un crochet au bout, *ghermar*, seau; coupe » (H XIV 436); *mosoc* « nom d'un chien à longs poils et assez silencieux » (H XIV 338); *suzen* « chasse et poursuite des bêtes sauvages » (H XIV 340); *şaplău* « vin laissé quelque temps dans son marc » (H II 281); *tandăr* « terrasse en terre battue des maisons paysannes » (H XIV 359); *taplu* (figure généralement au pluriel, sous les formes *tapiuri* et *tapuuri*) « acte de propriété du terrain » (H XIV 390, 389); *trepizl* « vers du fromage » (H XIV 350); *ţlţel* « boisson aigre faite du petit-lait de l'ourda » (H II 262).

Nous estimons que l'existence d'un noyau lexical de termes spécifiques au parler de Dobroudja en usage vers le milieu du XIX^e siècle peut servir d'argument en faveur de la permanence sur les lieux des locuteurs roumains. Il se peut que les données des enquêtes de Hasdeu et de Densuşianu indiquent une indépendance plus grande de ce parler d'il y a un siècle que celle attestée par l'enquête du NALR.

Au cours des dernières dizaines d'années, l'étude de ces problèmes a pris un véritable essor, grâce à l'intérêt qu'ils ont suscité chez un nombre croissant de spécialistes. Des données éloquentes ont été mises en lumière par les enquêtes de l'Atlas linguistique roumain et du Nouveau Atlas linguistique roumain par régions, complétées par les enquêtes monographiques d'ethnographie et d'art populaire. Si de nos jours l'ethnographie linguistique use pour l'étude des réalités objectives d'autres sources encore que les enquêtes directes ou par correspondance, il n'en reste pas moins que les premières recherches examinées ci-dessus représentent, quant au XIX^e siècle, les témoignages authentiques « des hommes de la terre roumaine » en personne, selon l'expression de Nicolas Iorga en parlant des autochtones.

Certainement, les résultats des enquêtes par correspondance, notamment ceux de l'enquête de Hasdeu, sont de toute première importance pour ce qui est de l'étude de la langue et de l'ethnographie roumaine, néanmoins, il convient de ne point négliger non plus sa valeur pour l'historiographie roumaine. Ces enquêtes apportent, en effet, des données objectives, d'ordre linguistique et ethnographique, en faveur de l'indéniable permanence de la population roumaine en Dobroudja.

³⁶ « Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache », IX, Leipzig, p. 228.

³⁷ L. Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbii şi culturii române*, (L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine), Bucureşti, 1900, t. II, II^e partie, p. 395—398.

LE COLLOQUE INTERNATIONAL D'HISTOIRE MARITIME ET D'HISTOIRE DES VILLES

(Varna, 7—10 mai 1977)

Les 7—10 mai 1977 ont eu lieu à Varna, en Bulgarie, les travaux de deux organismes internationaux affiliés au Comité international des sciences historiques (CISH), à savoir : la Commission internationale d'histoire maritime et la Commission internationale d'histoire des villes.

Pour ce qui est de la première des deux commissions, les thèmes abordés ont porté sur : Les villes portuaires et l'État ; les considérations des villes portuaires ; la continuité de la vie portuaire de l'Antiquité jusqu'à nos jours, alors que la Commission d'histoire des villes s'était proposé le débat du thème général « Le pouvoir central et les villes ». Comme ces thèmes sont tangentiels, les deux commissions ont travaillé en commun, ce qui a permis l'approfondissement des résultats obtenus et des méthodes appliquées par chacune d'elle. Par les soins de l'Académie Bulgare des Sciences, représentée par le professeur Nikolaj Todorov, ces travaux ont bénéficié de conditions optimales, étant hébergés à la Maison Internationale des Hommes de Science de Varna, qui fonctionne sous le nom de « Frédéric Joliot-Curie ». Les participants ont également visité plusieurs objectifs d'intérêt historique et touristique.

Ont participé à ces travaux les historiens des pays suivants : République Démocratique Allemande, République Fédérale d'Allemagne, Autriche, Belgique, Bulgarie, Danemark, États Unis d'Amérique, France, Hongrie, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Roumanie, Royaume Uni, Suède, Tchécoslovaquie, Turquie, Union Soviétique, Yougoslavie. La République Socialiste de Roumanie y fut représentée par le professeur Mihai Berza, membre correspondant de l'Académie Roumaine et directeur de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest et Radu Manolescu, maître de conférences à la Faculté d'histoire de l'Université de Bucarest.

À la séance plénière du colloque du 7 mai, tenue en présence des deux commissions, les historiens bulgares ont présenté une suite de contributions relatives à l'histoire de la ville de Varna, la ville hôte des travaux. Voici les titres de ces contributions : *Odessos — ville antique du littoral thrace du Pont-Euxin* (M. Lazarov), *Warna im Mittelalter* (Al. Kuzev), *Warna als Handelshafenzentrum der bulgarischen Schwarzmeerküste in den letzten Jahrzehnten vor der Befreiung (1840—1878)* (St. Tsonev), *Construction du port moderne à Varna et son rôle dans la vie de la ville (1896—1918)* (Vl. Pavlov), *Entwicklung des Warna-Hafens (1944—1974)* (B. Rossetova), *Le développement de Varna comme station balnéaire* (M. Penkova).

Le deuxième jour du colloque (8 mai) a été également consacré à une séance plénière, commune aux deux commissions, ayant à débattre le thème concernant *Le pouvoir central et les villes*, avec les contributions suivantes : *La ville russe aux XV^e—XVI^e siècles (Les tendances économiques et la politique)* (N. E. Nosov, URSS), *La ville balkanique dans l'Empire ottoman* (N. Todorov, Bulgarie), *Le pouvoir central et les villes des pays roumains aux XV^e — XVIII^e siècles* (S. Goldenberg, Roumanie). La vie portuaire a constitué l'objet de toute une série d'exposés, à savoir : *La fonction portuaire d'une capitale, Istanbul* (R. Mantran, France), *Sarai port de la Volga* (M. Malowist, Pologne), *Recherches sur l'organisation et le régime de la vie économique des ports balkaniques (XV^e — XVI^e siècles)* (B. Cvetkova), *Les villes portuaires de Valachie et de Moldavie aux XV^e — XVI^e siècles* (R. Manolescu, Roumanie), *La mer Noire et son littoral (XVIII^e—XIX^e siècles)* (V. Paskaleva, Bulgarie), *Seewirtschaftliche Politik des Wiener Hofes an der Ostadriatischen Küste (1700—1748)* (I. Erecg, Yougoslavie), *Villes portuaires coloniales au bas Moyen Age et à l'époque moderne, de la mer Noire à l'Atlantique et l'Océan Indien* (Ch. Verlinden, Belgique), *Les ports albanais aux XIII^e — XV^e siècles* (H. Ducellier, France), *Les villes portuaires du bas Danube au XIV^e siècle* (M. Balard, France), *Le rôle de Varna et le commerce avec les Républiques maritimes d'Italie dans la deuxième moitié du XVI^e siècle* (I. Spissarevska),

La forteresse maritime de Trébizonde à la fin du XV^e siècle (Chr. Villain-Gandoszi, France), *Le rôle de la région de la mer Baltique et de la région des Balkans dans le trafic de l'Italie à la fin du Moyen Age* (V. I. Rutenburg, URSS), *Spanish Convoys on the Caribbean route, changes of Terminal from Puerto Bello to Puerto Caballos (1536—1610)* (U. Lamb, USA), *The Black Sea route in the 13th—15th centuries* (E. Todorova, Bulgarie), *Die Portolanos und die Druckkarten von 15. bis zum 19. Jahrhundert des Schwarzen Meeres und seiner Westküste* (M. B. Besevliev, Bulgarie).

Bien que la thématique des travaux ait embrassé une aire géographique très vaste, depuis l'Océan Indien à la mer des Caraïbes, la majeure partie des contributions présentées se sont axées sur les problèmes de la mer Noire et du Sud-Est de l'Europe, avec de fréquentes références dans ce contexte au littoral pontique roumain et au Bas-Danube. D'un intérêt tout particulier s'est avéré l'exposé de Michel Balard, qui, fondé sur certains documents inédits émanant du notaire génois Antonio di Ponzó au courant des mois août-octobre 1360, a fourni de nouvelles données sur la vie portuaire à Chilia. Ces documents témoignent de la présence des Roumains dans la ville en question, présence attestée par la mention de la langue roumaine. Au cours des débats le professeur M. Berza traite, dans une ample intervention, de la continuité et des traits spécifiques propres à la vie portuaire du littoral pontique roumain depuis l'époque hellénique jusqu'à celle de la domination ottomane.

Le 10 mai, les travaux ont continué dans le cadre de la Commission d'histoire maritime, avec les communications : *The concept of Thalassocracy* (C. Reynolds, USA), *Port Cities in British case* (Bird, Royaume Uni), *Stadttyp und Stadtindividualität als Voraussetzung havenstädterischer Föderation (am Beispiel der spätmittelalterlichen — frühneuzeitlichen Ostseestadt)* (K. Friedland, République Fédérale d'Allemagne), *La ligue hanséatique, ses limites occidentales, les cas de Cologne, d'Emden et de Stade* (H. Kellenbenz, République Fédérale d'Allemagne), *Les villes portuaires de l'Asie du Sud-Est* (D. Lombard, France), *L'importance de Sinope et de Varna aux XVIII^e—XIX^e siècles du point de vue des aÿans et des familles autochtones* (Yücel Özkaya, Turquie).

Pendant les travaux, des excursions ont été organisées afin de faire visiter par les participants divers monuments historiques et points touristiques de Varna (les 7, 9 et 10 mai), ainsi qu'une excursion documentaire à Nesebâr (9 mai). Les participants ont pu visiter de cette manière le Musée de la Marine, les thermes romains des II^e—V^e siècles, le Musée d'Ethnographie, le Monument et le Musée de la bataille de Varna, le Musée d'histoire et le port de Varna. Le Monument et le Musée de la bataille de Varna ont été édifîés en l'honneur des Roumains, Polonais, Hongrois, Bosniaques, Croates, Tchèques, Slovaques et Bulgares qui ont affronté les Turcs lors de la bataille du 10 novembre 1444 ; c'est un hommage à la lutte commune des peuples du Sud-Est et du centre de l'Europe contre l'envahisseur ottoman. L'épigraphe du monument relève la part prise par les Roumains à cette bataille et le génie militaire de Jean Hunyadi. Plusieurs pièces du musée attestent la participation des Roumains à la bataille de Varna, témoignant également de la lutte antiottomane menée par les pays roumains au XV^e siècle. Toute une salle du musée est entièrement dédiée à la mémoire de Jean Hunyadi.

Par sa thématique variée, mais axée surtout sur l'histoire maritime et urbaine du Sud-Est de l'Europe, le colloque d'histoire maritime et de l'histoire des villes confirme l'intérêt croissant pour cette sorte d'études. Il a offert, en outre, aux historiens roumains la possibilité de communiquer le fruit de leurs propres recherches tout en prenant connaissance des résultats obtenus par leurs collègues de l'étranger. Comme certains de ces résultats concernent de fort près l'histoire de la Roumanie, des perspectives nouvelles s'ouvrent ainsi pour notre historiographie.

Radu Manolăscu

THE ROMANIAN-AMERICAN HISTORICAL CONFERENCE OF MADISON WISCONSIN (U.S.A.)

From the initiative of Prof. Kemal Karpat of the University of Wisconsin, a Conference was held in Madison, Wisconsin, October 7—9, 1977 to commemorate the Centennial of Romania's state independence. It brought together a team of Romanian and American historians who focused their discussion on *Independence and Modernization in Romanian History*.

The general framework of the problem, as well as the features characteristic of Romania's history in the last century — when the struggle for national unity reached its apex and great efforts were made to modernize the socio-economic and institutional structures of the state on the way of capitalist development — made the object of a first group of papers.

Thus, Prof. Dr. Ștefan Ștefănescu emphasized the specific features of the permanent struggle of the Romanian people all along the centuries for independence from under foreign oppression, for building a unitary and independent state and securing a place among the modern nations of the 19th century. To this end, the Romanians had to essentially change their society and liberalize their political regime, initiate an agrarian reform and create an industry of their own.

Prof. Stephen Fischer-Galați, from the University of Colorado (Boulder), pointed to the echo of Romania's struggle for independence and modernization among the Balkan peoples. He also suggested that Romania became a vivid example for her neighbours in South-Eastern Europe and analyzed the resonance and impact of this fact on international public opinion. The positive role played by the attainment of Romania's independence and by the modernization of her structures in the development of her national culture was underlined by Dr. Alexandru Duțu, who emphasized the influence of this event on the evolution of Romanian civilization. He reported some data on the strong relationship between revolution, independence and modernization in 19th-century Europe.

Another series of papers dealt with the political and diplomatic actions taken by Romania from 1859 to the end of the century, in order to fulfill her political union and become a sovereign state. Thus, Prof. Barbara Jelavich, from Indiana University (Bloomington) analyzed the Romanian initiatives in the international arena, while Prof. Garrison Walters, from Ohio State University (Columbus), described the impact of these relations on the Romanian concepts of modernization and national independence in the second half of the 19th century. Both authors appreciated the great political ability with which Romania defended her national interests during the sometimes critical contests with the Great European Powers of that time.

Noteworthy are also the papers given by Dr. Paul Cernovodeanu and Ion Stanciu, both from the "N. Iorga" Institute of History in Bucharest. They highlighted the decisive rôle played by the brave Romanian soldiers in the War of Independence, 1877—1878, as well as the subtle Romanian diplomacy which succeeded in eventually obtaining international recognition of Romania's independence. Both authors presented a lot of evidence provided by American publicists, journalists, war correspondents and even by American officials which, in the end, contributed to a better knowledge of the Romanian situation in the great Republic overseas.

The subject of Romanian-American cultural relations was discussed by Paul Simionescu, senior researcher at the Institute of Ethnology and Dialectology in Bucharest. He pointed to the echoes of American culture in Romania in the second half of the 19th century, chiefly through Romanian translations from the American literature published in newspapers, pamphlets or books.

Prof. Gerald J. Bobango, from Pennsylvania State University, emphasized the importance of Prince Alexandru Ioan Cuza's administration in laying the foundation of modern Romania, which rose the country's international prestige.

Dr. Charles Dietm n from the University of Washington (Seattle), discussed some improvements recorded by Romania's agriculture and industry following the country's independence. Prof. Ladis K. D. Kristoff from Portland State University emphasized the essential changes which took place in the social and economic structure of the country, as well as the involvement of Romania's cohabiting nationalities in political life after completion of her union in 1918.

Dr. Paul Shapiro from the United States Information Agency, devoted his paper to the political and economic development of Romania in the interwar period. He showed that after 1930, the bourgeois political parties succeeded to overcome their regional primitivism, a fact that fully attested that "Great Romania" had reached a homogeneous political structure.

In his highly interesting paper, Prof. Bela A. Vago, from Haifa University (Israel), visiting professor at Wisconsin University, evidenced, on the basis of some unpublished records from the Filderman Archives (Israel), that the policy promoted by Ion Antonescu in the Jewish question (from 1940 to 1944) was somehow different from Hitler's. This is particularly obvious when comparing the tolerant attitude toward the Jewish minority in Romania to that of the Szalassy regime in Hungary who transported, an enormous number of people to German extermination camps.

The last papers of the Conference expounded on the structural changes that have taken place in Romania, from August 23th, 1944, to the present day. Dr. Marie Neag, from Youngstown University, underlined the great progress scored by Socialist Romania in the area of education

and the deep democratic conception of the Romanian educational system. Prof. Walter M. Bacon Jr., from the University of Nebraska at Omaha, discussed the policy of independence promoted by the Romanian Communist Party as concretized also in the military training of the popular masses and the defence of Romania's national sovereignty — "the cause and achievement of the entire nation". Prof. Ellen Fischer, from Skidmore College, highlighted the fact that the present cadre structure of the Romanian Communist Party faithfully reflects the great changes which have recently taken place in Romanian society, as well as the directly proportional connection between the Romanian people and the coinhabiting nationalities. Prof. Paul Michelson from Huntington College pointed out the major topics of Romanian historiography in the interwar period.

Other distinguished historians contributed to the success of this Conference by taking the floor or in the capacity of moderators: Kemal Karpat, Michael Petrovich, Melvin Croan, Peter Smith and Stanley Payne; among the participants were some from other universities e.g., Professors Richard V. Burks, Wayne State University (Detroit); Glenn Torrey, the Emporia College of Kansas; Richard Clogg, the King's College, London etc. The proceedings were attended also by Gheorghe Ioniță, Romanian Embassy Counsellor in Washington, Emilia Gheorghe, head of the Romanian Library in New York, Liviu Maior from "Babeş-Bolyai" University of Cluj-Napoca (Romania) and Eugenia Popeseu-Județ (Romania) visiting professors at the universities of Detroit and Duquesne, respectively. The papers will be issued by the University of Wisconsin.

The participants had also the opportunity to visit an exhibition of the latest Romanian history books mounted in the Conference Hall and organized by Al. Rolick, chief librarian of the University of Wisconsin jointly with the Romanian Library in New York.

The Madison Conference devoted to the Centennial anniversary of Romania's independence was a success as pointed out also by the American organizer in the closing speech and by Prof. Ștefan Ștefănescu, who in his closing address underlined once again the strong relationship between modernization and independence in modern and contemporary history.

Paul Cernovodeanu

«LES BALKANS, ZONE DE PAIX ET D'AMITIÉ»

En automne 1977, a été ouverte à Bucarest, au Musée d'art de la République, une grande exposition de peintures, dessins et gravures contemporaines provenant des pays balkaniques. Résultat d'une initiative roumaine, très importante sur le plan politique ainsi qu'au point de vue culturel, cette exposition inaugurerait en Roumanie un système de présentation de plus en plus actuel: il s'agit de l'exposition d'art comparé, comme dialogue entre des expériences humaines rapportées à l'expression artistique.

Chacun des pays participants — la Bulgarie, la Grèce, la Yougoslavie, la Roumanie, la Turquie — ont essayé de souligner le plus clairement possible les tendances caractéristiques pour la confrontation des artistes avec les réalités d'aujourd'hui, vécues dans l'univers de l'art et dans l'esprit des traditions nationales. La sensibilité de l'homme de nos jours envers la nature, les nouvelles formes de l'art du portrait; l'écho, dans l'art, de la vie des objets reliés au train-train quotidien de notre civilisation, offraient un vaste champ d'investigations comparatives. C'est ainsi que le goût pour le paysage, surtout dans cette région de l'Europe, où une très ancienne culture rurale a fait naître des valeurs qui aujourd'hui seulement sont découvertes dans toute la profondeur de leurs significations, pouvait être identifié parmi des œuvres très différentes l'une de l'autre, par leur facture spirituelle et par leur langage. Le bulgare N. Petev (né 1916) évoquait une « Tombée de la nuit » à l'aide d'une matière picturale épaisse, solide, qui semblait vouloir symboliser la confiance dans la matière de l'Univers; tandis que l'artiste grec G. Grammatopoulos (né 1916) esquissait des vues de la mer d'Égée avec des gestes légers, élégamment équilibrés. Les artistes yougoslaves avouaient leur préférence pour le paysage symbolique, d'émotion intense et de couleurs fortes: un exemple éloquent était offert par « Notre espace vert » de F. Novintz (né 1938). Les Roumains, dont les peintures de paysage sont depuis longtemps définies comme un chapitre essentiel de leur histoire artistique, apportaient de nombreuses propositions qui couvraient un registre partant du post-impressionnisme de A. Ciupe (né 1900) au lyrisme concentré de B. Covaliu (né 1924), à la poétique picturale de H. Bernca (né 1938), aux trajets qui mènent du réel au fantastique dans la peinture de S. Câlția (né 1942)

étude de Paula Ribariu (née 1938). Dans l'art ture, le paysage pittoresque souvent pratiqué à l'époque de l'entre-deux-guerres, est remplacé aujourd'hui par le paysage dépourvu de nostalgies, un paysage de transcriptions lucides, parfois chargées d'un sous-texte de réflexions, ainsi que le prouvait le tryptique de A. Gurman (1938—1976), consacré à un dialogue entre la ville et le village. La domination du figuratif dans tous les compartiments de l'exposition — exception faite pour le compartiment ture — où les traditions de la calligraphie et de l'ornementalisme survivaient de différentes façons, stimulait l'effort de déchiffrer les caractères propres à chacune des écoles de peinture représentées, ainsi que leurs manières de comprendre et d'accepter les données de la vie contemporaine. C'était particulièrement le portrait, soit dans le sens habituel, soit comme « personnage » dans une composition qui répandait des suggestions, des associations d'idées, parfois des appréhensions, d'autrefois des appels catégoriques — le tout rapporté au destin de l'homme dans la vie contemporaine. D'une façon sobre, et avec une inclination vers la monumentalité des formes, fréquente dans la peinture bulgare, S. Rusev (né 1933) accentuait les valeurs immuables de la dignité humaine, dans ses deux portraits remarquablement bien peints, avec des moyens qui voulaient rendre, par la peinture à l'huile, les effets des anciennes fresques à portraits. Leviev (né 1935) consacrait à son père une image fortement marquée par le néoréalisme italien. Les Grecs faisaient du portrait un leitmotiv de leurs gravures, présentées surtout par des gravures sur bois, particulièrement aptes aux références à la tradition des imprimés anciens. C'est dans ce sens que s'affirmaient « Les fillettes à colombes » et « l'Épithaphe pour un garçon de 15 ans » de T. Alevigos (né 1914). Dans le domaine de la peinture, plusieurs compositions attiraient l'attention, ainsi la « Famille de bon ton », peinte en rouge violent, avec des couleurs d'acryle éclatantes par D. Mytaras (né 1934) et « Le 25 Mars », signée par S. Vassiliou (né 1902), ouvrage solennel comme intention, consacré à la fête nationale grecque, mais interprété par des moyens discrets, subtils. Voilà une dizaine d'années que s'affirment, dans l'art yougoslave, de nouvelles formes du réalisme contemporain : du photo-réalisme au lyrisme subjectif, du réalisme expressionniste au réalisme peuplé d'éléments phantastiques. C'est dans ce cadre à larges ouvertures que se déroule la création de M. Blauusa (né 1943). Bien que décidément « photographiques », par la reproduction précise et l'indifférence de la couleur, également moulée à l'image de ses modèles réels, des ouvrages ainsi que « Le groupe » ou « Personnage regardant un tableau abstrait » laissent découvrir un choix de l'artiste, un jugement sur le comportement humain. « La pluie » de Y. Fatur (née 1949), faisant partie de la même direction esthétique, s'approche pourtant du mouvement néo-lyrique, désireux de mettre en valeur l'émotion simple, qui n'est pas gênée par sa propre candeur. Bien connu et beaucoup pratiqué en Yougoslavie avant la seconde guerre, l'expressionnisme continue son développement, marqué de puissants éléments symboliques. C'est le cas du « Concert pour perroquet » de R. Yanici-Yobo (né 1911), une réintégration de l'ancien motif du clown, déplacé de son contexte symbolique traditionnel, dominé par l'idée de la solitude et de la force du réel, vers un univers d'ironie bienveillante. Le portrait roumain, porteur d'une riche tradition dans l'art qui s'étend de la fin du XVIII^e siècle à la première moitié du XX^e, était brillamment représenté dans l'exposition par les peintures de C. Baba (né 1906), images gravement poétiques ; mais aussi par T. Brădeanu (né 1927), dont le portrait « Une Roumaine » prouve un sens inné pour les significations d'un geste, d'un mouvement. Le costume acquiert dans les portraits de Brădeanu les caractères d'un second corps humain, puissant et homogène, monumental et noble, comme si un trésor de valeurs morales lui avait été transféré. Parmi les jeunes, Z. Dumitrescu (né 1916) proposait un montage autour des visages qui l'entourent dans sa vie quotidienne, tandis que S. Ilfoveanu (né 1916) offrait un « Musicien à la trompette » d'une certaine façon apparenté au motif du clown et de l'arlequin qu'on pouvait retrouver chez M. Cilievici (né 1930) dans son « Acteur à la guitare ».

Si l'art ture traditionnel avait laissé de côté le portrait, ainsi que d'autres représentations de la figure humaine, celles-ci apparaissent aujourd'hui, avec des formes très stylisées, chaque fois dans le sens de la conception esthétique à laquelle le peintre avait adhéré : par exemple à la pop-art, qui semble garder un grand nombre d'adhésions en Turquie. Ainsi plusieurs ouvrages qui évoquaient d'une façon indirecte l'humanité d'aujourd'hui : parmi ces ouvrages se trouvaient « La musique électronique » et le « Forte-piano » de Taner Güngör (né 1911), peintures tachistes, mais pourtant ascétisées dans l'esprit de l'écriture musulmane.

La nature morte, concentrée sur l'éternelle poésie des objets usuels, était présente comme un petit mais brillant chapitre de la peinture roumaine, avec deux tableaux de Al. Ciucureanu (né 1903) et un « Intérieur avec une table orange » de Ion Pacea (né 1924). L'art ture offrait

à son tour un hommage — de nature différente — à l'objet. Il s'agissait de l'évocation, dans une atmosphère de netteté technique, d'objets-outils, d'objets-machines. Le représentant principal de ces recherches était Z. Hanlmyan (né 1948).

L'arrangement intelligent et avisé de l'exposition favorisait un rapide jugement d'ensemble tout autant qu'une analyse minutieuse. L'on pouvait d'un coup saisir la poésie âpre de l'art bulgare, dont la plupart des œuvres étaient consacrées à son récent passé de luttes et d'efforts ; le rythme des alternances bien équilibrées entre les allusions à un passé lointain et l'inventaire des aspirations, des espoirs ou inquiétudes du présent dans l'art grec ; l'explosion de tempérament et d'expressivité dans l'art yougoslave, la luminosité, le lyrisme cordial et discret des pages de la peinture roumaine, les efforts vers la modernité de l'art turc.

C'est ainsi que l'exposition, à la fois source de méditation scientifique et de délectation esthétique, se déroulait comme un voyage au cours duquel le visiteur réussissait à mieux comprendre le souvenir des anciennes expériences communes propres à ces territoires, le rôle des aspirations actuelles, capables — malgré tout ce qui les sépare — de s'entendre et de s'harmoniser, dans une atmosphère de collaboration pacifique, favorable au progrès de l'humanité, souvent héroïque, de la zone des Balkans.

Amelia Pavel

Rumanian Studies. An international annual of the humanities and social sciences. Volume III, 1973—1975. Editor: Keith Hitchins — University of Illinois. Leiden, E.J. Brill, 1976. 221 p.

The latest number of the annual *Rumanian Studies* comprises 11 studies by American and Romanian contributors, grouped into four sections: history, archaeology, ethnography and socio-linguistics.

The first series of articles deal with some of the important moments in the history of the Romanian people (since the Foundation of the feudal states to World War I), e.g., certain aspects of agrarian history and history of trade, the Romanians' emigration to the United States of America, and the knowledge about England under the late Stuarts in Transylvania.

A remarkable study, at the beginning of the yearbook, is the one written by Prof. Paul W. Schroeder, from Urbana-Champaign (Illinois) University, entitled *Rumania and the Great Powers before 1914* (pp. 3—19). The avowed object of this study is the analysis of the reaction of the great European powers against the change of Romania's foreign policy before the outbreak of World War One. The change occurred during the Balkan wars, when Romania passed to an active foreign policy which meant "after many vicissitudes, her achievement of national unification" (p. 3). On the basis of rich documents, the writer points out that Romania's intervention in the Balkan conflict was an actual disaster for the Austrian diplomacy, which did not expect Romania to support Serbia. As a result, "Austria really began to take Rumania seriously as a problem" (p. 6). With regard to the new alignment in foreign policy, of the Bucharest government, Prof. Schroeder pays particular attention to the fact that "... Rumania's change, in policy and alignment was even more significant than is often recognized, and must be considered (in a certain sense) as an important cause of World War One" (p. 3).

Prof. Schroeder also emphasized another element that made the Dual Monarchy's position even more precarious in that part of Europe. It is "the Rumanian problem in Hungary", which "was one of the most intractable, if not the most explosive, of the Monarchy's nationalities problems, and it was growing steadily worse. Rumanian nationalism in Transylvania had long worried Austria, and any sign of active support from within Rumania for the movement always made her very anxious" (p. 4). In that state of things, Vienna made considerable efforts to prevent the weakening of the relations with Rumania and consolidate the alliance treaty signed by the Romanian government and the Central Powers. The author of the study shows that the Vienna government had tried to achieve that objective in three ways: firstly, by naming Czernin as minister of the Dual Monarchy in Bucharest, with the task of making clear and re-asserting the Romanian-Austrian alliance by publishing the secret treaty of 1883; secondly, by making count Tisza, — the Hungarian prime-minister — start talks with the representatives of the Transylvanian Romanians, in order to put an end to the tension in that region; thirdly, by a diplomatic action meant to convince Berlin that the Austrian-German failures in the Balkans would destroy Austria's position as a great power in that part of Europe. Among those measures, mention should be made of the well-known memorandum of June 24, 1914, in which baron Matsheko summoned Romania to frankly declare what coalition she meant to join: either the Triple Alliance or the Entente. The efforts of the Vienna Cabinet, however, failed, as Romania went on developing her own foreign policy. In Prof. Schroeder's opinion, the military action against Serbia, being unleashed after the Sarajevo attempt, was also a warning to Romania, stipulating that if she did not return to her former policy, she would be regarded as an enemy of the Central Powers, which were going to prepare hostilities against her.

In the last part of his study, the author analyzes the diplomatic activity of Russia, France and England regarding Romania's change of alignment. Each of the three great powers of the Entente was trying to destroy the positions of the Central Powers in the Balkans, in keeping with its own interests.

Prof. Ștefan Ștefănescu, in his synthesis entitled *Orient et Occident au bas-Danube; Fondation des États roumains indépendants* (pp. 20–38), deals with a number of important aspects of the history of the region between the Carpathians and the Danube, ever since the Romans conquered Dacia up to the foundation of the Romanian states in the 14th century. The writer brings to the fore the specific traits of the process of Romanization in this area as compared to its course in Western Europe. Speaking of Dacia, the author emphasizes the intensity of Romanization, which is revealed by numerous archaeological discoveries made in Transylvania, Oltenia, Wallachia and Moldavia. The study mentions also the role of the Slavs, as a distinct factor in the compact block of Eastern Romanity. Their establishment in Dacia preceded the appearance of the incipient feudal structures. The Slavs' first structures were tribal communities, which gradually turned into rural communities. Emphasis is also placed on the differences between the formation of the Romanian people and the formation of Romanic peoples in the West. In the latter case, the distinct factor — the Germans — built up a "barbarian" state replacing and imitating the ancient imperial authority, whereas in the Romanian case, the form of manifestation of the distinct factor was that of agrarian collectivities.

In the second part of his study, Prof. Ștefănescu presents the appearance of political formations in the Romanian territory, a process started as early as the 10th century. Those political formations — knezdoms and voivodships (i.e. principalities) were characterized by many common traits transmitted by the Daco-Roman tradition or derived from the contacts with the migratory populations. On the other hand, the rather lasting presence of the last wave of migratory populations (Petchenegs, Udes, Kumans and Tatars) as well as the expansion of the Hungarian kingdom prevented the small Romanian political formations to develop into powerful state organizations which might have contributed to the reconstitution of the once great Dacian state.

Despite all adverse conditions — as the author of the article puts it — the process of the development of political formations on the present territory of Romania went on. The appearance of small political formations in Dobruja — in the 11th century — was to a certain extent the result of the Byzantine influence. North of the Danube, sources mention the presence of certain political formations in Moldavia, Wallachia and Oltenia, in the 11th — 13th cc. The unification of these formations, simultaneously with their fight for liberation from under the foreign rule, led to the foundation of the great Romanian mediaeval states: in the first half of the 14th century, on the territory of Oltenia and Wallachia, and at the beginning of the second half of the 14th century, on the territory of Moldavia.

An important moment in modern Romanian history is approached by Prof. Barbara Jelavich from Indiana University, in an article entitled *Russia and the Rumanian Commercial Convention of 1876* (pp. 39–60) consisting of the text, proper comments, and an appendix of eight documents. The author makes an historical overview of the diplomatic situation of the Principalities in the 18th century, recalling the hatisherif of 1802, the Convention of Akkerman (1826), the Treaty of Adrianople (1829), and the Treaty of Paris (1856). Prof. Barbara Jelavich discusses the stages of the unification and strengthening of the Principalities: 1858/1859, 1861/1862, 1866. In order to assert and extend its autonomy, by the attainment of complete independence, the young Romanian state undertook several foreign policy actions. Thus, the Bucharest government established diplomatic agencies in Belgrade (1863), Vienna (1872), Berlin and Rome (1873), St. Petersburg (1874) and proceeded to conclude conventions and agreements with various states, by direct negotiations, without the Porte's mediation. The telegraphic convention between Romania and Russia, concluded in 1860, as a result of direct negotiations between the two states, was a significant beginning of Romanian diplomatic efforts with a view to emancipating the country from under suzerainty and securing its independence.

After 1873, taking advantage of the favourable international situation and of Austro-Hungary's interests to extend commercial relations in the Lower Danube area, Romania negotiated and concluded in 1875 the well-known commercial convention with Austria. Economically speaking, the convention supported Austro-Hungary's commercial interests. But for Romania — as Barbara Jelavich emphasized — it was the political significance of the convention that was of interest. By signing it, Romania was fulfilling an act characteristic of a sovereign, independent state. The precedent set in 1875 was renewed the following year, when Romania concluded a similar convention with Russia. The author shows also that the convention had a limited economic significance. Instead, the same as in the preceding case, its political significance was considerable: Romania was making another step towards its independence. The documents annexed consist of letters sent by Ivan Alexeevici Zinoviev — the Russian general consul in Bucharest — to his chief Nicolai Karlovici Giers of the St. Petersburg Ministry for

Foreign Affairs Among these letters, seven comment upon the negotiations with the Romanian government for concluding the trade convention; the eighth presents the organization of Bulgarian revolutionary activities in Romania.

The national struggles of the Transylvanian Romanians are studied by Prof. Keith Hitchins from the Urbana Champaign (Illinois) University, in the article *Austria—Hungary, Romania and The Memorandum 1894* (pp. 108—148). The author begins his article by emphasizing that after 1890 the Transylvanian Romanians' national movement turned — from an internal affair of Austria-Hungary — into a problem of international concern. "Foreign ministries in London, Paris and Berlin", Prof. Hitchins says, "began to recognize its long-term implications for the political stability of Eastern Europe" (p. 108). The Romanians' movement was promoted by the National Party of Transylvania, through organizations such as the Cultural League, and by the positions taken by many important political figures in the old Kingdom. Among all these actions, the most important was the Memorandum. Prof. Hitchins makes a brief historical presentation of this movement, showing the major claims inscribed in the Memorandum which was to be submitted to Emperor Francis Joseph in May, 1892, by a numerous delegation of the National Party. Denunciation of the action of forced denationalization taken by the Budapest government against the Romanians was regarded as an agitation against the safety and territorial integrity of the state. The famous process of Cluj, in May 1894, ended by the imprisonment of the representatives of the Memorandum. In that way, the situation of the Transylvanian Romanians became an international problem. The writer goes on showing the strong reaction of the Romanians from the old kingdom against the Cluj sentence and emphasizes the intensive activity developed by the League for the Cultural Unity of all Romanians acquainting West European opinion with the national problem of Transylvania. Prof. Hitchins mentions in his comments the reports by Ralph Milbanke, the British consul in Bucharest, in which he warned his government that failing to solve the problem of the Transylvanian Romanians and of the other nationalities from Austria-Hungary entailed real danger for European peace. In the appendix, the writer gives 12 documents of official correspondence (from July to early September 1894), comprising: a memorandum by Agenor Goluchovski, Austrian-Hungarian minister in Bucharest between 1887 and 1893, on the Romanian question, several reports by Constantin Dumba, the Austrian Chargé d'Affaires in Bucharest sent to Gustav Kálnoky, Austria-Hungary's Minister of Foreign Affairs, an exchange of letters between Kálnoky and Sándor Wekerle, the Hungarian prime-minister. The documents revealed the complexity of the Romanian national question, the preoccupations of the Vienna government lest some deterioration of its relations with Romania should occur and the rigid position of the Budapest government, which was little inclined to make substantial concessions to the Romanians.

The agrarian problem in Romania in the first two decades of the 20th century makes the object of Philip Eidelberg's article, *Vasile Kogălniceanu and Rumanian Conservative Populism (1900—1913)*, (pp. 76—92). The author shows that the populists were characterized by two main traits: opposition to the protectionist custom tariffs and forced industrialization, supporting a radical redistribution of land. Also, statistical data concerning the distribution of landed property in Romania before World War One, as well as some appreciations on its social economic implications, are presented. Regarding Mihail Kogălniceanu, the writer emphasizes that the former's solution to the agrarian reform by the redistribution of small plots to the peasants, had as main object particularly the leasing out of estates to tenants.

A few data and information on the Romanians of America are reported in Lucian Boia's article, *On the History of Rumanian Immigration to America, 1900—1918* (pp. 61—76). Thus, one can see that between 1901 and 1920, 137,000 Romanians entered the United States, and between 1908 and 1928, 69,000 of these came back to Romania. At the end of World War One, there were about 100,000 Romanians on the territory of the United States (when that figure was established the situation of the Romanian population in America before 1908 was also taken into account). The article also contains information with regard to the following aspects: the socio-economic conditions of the Romanians' life in America; the leaders of the Romanian community (Epanimonda Lucaiu, Moise Balea, Ion Podcea, Dionisie Moldovan); the Romanian press in the United States (*America, Românul, Românuul din America, Sămănătorul, Foata Poporului*).

Paul Cernovodeanu wrote a study entitled *Transylvanian Evidences about England during the Later Stuarts (1660—1714)* (pp. 93—107). The study is divided into the following sections: Travel Accounts, School Notes and Correspondence (pp. 94—96); General setting, towns, monuments, public institutions (pp. 96—98); Institutions of education, university life and scientific life (pp. 98—100); Official ceremonies, customs (pp. 100—102); Political and Ecclesiastical Life (pp. 102—104); Echoes about England in the Literature and Drama (pp. 104—106). The author mentions that, unlike in Wallachia and Moldavia, in Transylvania much was

known about England at the turn of the 17th century and the beginning of the 18th. That was due to the fact that numerous Protestant scholars, teachers and theologians who had studied in England, on coming back home, contributed to the dissemination of ideas and information on the English society. As these data are grouped by the above sections, the article is easy to read by people interested in the matter.

An article by Costin Feneşan is devoted to the economic history of the Banat trade, *Der Banater Kupferhandel in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts; zur Frage des österreichischen Merkantilismus in einem Grenzland* (pp. 149—162). The writer provides a number of data on the copper trade in the Banat after the peace of Passarowitz (1718) when the Ottoman Empire yielded that province to Austria. Trade developed in the conditions of mercantilism, an economic trend that affected also the Austrian Empire. Estimations are made on the quantity of exported copper, its money value and the share of copper in the general trade of the Banat.

Archaeological problems are dealt with in a study by Sever Dumitraşcu entitled *Recent Archaeological Research and Discovery in Northwest Rumania* (pp. 165—188). This geographical area covers the present counties of Arad, Bihor, Satu Mare, the western part of Sălaj county and the southwestern corner of Maramureş county. The finds cover three historical periods: 3rd—2nd cent. B.C., the contact between the late Dacian Hallstattian society (or early La Tène) and the Celtic world; 2nd cent. B.C. — 1st cent. A.D., the classical Dacian era; 2nd—4th ce. A.D., the Roman era (the period of the Roman rule in Dacia). These finds indicate a vigorous socio-economic Dacian society, both in the regions under Roman rule and in the free ones. The permanent relations between the free Dacians and those under Roman administration are also obvious.

The ethnography section of this annual includes an article by Paul Simionescu, *Réminiscences mythologiques concernant le Danube* (pp. 191—203). The writer brings out in bold relief several elements outlining the bipolar tendencies of aquatic symbolism with the Romanians. On the one hand, there is regeneration of life, on the other, the chaos of the original form, dominated by forces adverse to life. That symbolism is particularly obvious with the social groups which lived near the Danube.

The concluding section of the book deals with socio-linguistics. Erica F. McClure and Malcolm M. McClure, from the Urbana-Champaign University, present an interesting study on the *Factors Influencing Language Variation in a Multilingual Transylvanian Village* (pp. 207—220), emphasizing a number of aspects ensuing from the linguistic variety of the village of Vingard, in Transylvania. At the same time, in an ethnoanatomic approach the authors analyze the differences appearing from the phonological, morphological and semantic properties of the same word. The village of Vingard is a typical example of language interaction, given that its population is formed of Romanians (650), Saxons (450) and Gypsies (100).

Sergiu Columbeanu

Südsteuropa und Südsteuropa-Forschung. Zur Entwicklung und Problematik der Südsteuropa-Forschung. Hrsg. K.-D. Grothusen, Hamburg 1976, 275 S.

Der vorliegende Sammelband enthält 20 Beiträge aus verschiedenen Disziplinen für das Symposium des Südsteuropa-Arbeitskreises der Deutschen Forschungsgemeinschaft, das vom 17. — 19. Oktober 1975 in West-Berlin stattfand.

Durch die Hervorhebung der Begriffe „Entwicklung“ und „Problematik“ wird bereits im Untertitel ein erstes generelles Charakteristikum für den größten Teil der vorliegenden Arbeiten gegeben, in denen kaum neuere Forschungsergebnisse im Detail ausbreitet werden, sondern in denen man in erster Linie wichtige Informationen über den allgemeinen Entwicklungsstand der Südsteuropa-Forschung in den verschiedenen Disziplinen findet. Mit anderen Worten, man hat hier einen aktuellen Wegweiser vor sich, einen Überblick über die verschiedenen Fächer und über einige wichtige Forschungsvorhaben und -programme, die zur Zeit laufen.

Nach der kurzen Einführung von K.-D. Grothusen, der die organisatorische und publizistische Tätigkeit des Südsteuropa-Arbeitskreises resümiert, folgt unter dem Titel „Aktivitäten der Interfakultativen Südsteuropa-Forschung in Regensburg“ (9—30) der Bericht von Fr. Mayer über die Bemühungen der jungen Universität Regensburg, auf diesem Gebiet einen Forschungsschwerpunkt zu bilden, was sich u.a. in der Gründung eines Osteuropa-Institutes konkretisiert hat, über dessen wichtigste Aktivitäten in zeitlicher Reihenfolge, über dessen Mitglieder sowie einen Teil der Satzung die umfangreichen Anlagen Aufschluß geben. Angefügt

wird ferner das Inhaltsverzeichnis aus dem Band „Jugoslawien“ des Südosteuropa-Handbuchs, für das inzwischen schon der Fortsetzungsband „Rumanien“ gemeinsam mit rumänischen Wissenschaftlern ansgearbeitet wird.

Die folgenden drei Beiträge, die fast ein Drittel des Bandchens einnehmen, von H. Goss und W. Gumpel „Deutsche wirtschaftswissenschaftliche Südosteuropa-Forschung“ (31–50), von Th. D. Zotschew „Südosteuropa-Forschung und Südosteuropa-Dokumentation im Institut für Weltwirtschaft in Kiel“ (51–67) und von J. Maier „Forschungen des Wirtschaftsgeographischen Instituts der Universität München in Südosteuropa unter besonderer Berücksichtigung der Studien zur Urbanisierung“ (69–94) beschäftigen sich mit wirtschaftlichen Fragen, wobei allerdings die Problemstellungen und Akzentsetzungen deutlich variieren.

Paul Philippi stellt in seinem Beitrag „Die Arbeitsvorhaben des Arbeitskreises für Siebenburgische Landeskunde“ (95–106) einen 1962 in der Bundesrepublik Deutschland gegründeten Arbeitskreis vor, der es sich zur Aufgabe gemacht hat, an eine bedeutende Tradition anknüpfend Siebenburgien interdisziplinär zu erforschen, wobei die Kooperation und die Koordination mit rumänischen Gelehrten, Instituten und Verlagen eine wichtige Rolle spielen. Auf die archäologischen Vorhaben des inzwischen aufgegebenen Sonderforschungsbereichs 18 an der Universität München bezieht sich Th. Ulbert in „Archäologische Ausgrabungen in Jugoslawien“ (107–113), und zwar auf die Grabungen in Slowenien, in Hrušica und in Vranje, die zur Erhellung des Übergangs von der Spätantike zum Frühmittelalter beitragen sollen.

Etwas fragmentarisch zeigt M. Bernath in „Zur Motivation und Methode der Südosteuropa-Forschung“ (115–118) Gründe auf für die Abtrennung und für die relative Selbständigkeit der Südosteuropa-Forschung. E. Horsch spricht in „Beiträge zur Südosteuropaforschung im Rahmen der 'Kommission für die Geistesgeschichte des östlichen Europa' an der Ludwig-Maximilians-Universität München“ (119–131) als Vertreter des Seminars für Geschichte Osteuropas und Südosteuropas, das durch wichtige Publikationen international bekannt wurde, über die Beiträge dieses Instituts zur Arbeit der im Wintersemester 1962/63 in München gegründeten Kommission und verzeichnet diese einzeln im bibliographischen Anhang.

Auf die für Südosteuropa sehr spezifische Erscheinung der „Zadruga“ geht die Untersuchung von M. Gavazzi „Die Erforschung der Mehrfamilien Südosteuropas in den letzten Dutzennien“ (133–146) ein. I. Weber-Kellermann setzt sich in ihrem Beitrag „Der Wandel im wissenschaftstheoretischen Selbstverständnis der volkskundlichen Minderheiten-Forschung in Südosteuropa“ (147–156) sehr kritisch mit dem weitverbreiteten Begriff „Sprachinsel“ und den daran anknüpfenden Vorstellungen auseinander und zeigt, wie hier die Untersuchungsperspektive in unzulässiger Weise verengt wurde und schließlich zur Entstehung von Klischees und Vorurteilen beitrug.

Vorwiegend linguistische Probleme werden in den nächsten fünf Beiträgen angeschnitten. N. Reiters „Bericht über das Projekt 'Sprache und Literatur als nationalintegrierende Faktoren beim Eintritt der Balkanvölker ins Industriezeitalter'“ (157–165) skizziert den Plan zu einer umfangreichen Arbeit, die vom Institut für Balkanologie in West-Berlin 1974 übernommen wurde und folgende Hauptgliederungspunkte umfaßt: 1. Kritik der neueren Nationalismus-Forschung, 2. Geschichtlicher Überblick über den Zeitraum 1750–1870, 3. Synopsis der balkanischen Nationalbewegungen, 4. Darstellung der Einzelbewegungen und 5. Primärquellen zu den Nationalbewegungen mit Kommentaren. Der Beitrag von W. Stolting „Der serbokroatisch-deutsche Bilinguismus jugoslawischer Schuler“ (167–179), der den Sprachproblemen der Gastarbeiterkinder gewidmet ist, geht über den traditionellen Rahmen der Balkanlinguistik hinaus, wofür in der Schlußbemerkung eine für den Leser etwas unbefriedigende Rechtfertigung versucht wird. Auf diesen Bereich bezieht sich auch M. Fritschs Bericht „Motivationspsychologische Implikationen beim Spracherwerb ausländischer Arbeiter“ (181–186), wobei allerdings in erster Linie nur die Auswirkungen auf den Bereich Deutsch als Fremdsprache interessieren. In einem überzeugenden Plädoyer für die Balkanologie unter dem Titel „Probleme und Tendenzen des Faches Balkanologie am Beispiel der Universität Bochum“ (187–195) legt N. Boretzky die sachlichen Gründe für die Notwendigkeit zur Einrichtung des Faches dar, dessen Daseinsberechtigung neben den traditionellen Universitätsfächern außer Frage stehen sollte. Unter dem Titel „Zum Stand der Vorarbeiten für das Etymologische Wörterbuch der rumänischen Sprache (EWRS)“ (197–205) berichtet R. Rohr über den Plan zur Herausgabe eines etymologischen Wörterbuches für das Rumänische, welches zu einem erheblichen Teil auf den Vorarbeiten von G. Reichenkron basieren soll und für welches ein neues semantisches Modell entwickelt wurde. Inzwischen ist diesem Projekt allerdings die Finanzierung versagt worden, so daß es kaum in absehbarer Zeit zu realisieren ist.

H. G. Majer beschreibt die „Arbeitsschwerpunkte der deutschen Osmanistik“ (207–232), wobei er sich hauptsächlich auf die Entwicklung der Osmanistik in der Bundesrepublik Deutschland nach dem 2. Weltkrieg konzentriert, welche zunächst mit der Herausgabe von

Chroniken und Urkunden die Tradition fortsetzt, aber in den Monographien eine gewisse Verlagerung des Akzents auf Biographien, auf geographische Themen, auf das Derwischwesen und auf die Verwaltungsgeschichte erkennen läßt.

Der Beitrag von R. Lauer „Bemerkungen zur sudslawischen Literaturforschung in der Bundesrepublik Deutschland“ (233–241) geht auf die Entwicklung der Untersuchungen zur südslawischen Literatur im sudosteuropäischen Raum ein, die bis vor kurzer Zeit, bis zur Reduzierung des Lehrangebots aus ökonomischen Gründen, ständig an Umfang zunahm und die sich gegenwärtig auch wegen der geringen Berufsaussichten für die Studierenden wieder reduzieren. Um dieser Tendenz etwas entgegenzuwirken wurde 1973 in Göttingen eine Arbeitsgemeinschaft „Literaturen Südosteuropas“ gegründet, die auch die nichtslawischen Literaturen dieses Raumes miteinbezieht.

Auf ein vernachlässigtes Spezialgebiet der an den Universitäten etablierten Kunstgeschichte geht ein Forschungsvorhaben ein, das K. Wessel in „Forschungen zur kirchlichen Wandmalerei in Montenegro“ (243–255) vorstellt und welches zwischenzeitlich, als der Sonderforschungsbereich 18 in München noch gefordert wurde, auf ganz Südosteuropa ausgedehnt worden war.

Den Abschluß bilden zwei Berichte aus dem Bereich der Bibliothekswissenschaften für den südosteuropäischen Raum, und zwar von Fr. Gerner der Beitrag „Die Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz im Dienste der Südosteuropa-Forschung, Südosteuropa-Bestandsstruktur, -Erwerbungsstendenzen und -Informationsvermittlung“ (257–268) sowie von G. Krallert „Historische Bucherkunde Südosteuropas“ (269–274).

Dieses als Typoskript erschienene Bandchen vermittelt einen repräsentativen Eindruck vom Stand der gegenwärtigen Südosteuropa-Forschung in der Bundesrepublik Deutschland. In der heutigen Informationsflut, die auch dem Spezialisten die Orientierung auf seinem Fachgebiet immer schwerer macht, bietet dieser Sammelband eine wichtige Orientierungshilfe zu den verschiedenen Disziplinen dieses Forschungsbereiches, der im wesentlichen auf interdisziplinäre Untersuchungen angewiesen ist, und vermittelt ein weitgehend zutreffendes und vollständiges Bild. Ergänzende Angaben waren zum Stand der Balkanphilologie in München, Saarbrücken, Tübingen und an einigen anderen Universitäten notwendig, die sich inzwischen auch auf diesem Gebiet profiliert haben. Deutlich wird in einigen Beiträgen die schwierige Lage der Südosteuropa-Forschung an den Universitäten angesprochen, die zwar einerseits gerade im deutschsprachigen Raum an eine große Tradition anknüpfen kann — es seien in diesem Zusammenhang nur die Namen von G. Weigand, N. Jokl, M. Lambertz, G. Reichenkron, A. Schmaus genannt —, andererseits aber noch nicht zu den etablierten Fachern an den Universitäten gehört und weiterhin um seine Einrichtung kämpfen muß.

Sicherlich wird dieser Band auch als Ausgangspunkt für neue Kontakte dienen, da er anderen Forschungszentren, die verwandte Probleme bearbeiten, wichtige Hinweise bietet.

Klaus Steinke (Birkenau—BRD)

Le dit de l'Empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano. Introduction, textes slaves traduction et commentaires par Emile Turdeanu, Thessalonique, 1976, 99 p. + planches (Association Hellénique d'Etudes Slaves, I)

L'« Association hellénique d'études slaves », dont le siège est à Salonique, a publié dernièrement une étude sur la légende de l'empereur Nicéphore II Phocas (963–969) et de son épouse Théophano par Emile Turdeanu. A son étude de littérature byzantine en rapport avec la littérature des peuples slaves l'auteur a joint l'édition des textes slaves de la légende, leur traduction en français et de compétents commentaires philologiques, historiques et folkloriques.

Le texte slave de la légende s'est transmis — comme nous le montrerons plus bas — par l'intermédiaire aussi de la littérature roumaine de langue slave, de sorte que l'érudit spécialiste en langues slaves de Paris a fourni une importante contribution à la connaissance de la littérature roumaine ancienne. Du reste les publications scientifiques d'Emile Turdeanu, régulièrement encouragées par le Centre national de la Recherche scientifique de France, ont enrichi les études slaves de France et de Roumanie d'importantes études et éditions de textes dans le domaine des livres ayant circulé sur le territoire de notre pays, des écrits apocryphes et de la culture religieuse roumaine à partir de l'époque d'Etienne le Grand. Citons ses principales études : « La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les pays roumains » (1947), « L'activité littéraire en Moldavie à l'époque d'Etienne le Grand — 1457–1504 » (1960),

« L'activité littéraire en Moldavie de 1504 à 1553 » (1965), « Cronograful românesc de la Sigmaringen » (Le chronographique roumain de Sigmaringen) (1973), « La légende du prophète Jérémie en roumain » (1975), etc. *

La « Légende » a son origine dans les « chronographes » byzantins, qui ont été traduits en roumain dès le XVII^e siècle. Son titre, dans la version slave est : « Le dit de l'empereur Phocas et de ses frères, comment une cabaretière, Théophano, les fit tous périr en une nuit ». Voici, en résumé, le contenu de la légende : L'empereur Phocas avait huit frères, tous versés dans les combats, Phocas gouvernait l'empire sans armée, sans tyrannie, tout le monde vivait dans la paix et le contentement. Il ne lui manquait que des enfants, des héritiers. Un beau jour, les principaux personnages de l'empire se mirent d'accord pour aller tous chez l'empereur, avec les huit frères de celui-ci, et le conjurer de se marier, afin qu'il laisse un héritier du trône digne de lui ; sa race se perpétuerait ainsi à travers les âges. Bien que l'empereur menât une existence de saint, vouée aux prières et aux pénitences, il accepta le conseil, à cette condition : que seule la fille pouvant chausser les minuscules escarpins qu'il allait commander soit son épouse. Les dignitaires trouvèrent la femme remplissant la condition posée par l'empereur à Nicomédie, dans la personne d'une cabaretière du nom de Théophano, et ils l'amènèrent devant l'empereur. Celui-ci l'épousa, afin de se conformer au désir du peuple, mais il ne partagea pas sa couche, car il continuait à mener la même vie que jusqu'alors, passant son temps à psalmodier des chants d'église et à coucher sur la dure. Un jour, Théophano dit à l'empereur, sous une forme allégorique : « Tes pommes et tes cerises ont mûri, nous devons les cueillir ». Sur quoi Phocas proposa qu'ils aillent tous deux à Jérusalem et qu'à leur retour ils entrent dans les ordres.

Aussitôt, Théophano se mit en tête de tromper son époux avec Tzimiscès, un des hommes les plus beaux de la cour impériale, et de le convaincre de tuer l'empereur. Dit et fait. La « maudite » Théophano cacha le cadavre de Phocas dans une fosse profonde du palais, après quoi elle procéda personnellement au second crime, à savoir l'assassinat des frères de Phocas. Elle appela ceux-ci à tour de rôle et, alors qu'ils s'avançaient vers elle comme sur un plancher normal, ils tombaient dans la fosse et y trouvaient la mort. Là-dessus, la « maudite » femme s'adressa au peuple, lui annonçant que l'empereur est parti à Jérusalem avec ses frères et qu'il a placé cet homme sur le trône, afin qu'il gouverne l'empire et soit aussi son époux.

A ces mots, les grands de l'empire et le peuple se mirent en route pour Jérusalem où, bien entendu, ils ne trouvèrent ni l'empereur, ni ses frères. Sur ces entrefaites, une odeur nauséabonde commença à se répandre dans la ville, venant de la fosse aux cadavres. Une domestique, qui savait comment les choses s'étaient passées, révéla tout le drame. Alors le peuple essaya d'enlever les corps de la fosse, mais « ils ne voulaient pas sortir », car ils flottaient comme des reliques dans l'humle. Théophano fut mise en pièces par la foule et les débris de son corps furent jetés dans les rues de la ville.

Dans une version où l'accent porte sur la perfidie des femmes — thème commun dans la littérature médiévale — la conclusion est la suivante : « Voilà, mes frères, comment les femmes sont capables de tuer leurs maris ».

Le récit — démontre Emile Turdeanu — est né dans le milieu byzantin, mais toute la composition est celle des récits slaves de Macédoine. Là, dans l'anabiose monastique inspirée par le Mont Athos, quelque moine bulgare ou serbe aura créé cette légende écrite en termes bibliques, non sans interférences folkloriques (p. 33). La légende s'est diffusée dans les littératures slaves et dans la littérature roumaine par l'intermédiaire de 9 manuscrits slaves ne présentant que peu de différences entre eux : 7 versions serbes, 1 bulgare et 1 russe. Ces manuscrits, décrits et classifiés par l'auteur, ont transmis deux rédactions : l'une (PV) plus élaborée, c'est-à-dire revue, et l'autre (DV) plus primitive comme forme littéraire, mais plus proche assurément de la forme originale, aujourd'hui disparue.

Dans des cas pareils, la textologie la plus exigeante recommande d'éviter les reconstructions de textes hypothétiques, donc discutables, et de ne publier que le meilleur texte existant, sans rien y changer. En l'occurrence, compte tenu du volume graphique réduit du texte, Emile Turdeanu a fort bien procédé en éditant les deux rédactions : DV, plus proche de la mentalité populaire, et PV, supérieure sous le rapport de la valeur littéraire.

Quelle est l'importance pour la Roumanie de ce texte, l'un des plus pathétiques de la littérature byzantine par « le drame d'amour et d'intrigues, de pourpre et de sang » qu'il dévoile ?

* Pour des informations supplémentaires voir l'article de Dan Zamfirescu. *Un savant cercetător al literaturii române vechi*, dans « România literară », VII, n° 11 du 14 mars 1974, p. 8 et celui de G. Mihăilă, *Emil Turdeanu Un erudit al culturii române*, dans « Tribuna României », III, n° 39 du 15 juin 1974, p. 13.

L'un des 9 manuscrits (sigle Sy) se trouve en Roumanie, dans le fonds de manuscrits des Archives de l'Etat de Bucarest (cote 740) : c'est le meilleur et celui que publie Emile Turdeanu, à côté du manuscrit au sigle S. Il a été décrit par Haşdeu, édité par Syrku et Speranskij, traduit en français (par Ernest Denis) et publié par Gustave Schlumberger. Le manuscrit est un *miscellaneum* de textes slavons (le seul qui soit en langue bulgare médiévale). Ses textes sont laïques : ce sont des modèles de ces livres populaires qui, traduits plus tard en roumain, ont constitué la lecture de prédilection des Roumains pendant près de trois cents ans (le *Roman d'Alexandre*, la *Vie d'Esop*, la *Sibylle*, la *Mort d'Abraham*, la *Légende d'Adam*, ainsi qu'un fragment sur les *Médicaments*) *.

Certaines particularités lexicales (*cricimăriță*, *cereșea*, *sevasta*) situent la traduction en Moldavie et au XVI^e siècle.

Le « Dit de Phocas » présente des interférences avec le folklore roumain : le motif des escarpins chaussés par la future épouse de l'empereur dans le conte de *Cendrillon*, le thème général de la *perfidie* des femmes, la conception sur la mort.

L'étude du dr. Emile Turdeanu démontre, une fois de plus, que les bibliothèques de Roumanie (celles de l'Académie Roumaine, des Archives de l'Etat, du Patriarcat et des Métropoles, des Universités, voire certaines bibliothèques particulières) renferment des matériaux des plus importants (décrets princiers et autres documents, manuscrits, œuvres imprimées). Les spécialistes roumains en littérature slave ancienne, aussi bien que les bibliothèques possédant cette catégorie de matériaux, auraient le devoir de publier pour le moins un catalogue des manuscrits slaves existant sur le territoire de ce pays. Une telle publication, même si elle devait se résumer à des données d'information bibliographique, serait d'une haute utilité scientifique pour les études slavonnes du monde entier. Les slavissants roumains auraient ainsi la possibilité d'intégrer les études slavonnes de Roumanie dans les études slavonnes universelles.

Dan Simonescu

NICOLAE IORDACHE, *La Petite-Entente et l'Europe*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, 1977, 397 p.

Le nouvel ouvrage consacré à la Petite-Entente aborde, en dépit de son titre, autant l'évolution de l'alliance interne sur le plan économique et politique, que l'attitude de celle-ci envers les principaux événements internationaux de l'époque, respectivement ceux des années 1920—1921 et 1938. L'auteur s'est proposé (*Avant-propos*, pp. 9—12) d'examiner systématiquement les divers aspects de l'histoire de la Petite-Entente, de relever les traits généraux de cette évolution et de fournir des explications quant à l'attitude adoptée en tant que base d'une interprétation critique. De la sorte, Nicolae Iordache désire projeter une nouvelle lumière sur la participation des Etats du bassin danubien à la politique européenne de la période de l'entre-deux-guerres, ouvrant « la voie à une réinterprétation de l'histoire de la Petite-Entente » (p. 12).

Pour ce faire, l'auteur a compulsé les archives diplomatiques de Bucarest, Prague et Belgrade, utilisé diverses collections de documents publiés et fait appel, mais il nous faut le préciser, de façon incomplète, aux résultats déjà obtenus, par l'historiographie universelle. Or, pour apprécier que l'on a utilisé près de 10 000 documents inédits (p. 9) et pour inaugurer la réinterprétation globale de l'histoire de la Petite-Entente il s'impose une très bonne et correcte étude des ouvrages déjà publiés, notamment des documents roumains qui font autorité en matière. Nous revenons, d'ailleurs, sur cet aspect dans la partie finale de notre présentation.

Le volume contient quatre parties délimitées d'après le critère thématique et chronologique, ce qui dénote qu'il ne s'agit pas d'une simple histoire événementielle, mais d'une histoire interprétative. D'ailleurs, comme dans chaque ouvrage historique remarquable, et le volume de Nicolae Iordache peut être qualifié comme tel, le lecteur avisé peut saisir autant de bons côtés que des carences.

Donc, quatre parties touchant : le fondation de la Petite-Entente et ses premières années d'activité (I^{re} partie, 1920—1929) ; la politique de la Petite-Entente durant la grande

* L'importance du ms. 740 des Archives de l'Etat de Bucarest a été signalée, de même, par le grand érudit français André Mazon, qui l'a étudié et publié sous le titre de *Dit d'Alexandre le Vieil* (1942).

crise économique (II^e partie, 1929—1933) ; la période d'apogée de la Petite-Entente (III^e partie, 1933—1936) ; le déclin et la fin de la Petite-Entente (IV^e partie, août 1936 — septembre 1938). A préciser que ce ne sont pas là les titres des parties en question, mais seulement l'idée directrice des étapes, conformément aux opinions de l'auteur.

Dans la première partie (*La Fondation de la Petite-Entente*, pp. 17—78) l'auteur examine amplement les causes qui ont contribué à la constitution de l'alliance. Parmi les facteurs qui ont concouru à la fondation de la Petite-Entente, Nicolae Iordache mentionne le désir commun des trois Etats d'assurer le respect des traités qui leur consacraient l'existence ou l'unité étatique, l'appréhension d'une confédération danubienne sous une formule susceptible d'affecter leur souveraineté, ainsi que la décision de s'opposer à toute action de restauration de la monarchie des Habsbourg (pp. 17—32).

Alliance essentiellement défensive, la Petite-Entente a, dès les premières années de son existence, agi fermement pour atteindre les objectifs fixés relativement aux essais de Charles IV de Habsbourg, par exemple, de reconquérir le trône (pp. 53—55). L'affaire des « optants », l'attitude dans la question du désarmement ou des réparations, ainsi que les actions, sur le plan politique et économique, destinées à consolider l'alliance, sont analysées toujours dans cette partie du volume.

A relever notamment l'attention accordée dans ce livre à la coopération économique entre les Etats de la Petite-Entente (pp. 67—70). On examine l'évolution lente, même trop lente, de l'idée de la coopération économique entre la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie en dépit du fait, admirablement mis en évidence, que les ressources naturelles, végétales, animales et minérales complémentaires favorisaient en principe, une telle collaboration économique entre les trois Etats. Et, certes, l'établissement de l'alliance politique sur des rapports économiques durables ne pouvait que consolider les bases du système.

Relativement aux rapports économiques entre les Etats de la Petite-Entente, nous considérons que l'auteur n'aurait pas fait erreur s'il avait accentué la thèse selon laquelle les conditions de l'époque non plus n'encourageaient un tel rapprochement et que dans les pratiques de l'époque une telle alliance politique ne devait pas être nécessairement renforcée par de solides rapports économiques. Nous nous permettons de préciser, en outre, que l'idée de la convocation d'une conférence économique de la Petite-Entente ne fut pas avancée lors de la réunion de Bucarest des trois Etats — juin 1928 — (p. 69), comme l'affirme l'auteur, mais une année plus tôt — 1927 — (voir les *Archives du Ministère des Affaires Etrangères*, fonds la Petite-Entente, vol. 36, f. 51—52).

La politique de la Petite-Entente durant la crise économique mondiale, 1929—1933 (pp. 81—151) est analysée dans la II^e partie du volume, conformément aux principes généraux utilisés par l'auteur, à savoir la présentation parallèle de l'évolution interne et de l'attitude de l'alliance des trois Etats envers les principaux événements de l'étape.

Mettant en évidence, de façon juste, le caractère complexe de la grande crise, caractérisé visible sur les plans économique, politique et social et présentant synthétiquement ces effets de la crise dans les Etats de la Petite-Entente, l'auteur relève que l'orientation politique des trois Etats est demeurée, dans ses grandes lignes, la même qu'avant la crise, soit vers le statu-quo, en conformité avec les intérêts de la paix et de la défense de l'unité nationale. La Petite-Entente a participé aux actions diplomatiques de l'étape, ayant aussi certaines initiatives. A part l'activité déployée au cours des conférences internationales, à caractère économique prédominant, vu la conjoncture de l'époque, les Etats de la Petite-Entente, ont signé les Protocoles de Moscou, de février 1929, et adopté une position commune, unitaire envers le conflit sino-japonais, envers la question des réparations et des dettes de guerre, envers la question de l'Union européenne, celle du désarmement ou de la solution de la crise économique, ainsi qu'en ce qui concerne le Plan Tardien (p. 83—153).

La période d'apogée de l'alliance défensive, période qui, suivant l'opinion de l'auteur, se situe entre le mois de février 1933 — où fut signé le Pacte d'organisation politique de la Petite-Entente — et le mois d'août 1936 — lorsque Nicolae Titulescu fut relevé des fonctions de ministre des Affaires Etrangères de Roumanie — est reconstituée par l'auteur dans la III^e partie de la monographie (*Du Pacte d'organisation de la Petite-Entente à la chute de Titulescu*, pp. 153—267).

Bien que brève dans le temps, cette phase a été extrêmement riche en événements politiques, conséquence directe des changements engendrés par la grande crise, dont l'instauration d'Hitler au pouvoir. Partant de la signification du Pacte d'organisation de la Petite-Entente, de février 1933, Nicolae Iordache s'arrête également à la signification du Pacte des quatre, considérant, à travers le prisme de sources inédites, que l'interprétation donnée à cette action « ... projette une lumière nouvelle sur la manière dont les petits Etats, en l'occurrence ceux de la Petite-Entente, réussirent à empêcher les grandes puissances d'instaurer un directoire en Europe » (p. 11). Mais nous nous permettons d'apprécier que dans cette question l'opinion

de l'auteur ne diffère pas substantiellement des thèses soutenues par Eliza Campus, (*La Petite Entente*, Bucarest, Ed. Științifică, 1966, p. 133—143) et Dinu C. Giurescu (*La diplomatie roumaine et le Pacte des quatre (1933)*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », 1969, n° 1, p. 77—161).

L'attitude de l'alliance vis-à-vis du révisionnisme, les questions économiques internes, le problème de la définition de l'agression, les rapports avec l'Entente Balkanique, ainsi que la réaction aux actes d'agression de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste de 1935—1936 sont présentés de manière synthétique par N. Iordache (pp. 168—269).

Dans cette problématique nous ne sommes pas d'accord avec la thèse de l'auteur concernant la crise éthiopienne, à savoir que « . . . les Etats Unis d'Amérique, en se déclarant neutres, encourageaient en fait l'agresseur » (p. 260). La neutralité des Etats Unis envers la guerre italo-éthiopienne a constitué une partie intégrante de l'isolationnisme qui a caractérisé la politique étrangère américaine pendant la période de l'entre-deux-guerres. Des considérations d'ordre politique et économique, ce à quoi s'ajoutent d'importants facteurs de politique interne ont imposé, à part l'orientation politique générale isolationniste, la position de neutralité. L'agression italienne contre l'Ethiopie a été réellement encouragée par la politique de conciliation des grandes puissances d'avant le déclenchement de l'attaque et surtout par l'attitude oscillante manifestée par la France tout au long du conflit.

Dans le même temps, il nous faut préciser que la loi sur la création de Wehrmacht (Gesetz für den Aufbau der Wehrmacht) du 16 mars 1935 ne stipulait pas, comme l'affirme de façon erronée l'auteur (p. 238, note 116) aussi la création d'une puissante aviation militaire. Notons que le gouvernement allemand avait décidé la création des forces aériennes (Luftwaffe) dès le 26 février 1935, décision rendue publique par Göring le 11 mars 1935.

La dernière partie du volume, la IV^e (*Le déclin et la fin de la Petite Entente*, p. 271—327), porte sur le déclin et la fin de l'alliance, soit la période août 1936 — septembre 1938. Relativement à ces limites nous nous demandons si elles ne sont pas discutables. Sans résoudre ici le problème, partant du critère de l'efficacité, de certains résultats concrets dans les questions internationales, nous nous demandons : après l'action liée au projet du Pacte des quatre, dans quelles autres situations la Petite-Entente a-t-elle eu gain de cause? Pendant les années 1935—1936 par exemple, quelles furent les conséquences des protestations diplomatiques de l'alliance contre le rétablissement du service militaire obligatoire en Allemagne, contre l'attaque contre l'Ethiopie ou contre l'occupation de la Rhénanie? Certes, tout cela met en discussion la justesse et l'efficacité mêmes de la ligne franco-anglaise prônée par la Petite-Entente. De même, loin de nier la personnalité et le rôle historique de Nicolae Titulescu nous nous demandons s'il aurait réussi à éviter la défection yougoslave et les autres événements qui ont conduit à la désagrégation de la Petite-Entente. Ce dernier point d'interrogation se rattache à l'affirmation de l'auteur, à savoir que la révocation de Titulescu a provoqué incontestablement un tournant dans l'existence de la Petite-Entente, mais que, ce qui est très juste, dans la politique extérieure de la Roumanie ne fut enregistré aucun changement radical, mais seulement le début d'une période d'incertitude (pp. 271—273).

En outre, si nous désirons fixer avec précision un repère chronologique, vu en tenant compte de la différence entre l'inefficacité (déclin) et la disparition définitive, nous croyons que la fin de la Petite-Entente doit être située en mars 1939 comme suite de l'occupation complète de la Tchécoslovaquie par les troupes nazies et non point en septembre 1938 ainsi que l'opine l'auteur (p. 335). Certes, une discussion à ce propos serait purement académique, mais non point dénuée d'intérêt.

La désagrégation de la Petite-Entente, affirme de façon juste Nicolae Iordache, a été le résultat de l'expansion des Etats fascistes et révisionnistes, de la politique de conciliation prônée par la France et la Grande-Bretagne, ainsi que des forces centrifuges qui sont apparues dans l'intérieur de l'alliance après 1936 (p. 335). Et l'auteur conclut (*Conclusions*, p. 329—336) : « Pendant les dix-huit années que dura le Pacte des quatre cette dernière a servi au maintien de l'intégrité physique de ses membres, son principal objectif étant, durant toute cette longue période, la défense du statu-quo territorial. Elle a joué un rôle positif dans la politique européenne de l'entre-deux-guerres mondiales, apportant une contribution importante à la paix de l'Europe, à la sécurité collective et au respect des principes fondamentaux du droit international » (p. 336).

Le volume s'achève par quelques annexes (pp. 339—360), par une bibliographie (pp. 363—376) et un Index (pp. 377—392).

Une sérieuse déficience de la monographie que nous présentons touche la présentation et l'information scientifique. Ainsi, en dépit de l'impressionnante série de fonds d'archives mentionnés dans la liste bibliographique, les renvois du sous-sol portent surtout sur des ouvrages édités. La grande majorité des notes concernant les fonds d'archives se réfèrent aux documents roumains, mais là aussi on constate certaines carences. Pour ne donner qu'un exemple, nous considérons que les problèmes économiques de la Petite-Entente s'appuient dans une mesure

trop réduite sur des documents d'archives. Les notes révèlent, par exemple, que l'auteur n'a pas utilisé les très riches données offertes par les dossiers concernant les sessions du Conseil économique de la Petite Entente, dossiers figurant aux archives diplomatiques roumaines (Archives du Ministère des Affaires Étrangères, fonds la Petite-Entente, vol. 34—49) ainsi que celles concernant les conventions commerciales (Archives du Ministère des Affaires Étrangères, fonds Conventions, 2 C n° 2 et n°3; 2 S n°6 et n°8, vol. I—III). De même, on constate le manque inexplicable de données statistiques concernant le commerce de la Roumanie avec la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, car les chiffres avancés se réfèrent notamment aux échanges tchécoslovaque-yougoslaves (pp. 70, 150—151).

On trouve cité, de manière erronée, un fonds de télégrammes des archives diplomatiques roumaines, sans que soit indiqué aussi le pays d'où proviennent les actes. De nombreux renvois sont complètement erronés, comme par exemple la note 38, p. 90 ou la note 91, p. 202, comme on cite parallèlement le document d'archives et le volume où il a été publié. Cette dernière affirmation se réfère aux documents publiés dans le volume Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice* (par exemple la note 44, p. 92, la note 19, p. 137, la note 29, p. 181, la note 122, p. 208, la note 126, p. 209, etc. etc.) lorsque, conformément aux usages scientifiques, un document est cité d'après les archives, s'il est inédit et seulement d'après le volume, s'il est publié. De même, nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur a situé ce volume de documents au chapitre mémoires (p. 336) et non pas aux sources publiées. Parmi les ouvrages d'interprétation manquant, de manière tout à fait injustifiable, des ouvrages de référence de l'historiographie roumaine pour la thématique abordée, parmi lesquels ceux dus à Eliza Campus, Viorica Moisuc, Petre Bărbulescu ou Gheorghe Matei.

En ce qui concerne certaines erreurs de contenu ou certaines thèses discutables, mais non pas erronées, nous avons fait des précisions dans notre compte rendu. Il nous faut ajouter seulement que les relations militaires entre les États de la Petite-Entente sont trop faiblement mises en évidence.

En dépit de ces carences, comme nous l'avons déjà affirmé, Nicolae Iordache a réalisé un ouvrage monographique remarquable. Les parties qui abordent le problème des « optants », les relations économiques entre les trois alliés ainsi que la position envers la tentative d'Anschluss économique sont, à notre avis, éclairants. Particulièrement remarquable est aussi la partie concernant la situation de l'alliance pendant les années de la grande crise économique de 1929—1933 ainsi que la section de conclusions.

L'ouvrage de Nicolae Iordache demeure, avec ses mérites et ses manques partiellement relevés, une bonne monographie historique, constituant une contribution importante à l'approfondissement de l'évolution et du rôle historique joué par la Petite-Entente.

Nicolae Dascălu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par MIHAI BERZA (M.B.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); H. MIHĂESCU (H.M.); PAUL MIHAIL (P.M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); ELENA ȘIUȚIU (E.S.); ANCA IRINA IONESCU (A.I.I.); CORNELIA PAPA-COSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.);

Malgré le retard avec lequel nous le faisons, il faut toujours signaler la parution en 1974 d'un troisième volume des œuvres posthumes de MAURICE LOMBARD : *Études d'économie médiévale*, II. *Les métaux dans l'Ancien Monde du V^e au XI^e siècle* (Ecole Pratique des Hautes Études — Sorbonne. Sixième Section : Sciences économiques et sociales. Centre de recherches historiques. Civilisations et Sociétés, 38. Mouton, Paris — La Haye, 1974, 295 p., 27 cartes et schémas et 9 figures dans le texte, 5 grandes cartes hors texte). Rappelons que le 1^{er} volume porte le titre *Monnaie et Histoire d'Alexandre à Mahomet* (Paris, 1971) et que le troisième ouvrage posthume de ce savant avare des richesses d'information et d'interprétation personnelle qu'il avait accumulées au cours d'une vie de labeur achevée prématurément — le livre de synthèse si neuf et si dense, *L'Islam dans sa première grandeur (VIII^e—XI^e siècles)*, Paris, Flammarion, 1971, 245 p., cartes et schémas — a à sa base, de même que les deux autres, les cours donnés par Maurice Lombard à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École Normale Supérieure.

Certes, les métaux n'avaient pas dans « l'ancien monde » — celui d'avant la découverte du « nouveau » — l'importance qu'ils ont acquise dans les civilisations modernes. Il y a, toutefois, outre le domaine si important toujours des outils et des ustensiles, au moins trois autres du plus grand intérêt pour les conditions de développement d'une civilisation : ceux de l'armement et de l'orfèvrerie — de l'utilisation, donc, du métal dans la création d'un cadre fastueux pour la vie laïque et religieuse — et celui de la circulation monétaire. Ce sont ces trois derniers aspects qui retiennent surtout l'attention de l'auteur. Il les examine dans le vaste cadre géographique de l'Europe, de l'Asie et d'une bonne partie du continent africain, attentif aux grands problèmes que pose l'ensemble des métaux, nobles ou pas, depuis les centres miniers et les voies de communication qui servent à leur circulation, jusqu'aux techniques métallurgiques et à leurs migrations, sans omettre les conséquences économiques et sociales, militaires et politiques, de la pénurie ou de l'abondance d'un métal ou d'un autre, et du stade plus ou moins avancé du développement de la technique.

L'ouvrage débute par le tableau des ressources métalliques et du développement de la métallurgie à la fin du V^e siècle dans quatre grandes zones : le monde romain, dont la production est en déclin, en raison en bonne mesure de la crise qu'il traverse, mais l'insuffisance de la production aggrave justement cette crise ; le monde sassanide, qui connaît une période de « Renaissance métallique » (avec thésaurisation de l'or, par rapport auquel il fait fonction de « pays éponge », et monométallisme argent) ; les civilisations de l'Inde et de la Chine, avec leurs techniques avancées, et le monde de la steppe, dont les traditions métallurgiques sont anciennes et qui joue un rôle de première importance dans la transmission des techniques et des principes décoratifs.

C'est à cette diffusion de techniques et de principes décoratifs vers les différentes régions de l'Europe, sous l'action des peuples de la steppe, qu'est consacrée en majeure partie la seconde division du livre : « Les grandes invasions et l'évolution des métallurgies (V^e—VII^e siècles) ». Dans ce monde en mouvement qu'est l'Europe au début du moyen âge, l'Empire byzantin, fort encore de ses provinces asiatiques et africaines, continue les traditions de l'antiquité. Ses réussites dans le travail des métaux ne constituent pourtant qu'un « épanouissement menacé », car les ressources internes sont réduites et l'approvisionnement du dehors est rendu toujours plus incertain par le déclin en progression de l'Occident, d'une part, et par la rivalité avec les Sassanides, de l'autre. Les influences orientales pénètrent ici aussi, autant par le voisinage de l'Iran que par l'intermédiaire des peuples de la steppe.

La partie la plus étendue de l'ouvrage est la troisième et dernière (pp. 151—255), que l'auteur consacre au domaine principal de ses études, le monde musulman des VIII^e—XI^e siècles. Ce « moment islamique dans l'histoire du monde », pour reprendre le titre que Maurice Lombard donnait à ses conclusions au livre déjà cité sur « L'Islam dans sa première grandeur », est cette

fois-ci examiné plus spécialement du point de vue de la production et du travail des métaux. La période d'épanouissement que connut l'usage industriel et monétaire des métaux grâce à la constitution du monde musulman est due à des facteurs nombreux — développement d'une puissante civilisation urbaine, remise en circulation des trésors accumulés dans les régions conquises, abondance de la main-d'œuvre servile utilisée dans l'exploitation des gisements, progrès des techniques, etc. — mais ce qui a contribué en premier lieu à l'assurer, ce furent la création d'un vaste réseau très actif de voies de commerce, terrestres et maritimes, et la primauté acquise parmi les monnaies par le dinar arabe. L'appel des grandes villes stimule la production à l'intérieur du monde musulman aussi bien que dans des régions voisines ou lointaines, dont l'accès est rendu possible par l'existence des routes de liaison. Car, les principaux gisements dont disposait l'Islam se trouvaient surtout à ses confins et, en outre, sauf pour le cuivre, qui aurait pu lui suffire (mais il en importait toujours), le monde musulman dépendait en bonne mesure, pour son approvisionnement, de centres de production extérieurs. C'était le cas — pour ne plus parler de l'étain, qui venait des deux bouts de la terre (Grande-Bretagne et Malaisie) — des deux principaux métaux, le fer (situation aggravée par la pénurie du bois, aspect étudié ailleurs par l'auteur) et l'or. En ce qui concerne le dernier, outre la généralisation de l'emploi du mercure dans le traitement du minéral, le grand fait, analysé magistralement par Maurice Lombard, est la mise de nouveau en circulation — et à une tout autre échelle — de l'or du Soudan, ignoré depuis les Carthaginois et rejoint cette fois-ci par des voies de terre.

Si nous ne pouvons que regretter l'abandon où se trouve Byzance après la conquête arabe, en échange, l'auteur n'omet pas de noter, chaque fois que l'occasion se présente, les circonstances qui favorisèrent la massive entrée en scène de l'Occident européen pour succéder à l'Islam au moment où celui-ci se trouvait en pleine décadence, en tant qu'élément moteur d'une nouvelle étape dans l'histoire de la civilisation des métaux. D'un Occident qui profite de tout le legs de l'Islam et qui, riche en ressources métalliques, disposera de plus, par rapport à ce dernier, d'une grande richesse forestière et, de surcroît — facteur important pour le proche avenir de la métallurgie —, d'une abondante énergie hydraulique.

Il serait superflu de nous attarder sur l'importance de la représentation cartographique des phénomènes historiques, domaine qui eut en Maurice Lombard un de ses maîtres incontestés, et ceci d'autant plus dans des problèmes tels que ceux de la métallurgie et de la circulation de la matière première, des objets manufacturés et des techniques, voire des principes décoratifs. Les cartes et les schémas renforcés à chaque pas le texte. Mais les cinq grandes cartes données en fin de volume pour l'époque musulmane, et surtout la dernière — la carte cumulative « Le monde musulman et le problème des métaux » —, vous laissent longtemps rêveur. Certes, il nous manque, pour donner leur vrai poids à tous ces courants d'échanges, pour pouvoir évaluer leur impact sur la vie des différents peuples concernés, l'appui nécessaire des données quantitatives. Il ne reste pas moins que, dans un monde divisé entre des civilisations différentes et des croyances rivales, et à une époque où l'Europe est plongée pour sa majeure partie dans des formes de vie locale, au-delà des heurts brutaux provoqués par les migrations qui se poursuivent et des affrontements militaires, un réseau de relations commerciales, qui laissent filtrer des échanges entre les civilisations, se prolonge, plus ou moins tenu, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, une bonne partie de l'Afrique comprise. Dans notre effort de retrouver une histoire universelle, ce sont des éléments très précieux qui nous sont offerts.

M. B.

Quelques semaines avant la disparition de Constantin C. Glurescu venait d'être publiée à Bucarest une bibliographie qui récapitulait le contenu d'une importante revue historique dirigée par le distingué spécialiste engagé, au moment de sa mort, dans la rédaction — avec son fils, Dinu C. Glurescu — d'une ample histoire du peuple roumain; une revue qui avait substantiellement contribué au progrès de la recherche du passé, tout en marquant sa présence dans la vie culturelle du pays surtout par la critique incisive et par l'attention accrue accordée aux facteurs économiques et sociaux: PAUL CERNOVODEANU, *Revista istorică română, 1931-1947. Bibliografie critică*. Editura științifică și enciclopedică, 1977, 175 p.

L'étude introductive signée par Paul Cernovodeanu met en lumière les aspects les plus saillants d'une présence remarquable dans un courant qui renouvelait, entre les deux guerres mondiales, l'historiographie roumaine. La Revue Historique Roumaine qui avait défini son programme par rapport à la direction adoptée par *Revista istorică*, publiée, depuis 1915, par Nicolae Iorga (une bibliographie de cette revue est d'autant plus désirable), se proposait d'embrasser tout le passé et tous les domaines d'activité; le comité de rédaction reflétait claire-

ment cette orientation, car à côté des historiens se trouvaient un philologue, un linguiste, un historien de l'art : G. I. Brătianu, G. M. Cantacuzino, N. Cartoian, C. C. Giurescu, S. Lambrino, P. P. Panaitescu, Victor Papacostea, Al. Rosetti. L'esprit de synthèse a caractérisé l'activité de ce collectif dans lequel figuraient des auteurs d'interprétations incitantes et capables de renouveler l'image du passé du peuple roumain ; nous pensons, en première ligne, à P. P. Panaitescu, à G. M. Cantacuzino, dont l'œuvre vient d'être rééditée tout récemment, à Georges Brătianu. Le Sud-Est européen a occupé une place de choix dans les matériaux parus au long des années, grâce aux contributions de Victor Papacostea, Damian P. Bogdan, Demostene Russo, Ariadna Camariano et Nestor Camariano, P. P. Panaitescu, Iulian Ștefănescu. Il convient aussi d'être souligné le fait que bon nombre d'études ont paru en français, comme par exemple celle de Vladimir Dumitrescu (*A propos de la peinture de quelques vases de Gumelnița*), celle de Dorin Popescu (*Deux découvertes de la fin de l'âge du bronze en Transylvanie*) ou toute une série d'articles concernant la peinture murale issus de la plume du professeur I. D. Ștefănescu ; s'y ajoutent des articles sur les *Livres turcs imprimés à Bucarest* (par C. C. Giurescu) ou bien des *Considérations sur la genèse de l'art moldave* dans le cadre de l'art roumain par G. M. Cantacuzino.

Chaque titre est succédé par une notice explicative, très claire et précise. Les 210 articles, 207 miscellanea et les comptes rendus sont présentés d'après un schéma bien systématisé : Histoire des Roumains — problèmes généraux, époques, histoire locale, histoire du droit, histoire de l'église, histoire de la culture, les Roumains de la péninsule Balkanique —, Histoire universelle — Antiquité, Moyen Age, Epoque moderne. Très riche, la partie contenant les notices bibliographiques n'a pas pu être reproduite dans son entier, mais sous une forme abrégée ; en échange, une bonne place a été accordée aux illustrations, chartes et fac-similés. Le volume est richement illustré et parmi les reproductions il faut citer au moins la charte de Brăila, de 1695, une proclamation de Tudor Vladimirescu et un fragment de la charte de Rigas.

Paul Cernovodeanu remarque, à juste titre, l'importance de quelques études qui ont fait date dans l'historiographie roumaine et qui ont donné un poids considérable à la revue ; il souligne aussi la qualité des comptes rendus. Enfin, le fait que plusieurs jeunes se sont affirmés dans cette revue, comme Dan Berindei ou Constantin Șerban, pendant que Aurel Decei ou Alexandru Elian, Mihail Dan ou C. Velichi ou Aurora Ilieș associent heureusement l'érudition et le comparatisme. Un instrument de travail très bien fait et très utile. Le rédacteur du volume, Marcel D. Popa, mérite un éloge.

A. D.

Inscriptiile Daciei Romane. Volumul III : Dacia Superior 1. Zona de sud-vest (Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III : Dacia Superior 1. Pars occidentalis, ager inter Danuvium, Pathisum Maristamquae), collegit commentariis indicibusque instruxit, Daco-romanice vertit Ioannes I. Russu, adsumptis in operis societatem Milena Dușanić, Nicolao Gudea, Volkero Wollmann. In aedibus Academiae Reipublicae Socialis Romaniae, București, 1977. 287 pp., 2 cartes

Le propos du projet d'un *Corpus* des inscriptions latines est de réunir, traduire et commenter tout le matériel épigraphique, y compris le matériel « mineur » (*instrumentum, tegulae, terra sigillata*, etc.), partant du sud vers le nord et de l'ouest vers l'est, autrement dit, suivant les directions du processus de romanisation. Sa préface précise les limites géographiques de la province ; elle comporte aussi l'historique des recherches effectuées jusqu'à présent dans le domaine de l'épigraphie et fournit toutes les indications de nature technique requises. Les localités mentionnées sont numérotées en chiffres romains, alors que les chiffres arabes ont été réservés aux inscriptions. Le présent volume comporte un catalogue de 45 localités totalisant 282 inscriptions. Compte tenu de ce que le total des inscriptions de Dacie monte environ à trois mille, le *Corpus* en son entier devra se composer de neuf à dix tomes.

Inutile de souligner encore l'opportunité de l'édition d'un tel *Corpus*, fait pour faciliter sensiblement le travail des historiens, réduisant la perte de temps impliqué par le dépistage des diverses inscriptions dans toute une gamme de monographies, livres et revues, souvent rares et peu accessibles. La présence du matériel dit mineur dans l'ouvrage ne fait qu'en augmenter l'intérêt et s'avère une initiative digne d'être saluée avec satisfaction. Quant à l'exactitude des textes reproduits, et à la richesse de l'information, elles sont hors de doute, vu la longue

expérience de l'éditeur. Notre seul regret est qu'un texte de cette importance ne s'accompagne pas d'une version dans l'une des langues de large diffusion mondiale. Il est vrai que, malheureusement, une telle annexe aurait eu pour résultat de doubler le nombre des pages du volume et d'en retarder la parution

H. M.

Tabula Imperii Romani d'après la carte internationale du monde au 1 : 1 000 000. K 34. NAISSUS-SERDICA-THESSALONIKIÉ. Ljubljana. Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1976, 158 pp. 2 cartes. (Union Académique Internationale)

Œuvre d'équipe, représentant les contributions de vingt-huit auteurs de cinq pays, avec pour rédacteur en chef et coordonnateur le savant Jaroslav Šašel, de l'Académie Slovène des Sciences et des Arts, l'ouvrage est un catalogue des localités ayant livré des vestiges archéologiques, y compris les épigraphes, rédigé dans l'ordre alphabétique. À part les documents archéologiques yougoslaves, on y trouve un certain nombre originaires d'Italie, de Grèce, Bulgarie et Roumanie. L'une des cartes annexes indique le relief de la région concernée, ses divisions administratives, les routes et les sites antiques, tout comme les localités modernes avec des vestiges romains, ou préromains, en mentionnant les tribus autochtones vivant sur les lieux et toutes les autres données scientifiques disponibles à l'heure actuelle. Une autre carte fournit le plan de Thessalonique à l'époque antique, alors qu'elle tenait le rôle d'un relais important de l'artère reliant l'Italie à Byzance et de grand port égéen. Chaque paragraphe précise les sources antiques, procédant ensuite à l'examen des problèmes liés à la localisation des documents archéologiques respectifs, dont il donne la description, complété d'un aperçu historique des localités impliquées et d'une bibliographie sélective. L'étude comparée du texte et des cartes révèle au lecteur une image quasi concrète des dimensions de la culture matérielle romaine et du processus de romanisation en soi. Il peut en saisir les voies de diffusion et noter les centres urbains de quelque importance, prendre connaissance du développement de l'industrie et du commerce à l'époque, relever les vallées fertiles assurant la nourriture d'une population agricole, dénombrer les forêts et les pâturages, les lacs et rivières, etc.

Initiative appartenant à l'Union Académique Internationale, la *Tabula Imperii Romani*, dont le présent ouvrage n'est qu'une section, s'insère dans un vaste programme visant à permettre une vue d'ensemble de ce qu'a été l'Empire romain. Pour ce qui est du Sud-Est de l'Europe, les cartes suivantes ont déjà paru : L 33 Trieste (1981), L 34 Budapest (1968), L 35 Bucarest (1969), K 31 Sofia (1976). Les cartes J 34 (Athènes) et J 35 (Izmir) sont programmées pour leur faire suite. Les historiens disposeront de cette manière d'un magnifique instrument de travail, leur facilitant l'étude des civilisations antiques et notamment de la romanisation.

H. M.

NICEFORO BASILACE, *Gli encomi per l'Imperatore e per il Patriarca*. Testo critico, introduzione e commentario a cura di Riccardo Masi. Napoli 1977, 297 pp. (Università di Napoli - Cattedra di filologia bizantina. Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana, 5)

Préconisé par Antonio Garzya, le présent volume publie d'après le manuscrit Scorialensis gr. 265 un *encomium* en l'honneur de l'empereur Jean II Comnène, de l'an 1138, et un autre dédié au patriarche Nicolas IV Mouzalon, de l'an 1150. L'ouvrage comporte quelques précisions d'ordre historique, relatives à la campagne de l'empereur en Cilicie et en Syrie au cours des années 1147-1138, des données concernant les populations du Bas-Danube et des renseignements concernant en général le développement de la culture et de l'enseignement rhétorique dans l'Empire. À l'exemple de ses contemporains, l'auteur, Nicéphore Basilace use brillamment des procédés de la rhétorique ; il fait souvent mention de Homère ou de la Bible, combine la fréquentation des antiques et celle des pères de l'Église afin de créer une œuvre aussi instructive qu'agréable, bien au goût de son temps et conforme à ses idéaux. Lue à l'occasion des diverses solennités, cette littérature rhétorique frappait par le charme de son style, autant que par la

variété de son information. Elle constituait de la sorte un moyen approprié d'expression dans le cadre des rapports sociaux épanouis dans l'Empire byzantin, où dominaient les représentants du pouvoir civil et ecclésiastique.

L'éditeur moderne, Riccardo Maisano, expose dans son introduction la situation sociale et politique de l'Empire à cette époque, tout en fournissant aussi certains renseignements au sujet de l'auteur des deux *encomia*. Il a établi un texte critique, en approfondissant ses sources et donnant les variantes de lecture dans les notes au bas de chaque page. En même temps, il procède à l'analyse du contenu des textes et des procédés stylistiques, en ne négligeant pas les confrontations requises. Un index complet des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'un index des mots enrichissent l'ouvrage, qui se présente comme un livre utile et d'aspect agréable. Ce livre aurait beaucoup gagné s'il était accompagné d'une version italienne, lui assurant une diffusion plus large. Au degré actuel de développement de la connaissance du grec, il est encore difficile de se dispenser de cette exigence si l'on veut assurer la diffusion de la littérature et de la culture byzantines dans les rangs du grand public.

II. II.

CATHERINE ASDRACHA, *Deux actes inédits concernant l'Épire*, « Revue des études byzantines » 35, 1977, p. 159—174

Sur la suggestion de Jean Darrouzès, Catherine Asdracha étudie deux actes omis dans l'édition du registre du patriarcat de Constantinople¹; ces actes concernent l'Église de Janina et touchent à l'histoire de l'Épire pendant la première moitié du XIV^e siècle. Les actes en question figurent dans le manuscrit *Vindobonensis hist. gr.* 47, f. 85 et 108.

Il résulte du contenu du premier acte, daté de 1336, qu'un échange de lettres a eu lieu entre Jean XIV et l'igoumène d'un monastère épirote à propos, paraît-il, d'une discorde intervenue entre le monastère et l'évêque de Bouthrôtou-et-Glykéos, discorde dont les motifs semblent avoir résidé dans l'effort de l'évêque d'amener le monastère sous sa propre juridiction, bien qu'il se fût agi — toujours à ce qu'il semble — d'un stauropégion. L'auteur souligne le fait que « l'ancien évêché de Bouthrôtou fut d'abord suffragant de la métropole de Nikopolis et pour un temps bref de la métropole d'Ochrida ». On trouve dans l'acte publié à présent la toute première mention dudit évêché sous ses deux noms, de Bouthrôtou et de Glykéos, ce qui implique de toute évidence l'élargissement du territoire de sa juridiction du côté de Bagénétia, autrement dit l'accroissement de son importance. Selon la supposition de l'auteur ce changement de nom aurait suivi la création de la métropole de Janina : à ce moment, l'évêché de Bouthrôtou, détaché de la métropole de Naupaktos, fut soumis à l'obédience de la nouvelle métropole, sous le double nom d'évêché de Bouthrôtou et Glykéos.

Quant au deuxième acte, c'est une lettre émanée du patriarcat (*gramma*) confirmant un chrysobulle perdu. Ce *gramma* patriarcal est le dernier d'une série d'actes traduisant l'entreprisep commune de l'empereur et du patriarcat en vue de rétablir la hiérarchie ecclésiastique en Épire, après sa conquête par Byzance. Il s'agit d'un témoignage indirect de la campagne épirote, dirigée contre les Albains et soldée par l'annexion du despotat, qui eut lieu pendant l'été et l'automne de 1337.

Après avoir précisé, fondée sur l'étude de plusieurs documents, que la métropole de Janina avait été créée en 1318, l'auteur estime que l'acte qu'elle publie maintenant comporte « l'indication de la reconstitution de la métropole de Janina et de sa hiérarchie » (p. 169).

Pour une œuvre d'aussi grande envergure que celle entreprise par Jean Darrouzès avec ses *Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, dont les cinq premiers fascicules (jusqu'en 1376) avec « Les actes des Patriarches » sont déjà parus, les études complémentaires de détail telles que celle que nous présente maintenant Catherine Asdracha, sont nécessaires et bien venues

P.M.

¹ J. Darrouzès, *Le registre synodal du patriarcat byzantin au XIV^e siècle*, Paris, 1971.

MICHAEL FRITSCHÉ, *Semantische Struktur und Sozialstruktur am Beispiel der Verwandtschaftsterminologien der Balkansprachen*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Grades eines Doktors der Philosophie des Fachbereichs 17 (Neure Fremdsprache Philologien) der Freien Universität Berlin, 1977, 323 p.

L'objet du travail que nous signalons est de présenter, d'une manière comparative, les noms de parenté dans les langues balkaniques (p. 7), à savoir : l'albanais, le bulgare, le macédozien, le néogrec, le serbo-croate (et le bosniaque), le roumain et le ture. Il s'agit d'un système qui structure, selon l'auteur, seulement des indices caractérisant les relations établies (dans le plan extra-linguistique), entre personnes ou classes de personnes (p. 7)¹.

Le système de noms de parenté, un exemple de structure lexicale « à partir de critères objectifs »², devenu classique dans la littérature de spécialité, a été étudié par la linguistique actuelle pour un grand nombre de langues.

Considérant l'application exclusive de la théorie du champ lexical comme un danger (p. 63), l'auteur aborde le sujet par des procédés interdisciplinaires, se proposant de démontrer quelles sont les relations qui ont agi afin de structurer la terminologie de la parenté.

Envisageant d'un œil critique (chapitres 1 et 2) les différentes orientations en ethnologie et socioanthropologie, de même que celles de la linguistique, M. Fritsche retient pour la base théorique de l'analyse qu'il entreprend (p. 124 et suiv.) les suggestions offertes par la sociologie marxiste et, à notre avis, la sémantique structurale.

L'analyse est faite sur le matériel du niveau standard des langues (p. 124), puisé aux travaux de spécialité et aux dictionnaires et, aussi, par des enquêtes directes, mais partielles, seulement pour les langues slaves, pour le grec et pour le ture (p. 126).

Tenant compte de la réalité extra-linguistique, l'auteur se sert d'un modèle du *signe* linguistique à la forme d'un quadrilatère, dont une place est occupée par l'*objet* (p. 70, 78).

Quant aux opinions de M. Fritsche sur le modèle sémantique du domaine de noms de parenté, nous soulignons qu'il faut tenir compte des reflexes de l'organisation sociale (ici, la constitution des groupes humains par le « choix » des parents) et de la légalité qui en résulte ; le modèle est choisi par l'auteur et, par conséquence, c'est un phénomène de métalangue, rendant possible la comparaison des faits (p. 103). La description est faite à l'aide des méthodes de l'analyse componentielle, courante dans la sémantique structurale³, utilisée avec succès par Lounsbury pour les termes de parenté aussi⁴. L'analyse de M. Fritsche a le mérite de mettre en valeur une série de « dimensions »⁵ caractéristiques pour les langues en discussion et qui s'ajoutent à celles « universel-européennes » (p. 131 et suiv.). Les dimensions décelées dans le plan linguistique sont dues, au plan social, à la « grande famille fraternelle » (créée par des frères), forme sociale caractéristique pour les Slaves de sud, les Albanais et les Turcs. De la distribution des diverses dimensions considérées comme balkaniques, résulte la matrice du type balkanique de la structure des noms de parenté (p. 215 et suiv.), auquel participe, dans l'ordre suivant : les langues slaves, le ture et l'albanais. Le roumain, qui se trouve sur la position la plus éloignée, présente des indices du type des langues de l'ouest et du centre de l'Europe. L'auteur ajoute ensuite, sans les commentaires nécessaires, que l'image serait tout autre si on prenait en considération le niveau dialectal aussi. On peut se demander, pourtant, comment peut être expliquée la grande différence en roumain entre le niveau standard et le niveau dialectal, par rapport à la situation des autres langues sud-est européennes. D'autre part, les études sur le roumain dialectal⁶ prouvent qu'il existe par exemple des emprunts récents faits aux

¹ Nous considérons, pourtant, plus adéquate la définition donnée par la sémantique structurale pour cet ensemble lexical, à savoir « champ relationnel », et qui met en valeur une structure propre à la langue ; plus récemment, E. Coseriu, *Vers une typologie des champs lexicaux*, Extrait des « Cahiers de lexicologie », XXVII, 1975, p. 48.

² G. Mounin, *Clefs pour la sémantique*, Paris, 1972, p. 99.

³ Par exemple, E. Coseriu, *Pour une sémantique diachronique structurelle* in « Travaux de linguistique et de littérature », 2, 1964, 1 ; id., *Vers une typologie...*, p. 36.

⁴ Sur la manière à laquelle la sémantique structurale a assimilé les résultats de l'analyse de l'ethnologue Lounsbury, G. Mounin, *œuvre citée*, p. 96 et suiv.

⁵ L'auteur ne donne pas la définition de la « dimension », terme utilisé par Lounsbury. Pour l'analyse linguistique, une définition adéquate est celle de E. Coseriu, qui y apporte quelques rectifications : « Une dimension c'est le point de vue ou le critère d'une opposition donnée quelconque », *Vers une typologie...*, p. 35.

⁶ Magdalena Vulpe, *Répartition territoriale des noms de parenté en daco-roumain (d'après l'ALR)*, « Revue roumaine de linguistique », 11, 1966, 1, p. 43, 56.

langues slaves du sud et qui ne correspondent pas à une réalité sociale semblable à la réalité décrite par l'auteur pour les autres langues balkaniques.

Pour le rest, cette partie représente une des meilleures du travail, tout en prouvant de riches connaissances sur l'organisation sociale des Balkans.

L'auteur, se basant sur l'examen des faits linguistiques, cherche à tirer des conclusions — pas toujours avec succès — sur les différentes phases de la « grande famille » (*zadruga*) (p. 223 et suiv.). La question qui se pose à notre avis est pourquoi le bulgare a gardé un système de dénomination aussi complexe et semblable à celui du serbe, par rapport à celui, beaucoup plus simplifié de l'albanais, alors que chez les Bulgares *zadruga* a disparu depuis plus longtemps que chez les Serbes et que chez les Albanais (ceux de Kosovo) elle est encore vivante.

L'élargissement du champ d'investigation permet à M. Fritsche de donner des réponses, à l'appui de l'analyse des faits linguistiques balkaniques, à quelques problèmes controversés de la sociologie : le droit matriarcal semble être antérieur au droit patriarcal (chapitre 4) ; la famille collective est plus ancienne que la famille individuelle ou petite (p. 64).

En revenant à la discussion linguistique proprement dite, qui nous intéresse plus, nous constatons que M. Fritsche reproche à la sémantique structurale d'analyser le champ sémantique des noms de parenté, sans tenir compte de la corrélation entre un type de champ lexical et un type d'organisation sociale (p. 28). Pourtant, E. Coseriu distingue ce champ lexical par les relations qui s'établissent dans son cadre sous l'influence des conditions extra-linguistiques aussi⁷, sans cesser de prétendre à l'analyse linguistique de rester au plan linguistique.

La dimension historique que M. Fritsche ajoute à celle structurelle-synchronique (p. 43) ne doit pas, selon nous, l'exclure, l'annuler ; la première n'est pas plus importante que la deuxième ; elles doivent se compléter réciproquement⁸. Malgré le fait qu'il a choisi le plan synchronique en appelant aux données au niveau standard, l'auteur fait des références à peu près seulement à l'histoire de la *zadruga*, en discutant des sens que la jeune génération ne connaît plus. N'utilisant pas les méthodes linguistiques d'une manière conséquente, l'auteur est aussi obligé de limiter sa sphère d'intérêt et de simplifier, par exemple le système de noms de parenté dans la langue roumaine⁹. Poursuivant en même temps la définition d'un certain type de terminologie balkanique (caractérisant un certain type d'organisation sociale), M. Fritsche introduit, sous l'influence de la situation en bulgare, serbe et albanais, ou régit le principe nommé par l'auteur *Senioritätsprinzip*, les termes *bade* « frère aîné » et *dadă* « sœur aînée », qui, pourtant, ne font pas partie du système du roumain standard¹⁰.

Nous considérons de toute l'interprétation selon laquelle la neutralisation des oppositions dans le cas du roum. *î cot* « Enkel », mais aussi « Neffe » a eu lieu par l'effacement, au niveau du roumain, du principe de la différence entre les générations (phénomène caractéristique d'après M. Fritsche pour l'espace balkanique et le seul indice de ce genre en roumain) (p. 278—279) ; la neutralisation avait déjà eu lieu dès le latin¹¹.

L'ouvrage de M. Fritsche est en ce qui concerne les langues slaves du sud, au premier lieu, une lecture très utile, bien informée. Le matériel analysé et la bibliographie sont riches ; nous trouvons pourtant les conclusions beaucoup trop pauvres (p. 296), sans accorder une

⁷ *Vers une typologie, ...*, p. 47, note 47, p. 49.

⁸ Mais, d'autre part, démontrer qu'un type de champ sémantique au statut spécial (celui des noms de parenté) peut être corrélé avec un type d'organisation sociale ne vuet pas dire que la relation est démontrée (d'une manière satisfaisante) pour les autres ensembles lexicaux aussi. La sémantique structurale essaye en échange de traiter d'une manière unificatrice tous les ensembles et les sousensembles lexicaux, tout en tenant compte de leur organisation spécifique (E. Coseriu, *œuvre citée*, p. 51) ; v. aussi G. Mounin, *Clefs pour la linguistique*, Paris, 1971, p. 139 : « Tout l'effort de la sémantique structurale depuis une dizaine d'années est de substituer aux procédures conceptuelles de structuration, des procédures vraiment linguistiques et formellement objectivables ». La discussion de Fritsche simplifie assez les choses (p. 86) ; nous ne comprenons pas aussi à quoi sert une querelle terminologique.

⁹ Pour lequel, voir l'analyse minutieuse effectuée par Angela Bidu Vrănceanu, *Modalités d'analyse structurale du lexique : les noms de parenté*, « Revue roumaine de linguistique », 17, 1972, 5, p. 441—454.

¹⁰ V. Scurtu, *Terminologia de inrudire în limba română* (Les termes de parenté dans la langue roumaine), Bucarest, 1966, p. 261, 276, 278 soutient que, avec leur sens fondamental, les termes *bade* et *dadă* sont répandus en Transylvanie et dans le Nord de la Moldavie sous l'influence des langues slaves de N. et de l'E., probablement, langues pour lesquelles, M. Fritsche lui-même, considère comme caractéristique la famille « patriarcale » et pas la famille « fraternelle ».

¹¹ V. Scurtu, *œuvre citée*, p. 100, note 2.

attention particulière sur le spécifique des relations entre le plan social et le plan linguistique, du point de vue de la linguistique.

Le problème de la structure du lexique reste encore un de ceux les plus controversés de la linguistique.

Le travail ici présenté répond pourtant au desiderata de la sémantique actuelle, dont « le progrès sera réalisé par des travaux sur des problèmes concrets, pris dans les langues réelles »¹².

C. V.

Les Lumières chez les Roumains, « Cahiers roumains d'études littéraires », 2, 1977, Edit. Univers, Bucarest, 160 p.

Le dernier numéro des « Cahiers roumains d'études littéraires », à l'agencement thématique en accord avec la meilleure et très instructive tradition de cette revue, est entièrement dédié aux Lumières dans la littérature roumaine. Il n'y a pas si longtemps déjà que nous signalions les « Annales historiques de la Révolution Française », le prestigieux périodique qui avait consacré si généreusement tout un numéro (225) aux Lumières roumaines, manifestés dans les domaines politique et économique, juridique et institutionnel, ébauchant de la sorte l'image du phénomène étudié. Cette image, non seulement historique, mais théorique aussi vient combler un vide du champ littéraire-philosophique, abordé sous un jour analytique. La périodicité avec laquelle on s'est attaqué ces derniers temps aux diverses hypostases présentées par les Lumières roumaines permet d'en dégager l'un des types (pour ne point dire modèles, comme nous serions tenté de le faire) propres au courant des Lumières du Sud-est européen. Il nous semble, en effet, que sur la carte européenne de ce courant philosophique, la spécificité de son aspect sud-est européen trouve un modèle qui le définit dans l'espace roumain. Qu'il nous suffise de mentionner en ce sens que là, dans l'espace roumain, cet aspect particulier est attesté à tous les échelons (culturel, politique, juridique, institutionnel, littéraire, philosophique). Comme de juste, le statut politique à part des Principautés roumaines par rapport aux autres pays de la zone concernée a marqué nécessairement le développement de ce phénomène. C'est pourquoi la toute dernière initiative des « Cahiers roumains... », apportant une dernière contribution à l'étude des Lumières roumaines d'un point de vue analytique et théorique nous semble d'heureuse inspiration.

Le volume s'ouvre avec un examen succinct des traits et aspects caractéristiques des Lumières roumaines, signé par Romul Munteanu. Bien qu'annonçant qu'il se propose, à la différence de D. Popovici, de ne point borner son étude au seul côté littéraire du phénomène, l'auteur n'arrive pas à dépasser ces limites, confinant l'étude de la littérature roumaine à quelques aspects généraux. Toutefois, cette vision limitée s'élargit grâce aux études qui lui font suite, dues à Adrian Marino, Alexandru Dușu et Nicolae Balotă. Posant la question du besoin de littérature de l'époque, des impératifs et de la mentalité dont cette exigence se nourrissait, Adrian Marino constate dans ses *Lumières roumaines : idées sur le théâtre, la poésie et la littérature* qu'il n'y a « pas un seul représentant roumain des Lumières qui n'ait affirmé que la littérature doit être directement et immédiatement utile à la société », au « peuple » et que « toute production littéraire » — imprimée ou représentée sur la scène — obéissait au dessein fondamental que les Lumières ont toujours et partout attribué à la culture : stimuler, instruire, critiquer, régénérer et surtout « éclairer » la société « en général ». Sous le signe de cette idéologie — propre à l'époque respective —, sous le signe de l'utilitarisme artistique, l'auteur entreprend une étude de l'existence et de l'évolution des genres et espèces littéraires, et pour ce faire, il se penche sur tous les textes du temps (« généralement très peu lus »), avec un regard spécial sur le théâtre et la poésie, en mettant en lumière leur caractère pédagogique (en tant qu'instrument culturel, ainsi que de par leur contenu) — caractère que l'époque imprime à sa littérature.

Dans un certain sens, le débat est poursuivi par Alexandru Dușu, *Lumières et préromanisme dans la culture roumaine*, mais conduit suivant d'autres coordonnées. A. Dușu reprend, d'une part, la question du nouvel goût littéraire, qu'il examine tout en s'interrogeant : « Jusqu'où allait donc la curiosité du lecteur désireux de se relaxer ? » D'autre part, il saisit et tâche de préciser la frontière brouillée séparant les divers courants d'idées dans l'espace culturel sud-est

¹² G. Mounin, *Clefs pour la sémantique*, p. 187. Dans la note 1, il ajoute que pour Tullio de Mauro, par exemple, « la seule possibilité de saisir les signifiés reste la description filologique la plus raffinée possible des usages des termes dans une société donnée ».

européen, respectivement dans l'espace roumain, ainsi que la raison de cet entrelacement. Le résultat de sa tentative d'approfondir les choses l'incite à penser qu'il ne saurait être question d'un préromantisme dans la culture roumaine.

De son côté, Nicolae Balotă avec *L'École transylvaine : la conception philologique, historique et linguistique* présente — avec cette élévation de l'expression qui lui est propre — un trait essentiel des Lumières transylvaines et qui a posé sa griffe sur le domaine des sciences humaines en Roumanie au XIX^e. Il s'agit de l'*érudition* des transylvains protagonistes des Lumières et des fruits de son application à la philologie, l'histoire et la philosophie — les disciplines vers lesquelles convergiaient les préférences des savants de Transylvanie. Ces trois disciplines animent l'idéologie particulière des protagonistes des Lumières originaires de cette province roumaine, idéologie déterminée par les objectifs immédiats du combat qu'ils avaient à livrer.

Egalement consacrée à l'espace transylvain est l'étude de Ion Lungu, *Les Lumières en Transylvanie et le Josephisme*. À noter encore la contribution-bilan de Pompiliu Teodor, *Où en sont les études sur les Lumières roumaines?* qui a pour pendant dans ce même volume la presque exhaustive *Bibliographie des Lumières roumaines* dressée par N. Boeșan. C'est la première bibliographie de ce genre et elle représente l'un des grands mérites de l'ouvrage qui nous occupe.

Quelque peu insolite dans un recueil de problématique si nettement européen nous semble l'étude du réputé spécialiste américain Demetrius Dvoicenko-Markov, *Benjamin Franklin and the first American Romanian relations*.

Avec le riche compte rendu des toutes dernières contributions à l'étude des Lumières européennes et roumaines (v. « La chronique des traductions ; comptes rendus ; kaléidoscope »), le présent fascicule offre une image complète des débats scientifiques portant sur les Lumières en tant que phénomène et état culturel.

E.S.

V. STOJANČEVIĆ, *Švatanja i proučavanja Svetozara Markovića društvenno-političke problematike prvog srpskog ustanka* (Les opinions et les études de S. Marković concernant les problèmes socio-politiques de la première insurrection serbe), « Istorijski časopis », XXIII, 1976, p. 105—115.

L'auteur de l'article tâche de mettre en évidence la conception d'un des plus remarquables historiens serbes en ce qui concerne le rôle et l'importance de la première insurrection serbe (1804—1813), exposée dans plusieurs études critiques de la vie sociale et politique du peuple de Serbie au XIX^e siècle. L'auteur examine les opinions de S. Marković en partant de quatre questions principales, à savoir : qui et pourquoi a pris l'initiative de l'insurrection ; quelles étaient les exigences des insurgés ; quels ont été les changements sociaux déterminés par l'insurrection ; quelles raisons historiques ont mené les insurgés à se lever contre les Turcs. D'après S. Stojančević, S. Marković voyait l'objectif principal de l'insurrection dans la libération politique et sociale de la Serbie, l'unification du pays et l'édification d'un État moderne.

A.I.I.

B. DJURDJEV, *Osnovni zadatak istorijske nauke* (La tâche fondamentale de la science historique), « Godišnjak društva istoričara Bosne i Hercegovine », 1976, p. 269—272.

L'auteur de l'article expose brièvement sa conception du développement de l'historiographie en tant que science historique qui aurait, selon lui, trois phases : 1) histoire littéraire ; 2) histoire philosophique et 3) histoire sociologique, cette dernière étant divisée en histoire positiviste, histoire culturelle-morphologique, histoire structurelle et histoire postmarxiste. L'auteur remarque la situation de la science historique qui, pendant de longs siècles n'avait été qu'une branche de la littérature ; son émancipation survint à l'époque de l'humanisme, qui marqua le début de la recherche des sources historiques. Ensuite, le rationalisme et la philosophie allemande classique ont introduit le concept de l'évolution dans l'histoire : « expliquer l'évolution humaine, c'est là la tâche fondamentale de la science historique ». L'historien considère que l'historiographie contemporaine se trouve dans un impas, puisqu'on n'est pas encore parvenu

à préciser les tâches de la science historique ; en ce qu'il le concerne, il est d'avis que la science historique devrait être plus ample que la science sociale.

A. I. I.

Societatea românească la 1877. Memorii ae unor luptători (La société roumaine en 1877. Mémoires de quelques combattants). Anthologie, étude introductive, notes et commentaires par Valeriu Râpeanu, București, Editura Militară, 1977, 262 p.

Voir la Guerre de l'Indépendance roumaine telle que l'ont vue et vécue ses combattants, éclairer l'image d'ensemble de ce grand événement par les réactions individuelles, voilà l'idée qui a guidé Valeriu Râpeanu à publier cet intéressant recueil de mémoires et correspondance de dix-sept officiers et volontaires de 1877.

Il s'est adressé, dans ce but, à de grands stratèges (tels les généraux Gheorghe Anghelescu, Alexandru Cernat, Al. Candiano-Popescu), à des personnalités comme le général-docteur Carol Davila et Jean Lahovary, à des officiers de carrière ou en réserve (les généraux Iancu Ghica, Gr. Crăinicănu, I. Cotruș, les colonels et lieutenants colonels Gh. Lupașcu, G. Boteanu, C. V. Căplescu, T. C. Văcărescu, Ion Peticari), ainsi qu'à des volontaires, sanitaires ou civils (Dr. Gh. Sabin, Șt. Georgescu-Sergent, Moise Groza, Mihai Dimitrescu).

Afin de mieux nous préparer à pénétrer le sens de ces pages, V. Râpeanu explique dans son étude introductive leur place dans la littérature générale de cette guerre. En posant la question passionnante pour la connaissance des mentalités collectives, des relations entre l'« histoire » et « l'image mythique » des grands événements, l'auteur de cette anthologie évoque les principaux moments de notre histoire et leurs reflets dans les consciences, en démontrant le caractère complémentaire, l'identité même, parfois, de la création mythique et des données scientifiques.

C'est au XIX^e siècle qu'il s'arrête surtout, et aux grands événements qui l'ont marqué depuis la révolution de Tudor Vladimirescu (la révolution de 1848, l'Union des Principautés, le règne de Cuza), qui ont tous prêté à de véritables phénomènes « d'interférences », la création littéraire devenant folklore et circulant en même temps sous le nom de l'écrivain « mais aussi en tant que création qui vit indépendamment ».

L'« image folklorique » et « la stature mythologique » des grands personnages de notre histoire du XIX^e siècle s'explique également par la ressemblance des procédés, puisque — ainsi que le note V. Râpeanu — nos poètes ont souvent employé des images et des symboles empruntés à la littérature populaire, qui trouvaient par cela même un écho sûr dans l'âme du peuple.

La Guerre d'Indépendance a bénéficié, dans ce sens, des moyens plus modernes acquis à cette époque par la culture roumaine. La presse surtout, l'école, les théâtres ont contribué à propager dans toutes les classes sociales, dès l'époque de la guerre même, les vers inspirés d'Alexandru Ciobașcu, qui ont créé les prototypes de cette guerre, ses « héros » favoris (« Peneș Curcanul », « Șerghiul », etc.) « que des générations successives ont reçus, gardant intacte leur fraîcheur, leur élan patriotique, leur pathos politique ».

Nous tenons à rendre ici l'une des idées les plus édifiantes de cette étude introductive, celle qui saisit un trait spécifique de la psychologie du peuple roumain : « Avant de connaître et de comprendre la guerre comme un chapitre de l'histoire, chaque "nouvelle série d'hommes" l'a connue psychiquement, par son image artistique ».

En effet, il s'agit d'un véritable procès d'osmose qui s'est produit entre la littérature de notre guerre d'Indépendance et l'image que s'en faisaient les paysans. Ces derniers se reconnaissaient dans les héros littéraires, que les écrivains avaient créés en s'inspirant de la sensibilité et de la pensée des paysans.

S'ajoutant à « l'image littéraire » et la renforçant, « l'image plastique offerte par notre grand peintre Nicolae Grigorescu, qui immortalisa les scènes les plus caractéristiques de cette guerre (où il avait suivi les soldats), fut pour beaucoup dans l'envergure prise par l'image mythique de la guerre.

Lorsque les combattants de 1877—1878 commencèrent à écrire leurs mémoires — nous dit V. Râpeanu — l'image de cette guerre était déjà constituée. Mais ces pages représentent des « documents humains », qui retracent pour nous leurs états d'âme, la manière dont ils envisageaient la vie et la mort, leurs considérations personnelles, la vie de campagne, les réactions des autres, etc. L'authenticité qui s'en dégage nous donne l'impression d'avoir vécu ces moments et « un aigu sentiment de solidarité nationale » s'en dégage, solidarité qui s'étendait à toute la société roumaine, exprimant à ces moments décisifs son but suprême. Un trait également inté-

ressant de ces mémoires est l'étonnante égalité de ces êtres humains (qui représentent tant les classes aisées que les couches modestes du peuple roumain), unis par l'effort commun, par les dangers, mais aussi par les moments de détente leur faisant suite. Pourtant, ce qui reste tout aussi passionnant, c'est la manière différente dont ils ont « vu » et « senti » les mêmes événements, les mêmes batailles.

La plupart des textes choisis ont déjà été publiés et il nous semble significatif de trouver parfois parmi leurs premiers éditeurs ce grand connaisseur des hommes et des choses qui fut Ion Luca Caragiale. Seuls les mémoires du Général Gh. Anghelescu sont inédits — se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — considérés par l'auteur du recueil comme étant « les plus complètes de la vie d'un militaire du XIX^e siècle ».

Tous les fragments publiés dans ce volume sont précédés de notes substantielles qui retracent l'esquisse biographique de l'auteur, les précédentes éditions de son œuvre et, ce qui plus est, de très utiles indices sur leur personnalité, sur leur style et sur leurs qualités humaines. Mentionnons aussi les traductions du français de plusieurs lettres, par Sanda Râpeanu, qui sait leur rendre l'authenticité d'un texte original.

L'auteur de ce volume anthologique fait revivre des documents précieux de ce qui fut la lutte héroïque du peuple roumain pour son indépendance et qui, en plus de leur valeur historique, offrent une lecture des plus agréables, la sobriété et le pittoresque se mêlant avec ce naturel que seule la vie peut réaliser.

C. P.-D.

LIVRES REÇUS

- Acta Congressus Internationalis XXIV. Historiae Artis Medicinae, 25–31 Augusti 1974 — Budapestini* [Redigerunt: J. Antall, G. Buzinkay, F. Némethy], Tomes I–II, Budapest, Musum, Bibliotheca et Archivum Historiae Artis Medicinae de I. Ph. Seimelweis Nominata, 1976, 1670 p. les dex volumes.
- ANASTASI, ROSARIO, *Studi di filologia bizantina*, Catania, Facoltà di Lettere e Filosofia — Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici, 1976, 146 p.
- Die Archibibliothek — Archiwissenschaft, Stadtgeschichte, Kommunalwissenschaft. Eine Spezialbibliothek als Forschungshilfe*, Wien, Wiener Stadt- und Landesarchiv, 1977, 18 p.
- DE AZEVEDO MAIA, CLARINDA, *Os fatares fronteiriços do Concelho do Sabugal e da vizinha região de Xalina e Alamedilla*, Coimbra, Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, Publicações do Instituto de Estudos Românicos, 1977, 614 p.
- България на Балканите — Хроника на събитията 1975*, Sofia, Институт за Балканистика, 1976, 109 p.
- Балканский лингвистический сборник*, Москва, Академия Наук СССР — Институт Славяноведения и Балканистик, 1977 322 p.
- BELL, JOHN D., *Peasants in Power — Alexander Stamboliski and the Bulgarian Agrarian National Union, 1899–1923*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1977, 271 p.
- Beogradski Mlađi Vajari I* (catalogue) (BOZIDAR BABIĆ, ĐORĐIJE CRNČEVIĆ, NADEŽDA KOJADINOVIĆ, VLADIMIR KOMAD, ANTE MARINOVIĆ, DRAGOMIR MILEUSNIĆ, MILORAD TEPAVAC, MILUN VIDIĆ, NIKOLA VUKOSAVLJEVIĆ, RATKO VULANOVIĆ), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination.
- BEZLAJ, FRANCE, *Etimološki Slovar Slovenskega Jezika — Prva knjiga A–J*, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, Institut za Slovenski Jezik, Založila Mladinska knjiga, 1976, 235 p.
- BITOSKI, KRSTE, *Македонија и кнежевство Бугарија (1893–1903)*, Skopje, 1977, 415 p.
- La Bulgarie — Questions et réponses* [Réunies par Petre Bakardjiev, rédacteur responsable Victor Velev], Agence Sofia-Presse, 1977, 221 p.
- ЏАБЕЈ, ЕДРЕМ, *Studine etimologjike në Fushë të Shqipërisë, Bleu II A–B*, Tiranë, Akademia e Shkencave e R. P. të Shqipërisë — Instituti i Gjuhësise dhe i Letërsise, 1976, 615 p.
- GLASSEN, PETER, *Kaiserreskript und Königsurkunde — Diplomatische Studien zum Problem der Kontinuität zwischen Altertum und Mittelalter*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1977, 251 p. + 2 ill.
- Commedie latine del XII e XIII secolo I*, Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 344 p.
- Contributions to a Romanian History Symposium: Held at Hardin — Simmons University, November 21–22, 1975* [Edited by David B. Funderburk and Calvin C. Turpin], Abilene, Texas, Hardin — Simmons University, 1976, 56 p. + 2 photographs.
- ДИМОСКИ, МИХАИЛО, *Орската традиција во село Ињево (Радовишко)*, Skopje, Институт за Фолклор, 1974, 88 p.
- A Dunántúl Településtörténete II/1 & II/2, 1767–1848 — A Pécsi Településtörténeti Konferencia Anyaga (1976. augusztus 24–25)*, Pécs, Magyar Tudományos Akadémia — Pécsi és Veszprémi Akadémiai Bizottságának Értesítője, 1977, 343 p. et 281 p. y compris les résumés en anglais et russe.
- DZIEWANOWSKI, M. K., *Poland in the Twentieth Century*, New York, Columbia University Press, 1977, 308 p.

- GUIDETTI, MASSIMO & PAUL H. STAHL, *Il sangue e la terra — Comunità di villaggio e comunità familiari nell'Europa dell'800*, Milano, Jaca Book, 1977, 626 p. + 47 ill. + VI plans.
- EMBER GYÖZÖ, *Az Újratelepülő Békés Megye Első Összeírásai 1715—1730*, Békéscsaba, 1977, 176 p. + 10 ill.
- EYICE, SEMAVI, *Bizans Devrinde Boğaziçi*, Istanbul, Edeblyat Fakültesi Besimevi, 1976, 184 p. + y compris les ill.
- FRANOLIC, BRANCO, *Les mots d'emprunt Français en Croatie*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1976, 216 p.
- Istanbul Üniversitesit Yayınları Bibliyografyası (Eserler ve Makaleler) yıl 1973* (Bibliography of the Publications of the University of Istanbul (Books and Articles) Year 1973) [Hazırlayan — Prepared by Leman Şenlap], Istanbul, Istanbul Matbaası, 1975, 206 p.
- LIAKOU, SOKR. N. *Τὶ ἦσαν ἐθνοφυλετικά οἱ Ἀβαροσκλάβοι (Πρωτοεσακιωνικοὶ Ἐπὶ τοὶ τῆς Πελοπόννησου)*, Thessaloniki, 1977, 74 p.
- MARAŽ, ADRIANA, *Grafike* (Catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination.
- MEPISAŠVILI, RUSUGAN & VAHTANG CINCAGZE, *Архитектура нагорной части — Историческая провинция Грузии-Шидкартли*, Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1975, 195 p. y compris les ill.
- Mihai Viteazul și Sălajul — Guruslău 375 — (3 august 1601 — 3 august 1976)*, Zalău, Consiliul Județean de Educație Politică și Cultură Socialistă — Sălaj, 1976, 539
- MORAVCSIK, GYULA, *Einführung in die Byzantinologie*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1976, 186 p. + XI ill.
- Накит Сармата у Банату са прегледом Сарматских налазишта* (Каталог уз изложбу), Vršac, 1975, 50 p. + 23 ill. + 1 carte
- NEŠIĆ, MILIJA, *Catalogue*, Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination.
- NIKOLIK ILIJA, *Преглед на Македонските народни песни во етнографската збирка на архивот на Српската Академија на Науките и Уметностите (1660—1960)*, Skopje, Институт за фолклор, 1976, 243 p. + 1 carte
- NORDMANN-ZIMMERMANN, URSULA, *Le régime des inventions dans la coopération Est-Ouest*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, 1977, 146 p.
- NOVAK, KOLOMAN, *Objekti 1962—76* (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1977, sans pagination.
- NYKRYN, JAROSLAV & KAREL ŠTĚPÁN, *Czechoslovakia*, Sijthoff, Leiden, 1977, 104 p.
- PAPADOPOULOS, STEFANOU I., *Γεώργιος Λασσάνης ὁ Κοζανίτης Ἀγωνιστῆς καὶ λόγιος (1793—1870)*, Thessaloniki, 1977, 18 p.
- PAPADOPOULOU, STEFANOU I., *Ιωάννης Καποδίστριας — Ὁ θεμελιώτης τοῦ νεοελληνικοῦ κράτους (Διάλεξη)*, Thessaloniki, 1977, 22 p.
- PAPOULIDI, KONSTANTINOU K. *Οἱ ῥῶσοι ὀνοματολόγοι τοῦ Ἁγίου Ὀρους*, Thessaloniki, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου 1977, 221 p. + 9 ill.
- PETKOV, TODOR, *Un avenir de paix pour l'Europe*, Sofia-Press, 1977, 152 p.
- PINK-WILPERT, CLARA B., *Bali — Eine Einführung —*, Hamburg, Selbstverlag Hamburgisches Museum für Völkerkunde, 1977, 105 p.
- PLASARI, NDREÇI, SHYQRI BALLVORA, *La lutte de libération du peuple albanais contre les occupants fascistes italiens et les trahisseurs — avril 1939-septembre 1943—*, I, Tirana, Editions «8 Nëntori», 1976, 590 p.
- Počeci Madarske Savremene Umetnosti — Hirska Kolonija u Nađbanji* (catalogue), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination
- PRIVALOVA, E. L., *Павнич (avec le résumé en français)*, Tbilisi, «Мецниереба», 1977, 161 p. + XXIII p. ill.
- ΠΡΟΤΟΡΟΦΑ-ΜΡΟΥΜΠΟΥΛΙΔΟΥ, GLIKERIAS, *Γεώργιος Παράσχος*, Ioannina, 1977, 37 p.
- RADOVANOVIĆ, VLADAN, *Mediji 1954—76* (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination.
- Signalizan* (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination.
- SIMMS, NORMAN, *Clamor Horrendissimus: the Sacred Shout in Folklore, Myth and Literature* (Extr. de «Dialogue on Religion»: New Zealand Viewpoints 1977 [Ed. Peter Davis and John Hinchcliff], Auckland, 1977, p. 75—81.
- Spomenica, 1961—1976*, Sarajevo Naučno Društvo i Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1976, 497 p.

- Symposium Ausklang der Latène-Zivilisation und Anfänge der Germanischen Besiedlung im Mittlerrn Donauegebiet*, Bratislava, VEDA — Vydavateľ'stvo Slovenskej Akadémie Vied 1977, 413 p.
- ТОДОРОВА, МАРИЈА, *Подбрани извори за историјата на балканските народи XV—XIX век*, Sofia, Издаелство Наука и Искусство, 1977, 458 p.
- Z tradic slovanské kultury v Čechách — Sázava a Emauzy v dějinách české kultury —*, Praha, Universita Karlova, 1975, 242 p. + 50 ill.
- TSIRPANLI, ZAHARIA N., *Υπομνήματα και έκθεσεις του Ίωάννη Καποδίστρια (1809—1822) (Προβλήματα και έρευνα (Ανάτυπο έκ του ΣΤ' τόμου της «Δωδώνης» Επιστημονικής Επετηρίδος της Φιλοσοφικής Σχολής του Πανεπιστημίου Ίωαννίνων, p. 99—134), Ioannina 1977.*
- VRAŽINOVSKI, TANAS & VOISLAV JAKOŠKI, *Разловечкато востание во современата Усна провна традиција на Разловчани*, Skopje, Институт ва фолклор, 1976, 75 y compris le résumé en français.
- Zadar u Srednjem Vijeku do 1409* [Napisali: Nada Klaić i Ivo Petricioli], Zadar, Filozofski Fakultet, 1976, 606 p. + LXIV p.ill.

CORRIGENDUM

The reader is kindly requested to take account of the following
in Ihor Ševčenko, *Agapetus East and West: the Fate of a Byzantine*
"Mirror of Princes", RESEE, XVI, 1978, n^o 1, p. 3—44.

- read ŠEVČENKO" throughout in running title
- p. 8, n. 19, ln. 6, for "Jernstadt's" read "Jernstedt's"
- p. 8, n. 21, ln. 3, for "Schuljar" read "Schuljahr"
- p. 14, ln. 26, for "must had" read "must have had"
- p. 14, ln. 34, for "have been" read "must have been"
- p. 14, n. 42, ln. 2, for "Huius Jacobo" read "Huius Filio Jacobo"
- p. 15, n. 44, ln. 6, for "isocrates" read "Isocrates"
- p. 15, n. 44, ln. 21, for "homocoteleuta" read "homoeoteleuta"
- p. 16, ln. 3, for "1615" read "1516"
- p. 20, n. 56, ln. 13, for "Sententiae" read "Sententiae"
- p. 22, n. 61, ln. 18, for "(as in note 2 above)" read "(as in note 1 above)"
- p. 24, n. 69, ln. 1, for "(as in note 31 above)" read "(as in note 65 above)"
- p. 29, ln. 16, for "Codex Suprasliensis" read "Codex Suprasliensis"
- p. 30, ln. 9, for "(Movila)" read "(Movilă)"
- p. 30, n. 95, lns. 1—2, for "bl (a)g(o)č(e)stivejšemu" read "bl(a)g(o)č(e)stivěj-
šemu"
- p. 30, n. 95, ln. 4, for "Pr'vee Napečatany" read "Pr'vče Napečatany"
- p. 30, n. 95, ln. 4, for "Lavre" read "Lavrě"
- p. 30, n. 95, ln. 5, for "S(vja)tejšag(o)" read "S(vja)tějšag(o)"
- p. 30, n. 96, ln. 4, for "dix-septième" read "dix-septième"
- p. 30, n. 96, ln. 8, for "Ukrainy in Belorussii" read "Ukrainy i Belorussii"
- p. 31, ln. 21, for "counselor" read "counselor"
- p. 31, ln. 23, for "auhtor" read "author"
- p. 31, ln. 29, for "diaona" read "diakona"
- p. 31, ln. 38, for "ispravi že se" read "ispravi že se"
- p. 31, n. 97, ln. 2, for "darovaniax" read "darovaniex"
- p. 31, n. 97, lns. 2—3, for "sv(ja)ščennosluziitele" read "sv(ja)ščennosluziiteľ"
- p. 31, n. 97, ln. 3, for "v'kratce" read "v'kracě"
- p. 31, n. 97, ln. 4, for "izložnnae" read "izložennae"
- p. 31, n. 99, ln. 1, for "Pr'vonačalnye S(vja)toľpnago" read "Pr'vonačalnye
S(vja)toľpnago"
- p. 31, n. 99, ln. 3, for "upokojenja Žiltsca" read "upokoenia Žilišča"
- p. 31, n. 99, ln. 5, for "lětu" read "lětu"
- p. 32, n. 99, ln. 1, for "ispravi že se" read "ispravi že se"
- p. 32, n. 99, ln. 1, for "mnogym" read "mnogim"
- p. 32, n. 99, ln. 3, omit "Mogtly Dakijskix Zeml' Načalnuka"
- p. 32, n. 99, ln. 4, for "v' Predstatelstvo" read "v' Predstatelstvo"
- p. 33, n. 105, ln. 6, for "predležascii" read "predležašči"
- p. 33, n. 106, ln. 6, for "(as in note 102 above)" read "(as in note 103 above)"
- p. 34, ln. 6, for "rečeno" read "rečeno"
- p. 34, ln. 21, for "notisisja" read "nosiltsja"
- p. 34, n. 110, ln. 5, for "mš epaireshai" read "mē epaireshai"
- p. 34, n. 111, for "(as in note 79 above)" read "(as in note 108 above)"
- p. 35, n. 112, ln. 2, for "(as in note 107 above)" read "(as in note 108 above)"
- p. 35, n. 114, ln. 3, for "(as in note 102 above)" read "(as in note 103 above)"
- p. 36, *Addendum*, ln. 5, for "ot the problem" read "of the problem"
- p. 43, ln. 30, for "ėllin" read "ėllin"
- p. 44, ln. 9, for "the beginning(")" read "the beginning(?)"

**TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- Thraco-Dacia. Recueil d'études à l'occasion du 11^e Congrès International de thracologie, Bucarest (4–12 septembre 1976), 351 p.**
- VULPE, RADU, Studia Thracologica, Hommage au 11^e Congrès International de Thracologie, Bucarest, 4–12 septembre, 1976, 336 p., 1977.**
- Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^e Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, coédition avec la Société d'Éditions « Les Belles Lettres », Paris, 1976, 550 p.**
- CHIIAIA, PAVEL, De la «Negru Vodă» la Neagoe Basarab (De «Negru Vodă» à Neagoe Basarab), 1976, 256 p.**
- Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines, București, 6–12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p. ill., vol. III, 1976, 737 p., ill.**
- CONSTANTINESCU MIRCEȘTI, C. Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Țara Românească în secolele XVIII–XIX (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e–XIX^e siècles). «Biblioteca istorică», XLIV, 1976, 170 p.**
- CORFUS, ILIE, L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Section d'Histoire Economique, Etudes 53(8), 1976, 216 p.**
- STOICESCU, NICOLAE, Vlad Țepeș (Vlad l'Empaleur), 1975, 238 p.**
- ODOBESCU, ALEXANDRU, Opere IV. Tezaurul de la Pietroasa (Le trésor de Petroasa), publié par les soins de Mircea Babeș, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.**
- Independența României (L'Indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Șt. Pascu, C.C. Giurescu, I. Ceterchi, Șt. Ștefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. + pl.**
- ARMBRUSTER, ADOLF, La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.**
- Independența României. Documente (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, 1977, 377 p.; vol. II–I^e partie, 1977, 429 p.; vol. I–II^e partie 1977, 381 p.; vol. III, 1977, 338 p.**
- The Independence of Romania, edited by Prof. Șt. Pascu, 1977, 263 p. L'Indépendance de la Roumanie, publié par les soins du Professeur Ștefan Pascu, 1977, 272 p.**
- Epigraphica. Travaux dédiés au VII^e Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9–15 septembre 1977). Recueillis et publiés par D. M. Pippidi et Em. Popescu, 1977, 286 p.**
- Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen II. Pars Meridionalis, inter Danuvium et Carpatos Montes, 1977, 276 p.**
- Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III. Dacia Superior. 1. Pars Occidentalis (ager inter Danuvium, Pathisum et Marisiam), 1977, 288 p.**
- Colocviul româno-italian. «Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII–XIV». I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV (Bucarest 27–28 marzo 1975). A cura dell'Accademico Ștefan Pascu, 1977, 171 p.**
- DUȚU, ALEXANDRU, Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Studies 55, 1977, 196 p.**

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2, P. 193–408, BUCAREST, 1978

